

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES CENTRES DE FEMMES DU QUÉBEC ET LA MARCHÉ MONDIALE DES
FEMMES : UNE ANALYSE DES EXPÉRIENCES
VÉCUES DANS LES GROUPES LOCAUX

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SOCIOLOGIE

PAR
VÉRONIQUE BILLETTE

AOÛT 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

On entend souvent dire que le doctorat est une traversée solitaire. Mais mon doctorat peut aussi – et peut-être surtout – être qualifié de traversée *solidaire*. Si je compte toutes les personnes qui m’ont encouragée, écoutée, ont cru en moi, se sont intéressées, m’ont soutenue, avec qui j’ai discuté, confronté mes idées, réfléchi, inventé, qui se sont racontées, confiées... force est de constater que ce doctorat a été soutenu par une foule! Tendre merci à chacune et chacun de vous.

Mes plus grands remerciements vont à ma directrice de thèse, Mme Jocelyne Lamoureux, femme d’exception. Femme sage et savante des questions sociologiques mais aussi de la vie. Femme debout, de conviction. Femme de plaisir et de tendresse qui, à travers le travail rigoureux, ne manque pas de rappeler l’importance de sortir des cadres et de célébrer! Merci pour ton soutien académique mais aussi pour ta confiance, ta patience, ton humour, ta complicité et ta très grande générosité.

Merci aux groupes et à chacune des participantes à la recherche qui m’avez offert sans compter votre temps, vos souvenirs, vos analyses et votre délicieuse capacité à raconter, imaginer et partager. Merci pour votre confiance et votre enthousiasme.

Mes chaleureux remerciements aux membres du Centre de recherche et d’expertise en gérontologie sociale (CREGÉS) où je travaille depuis 2007. Merci pour votre grande confiance, pour les opportunités offertes, pour le partage, la stimulation intellectuelle et pour la flexibilité d’horaire qui m’a permis bien souvent d’avancer sur ma thèse.

Un très grand merci aussi à l’Équipe de recherche et d’action en santé mentale et culture (ÉRASME) qui m’a accueillie en 2008. Merci pour la bourse très appréciée de fin de doctorat, ainsi que pour la richesse et l’humanisme de vos échanges et de vos réflexions.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX	viii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES	ix
RÉSUMÉ	xi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 CONTEXTE ET PROBLÉMATIQUE	15
1.1 Transnationalisation des féminismes... d’hier à aujourd’hui	15
1.1.1 Mondialisation des solidarités féministes	15
1.1.2 Féminisme et altermondialisme	17
1.1.3 Histoire des mouvements internationaux de femmes	20
1.2 Enjeux de la diversité transnationale : se rencontrer autrement	23
1.2.1 Diversité et rapports de pouvoir	24
1.2.2 Se rencontrer autrement	26
1.3 La Marche mondiale des femmes	29
1.3.1 Contexte récent d’émergence de la Marche Mondiale	30
1.3.2 Volonté de pérennisation	33
1.3.3 Enjeux pour les groupes de base	38
1.4 En résumé	40
CHAPITRE 2 ANCRAGES THÉORIQUES	41
2.1 Perspectives féministes des conjonctures mondialisées	42
2.1.1 Une définition au-delà des enjeux économiques	42
2.1.2 Processus de mondialisation et dynamiques d’exclusion	46
2.1.3 Conception multidimensionnelle de l’exclusion sociale	47
2.1.4 La résistances aux exclusions	50
2.1.5 Exclusion particulière des femmes dans les processus de mondialisation ..	52
2.1.6 Contributions féministes aux discours altermondialistes	54
2.2 Contributions du féminisme de l’autonomie : diversité et inclusion	55
2.2.1 Présentation du féminisme de l’autonomie	57
2.2.2 Parcours de luttes pour l’égalité et l’inclusion	59

2.2.3	Réflexions sur l'identité « femme »	61
2.2.4	Nouvelles bases d'une action collective féministe.....	64
2.2.5	Des voies d'action de l'inclusion	69
2.2.6	Pluralité dans la mobilisation et l'action collective : les processus de la MMF	72
2.3	Perspectives analytiques des mouvements sociaux transnationaux	76
2.3.1	Politique transnationale de contestation	77
2.3.2	Liens entre les différentes échelles : une chaîne qui unit le local au mondial	79
2.3.3	Apports d'une perspective culturelle sur la question identitaire	80
2.3.4	Ouverture du champ politique mondial	84
2.3.5	Le cas de la Marche mondiale des femmes	85
2.4	En résumé	92
CHAPITRE 3 MÉTHODOLOGIE ET PORTRAIT DES PARTICIPANTES.....		96
3.1	Positionnements épistémologiques et méthodologiques	96
3.1.1	Positionnements de la chercheure	96
3.1.2	Recherche qualitative et étude de cas	99
3.1.3	L'importance de l'expérience et de l'engagement. Une recherche féministe.	100
3.2	Rôles des participantes et construction de la recherche	103
3.2.1	Entretiens exploratoires	103
3.2.2	Présentation de la recherche.....	104
3.2.3	Entrevues de recherche	105
3.2.4	Révision des verbatims par les participantes	105
3.2.5	Présentation des résultats de recherche	105
3.2.6	Éthique	106
3.3	Stratégies de recherche	106
3.3.1	Analyse documentaire de la littérature académique	107
3.3.2	Analyse de la littérature produite par les groupes	108
3.3.3	Entretiens individuels et de groupes.....	108
3.3.4	Observations participantes	108
3.3.5	Tenue d'un journal de bord.....	109
3.4	Analyse des données	109
3.5	Rigueur et validité de la démarche méthodologique	111
3.5.1	Triangulation.....	111

3.5.2	Validation par les participantes	111
3.5.3	Présence prolongée sur le terrain	111
3.5.4	Tenue du journal de bord	112
3.5.5	Et encore	112
3.6	Présentation des participantes et des groupes étudiés	112
3.6.1	Le contexte événementiel et institutionnel : La MMF	113
3.6.2	Une étude de cas : L’R des Centres de femmes et ses membres.....	115
3.6.3	L’importance de la FFQ.....	117
3.6.4	Observation de positionnements variables chez les participantes.....	117
3.6.5	Identification des participantes	118
CHAPITRE 4 DE LA PIQÛRE DU <i>PAIN ET DES ROSES</i> À LA VOLONTÉ DE MARCHER LE MONDE.....		124
4.1	Marcher du local au mondial. La Marche du Pain et des roses.	125
4.2	Les fondations laissées par la Marche du Pain et des roses	128
4.2.1	Une lutte commune pour des groupes diversifiés	128
4.2.2	Des ponts entre le féminisme et la solidarité internationale	130
4.2.3	Une nouvelle compréhension du contexte socio-économique	132
4.3	Le développement de l’idée de la Marche mondiale des femmes	135
4.3.1	Le nouveau millénaire et Internet.....	140
4.3.2	Les particularités du mouvement des femmes québécois.....	141
4.3.3	Le temps est bon.....	143
4.4	Synthèse analytique.....	145
CHAPITRE 5 LES CENTRES DE FEMMES DU QUÉBEC ET LA MMF.....		148
5.1	Intérêts et motivations	148
5.1.1	Un élan ancré dans l’expérience	149
5.1.2	Un élan vers le monde	150
5.1.3	Un élan ancrée dans un désir de changement social	151
5.1.4	Un élan encouragé par les leaders des CF	152
5.1.5	Un élan «qui allait de soi»	153
5.2	Réticences.....	153
5.3	Contributions des Centres de femmes du Québec	155
5.3.1	Affinités entre les missions et les revendications.....	156

5.3.2	Les jambes, les bras, les piliers et les abeilles... des actrices sur le terrain	158
5.3.3	Le travail d'éducation populaire	160
5.3.4	Le travail de mobilisation	162
5.3.5	Le travail d'organisation et de logistique	164
5.4	Du local au mondial... déclinaison des enjeux.....	165
5.4.1	Les liens entre le local et le national	165
5.4.2	L'autonomie des groupes de base	168
5.4.3	Rendre le mondial local... tout en restant « mondialement unies ».....	170
5.4.4	Consultations, temps et rapports de pouvoir	174
5.4.5	Une mise à l'épreuve des limites du terrain.....	178
5.5	Synthèse analytique.....	180
CHAPITRE 6 RÉPERCUSSIONS ET OPPORTUNITÉS		184
6.1	Répercussions directes sur les Centres de femmes du Québec.....	185
6.1.1	Les réponses aux revendications	185
6.1.2	Financement et reconnaissance qui tardent	189
6.1.3	Épuisement et désillusion	190
6.1.4	Se re-centrer	191
6.1.5	Évolution de la motivation et du positionnement	193
6.2	Opportunités – Réseaux, coalitions et membership	196
6.2.1	Réseaux et membership au Québec	197
6.2.2	Coalition ou lutter au-delà des problématiques.....	202
6.3	Opportunités – Ouverture sur le monde et solidarités.....	206
6.3.1	Ouverture sur le monde	206
6.3.2	Ouverture sur un monde d'action.....	208
6.3.3	Vers des solidarités affranchies du concept de charité	210
6.3.4	Élargissement du « nous »	212
6.4	Opportunités – Discours, actions et rapports de pouvoir	217
6.4.1	Analyses et discours	217
6.4.2	Des actions renouvelées.....	221
6.4.3	Rapports de pouvoir et nouveaux interlocuteurs.....	227
6.5	Synthèse analytique.....	230

CHAPITRE 7 SUJETS, ACTRICES ET CITOYENNES : DES EXPÉRIENCES ET DES PARCOURS	234
7.1 La Marche mondiale des femmes, une expérience marquante	235
7.1.1 Grandiose et historique	235
7.1.2 Le visuel comme une mémoire	236
7.1.3 Des images en mouvement	238
7.1.4 Liens entre les sens et le sens donné à l'action	241
7.2 Des points d'ancrage à la subjectivation. Devenir sujet.....	246
7.2.1 Faire partie de plus grand que soi : encouragement et espoir	247
7.2.2 Visibilité : lumière sur les Centres de femmes	251
7.2.3 De la visibilité à la reconnaissance.....	253
7.2.4 Fierté et « confiance en Centre ».....	256
7.3 L'entremailage des expériences personnelles et collectives	258
7.3.1 Une action qui transforme personnellement et collectivement	260
7.3.2 Sens à l'action, sens à la vie.....	263
7.3.3 Impacts sur le féminisme ou le militantisme des femmes	265
7.4 À propos du symbolique.....	268
7.5 Conclusion : On ne sait jamais ce qui peut sortir d'une cuisine!.....	273
CHAPITRE 8 CONCLUSION ET QUELQUES PAS POUR ALLER PLUS LOIN.....	275
8.1 L'entremailage des expériences.....	277
8.1.1 Le monde chez soi et en soi	277
8.1.2 Qui sommes-nous?	279
8.1.3 Un sentiment d'appartenance à un mouvement des femmes du monde....	280
8.1.4 Vivre le monde au quotidien dans l'action locale	281
8.2 Parcours d'inclusion et de subjectivation	282
8.2.1 Retour sur l'exclusion et l'inclusion sociale	282
8.2.2 D'objet social à actrice sociale : le parcours de subjectivation.....	287
8.2.3 Quand le corps parle d'inclusion.....	290
8.2.4 L'importance de l'action collective	292
8.3 L'importance du symbolique : détour par la notion de conte.....	294
8.3.1 La Marche mondiale des femmes : un marqueur du temps et de l'espace	294
8.3.2 « histoires de traverses » et « histoires de misères » (Labrie, 2004).....	295

8.3.3 La rencontre de l'imaginaire et de la vraie vie.....	296
8.3.4 L'importance du changement de regard	298
8.4 Mot de la fin.....	301
8.4.1 Quels rôles pour les groupes locaux au sein de la MMF?	301
8.4.2 Réflexions et actions pour l'avenir.....	302
BIBLIOGRAPHIE.....	306
ANNEXES	326
Annexe 1 - Présentation de la recherche	327
Annexe 2 – Grilles d'entrevues	331
Annexe 3 – Formulaire de consentement	345
Annexe 4 – Grille de codification – processus itératif.....	355
Annexe 5 – Structure de l'R des Centres de femmes du Québec	357

LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU	PAGE
3.1 Répartition des participantes en fonction des catégories	120
3.2 Distribution géographique des participantes	121
3.3 Répartition des participantes en fonction des Centres de femmes	122
3.4 Répartition des participantes en fonction de leur âge	123

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

AAWORD	Association of African Women on Research and Development
AFÉAS	Association féminine d'éducation et d'action sociale
ALAI	Latin-American Information Agency
ALÉNA	Accord de libre-échange nord-américain
AQOCI	Association québécoise des organismes en coopération internationale
AWID	Association for Women's Right in Development
AWRAN	Asian and Pacific Women's Action and Research Network
CAFRA	Carribean Association for Feminist Research and Action
CALACS	Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel
CAU	Centre affilié universitaire
CF	Centre de femmes
CIF	Conseil international des femmes
CNFCPV	Conseil national des femmes contre la pauvreté et la violence. Première instance de coordination du projet de MMF au Québec
CQMMF	Coordination québécoise de la Marche mondiale des femmes
CREGÉS	Centre de recherche et d'expertise en gérontologie sociale
CSSS	Centre de santé et de services sociaux
DAWN	Development Alternatives with Women for a New Era
ÉRASME	Équipe de recherche et d'action en santé mentale et culture
FFQ	Fédération des femmes du Québec

FMI	Fonds monétaire international
FRQSC	Fonds de recherche québécois société et culture
GIRA	Groupe interdisciplinaire de recherche sur les Amériques
IGO	Intergovernmental organization
MMF	Marche mondiale des femmes
OIMG	Organisation internationale non-gouvernementale
OMC	Organisation mondiale du commerce
ONG	Organisation non-gouvernementale
ONU	Organisation des Nations-Unies
R des CF	R [regroupement] des Centres de femmes du Québec
SUCO	Solidarité, union, coopération
TMR	Théorie de mobilisation des ressources
UNESCO	United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization
UNIFEM	Était le Fonds de développement des Nations-Unies pour les femmes créé en 1976. UNIFEM n'existe plus et son mandat a été intégré dans l'institution nouvellement créée : ONU Femmes, l'organisation de l'ONU pour l'égalité des sexes et l'autonomisation des femmes.
UQÀM	Université du Québec à Montréal
WEDO	Women's Environment and Development Organization
WMW	World March of Women

RÉSUMÉ

La présente thèse a pour principal objectif d'explorer et de documenter les expériences de groupes de femmes québécois membres de la Marche mondiale des femmes (MMF), spécifiquement les Centres de femmes du Québec et leur regroupement, l'R des Centres de femmes. Ces expériences sont traitées selon quatre perspectives permettant de situer la complexité et la diversité des perceptions, des réalités et des parcours reliés à la participation à la MMF. Nous y abordons d'abord l'émergence de la MMF au Québec, situant cette dernière dans le contexte social, économique, politique et militant. Puis, vient la contribution des Centres de femmes du Québec à la MMF, leurs motivations et leurs réticences, l'ampleur remarquable de leur implication et de leurs rôles, les défis d'articulation des enjeux locaux avec le mondial, des enjeux mondiaux avec le local. En analysant les expériences sous l'angle des répercussions et des opportunités, nous abordons les déceptions et les découragements, mais aussi les occasions et les leviers que les femmes ont su saisir : formation de nouveaux réseaux, ouverture sur le monde et nouvelles solidarités, renouvellement des discours, des analyses et des actions, repositionnement dans les rapports de pouvoir et changement d'interlocuteurs. La quatrième perspective nous transporte dans un univers plus personnel et symbolique, les expériences explorées s'y présentant dans ce qu'elles peuvent avoir de plus imagées, émotionnelles, physiques et sensuelles. Nous y découvrons que le parcours de la MMF a été aussi, pour plusieurs, un parcours intérieur toujours en dialogue avec l'extérieur, avec l'Autre. L'*entremailage* des expériences apparaît alors plus clairement : le personnel et le collectif, l'intime et le militant, le subjectif et le politique, l'ici et l'ailleurs, le moi et les autres, le local et le mondial, l'imaginaire et la vraie vie... les paroles des femmes décloisonnent ces catégories et rendent visible leurs enchevêtrements dans certaines réalités quotidiennes ou extraordinaires.

Mots-clés : mouvement des femmes du Québec, Marche mondiale des femmes, mouvements transnationaux, mouvements sociaux, participation des groupes locaux, action collective, subjectivation

INTRODUCTION

La présente thèse a pour objet de recherche les expériences de participation des Centres de femmes du Québec (et de leur regroupement, l’R des Centres de femmes) à la Marche mondiale des femmes en 2000 et 2005. Nous verrons un peu plus loin pourquoi l’analyse spécifique de la participation des Centres de femmes du Québec (des groupes locaux) à la Marche mondiale des femmes (organisation transnationale) prend une si grande pertinence. Mais tout simplement, pour commencer, notre recherche est alimentée par des questions élémentaires et concrètes : Pourquoi des femmes de groupes de base du Québec décident-elles de s’impliquer – d’engager du temps et des ressources – dans une organisation internationale alors qu’elles peinent à obtenir les ressources et à dégager le temps long des services, de l’éducation populaire et de l’action par et pour les femmes de leur région, de leur localité ou de leur quartier? Quelles sont leurs motivations et leurs évaluations de leur participation à la Marche mondiale des femmes (MMF)? Comment s’analysent leurs expériences?

Avant de mettre le focus sur l’objet de recherche, nous proposons d’élargir notre perspective afin de mieux comprendre les dimensions et les contextes mondiaux qui influencent la participation des femmes du Québec à la Marche mondiale des femmes.

Dans le contexte actuel de mondialisation¹ des marchés, des cultures et des pouvoirs, les mouvements citoyens ont aussi pris des dimensions mondiales afin d’occuper, également, cet espace politique et d’y porter leurs luttes (Conway, 2004 ; Smith, 2004, 1997 ; Courchene, 2002 ; Tarrow, 2000 ; Melucci, 1997). C’est ainsi que cette

¹ Les auteur-es utilisent les mots « globalisation » et « mondialisation » parfois de façon indifférenciée, parfois en spécifiant une préférence ou en donnant une signification différente aux deux termes. Dans le cadre de cette thèse, nous utilisons les termes en conformité avec les discours des auteur-es relaté-es. Notre préférence va toutefois au terme « mondialisation », celui-ci étant plus souvent porteur des multiples et différentes dimensions autres qu’économique.

nouvelle conjoncture mondialisée (mais nous verrons qu'elle n'est pas si nouvelle), a permis l'émergence de formes d'agrégation transnationales novatrices ou la transformation de celles déjà en place (Tarrow, 2000).

L'« univers de la contestation transnationale », pour reprendre l'expression de Tarrow (2000), a vu apparaître une initiative issue du mouvement des femmes du Québec : la Marche mondiale des femmes (MMF). Au départ pensée comme un événement, la MMF s'est transformée, dans une volonté de consolidation et de pérennité, en une organisation de mouvement² durable dans le temps, autonome dans son agenda et ses revendications, composée de réseaux de solidarités multiples, tant sur les plans local, sous-régional, régional, national et mondial.

Dans un premier temps, notre thèse s'intéresse à élaborer un portrait de la Marche mondiale des femmes par l'analyse des récits de sa genèse, de son développement et de ses perspectives de continuité. Une importante recherche documentaire a été effectuée dans la littérature scientifique et la littérature grise produite par différents groupes ce qui nous permet de situer la recherche dans son contexte plus large et de rattacher l'objet de recherche (participation des Centres de femmes du Québec) à son groupe repère (la Marche mondiale des femmes).

Privilégiant plusieurs angles d'observation, nous tenterons dans les pages qui suivent (cf. chapitre 1), de situer la MMF dans l'émergence du mouvement altermondialiste, mais aussi dans l'histoire des mouvements de femmes internationaux en lutte pour une amélioration des conditions de vie des femmes à l'échelle planétaire depuis la

² On retrouve à plusieurs endroits dans la littérature produite par la MMF, l'affirmation d'un passage d'événement à « mouvement irréversible » (Asselin, 2006 ; Matte, 2006 ; Verdière, 2002). Même si nous reconnaissons que cette expression veut mettre en lumière la durabilité, la mouvance et la force des actions collectives propres à la MMF, nous n'utiliserons pas l'appellation « mouvement » qui, dans le domaine de la sociologie des mouvements sociaux, désigne un objet plus vaste aux multiples composantes et aux diverses structures de mobilisation, toujours en transformation (Melucci, 1983). La MMF s'inscrit comme organisation de mouvements, parmi d'autres, au sein des mouvements de femmes et, nous le verrons aussi, au sein du mouvement altermondialiste.

moitié du 19e siècle (Dumont, 2005 ; Desai, 2002 ; Druelle, 2006, 2002, 2001 ; Rupp et Taylor, 1999 ; Rupp, 1998).

Une perspective historique permettra de mieux comprendre l'origine et l'évolution des défis de la transnationalisation des mouvements de femmes, ainsi que des conflits et des tensions qui les habitent. Nous verrons comment les dynamiques conflictuelles vécues par les mouvements de femmes traversent la MMF et stimulent des recherches de solutions incarnées dans des choix organisationnels, des discours, des alliances et des actions. Une volonté de porter les revendications des femmes au nom d'une identité plurielle, respectant et valorisant la diversité des femmes et de leurs expériences s'inscrit, entre autres, dans cette recherche de solution. Nous constaterons ainsi, la particularité de la place occupée par la Marche mondiale des femmes aux côtés des autres organisations transnationales féministes ou mixtes contemporaines, tant par la singularité de la composition de son membership, l'autonomie de ses revendications et de son agenda, son alliance avec le mouvement altermondialiste et son emphase sur la mobilisation de ses groupes membres autour d'actions de contestation.

L'étude des mouvements sociaux transnationaux et, plus précisément du féminisme à l'échelle internationale, implique un positionnement quant au vocabulaire utilisé. En effet, ce dernier devient l'illustration de points de vue politiques et de la conceptualisation du féminisme sur le plan international (Naples, 2002a). Ainsi, en privilégiant l'expression « féminisme transnational » plutôt que « global », nous avons, à l'instar d'autres auteures, le souci d'éviter l'évocation de la dualité centre/périphérie que cette dernière appellation peut inspirer (Naples, 2002a). De plus, l'utilisation de la notion de globalité peut sous-entendre un rejet de la souveraineté, de la pertinence de l'État-nation (Naples, 2002a). L'utilisation du mot « transnational » plutôt qu' « international » permet aussi, selon nous, de mettre en

évidence une mouvance qui traverse les frontières, un mouvement de va et vient, d'inter-influence fertile, créatrice et transformatrice³.

Nous nous inspirons aussi des travaux de Micheline Labelle et François Rocher (2004 : 6) pour qui la notion de transnationalisme se distingue de celle de l'internationalisme, cette dernière faisant uniquement référence « aux relations formelles entre États-nations ».

Par *transnationalisme*, nous entendons les processus, les réseaux et les relations sociales qui traversent les frontières nationales ou les États-nations, parfois s'appuyant sur eux, parfois les contournant. Le transnationalisme pratiqué par les mouvements sociaux ou certaines coalitions des réseaux a un potentiel émancipateur et implique fréquemment l'expansion de la démocratie à l'échelle globale. Il serait souvent une expression de la résistance populaire à la mondialisation dans ses aspects négatifs, mais pas nécessairement, et l'action des groupes demeure ancrée ou territorialisée [...]. (Labelle et Rocher, 2004 : 7, ce sont les auteur-es qui soulignent).

Selon Labelle et Rocher (2004 : 8), « l'action transnationale est l'une des composantes du répertoire d'action des femmes » et elle les outille « pour mieux influencer sur l'approfondissement de la démocratie au sein de la société civile et sur les politiques publiques, l'État national demeurant le garant en titre de l'équité et des droits individuels et collectifs ». L'action transnationale s'avère donc, la plupart du temps, indissociable des autres échelles d'activisme, du local au mondial.

³ Nous nous inspirons ici du concept de « transculturation » inventé par Fernando Ortiz (1940), anthropologue cubain, et qui se définit comme « un ensemble de transmutations constantes; elle est créatrice et jamais achevée ; elle est irréversible. Elle est toujours un processus dans lequel on donne quelque chose en échange de ce que l'on reçoit : les deux parties de l'équation s'en trouvent modifiées. Il en émerge une réalité nouvelle, qui n'est pas une mosaïque de caractères, mais un phénomène nouveau, original et indépendant. » (traduction tirée de Groupe interdisciplinaire de recherche sur les Amériques – GIRA, 2007). Ortiz (1940) choisit délibérément le préfixe « trans », porteur, à son avis, d'un potentiel de transition et de création.

Nous aborderons aussi souvent les liens entre les différentes échelles de mobilisation dans la présente thèse. Nous tenons à préciser qu'entre le local et le mondial, il y a une chaîne de paliers tout aussi importants les uns que les autres. Lorsque les femmes des Centres de femmes organisent dans leur localité ou leur quartier une activité de la MMF, elles sont aussi souvent en lien – directement ou indirectement – avec des instances de concertation sous-régionale, régionale, provinciale (Québec), nationale (Canada), continentale (Amériques) jusqu'au mondial. Il est à noter qu'à cause du contexte sociopolitique au Québec et de la reconnaissance de la nation québécoise, on parle souvent des instances provinciales (qui regroupent des groupes de la province de Québec) comme étant les instances nationales. Lorsqu'elles veulent parler des liens avec les groupes canadiens, les femmes n'utilisent que très rarement le mot « national » mais parleront du pays, du Canada.

La Marche mondiale des femmes étant une initiative québécoise, nous voulons souligner l'importance de la Coordination québécoise de la Marche mondiale des femmes (CQMMF), où siège une représentante de l'R des Centres de femmes ainsi que des représentantes de plusieurs groupes ou regroupements du Québec. Cette instance nationale (province de Québec), porte un rôle primordial dans les communications et les liaisons entre les instances mondiales et locales (passant par le continental, le régional et le sous-régional), dans le processus d'appropriation des revendications mondiales de la MMF par les groupes locaux et de l'adaptation de ces revendications pour qu'elles deviennent représentatives des réalités québécoises. La CQMMF est aussi un moteur et un soutien dans l'organisation des multiples activités qui prendront place aux niveaux local, régional et national au Québec.

Des enjeux importants se retrouvent aussi au niveau de la terminologie autour du/des féminismes, du/des mouvements féministes ou de femmes. Diane Lamoureux (1992), politicologue québécoise, expose ainsi la distinction entre féminisme et mouvement des femmes :

Par mouvement des femmes, j'entends toutes les pratiques et les organisations qui permettent aux femmes de participer à l'action politique organisée. Quant au féminisme, il s'agit d'une pensée politique se caractérisant par la reconnaissance de l'identité individuelle des femmes et la revendication d'un statut social, politique et juridique non discriminatoire pour elles. On voit donc que mouvement des femmes et féminisme peuvent tout aussi bien coïncider qu'être dissociés et c'est à travers leurs oscillations réciproques que j'envisagerai le cheminement du mouvement des femmes au cours des trente dernières années. (Lamoureux, D., 1992 : 694).

La définition du mouvement des femmes de Diane Lamoureux (1992) est inclusive de la multiplicité et la diversité des formes d'activisme de femmes, qu'elles s'identifient au féminisme ou non. Toutefois, certaines voudront mettre davantage en lumière cette diversité, comme c'est par exemple le cas de Gluck et al. (1998) qui proposent de parler « des mouvements de femmes ». Dans le cadre de la thèse, nous privilégierons l'utilisation de des expressions au pluriel comme « les mouvements de femmes » ou « les mouvements féministes » lorsque nous parlerons de l'ensemble des mouvements à l'échelle mondiale ou transnationale. Nous réserverons l'expression « le mouvement des femmes » pour parler du mouvement des femmes du Québec.

La Marche mondiale des femmes (MMF) a connu un grand succès immédiat au Québec où les femmes se sont engagées dans les événements de 2000 avec beaucoup d'intensité et de créativité (Verdière, 2002 ; Conseil national des femmes contre la pauvreté et la violence – CNFCPV, 2001). La MMF en l'an 2000 aura permis des actions dans plus de 140 villes et villages du Québec, mobilisant environ 30 000 femmes à travers les diverses actions locales, régionales et nationales se tenant du 9 au 17 octobre 2000 (CNFCPV, 2001). Le second événement d'envergure de la MMF, la mobilisation autour de la Charte mondiale des femmes pour l'humanité en 2005, a aussi entraîné la participation d'un grand nombre de femmes au Québec (FFQ, 2006 ; Legault, 2006).

Dans le cadre de cette recherche, nous nous intéressons particulièrement aux expériences de participation de groupes de femmes québécois, membres de la Marche mondiale des femmes, particulièrement les Centres de femmes du Québec et de leur regroupement, l'R des Centres de femmes. À notre connaissance, cette perspective d'analyse n'avait pas encore été explorée.

D'ailleurs, plusieurs auteur-es insistent sur l'importance de prendre en compte les interactions entre les mobilisations locales et transnationales et le rôle des groupes de base au sein des mouvements transnationaux (Conway, 2004 ; Bisilliat, 2003 ; Naples et Desai, 2002a ; Tarrow, 2000 ; Alvarez, 2000 ; Basu, 2000 ; Wichterich, 1999). Toutefois, très peu de recherches empiriques s'y attardent et peuvent témoigner des retombées des mouvements sociaux transnationaux sur les groupes de base (Naples, 2002a). Ainsi, nous restons relativement mal informés sur les stratégies qui pourraient favoriser la participation des groupes de base et sur les enjeux vécus par les femmes de la base à travers leur participation à une organisation transnationale (Napples, 2002a).

Nous adoptons, dans le cadre de cette recherche, un angle d'analyse qui s'ancre dans les représentations et les expériences des groupes de base à partir, entre autres, de récits de militantes et d'écrits produits par les groupes. La rencontre entre une perspective partant des groupes locaux et d'une autre analysant les organisations transnationales offrira un terrain riche pour une meilleure compréhension des liens entre le mondial et le local, sur le terrain de la contestation transnationale. Nous pourrons ainsi comparer les discours : le discours officiel de la Marche mondiale des femmes comme organisation transnationale et les discours toujours moins audibles des participantes issues des groupes locaux. Cette mise en dialogue nous permettra de mettre en lumière les harmonies et les dissonances des voix.

La recherche proposée permettra de documenter, en partie, l'analyse de la Marche mondiale des femmes, organisation remarquable peu étudiée à ce jour, ainsi que

l'expérience de groupes de femmes québécois, plus précisément les Centres de femmes du Québec et leur regroupement, l'R des Centres de femmes.

Il est à noter que malgré le fait que les femmes interviewées ont mentionné à certaines reprises leur participation aux événements de 2005 et 2010, la très grande majorité des données recueillies concernent la Marche mondiale des femmes en l'an 2000. Au moment où nous écrivons ces lignes, la Marche mondiale des femmes a déjà réalisé sa troisième grande manifestation mondiale au mois d'octobre 2010. La présente recherche n'abordera toutefois pas ces dernières activités.

Comment l'idée d'une Marche mondiale des femmes a-t-elle émergée? Qu'est-ce qui a assuré le passage d'idée à réalisation concrète? Quel est le rôle des groupes de base, les défis et les enjeux?

La recherche vise aussi à savoir si la Marche des femmes a entraîné des transformations au niveau des discours et des pratiques en lien avec les perspectives de solidarité transnationale et les enjeux de la mondialisation. Est-ce que la Marche mondiale des femmes a eu une influence sur le rapport à la solidarité transnationale, l'intérêt pour les questions mondiales et les situations vécues par les femmes d'ailleurs, le souci d'information et de formation sur des thèmes reliés à la mondialisation et à la solidarité transnationale? Est-ce que les pratiques et les discours dans les groupes de base ont subi des modifications?

Les perspectives de solidarités transnationales, telles que nous les concevons, impliquent autant une ouverture et un intérêt pour les problématiques internationales, que des pratiques reliées à un activisme se situant sur la scène mondiale. Est-ce que cette ouverture est observable chez les femmes québécoises rencontrées? Comment se manifeste-elle?

L'objet d'étude s'avère donc intéressant parce qu'il nous permet aussi une réflexion sur des questions touchant la perception d'elles-mêmes, individuellement et

collectivement, des femmes engagées dans le mouvement des femmes, la nouvelle conscience d'un *nous* élargi, constitué d'une diversité encore plus affirmée. L'objet d'étude nous interpelle aussi quant aux motivations d'agrégation (de coalition, de rassemblement) et à la solidarité, tant dans leurs dimensions concrètes (ex. alliances, liens de solidarité) que symboliques et imaginaires (ex. le sentiment/conviction d'être reliée ou non aux femmes du monde).

Finalement, cette étude exploratoire des expériences des femmes et des Centres de femmes du Québec vise à cerner si et comment ces actuelles perspectives de solidarités transnationales s'observent chez les féministes québécoises dans leurs analyses, leurs représentations et leur participation au sein d'un mouvement des femmes transnational, d'une part, mais aussi au sein de leur propre mouvement national. Cette analyse nous permettra d'explorer si une ouverture sur le monde et sur les femmes du monde, une sensibilité aux questions internationales et une volonté d'agir sur la scène politique mondiale sont observables chez les participantes. Nous explorerons la question à savoir si le développement de cette ouverture aura une incidence sur le regard sur soi-même.

La recherche proposée se distingue par son intention de développer un point de vue situé à la rencontre de plusieurs horizons. Tout d'abord, nous adoptons une perspective féministe qui nous permettra de mettre en lumière les contributions des auteures féministes sur les questions touchant la mondialisation sociopolitique et économique ainsi que les actions collectives transnationales mises en œuvre par les femmes. En effet, les enjeux de la mondialisation interpellent les femmes dans leur différentes organisations et les amènent à développer des analyses, des actions et formulent des revendications porteuses de solutions. À l'instar de Marchand et Runyan (2000a), nous croyons que les auteures féministes captent mieux, de façon générale, les divers enjeux sociopolitiques reliés aux enjeux économiques de la mondialisation que les chercheurs non-féministes qui peuvent prendre en compte un

facteur « genre » mais sans souvent saisir la complexité des rapports de genre et de pouvoir en jeu. De plus, les écrits féministes se démarquent aussi par leur capacité à mettre en lumière non seulement les inégalités vécues par les femmes mais aussi leur force de résistance. Les écrits féministes nous permettront aussi de nous pencher sur les mouvements de femmes et leurs actions collectives sur la scène mondiale qui sont rarement analysés dans le cadre des études sur les mouvements sociaux transnationaux (Beaulieu, 2006). La recherche porte aussi une volonté de bénéficier tant des savoirs militants qu'académiques. L'inter-influence de la pratique et de la théorie, notamment à l'intérieur du mouvement féministe, entraîne une richesse et une profondeur de réflexion qui peut contribuer à la théorie politique générale. Les travaux de plusieurs auteures féministes qui seront à l'étude dans le cadre de ce projet prennent, en effet, leurs sources dans l'étude et l'analyse « des pratiques novatrices, mais aussi des problèmes et dérives des mouvements féministes » (Lamoureux, J., 2004a : 31). Le féminisme devient ainsi un laboratoire vivant où se réfléchissent, se créent et s'expérimentent de nouvelles initiatives (Phillips, 1991).

Il appert aussi que, comme dans bien d'autres cas, les études féministes se retrouvent souvent isolées – en silo –, des travaux d'autres disciplines en recherches sociales et qu'il n'existe que de très rares dialogues entre les auteures féministes et les autres. À travers cette recherche sur une organisation transnationale de femmes et sur la participation spécifique de ses groupes de base membres, nous mettrons en dialogue plusieurs auteur-es issu-es des études féministes, mais aussi de la sociologie des mouvements sociaux et de l'action collective, des sciences politiques, de la philosophie, de l'histoire, etc.

De plus, nous avons privilégié l'approfondissement de travaux de plusieurs auteures latino-américaines et d'autres régions du Sud. Ces lectures nous ont permis le développement d'une réflexion où s'articulent les points de vue de féministes du

Nord et du Sud mais aussi, indépendamment des références géographiques, de féministes de différentes perspectives et courants qui se confrontent ou se rejoignent.

Finalement, la perspective historique retenue créera un lien entre le présent et le passé, permettant une meilleure compréhension des enjeux actuels et de ceux à venir (Pisano, 2003). Nous emprunterons ce parcours historique en toute conscience de la non linéarité de l'Histoire et de ses « trous de mémoire » dus à la grande quantité de savoirs non transcrits et non transmis, particulièrement en ce qui regarde les femmes.

Se retrouver au carrefour de plusieurs perspectives, aborder une question à partir de plusieurs angles, mettre en dialogue plusieurs voix, se situer à partir de plusieurs positions à la fois... cette façon d'aborder les choses témoigne du souci de multiplier les angles d'analyse qui a été présent tout au long de la recherche doctorale. On peut le concevoir comme l'exercice d'un photographe qui veut prendre un objet sous tous ces angles et baigné par les différentes lumières qui peuvent mettre en relief tantôt un aspect, tantôt un autre.

La présente thèse comporte huit (8) chapitres. Dans le premier chapitre, nous appuyant sur une importante revue de la littérature scientifique et grise (développée par différents groupes), nous posons les bases de la problématique et situons le contexte social, politique, économique et historique dans lequel prend place la Marche mondiale des femmes, de son émergence à sa pérennisation. Nous constaterons que les perspectives actuelles de solidarités transnationales des Québécoises se situent dans une histoire d'activisme mondial que nous présenterons à travers un portrait de l'émergence et de l'évolution des préoccupations d'ordre internationales et de la volonté des femmes d'occuper la scène politique mondiale, présente depuis la fin du 19^e siècle. Nous y analysons le mouvement de mondialisation des solidarités féministes en réponse à la mondialisation politique et des marchés. Cette transnationalisation des mouvements féministes – ou des mouvements de femmes – soulève des enjeux et des défis en lien avec la diversité et

les rapports de pouvoir... avec les interlocuteurs externes qui détiennent le pouvoir mais aussi à l'intérieur même des organisations de femmes, entre les militantes elles-mêmes. La Marche mondiale des femmes, dans son développement et son maintien, n'échappe pas à ces enjeux et défis.

Le second chapitre, lui aussi alimenté de notre revue de la littérature, présente le cadre théorique qui soutient notre analyse des données recueillies. Ce cadre théorique nous amène au carrefour de trois ancrages analytiques qui nous aideront à mieux saisir les expériences des femmes des Centres de femmes du Québec et de leur regroupement, l'R des Centres de femmes : 1) des analyses féministes de la conjoncture mondialisée qui nous amènent à réfléchir à l'exclusion des femmes dans l'orientation et la direction du processus de mondialisation politique et économique. Cette perspective nourrit une réflexion plus approfondie sur l'exclusion sociale, ses différentes dimensions, sur les processus qui l'alimentent et ceux qui peuvent la contrer ; 2) des contributions du féminisme de l'autonomie qui rappellent l'importance des réflexions de certaines auteures féministes sur la diversité, l'inclusion et l'égalité, ainsi que sur un projet de société plurielle et solidaire ; et finalement, 3) des analyses sur les mouvements transnationaux qui nous permettent de situer la Marche mondiale comme organisation transnationale et de comprendre les enjeux politiques et culturels qu'elle porte. La rencontre de ces trois ancrages théoriques provoque un dialogue entre des auteur-es, des courants, des perspectives, à notre avis, trop souvent isolés.

Le chapitre trois (3) traite des positionnements épistémologiques et méthodologiques de la présente recherche doctorale et met en scène les femmes et les groupes qui ont participé à la recherche.

Les chapitres quatre (4) à sept (7) constituent une analyse en quatre perspectives des expériences des femmes du Québec, notamment des Centres de femmes du Québec, en lien avec la Marche mondiale des femmes. Cette analyse *multi-perspectives* a

émergée de l'importante quantité de données recueillies à travers les récits des participantes. Les expériences reliées à la participation de la MMF se sont dévoilés comme des objets multidimensionnels qu'il fallait observer sous plusieurs angles pour ne pas en perdre la richesse.

Ces chapitres présentent les résultats de la recherche sans toutefois être uniquement descriptifs. La construction de ces chapitres se base sur les catégories de l'analyse qualitative réalisée, et met en lumière les liens entre les résultats d'analyse et les écrits des auteur-es qui s'inscrivent dans les ancrages théoriques présentés antérieurement.

Le premier de ces chapitres d'analyse (chapitre 4 « De la piqûre du *Pain et des roses* à une volonté de marcher le monde... ») présente les différents contextes social, politique, économique et de militance qui ont permis au projet de la Marche mondiale des femmes d'émerger et de se réaliser au Québec. Puis, dans le chapitre cinq (5) « Les Centres de femmes du Québec et la Marche mondiale des femmes », vient la contribution particulière des femmes des Centres de femmes du Québec, leurs motivations et leurs réticences, l'ampleur remarquable de leur implication et de leurs rôles, les défis d'articulation des enjeux locaux avec le mondial, des enjeux mondiaux avec le local.

Le chapitre six (6) « Répercussions et opportunités » traite des répercussions de la Marche mondiale des femmes. Nous y abordons la déception des femmes face aux réponses gouvernementales, les découragements mais aussi les opportunités ouvertes par la Marche et que les femmes ont su saisir : formation de nouveaux réseaux, coalition, ouverture sur le monde et nouvelles solidarités, renouvellement des discours, des analyses et des actions, repositionnement dans les rapports de pouvoir et changement d'interlocuteurs. Puis, le chapitre sept (7) « Sujets, actrices et citoyennes : des expériences et des parcours » nous transporte dans un univers plus personnel et symbolique. Nous y explorons les expériences reliées à la participation à

la Marche mondiale des femmes dans ce qu'elles peuvent avoir de plus imagées, émotionnelles, physiques et sensuelles. Nous y découvrons que le parcours de la Marche mondiale a été aussi, pour plusieurs, un parcours intérieur toujours en dialogue avec l'extérieur, avec l'Autre. L'*entremailage* des expériences apparaît alors plus clairement : le personnel et le collectif, l'intime et le militant, le subjectif et le politique, l'ici et l'ailleurs, le moi et les autres, le local et le mondial, l'imaginaire et la vraie vie... les paroles des femmes décroissent ces catégories et rendent visible leurs enchevêtrements dans certaines réalités quotidiennes ou extraordinaires.

Finalement, le chapitre huit (8) « Conclusion et quelques pas pour aller plus loin... » propose une analyse et une réflexion qui soulignent et approfondissent certaines des trouvailles ressorties des analyses. Nous y explorons aussi de nouveaux angles d'analyses, de nouveaux débats entre différents auteurs, permettant de mettre en lumière la richesse des résultats obtenus, de faire des liens entre la Marche mondiale des femmes et la vie quotidienne, en passant par la reconnaissance, la solidarité, le symbolique et le conte.

CHAPITRE 1

CONTEXTE ET PROBLÉMATIQUE

Ce premier chapitre de la thèse présente la problématique de recherche basée sur une importante revue de la littérature. À travers l'analyse de la littérature scientifique et grise, nous avons porté la volonté de développer une pensée composée de contributions diversifiées – domaines d'étude, perspectives théoriques, provenance géographique, milieux de recherche ou de militance, etc. –, avec la conviction que de leur rencontre résulte une pensée plus riche qu'une simple addition de leurs contributions.

La conjoncture entourant la transnationalisation du féminisme et de ses organisations ainsi que les principaux débats qui l'animent sera d'abord explorée. Par la suite, nous aborderons la Marche mondiale des femmes (MMF) dans son processus d'émergence, de développement et d'effort de pérennisation. La reconnaissance des enjeux entourant la transnationalisation des mouvements de femmes et, plus spécifiquement, ceux qui interpellent la MMF, permettra une mise en contexte de notre objet d'étude, les expériences de participation des Centres de femmes à la MMF, une compréhension du mondial avant d'approfondir le local.

1.1 Transnationalisation des féminismes... d'hier à aujourd'hui

1.1.1 Mondialisation des solidarités féministes

Si les termes *mondialisation* et *globalisation* sont maintenant intégrés dans le langage courant et scientifique et ce, en étant associés le plus souvent à l'hégémonie du système néolibéral et aux processus de mondialisation, ils sont aussi de plus en plus

utilisés pour parler d'un mouvement de résistances, une mondialisation des solidarités. Les groupes de protestation eux aussi apprivoisent, entre autres, les technologies et les réseaux de communication pour faciliter l'échange d'information et les débats, pour faire place à la diversité, pour créer de nouvelles alliances, pour organiser leurs protestations et pour développer des modèles alternatifs de vivre-ensemble démocratiques et inclusifs (Alvarez, Faria et Nobre, 2004 ; De Sève et Maillé, 2004 ; Lamoureux, D., 2004a-b ; León, 2002a-b ; Naples et Desai, 2002a ; Marchand et Runyan, 2000a ; Wichterich, 1999). Irene León, sociologue équatorienne, décrit le contexte de mondialisation des solidarités :

Un esprit de remise en question des certitudes flotte dans l'air et se traduit dans les actions nouvelles et les idées qui, depuis tous les horizons du monde, surgissent pour répondre au néo-libéralisme globalisé. Et c'est juste au moment où il semblait que l'impuissance s'homogénéisait, que resurgit la pensée critique comme un recours sans appel pour imaginer un monde nouveau et agir pour changer le présent. Ce qui est nouveau, sans aucun doute, c'est la tentative de rompre avec l'exclusivisme et de créer des espaces ouverts, pour mettre en commun les idées alternatives, en débattre et parier sur un devenir pluriel qui place la diversité comme principe éthique et inclusif de la fameuse "globalisation solidaire". (León, 2002b : 22 – notre traduction).

Selon plusieurs féministes, les processus de mondialisation néolibérale installent un contexte social et politique où les actions collectives commandent une approche mondialiste (David, 2004 ; Lamoureux, D., 2004a-b ; Kerr, 2003 ; Naples, 2002a ; Collen-Seegonin, 2000 ; Miles, 2000 ; Wichterich, 1999). Les mouvements de femmes se transnationalisent par des actions de visibilité comme la Marche mondiale des femmes ou une implication active dans des forums sociaux internationaux (ex. Forum sociaux mondiaux, Sommets des peuples, conférences internationales, présence critique dans les organismes et les activités de l'ONU, etc.). D'autre part, on observe aussi une dimension moins visible de ces mouvements transnationaux, formée de différents réseaux de communication, d'information et de concertation qui permettent la multiplication des liens entre les groupes de femmes de nombreux pays

et entre les femmes d'un même pays, des alliances avec d'autres mouvements de résistance, le développement d'argumentations et de plates-formes de revendications communes, et l'organisation d'actions collectives internationales. Cette structure invisible, diffuse et latente permet l'organisation des mobilisations collectives visibles et ponctuelles (Melucci, 1983).

1.1.2 Féminisme et altermondialisme

Le féminisme et l'altermondialisme sont définitivement en lien, mais des liens complexes et souvent tendus (Giraud et Dufour, 2010 ; Chan-Tiberghien, 2004 ; Di Giovanni, 2004 ; Kruzynski, 2004 ; Lamoureux, D., 2004a-b ; Decarro, 2003 ; Kerr, 2003 ; Giraud, 2001).

Selon Diane Lamoureux (2004-b), le féminisme et l'altermondialisme se tissent dans des rapports de convergence et de dissonance. La première convergence se situe dans le « rapport entre le personnel et le politique », où les deux mouvements se constitue selon une politique identitaire basée sur « une forme d'identification à la cause » (Lamoureux, D., 2004b : 174). La seconde s'observe dans « le rapport entre les moyens et les fins dans l'action politique » et met en lumière le fait que « l'horizontalité qui caractérisent de nombreux secteurs du mouvement altermondialiste ne sont pas sans présenter des similitudes avec ce qui avait été théorisé par certains courants féministes comme s'opposant à l'organisation centralisée et hiérarchique de la gauche traditionnelle » (Lamoureux, D., 2004b : 174). Finalement, le troisième rapprochement a trait à la « temporalité politique », plus précisément à une temporalité du présent.

Une temporalité politique du présent est d'abord et avant tout la recherche des solutions de rechange ici et maintenant plutôt que d'attendre les lendemains qui (dé)chantent d'après le grand soir révolutionnaire. Cela prend la forme d'un réformisme qui n'est pas toujours radical mais qui en a la potentialité. Ce qui en fait la radicalité, c'est la dose d'utopie, à savoir de nouveauté qu'il contient. (Lamoureux, D., 2004b : 177).

Toutefois, le féminisme et l'altermondialisme éprouvent aussi des difficultés d'articulation, malgré un « beau fixe » apparent (Lamoureux, D., 2004b). En effet, plusieurs auteures soulignent les difficultés d'intégration des féministes et des questions féministes à l'intérieur du mouvement altermondialiste (Di Giovanni, 2004 ; Druelle, 2004a ; Dufour et Giraud, 2004 ; Kruzynski, 2004 ; Lamoureux, D., 2004b ; Decarro, 2003 ; Kerr, 2003). D'abord, la question des rapports de sexe s'affiche comme une préoccupation constante du discours du mouvement altermondialiste sans toutefois s'enraciner dans une analyse intégrée et propice à l'action concrète. Marina N. Decarro (2003), une organisatrice des actions de la MMF en Suisse, donne l'exemple du Forum social mondial :

En dépit des apparences, ces questions [égalité, lutte contre le sexisme et le patriarcat] ne sont pas – et de loin – prises en charge autrement que de manière déclamatoire et superficielle par la plupart des mouvements mixtes, car ils ne disposent pas des concepts pour les penser et encore moins pour les intégrer dans leur discours ou dans leurs pratiques. (Decarro, 2003 : 197)

Cette marginalisation des enjeux féministes s'opère « malgré les efforts remarquables de groupes comme DAWN, la Marche mondiale des femmes ou Articulación Feminista Mercosur qui participent au Comité international de préparation du Forum social mondial » (Kerr, 2003 : 235).

De plus, on observe une hiérarchisation inavouée des luttes, où celles des femmes sont reléguées au second rang, derrière l'anticapitalisme ou encore « sont souvent considérées que sous l'angle des conséquences néfastes de ce capitalisme » (Lamoureux, D., 2004b : 181). Selon Diane Lamoureux (2004b : 183), « on voit encore se développer un phénomène qu'il avait été possible de constater dans la gauche à d'autres époques : si certaines féministes sont prêtes à reconnaître l'importance des enjeux de classe, on ne note pas le même empressement de la part de la gauche à admettre l'existence du sexisme ». Ceci s'explique, probablement et entre autres, par les rapports de pouvoir à l'intérieur même du mouvement

altermondialiste et parce que, comme le mentionne Decarro (2003), les questions de domination homme/femme pesant davantage sur les dominées, ce sont les dominées qui s'y intéressent davantage et doivent revendiquer leur reconnaissance. Selon Kerr (2003 : 235), la marginalisation des questions féministes « s'explique autant par une ignorance des questions de genre de la part des autres mouvements sociaux que par les faiblesses de notre communauté de défense des droits des femmes ».

La non intégration réelle des analyses et luttes différenciées selon le genre au sein du mouvement altermondialiste provoque une réflexion oscillant entre le désir de participation et celui de création d'un réseau non-mixte (Dufour et Giraud, 2004). Différentes stratégies s'élaborent. On peut observer, par exemple, l'organisation de groupuscules de résistance féministe à l'intérieur du mouvement altermondialiste (Dufour et Giraud, 2004) ou encore noter une volonté d'autonomie doublée de collaborations et d'alliances « dans et avec les mouvements mixtes, pour que la question des rapports entre les genres soit enfin prise en compte » (Decarro, 2003 : 198). Une autre option est « la "nécessité" perçue et construite d'intégrer de plein pied le mouvement altermondialiste et de le rendre plus "féministe" » (Dufour et Giraud, 2004 : 7 ; voir aussi Kerr, 2003).

À un autre niveau, les contributions féministes ne sont que très rarement reconnues dans les ouvrages analytiques sur le mouvement altermondialiste et, lorsqu'il en est question, elles y sont édulcorées (Lamoureux, D., 2004b ; Giraud, 2001). Plusieurs économistes, politicologues, sociologues et philosophes féministes ont pourtant grandement alimenté les réflexions théoriques sur des alternatives aux systèmes économiques et démocratiques (Chan-Tiberghien, 2004). Un manque d'intérêt réel ou une ignorance de l'histoire et du cheminement des féminismes sur le plan international provoquent cette invisibilité (Lamoureux, D., 2004b ; Naples, 2002a).

1.1.3 Histoire des mouvements internationaux de femmes

Une perspective historique s'avère particulièrement intéressante afin de situer les actions étudiées dans l'histoire.

Nous assumer dans l'histoire signifie avoir un projet de futur. En faisant table rase du passé, nous croyons exercer une liberté, alors que nous nous condamnons à répéter sans cesse la même histoire. La liberté consiste au contraire à accumuler les apprentissages et à modifier le présent à partir des connaissances acquises. (Pisano, 2003 : 118)

La (re)connaissance de l'histoire permet donc le cumul de l'expérience et d'éviter la répétition des erreurs. Une conscience et une acceptation de notre passé, tel qu'il est vraiment, avec ses tensions, ses rebellions, ses erreurs autant que ses beautés et ses succès, permet de réels dialogues constructifs et une analyse fondée. Ainsi, à l'instar de la féministe chilienne Marguarita Pisano (2003), nous croyons donc qu'il est fondamental d'assumer notre histoire autant que de nous assumer dans l'histoire.

Les sommets, les forums internationaux et les conférences mondiales, qui foisonnent actuellement, ne sont pas nouveaux dans l'activisme féministe. Les réseaux transnationaux non plus. Impromptues, les connexions transatlantiques se sont d'abord nouées par des voyages et des échanges de documents (Rupp et Taylor, 1999). Les contacts se sont intensifiés et renforcés et les femmes sont devenues des citoyennes engagées sur le plan mondial dès le milieu du 19^e siècle. Elles se rencontrent alors dans le cadre d'événements internationaux pour traiter de questions telles que l'abolitionnisme⁴, le socialisme, la tempérance, la paix et les droits des femmes (Druelle, 2006, 2002 ; Dumont, 2005 ; Desai, 2002 ; Rupp et Taylor, 1999 ; Rupp, 1998, 1997 ; Stienstra, 1994).

⁴ Les revendications pour les droits des femmes ne se font d'ailleurs pas sans liens et influences du mouvement pour l'abolition de l'esclavage et de revendication pour les droits des Noirs (Druelle, 2006 ; De Sève et Maillé, 2004).

L'exclusion des femmes déléguées lors de la première Convention mondiale anti-esclavagiste en 1840 provoque une volonté des femmes de se rencontrer dans la non-mixité afin de débattre de leurs points de vue sur la question mais aussi sur leurs conditions de vie et leurs propres droits (Druelle, 2006). Les premières rencontres se feront de façon informelle, en marge des grands événements internationaux mixtes. Plus tard, notamment à l'occasion des expositions universelles, les femmes participent de façon importante à des événements internationaux sur leurs droits et leurs conditions de vie⁵ (Druelle, 2006).

Le Conseil international des femmes (*International Council of Women*) est fondé en 1888 (Druelle, 2006 ; Dumont, 2005 ; Naples, 2002a ; Rupp et Taylor, 1999 ; Rupp, 1998, 1997 ; Stienstra, 1994). Une rencontre réunit 51 organisations de femmes américaines, majoritaires dans l'assemblée⁶, mais aussi des déléguées du Canada, de la Grande-Bretagne, de la France, de la Norvège, du Danemark, de la Finlande et de l'Inde (Druelle, 2006). Selon l'historienne Leila J. Rupp (1997), le Conseil international des femmes (CIF) est la première organisation transnationale féministe durable dans le temps et portant un large programme visant un grand nombre de femmes. Cinq ans après la fondation du CIF et de son instance de coordination nationale étasunienne (Conseil national des femmes des États-Unis), d'autres conseils nationaux sont aussi fondés dans d'autres pays, dont le Canada en 1893⁷ (Druelle, 2006). En tout, 36 conseils nationaux seront fondés (Naples, 2002a).

⁵ Convention sur les droits des femmes (Seneca Falls, États-Unis) en 1848 ; pavillon des femmes dans le cadre du *Philadelphia's Centennial Exhibition* (Philadelphie, États-Unis) en 1876 ; Congrès international des droits des femmes, en parallèle de l'exposition universelle de Paris (France) en 1878 (Druelle, 2006).

⁶ Afin d'apporter un équilibre face à une forte majorité de membres américaines, le CIF tente de diversifier la représentativité de ses membres par l'élection d'une Anglaise, d'une Danoise et d'une Française au sein du premier conseil d'administration (Druelle, 2006).

⁷ Canada (1893), Allemagne (1894), Angleterre (1895), Suède (1896), Italie et Hollande (1898), Danemark (1899), Suisse (1900), France (1901), Autriche (1902), Hongrie et Norvège (1904), Belgique (1905), Bulgarie et Grèce (1908), Serbie (1911) et Portugal (1914) » (Druelle, 2006 : 56).

Rapidement, au début du 20^e siècle se créent d'autres réseaux découlant du Conseil international des femmes, aux mandats plus ciblés et liés à l'opposition à la Première guerre mondiale⁸ (Druelle, 2006 ; Rupp et Taylor, 1999 ; Rupp, 1998, 1997 ; Stienstra, 1994). Si les femmes des réseaux internationaux de femmes militent particulièrement pour la reconnaissance des droits politiques des femmes et de leur droit à la propriété privée, les féministes socialistes portent davantage les revendications des droits économiques et du droit au travail (Druelle, 2006). Toutefois, elles « sont peu présentes dans les organisations bourgeoises [et] optent plutôt pour la solidarité avec le mouvement ouvrier et la lutte des classes » (Druelle, 2006 : 59). Les rencontres internationales des femmes socialistes ont lieu dans le contexte des grands rassemblements socialistes comme ce fût le cas pour les Conférences internationales des femmes socialistes de 1907, à Stuttgart en Allemagne et de 1910 à Copenhague au Danemark⁹ (Druelle, 2006 ; Dumont, 2005).

Ces mouvements sont constitués, malgré leur caractère international et leurs préoccupations pour la diversité et contre le racisme, d'un membership relativement homogène de femmes blanches, bourgeoises et occidentales (Druelle, 2006). Les regroupements internationaux de femmes resteront plutôt inaccessibles aux femmes noires et aux femmes minorisées¹⁰ selon d'autres critères tels que l'origine ethnique, la pauvreté, la religion, le mode de vie, etc. Selon Anik Druelle (2006 : 36), malgré une volonté d'inclure les femmes du monde entier, les organisatrices des différentes

⁸ L'Alliance internationale pour le suffrage des femmes (qui deviendra plus tard l'Alliance internationale des femmes) fondée en 1904 et la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté fondée en 1915.

⁹ C'est d'ailleurs à cette dernière conférence que Clara Zetkin, leader socialiste allemande, fondatrice de la revue *Die Gleichheit* (L'égalité) et instigatrice des conférences internationales, propose la création d'une journée de la femme (Dumont, 2005 ; UNESCO, 2004). Cette proposition est une des références historiques importantes à l'origine de la Journée internationale des femmes officialisée par l'ONU en 1977 (UNESCO, 2004).

¹⁰ Nous adoptons ici l'expression de Diane Lamoureux (2002) qui utilise l'expression *groupes minorisés* pour parler des femmes, mais aussi des membres d'autres groupes qui se retrouvent en minorité (en opposition à majorité), mais aussi, qu'on a contraint au statut de mineur, assujettis, sans autorité pour penser ou agir.

rencontres ou événements ont reproduit l' « idéal bourgeois de la féminité » en plus de perpétuer l'entreprise impérialiste et colonialiste de l'époque. Et si des femmes de la marge ont milité aux côtés des femmes de la majorité, leur rôle a souvent été effacé par l'histoire.

La grande majorité des leaders et militantes de ces mouvements sont des femmes aisées, souvent familières des milieux diplomatiques (Dumont, 2005). Cet état de fait facilite le lobby auprès de la Société des Nations, nouvellement fondée après la Première guerre mondiale par la ratification du traité de Versailles en 1919. Elles ont alors l'occasion de siéger sur différentes commissions et d'exercer leur influence sur ce qui deviendra la Charte de l'Organisation des Nations Unies (ONU) (Druelle, 2006, 2002, 2001 ; Dumont, 2005 ; Desai, 2002). Le lobby des femmes sera ainsi présent à l'ONU, dès sa création en 1945, après la Seconde guerre mondiale et revendiquera la reconnaissance des droits des femmes et l'interdiction des discriminations basées sur le sexe dans les actions et les textes officiels (Dumont, 2005 ; Desai, 2002). Les solidarités internationales des femmes se sont développées par la suite, bien souvent étroitement en lien avec les agendas de l'ONU¹¹ : (Druelle, 2006, 2004b, 2002, 2001 ; Desai, 2002 ; Stienstra, 1994).

1.2 Enjeux de la diversité transnationale : se rencontrer autrement

Les Conférences internationales de l'ONU sur les femmes reposent sur l'expérience des premières organisations internationales de femmes fondées dès la fin du 19^e siècle (Druelle, 2006). Les fondements historiques, et les expériences de discrimination entre femmes qu'ils révèlent, ont nécessairement laissés des traces. Nous abordons maintenant certains des principaux débats qui animent les féministes sur la question de la transnationalisation et de l'action collective dans l'espace politique mondial.

¹¹ L'Année internationale de la Femmes (1975), la Décade des femmes (1975-1985), les quatre Conférences mondiales des femmes, soit Mexico (1975), Nairobi (1985), Copenhague (1990) et Beijing (1995).

Nous verrons aussi comment ces questions, parfois conflictuelles, suscitent des réflexions et des recherches de solutions novatrices favorisant le renouvellement de l'activisme transnational des femmes.

1.2.1 Diversité et rapports de pouvoir

L'évolution des solidarités féministes transnationales ne va pas sans difficultés et on y retrouve, comme ailleurs, les différents systèmes d'oppression selon l'origine ethnique, l'orientation sexuelle, le statut économique, entre autres, affectant tant la représentativité des participantes que l'élaboration des priorités, des ordres du jour et des agendas (Druelle, 2006, 2004b ; Desai, 2002 ; Naples, 2002b).

En effet, les Américaines et les Européennes ont largement priorisé la reconnaissance des droits politiques des femmes, tandis que la reconnaissance des droits économiques, davantage portée par les femmes du Sud, est souvent oubliée (Druelle, 2006 : 58 ; voir aussi Wichterich, 1999). Selon Christa Wichterich (1999), cette dichotomie, s'est toutefois atténuée, surtout depuis le Forum des ONGs de la 3^e Conférence des femmes de Nairobi (1985) qui a permis d'améliorer la compréhension mutuelle à travers des thèmes plus généraux, sortant du spécifique féminin. Anick Druelle (2004b : 122), va dans le même sens et estime que c'est, « [à] partir de 1984, [que] la tendance à l'hégémonie féministe occidentale se résorbe quelque peu, alors que des groupes de femmes du Sud s'organisent et réussissent à prendre un certain leadership ».

La Décade des femmes (1975-1985) et les années qui ont suivi, constitue une période particulièrement marquée par la promotion et la légitimation du mouvement international des femmes et le début des nouvelles solidarités féministes transnationales qui caractérisent l'action des femmes dans l'ère globale (Desai, 2002). Ces dernières solidarités se créent dans les rencontres parallèles organisées en marge des événements internationaux. La participation des femmes augmente à chaque

rencontre¹² et il en va de même de l'intensité des débats. Les divergences d'analyses et de réalités heurtent, confrontent et polarisent les femmes dans différentes dualités : Nord/Sud, occident/orient, blanche/noire, hétérosexuelle/lesbienne, non-féministe/féministe, etc. Malgré tout, elles persistent à maintenir les discussions afin de trouver des solutions basées sur la reconnaissance réciproque et sur l'action (Desai, 2002).

Selon Druelle (2004b : 116), on assiste toutefois à « un renouveau [...] de l'hégémonie de la classe moyenne blanche occidentale et, en particulier, américaine, et ce, malgré 30 ans de critiques formulées par divers courants de pensées portées par les féministes du Sud, socialistes, "de couleur"¹³, etc. »¹⁴. Selon Françoise Collin (1983-1984), philosophe française, les critiques de la sororité¹⁵ et d'un *nous* homogène ont permis de mettre à jour l'ignorance et la méfiance face à la diversité et la valorisation de l'indifférencié. Plus récemment, d'autres féministes ont traité de la question de la « blanchitude », « de ce non-dit au sein du féminisme qui érige en normes les réalités des femmes blanches et repousse les réalités des autres femmes à la périphérie » (Maillé, 2002). On peut penser, entre autres, aux récentes réflexions sur les approches postcoloniales et le féminisme antiraciste de Nathalie Benelli, Christine Delphy, Jules Falquet et al. (2006), au livre *Scratching the Surface*,

¹² 6000 femmes pour la Tribune de Mexico en 1975, 15 000 femmes pour la Conférence de Nairobi en 1985, 30 000 femmes pour la Conférence de Beijing en 1995.

¹³ On a vu apparaître le mouvement des Black Sisters, dont les revendications sont portées, entre autres, par bell hooks (1988, 1981) qui a aussi dénoncé la participation majoritaire des femmes provenant de groupes dominants et leur leadership dans ce mouvement de solidarité (*sisterhood*).

¹⁴ S'ajoute aussi les lesbiennes qui, au cours des années 80, ont critiqué les orientations du mouvement des femmes qui tente « de se donner une certaine respectabilité en présentant une image hétérosexuelle » (Lamoureux, D., 1998 : 102 ; voir aussi Chamberland, 2002). Elles luttent contre une invisibilité imposée et certaines concluent « à la nécessité d'un mouvement de lesbiennes distinct du mouvement féministe » (Lamoureux, D., 1998 : 102 ; voir aussi Chamberland, 2002).

¹⁵ Françoise Collin (1983-1984 : 8, c'est l'auteure qui souligne) définit le concept de sororité comme « l'idée d'une *spécificité* féminine, une féminitude, différente de la féminité traditionnelle mais non moins imposante, qui produisait entre les femmes une harmonie spontanée, immédiate, de type instinctif ». Cet élan de rassemblement spontané et unitaire n'est pas le propre du mouvement des femmes, on le retrouve aussi dans l'histoire de plusieurs mouvements identitaires (Collin, 1983-1984).

Canadian Anti-Racist Feminist Thought d'Enaksi Dua et Angela Robertson (1999), aux travaux sur les femmes immigrantes au Québec de Farida Osmani (2002) ou encore à l'analyse critique des féministes africaines soutenue par Vivienne Taylor, Anne Mager et Paula Cardoso (2000). Toutes persistent dans l'affirmation d'un lien étroit entre racisme et sexisme, aussi présent au sein des organisations féministes et considèrent comme étant primordiale « [l]a prise en compte des imbrications multiples du racisme et du système patriarcal, ainsi que du système de classes, [afin de] permettre d'affiner nos analyses de l'oppression sexiste et d'élaborer des perspectives d'actions militantes plus pertinentes et efficaces » (Benelli, Delphy, Falquet et al., 2006 : 5).

Manisha Desai (2002), sociologue étasunienne, se montre optimiste et affirme que les solidarités féministes transnationales, alors qu'elles peuvent reproduire des inégalités déjà existantes, sont toutefois façonnées dans un contexte de luttes qui porte à une analyse plus sensible et poussée des inégalités ainsi qu'à une reconnaissance de la pluralité du mouvement des femmes.

1.2.2 Se rencontrer autrement

À partir de 1945, les formes des mouvements internationaux de femmes, les analyses développées et les stratégies d'action mises de l'avant ont été fortement influencées par les contacts avec l'Organisation des Nations-Unies (ONU), ses instances et les événements internationaux qui s'y rattachent (Druelle, 2006, 2004b, 2002, 2001 ; Desai, 2002 ; Naples, 2002b ; Stienstra, 1994).

Les structures de l'ONU, malgré leurs limites, ont permis aux féministes qui les ont utilisées de bâtir un mouvement féministe transnational et de porter leurs préoccupations locales sur la scène de la politique internationale (Druelle, 2004b ; Naples, 2002b). Dans cette perspective :

The UN Conferences on Women provide further opportunities for women activists from around the world to share their experiences, learn from each other, and develop strategies to counter the intensification of religious fundamentalism, militarization, poverty and sexual abuse, and to expand women's political participation. (Naples, 2002b : 277-278).

Toutefois, un mouvement de contestation à l'intérieur du féminisme transnational questionne et même rejette l'association des féministes avec l'ONU (Druelle, 2004ab ; Canas, 2003 ; Falquet, 2003b, 1998 ; Pisano, 2003 ; Alvarez, 2000). Ce « mouvement de l'autonomie » est surtout portée par les féministes latino-américaines et des Caraïbes qui débattent de l'institutionnalisation ou de l'« ONGisation » du mouvement depuis 1993 (Falquet, 2003b : 85 ; voir aussi Alvarez, 2000). Dans une critique virulente de l'ONU, de ses pratiques et de ses actions, notamment en ce qui a trait à la question des femmes, la chercheure et professeure Jules Falquet (2003b) dénonce, entre autres, la dépendance du mouvement des femmes envers ses instances.

[...] à propos de l'ONU, [...] elle est parvenue à s'imposer comme une instance centrale des politiques de développement ou de gestion de la planète, légitime et même souvent perçue comme « bienveillante » et « sage ». Elle apparaît comme la principale source de formation de concepts et d'élaboration de stratégies, grâce à un système qu'elle a mis en place qui lui permet de récupérer le travail (pratique et conceptuel) des mouvements sociaux, transformés en ONG de gestion. Derrière les mécanismes de « participation » de la « société civile », se dessine plutôt une subtile dénaturalisation des propositions alternatives, en particulier portées par le féminisme. (Falquet, 2003b : 108).

Falquet (2003b : 86) souligne, parmi les conséquences de cette dépendance, « une série de luttes "sororicides" » pour l'accès aux subventions et aux ressources offertes par l'ONU, des inégalités créées et maintenues entre les femmes et leurs luttes aux différentes échelles, une professionnalisation de la militance, une négligence des liens essentiels avec les groupes de base et, finalement, une radicalité et une potentialité transformatrice émoussées.

Le mouvement se transforme en somme d'organisations qui se cristallisent en institutions de plus en plus bureaucratisées, donnant lieu au phénomène de « l'ONGisation ». Il se rapproche des institutions gouvernementales, de l'institution universitaire et des institutions internationales, tandis que sa composante utopiste ou radicale est marginalisée. Il s'agit de proposer et non plus de rêver et moins encore de se plaindre. Pour une plus grande efficacité, les ONG se regroupent en réseaux internationaux spécialisés, perdant en bonne partie leur ancrage local et leur travail quotidien pour se concentrer sur la participation aux événements internationaux. La proposition féministe globale se parcellise en une série de thèmes fragmentaires déconnectés les uns des autres. [...] Apparaît une sorte d'élite féministe qui se rend à la plupart des conférences et se transforme facilement en « expertes du genre » [...] tandis que la militance « de rue » diminue et que les femmes du commun s'éloignent des mouvements. (Falquet, 2003b : 86-87)

Pour Mercedes Canas (2003 : 149), chercheure salvadorienne, la perte de l'autonomie politique est un des risques de l'implication dans les institutions internationales, au même titre que « la reproduction de la culture hiérarchique-patriarcale et les manquements à l'éthique [rapports verticaux, corruption, luttes déloyales, manque de mémoire historique] » ainsi que la perte de créativité dans les choix d'action. L'enjeu, en ce qui concerne les institutions internationales, devient d'« [e]ssayer de mettre en place une autre manière "d'être institution", une autre culture institutionnelle : c'est clairement chercher à exercer l'autonomie : c'est affronter le défi de nous gouverner selon nos propres normes » (Canas, 2003 : 131).

La question du positionnement féministe face à l'ONU se révèle être une question qui soulèvent les passions et les fougues.

Le thème des institutions est, à mon avis, l'un des plus polémiques à l'intérieur du mouvement féministe. C'est peut-être celui qui a produit le plus d'épithètes vengeurs, de manquements au respect mutuel et de ruptures. La position que chacune a prise face à cette question nous a conduites à la polarisation [...]. (Canas, 2003 : 129).

Selon Anick Druelle (2004b : 116), sociologue québécoise, aux facteurs internes aux mouvements soulignés précédemment, s'ajoutent des facteurs externes « liés à un

contexte politique défavorable à la promotion des droits de la femme sur la scène mondiale avec l'unilatéralisme américain, la montée des fondamentalismes et les effets négatifs de la mondialisation capitaliste sur les conditions de vie des femmes ». Pour l'auteure, toute distanciation critique doit éviter une désertion de l'ONU afin de ne pas laisser libre champ aux groupes antiféministes qui tendent à se mobiliser de plus en plus à l'intérieur des institutions internationales. Une stratégie mixte de résistances, à la fois externe et interne à l'ONU, pourrait permettre l'élaboration d'actions « créatives » (Druelle, 2004b).

1.3 La Marche mondiale des femmes

Abordons maintenant l'expérience spécifique d'un réseau transnational d'actions féministes, la Marche mondiale des femmes, son organisation, son émergence en tant qu'événement jusqu'à sa transformation pour devenir une organisation durable dans le temps. Le portrait permettra de cerner les caractéristiques novatrices de la Marche mondiale des femmes, facteurs probables d'influence sur notre objet d'étude, c'est-à-dire ses retombées sur les perspectives de solidarités transnationales de ses groupes membres au Québec.

Notons d'abord que les femmes québécoises ont été partie prenante des premiers mouvements de femmes internationaux et sont, depuis les tous débuts de leur activisme, influencées par les analyses et actions des femmes d'autres pays par leur liens avec les organisations internationales de femmes (Dumont et Toupin, 2003 ; Monet-Chartrand, 1993, 1990 ; Collectif Clio, 1992). Dès 1892, les femmes du Québec s'approprient le mot « féminisme », qui nomme déjà un mouvement vigoureux dans plusieurs pays du monde (Dumont et Toupin, 2003). Les Québécoises ont su, avec le temps, se construire des analyses féministes bien à elles, s'inspirant notamment des réflexions de féministes américaines, anglaises et françaises (Dumont et Toupin, 2003). Ces réflexions féministes sont à la base de leurs actions au Québec

mais aussi sur la scène internationale. C'est en 1893, avec la fondation du *Montreal Local Council of Women*, organe de coordination local du Conseil international des femmes (*International Council of Women*), que les Québécoises officialisent leur première participation à une organisation féministe transnationale. La Marche mondiale des femmes n'est donc pas la première expérience transnationale des Québécoises... mais elle est significative par le fait d'être une initiative québécoise, ainsi que par son intensité et son caractère rassembleur et contagieux, tant au Québec que dans le monde.

1.3.1 Contexte récent d'émergence de la Marche Mondiale

La Marche mondiale est « organiquement » liée au mouvement des femmes du Québec (Dufour et Giraud, 2004 : 8). Mais, si on revient à une histoire plus récente elle est au départ, une initiative des militantes de la Fédération des femmes du Québec (FFQ) auxquelles se joindront des milliers de femmes de plusieurs pays (Giraud et Dufour, 2010 ; Dufour et Giraud, 2004 ; Verdière, 2002 ; CNFCPV, 2001 ; Barbot, 2000 ; David, 2000). Dans un ouvrage dédié à la Marche mondiale des femmes, *Dix ans de solidarité planétaire. Perspectives sociologiques sur la Marche mondiale des femmes*, Isabelle Giraud et Pascale Dufour (2010) font un portrait de cette gigantesque organisation d'événements qu'était au départ la Marche mondiale des femmes et qui est devenu un réseau permanent, un *réseau transnational organisé*... qui prend ses racines dans l'action collective du mouvement des femmes québécois.

D'abord, il y eu la marche du « Pain et des Roses »¹⁶ en 1995. À l'initiative de la Fédération des femmes du Québec, 850 femmes ont marché dix jours à travers des villes et des villages et ont parcouru 200 km pour se rendre à Québec afin de porter à

¹⁶ « Du pain et des roses » a été le thème d'une bannière lors de la grève des travailleuses du textile au Massachusetts en 1912 (Druelle, 2000). Le « pain » pour les besoins essentiels des femmes et les « roses » pour de meilleures conditions de vie (David et Belleau, 2000).

l'Assemblée Nationale neuf revendications concrètes contre la pauvreté¹⁷ (Dumont et Toupin, 2003 ; CNFCPV, 2001 ; Barbot, 2000 ; David, 2000 ; David et Belleau, 2000 ; Miles, 2000). Cet « événement spectaculaire » a non seulement obtenu une large diffusion médiatique mais aussi obtenu des résultats concrets auprès du gouvernement en réponse aux revendications portées (Dumont et Toupin, 2003 ; David et Belleau, 2000).

La présence de femmes du Sud venues participer à l'événement éveillent des Québécoises à l'idée d'une marche internationale capable de répéter le même exploit (Beaulieu, 2006 ; Verdière, 2002 ; CNFCPV, 2001). Un premier appel est lancé lors de la quatrième Conférence mondiale des femmes de l'ONU à Beijing en 1995, puis un second en 1996, à travers les réseaux de communication déjà élaborés, où environ 500 lettres d'invitation sont acheminées à différentes groupes de femmes à travers le monde (Decarro, 2003 ; Verdière, 2002 ; Giraud, 2001 ; CNFCPV, 2001 ; Barbot, 2000). C'est ainsi qu'en octobre 1998, alors que l'organisation de l'événement se tisse avec persévérance, « quelques 140 représentantes issues de 65 pays se rencontrent à Montréal, à l'invite du Comité de coordination de la Marche, composé de Québécoises » (Verdière, 2002 : 7 ; voir aussi CNFCPV, 2001). C'est à cette première Rencontre internationale de la Marche mondiale des femmes¹⁸ que seront déterminés les thèmes principaux, soit l'« élimination de la pauvreté dans le monde » et l'« élimination de la violence faite aux femmes »¹⁹, ces deux thèmes étant « déclinés en 17 revendications mondiales » (Verdière, 2002 : 7). Les revendications

¹⁷ Dumont et Toupin (2003 : 728) résumant ainsi les neuf revendications : « On réclamait un vaste programme d'infrastructures sociales avec des emplois accessibles aux femmes ; l'augmentation du salaire minimum ; une loi pro-active sur l'équité salariale ; l'application de normes minimales du travail à toutes les personnes participant à des mesures d'employabilité ; la perception automatique des pensions alimentaires ; le gel des frais de scolarité ; des mesures spéciales concernant le parrainage des femmes immigrantes et leur formation professionnelle ; la création de logement sociaux. »

¹⁸ Cinq autres Rencontre internationales de la Marche mondiale des femmes suivront en 2000 (New York, États-Unis), en 2001 (Montréal, Québec), en 2003 (New Delhi, Inde), en 2004 (Kigali, Rwanda) et en 2006 (Lima, Pérou).

¹⁹ Le thème de la violence a été ajouté à la demande de plusieurs femmes du Sud qui portent une analyse où sont interliées la pauvreté et la violence (Barbot, 2000).

interpellent les États-nations et les instances internationales comme l'ONU, le Fonds monétaire international ou la Banque mondiale (Verdière, 2002 ; Comité de coordination de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000, 1999).

L'engouement pour la Marche mondiale des femmes est telle « qu'un mois après le lancement officiel de l'événement, le 8 mars 2000, Journée internationale des femmes, déjà 4300 groupes de femmes des cinq continents participaient, d'une manière ou d'une autre, aux activités de la Marche mondiale » (Barbot, 2000 : 21). Des féministes de 114 pays, par différentes instances de coordination nationales initiaient des plates-formes de revendications nationales spécifiques, indépendantes des revendications globales (Beaulieu, 2006).

Le 17 octobre 2000, Journée internationale pour l'élimination de la pauvreté et finale de MMF 2000, plus de 6000 groupes provenant de 161 pays ou territoires se seront joints à la Marche mondiale des femmes (Guay, 2002 ; Verdière, 2002). Entre autres réalisations :

17 octobre 2000 : 10 000 femmes marchent dans les rues de New York. Pendant ce temps une délégation transmet les revendications de la Marche aux responsables onusiens. Elle leur demande d'agir pour mettre fin aux situations dénoncées. Elle remet à l'ONU les 5 millions de signatures collectées dans le monde en appui aux revendications. (Verdière, 2002 : 7).

Selon Lorraine Guay (2000 : 18), « [l]a Marche mondiale des femmes est une action politique, un geste de citoyenneté de milliers de femmes et qui vise une transformation politique, économique, sociale et culturelle de la situation des femmes à travers le monde et partant, une transformation des sociétés elles-mêmes. ». La Marche Mondiale des femmes de l'an 2000 a entraîné des actions collectives brillantes et bruyantes qui ont rendu visible, pour un moment, une coalition de forces féministes qui, le reste du temps, travaille dans l'ombre, bâtit ses solidarités et sa force collective. L'événement a mis en lumière la diversité des rapports de pouvoir et

des luttes contre la violence et la pauvreté dans un éventail de possibilités expressives aussi large que la multiplicité des situations vécues par les femmes.

1.3.2 Volonté de pérennisation

Au départ pensée comme un événement prévu se terminer le 17 octobre 2000, la Marche mondiale des femmes est devenue une organisation de mouvement. En effet, le 18 octobre 2000, lors de la 2^e Rencontre internationale de la Marche mondiale des femmes, au lendemain de l'aboutissement de la Marche mondiale à l'ONU (New York), une majorité de membres décident de maintenir les liens et de poursuivre les actions dans le tissage d'un réseau plus durable tout en conservant le nom de Marche mondiale des femmes²⁰ (Giraud et Dufour, 2010 ; Beaulieu, 2006 ; Dufour et Giraud, 2004 ; Decarro, 2003 ; Guay, 2002 ; Verdière, 2002). La survivance de la Marche mondiale ne se base pas sur les résultats obtenus qui seront très minces, même décevants (Dufour et Giraud, 2004 ; Canas, 2003 ; Dumont et Toupin, 2003 ; Verdière, 2002). Dans sa préface du livre de Giraud et Dufour (2010), Bérengère Marques-Pereira écrira que l'émergence et la pérennité de la Marche mondiale va à l'encontre des prédictions :

Comment est-il possible que la Marche fonctionne alors que tous les ingrédients sociologiques sont réunis pour la faire échouer? En effet, ne rassemble-t-elle pas en un même ensemble des différences pouvant aller jusqu'à relever d'antagonismes, sur une longue période et sans résultat tangible? (Marques-Pereira, 2010 : 10)

Alors qu'est-ce qui aura poussé les femmes à maintenir les liens et à déployer les énergies nécessaires à une organisation durable de la MMF ? Nous présenterons quatre pistes explicatives qui positionneront la MMF dans l'espace politique mondial

²⁰ Il est à noter que « [l]a MMF est devenue une entité légale le 14 mai 2002 après avoir été un grand projet de la FFQ pendant cinq ans » (FFQ, 2003 : 20). En 2003, le Québec se retire des différentes instances internationales de la MMF pour se concentrer sur la coordination nationale de la MMF et de ses activités au Québec. Le processus de séparation, entre la MMF, comme mouvement transnational autonome, et la FFQ s'actualise encore plus avec cette décision (FFQ, 2004, 2003).

et qui expliciteront son caractère spécifique face aux autres organisations de mobilisation transnationales engendrant possiblement son désir et ses succès de pérennisation.

Une première piste est reliée à la question de l'autonomie dans la détermination des orientations et des activités. En effet, l'initiative est d'autant plus appréciée qu'elle est novatrice par l'indépendance de son agenda et par ses critiques face à l'ONU (Canas, 2003).

Avec la Marche Mondiale, même si c'est tout récent, cette complaisance envers l'ONU a commencé à s'estomper. [...] Et pour la première fois, la Marche a inscrit dans sa plate-forme des revendications concrètes envers l'ONU. Rédigées hors du cadre de ses Conférences, elles vont plus loin que les questions jugées prioritaires par l'UNIFEM²¹. Si le mouvement donne un suivi à ces revendications, on pourra dire que dans les rapports entre le mouvement et l'ONU, une nouvelle ère a commencé. (Canas, 2003 : 145).

La MMF a permis de décentrer le regard des féministes des activités de l'ONU pour se re-intéresser aux activités des mouvements et des groupes de femmes, ce qui est particulièrement intéressant dans un contexte de dépendance envers l'ONU (Canas, 2003). Selon Vivian Barbot (2000 : 25), « [I]l a fait d'avoir convié les femmes, dès le début, à décider elles-mêmes des thèmes à aborder a en quelque sorte donné le ton aux échanges d'idées postérieurs ».

La deuxième piste explicative se situe dans les caractéristiques particulières de la composition du membership de la Marche mondiale des femmes et son rôle dans l'organisation. Le membership de la MMF « a pour caractéristique d'être composée de groupes locaux, très actifs, qui en constituent sa force et sa raison d'être » (Dufour

²¹ UNIFEM était le Fonds de développement des Nations-Unies pour la femme créé en 1976. Il est à noter que UNIFEM n'existe plus et son mandat a été intégré dans l'institution nouvellement créée : ONU Femmes, l'organisation de l'ONU pour l'égalité des sexes et l'autonomisation des femmes. Pour plus d'information : <http://www.unwomen.org/fr/>

et Giraud, 2004 : 14 ; voir aussi MMF, 2006d). Selon Isabelle Giraud (2001), « il s'agit d'une première expérience de mobilisation de femmes, de la base des mouvements féministes, au-delà de leurs frontières nationales ». Cette situation implique une participation massive de femmes de la base et tend à prévenir le contrôle de l'organisation par des féministes « expertes du genre » (Canas, 2003 ; Falquet, 2003b), « professionnelles » (Dumont, 2005), ou appartenant à un « jet set féministe » (Giraud, 2001).

Le membership de la Marche mondiale se distingue aussi par la diversité des champs d'activité et des pratiques de ses groupes membres, contrairement à la plupart des réseaux transnationaux de féministes ou de femmes (Giraud et Dufour, 2010 ; Dufour et Giraud, 2004 ; Miles, 2000). En effet, selon Angela Miles (2000, 1997), la plupart de ces derniers rassemblent les femmes sur la base de leur préoccupation par rapport à un enjeu particulier²² ou une dimension identitaire particulière²³. Les organisations transnationales couvrant un large éventail de revendications et de luttes sont habituellement des regroupements régionaux et/ou des regroupements axés sur la production d'un savoir théorique²⁴ (Miles, 2000). Lorraine Guay (2002) analyse la spécificité de la Marche mondiale des femmes :

Une centaine de coordinations nationales sont nées, (re)créant ainsi une solide cohésion au sein des groupes de femmes. Cette volonté de travailler ensemble au niveau national et international venait créer du nouveau dans un mouvement de femmes jusque là assez fragmenté soit par lieux d'appartenance géographique, de secteurs (femmes paysannes, femmes citadines) soit par thématiques de lutte (défense des droits,

²² Par exemple : Development Alternatives with Women for a New Era (DAWN), International Commission for the Abolition of Sexual Mutilation, International Women and Health Network, Women's Environment and Development Organization (WEDO), Women's Global Network for Reproductive Rights, Voice of Women.

²³ Par exemple : the Third World Women's Network, the Indigenous Women's Network, the Network of Women Living Under Muslim Laws, DisAbleD Women's Network.

²⁴ Par exemple : Association of African Women on Research and Development (AAWORD), Asian and Pacific Women's Action and Research Network (AWRAN), Carribean Association for Feminist Research and Action (CAFRA), Encuentros des féministes latino-américaines et des Caraïbes.

associations contre le viol, pour l'équité salariale, etc.) soit par divergences idéologiques, politiques et stratégiques. (Guay, 2002 : 2).

Troisièmement, la MMF, devenue organisation durable, semble avoir trouvé une place dans l'espace politique international et se distingue des autres réseaux internationaux, entre autres, par la mobilisation de ses membres autour d'actions concrètes, de petite et de grande envergure, moteurs de son action collective (Canas, 2003 ; Decarro, 2003 ; Naples et Desai, 2002b ; Bunch, 2001 ; CNFCPV, 2001 ; Barbot et Rose, 2000). L'éventail des possibilités est aussi large que la multiplicité des situations vécues par les femmes (CNFCPV, 2001 ; Barbot, 2000).

Les énergies de la Marche mondiale des femmes ont d'ailleurs été grandement mobilisées autour d'un second événement de grande envergure : la Charte mondiale des femmes pour l'humanité qui, portée par de nombreuses mains de femmes, aura entrepris un voyage à travers 54 pays, du Brésil au Burkina Faso (Matte, 2006). Le passage de la Charte était accompagné d'actions de sensibilisation animées par les femmes et par la réalisation d'un « carré de courtepointe qui était assemblé pour former la courtepointe de la solidarité mondiale » (Matte, 2006 : 2). L'arrivée de la Charte à Ouagadougou, le 17 octobre 2005, a signifié la fin de son périple et le début des « 24 heures de solidarité féministe » où des femmes des quatre coins du globe ont manifesté leur solidarité et leur adhésion à la Charte mondiale des femmes pour l'humanité et à ses valeurs : la justice, la solidarité, la paix, l'égalité et la liberté (MMF, 2005, 2004). Précisons que l'idée de la Charte a été lancée et adoptée en 2003, lors de la 4^e rencontre internationale de la MMF à Mumbai (Inde). Son contenu, adopté lors de la 5^e rencontre internationale à Kigali (Rwanda) en 2004, est « le fruit d'un long processus de consultations, d'échanges et de débats avec les groupes de femmes provenant d'une soixantaine de pays » (MMF, 2004 : 4). La mobilisation autour d'actions concrètes, comme la Charte, constitue un des défis propres aux réajustements d'orientation et d'organisation nécessaires à la pérennité de la Marche mondiale et la caractérise en même temps (Dufour et Giraud, 2004).

Finalement, la quatrième piste explicative du désir et des succès de pérennisation de la MMF se situe dans les alliances particulières entretenues par l'organisation avec le mouvement altermondialiste, dans un positionnement à la fois d'engagement et d'autonomie (Beaulieu, 2006 ; Matte, 2006 ; Dufour et Giraud, 2004 ; Decarro, 2003 ; Guay, 2002). En fait, les principales alliances de la Marche mondiale se trouvent davantage avec le mouvement altermondialiste qu'avec les autres réseaux féministes transnationaux, même si l'intégration d'une perspective féministe – soulignant les rôles du sexisme et du patriarcat dans les dynamiques d'exclusions et les inégalités sociales produites par la mondialisation néolibérale – n'est pas chose gagnée (Giraud et Dufour, 2010). Soulignons que la Marche mondiale des femmes est une des organisations transnationales impliquées depuis les premiers débuts du mouvement altermondialiste, étant active dans la planification et la mise en œuvre du premier Forum social mondial ayant eu lieu à Porto Alegre en 2001, mais dont la préparation avait commencé bien avant, avant même les événements de la Marche mondiale des femmes en 2000 (Giraud et Dufour, 2010).

Ce positionnement dans l'espace de la contestation mondiale, un pied dans le féminisme et un pied dans l'altermondialisme caractérise la MMF mais n'est pas toujours facile à porter. Toutefois, ses positionnements tant féministes qu'altermondialistes ajoutés à ses liens étroits avec les femmes de la base permet à la MMF « d'occuper un créneau laissé vacant par les féministes qui ont dirigé la plupart de leurs énergies vers les institutions mondiales et laissé la rue inoccupée, et par les altermondialistes qui se préoccupent bien peu ou bien mal des questions de genre » (Dufour et Giraud, 2004 : 14).

Plusieurs défis alimentent et fait évoluer la Marche mondiale des femmes (Matte, 2006 ; De Sève et Maillé, 2004). Le déménagement, au printemps 2006, de son Secrétariat international de Montréal au Brésil a impliqué une mobilisation des énergies afin d'assurer la transmission des connaissances et la réorganisation (Matte,

2006). La Marche mondiale des femmes a aussi réalisé un processus de planification stratégique d'où deux dimensions principales ressortent : « le désir de voir la Marche mondiale des femmes comme un mouvement de plus en plus incontournable aux niveaux national, régional et international ; de même que le renforcement de [son] identité politique et [sa] diversité »²⁵ (Matte, 2006 : 3). Concrètement, l'organisation doit aussi se soucier de son financement (De Sève et Maillé, 2004). Elle devra aussi définir sa place à travers les critiques qui lui reprochent de dédoubler les actions de réseaux de lutte contre la violence ou la pauvreté québécois, pancanadiens ou internationaux, et à éviter l'étiollement de son réseau « faute de liens entre une organisation naissante à dominante francophone et des réseaux transnationaux anglophones plus aguerris. » (De Sève et Maillé, 2004 : 132).

1.3.3 Enjeux pour les groupes de base

La Marche Mondiale des femmes se positionne dans l'espace politique sur le plan international mais aussi et surtout sur le plan national et local, par la diversification de ses actions à différentes échelles, par sa volonté de décentralisation organisationnelle, par la diversité de ses interlocuteurs ainsi que par les différents impacts souhaités (Brossard, 2002 ; Comité de coordination de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000, 1999). Il est à noter que la Marche mondiale insiste particulièrement sur la dimension nationale. Pour Isabelle Giraud (2001 : 156), « [c]'est d'ailleurs cette insistance sur la dimension nationale qui conduit les organisatrices à parler d'une société civile "internationale" et non "globale" ». Au Québec, la dimension nationale s'est davantage traduite à travers une instance provinciale où le national fait référence à la « nation québécoise » qu'à travers une instance canadienne.

²⁵ La MMF a subi aussi de nombreuses critiques tant de l'interne que de l'externe quand à sa diversité et à la présomption de représentation des femmes du monde sans nuances (De Sève et Maillé, 2004 ; Decarro, 2003 ; Brossard, 2002).

La structure de la MMF aux multiples organes de coordination favorisant la décentralisation et l'horizontalité des pouvoirs ainsi que les énergies déployées par la MMF dans le but de rejoindre les groupes de base et de vivifier sa présence dans les plus petits réseaux locaux, démontrent l'importance des enjeux de la dimension locale au sein des mouvements transnationaux (Conway, 2004 ; Naples et Desai, 2002a ; Miles, 2000, 1997 ; Tarrow, 2000 ; Wichterich, 1999). Selon Christa Wichterich (1999), les stratégies de négociation transnationales ne constituent pas nécessairement la « voie royale » de la résistance.

Dans le mouvement des femmes de l'avenir, les unes continueront à se battre pour l'égalité et les droits au sein du système mondial existant, les autres inventeront des contre-stratégies et des alternatives féministes au système. Il faut développer des doubles stratégies de "l'intérieur" et de "l'extérieur", du haut et du bas, aux niveaux local et global, des petits pas et des grandes visions, si l'on veut acquérir une force au sein de la société civile et constituer non seulement un pouvoir associé, mais aussi un contre-pouvoir capable d'agir sur la mondialisation néolibérale. (Wichterich, 1999 : 246).

L'enracinement des mouvements transnationaux et de leurs actions dans la reconnaissance des groupes locaux comme lieux de politisation où se développent, à travers l'expérience concrètes des problèmes, des analyses économiques, politiques et sociales, peut entraîner des dialogues profitables de part et d'autre (Naples, 2002b ; Miles, 2000, 1997). Le lien avec les luttes locales permet aussi d'apprendre des réalisations des femmes, d'avoir un contact avec l'expérience réelle d'inclusion, de dialogue entre les différences qui peuvent sembler d'abord irréconciliables et de résolution des différends (Naples, 2002b ; Miles, 2000, 1997).

Les interactions entre le local, le national et le mondial, bien qu'essentielles, sont complexes et comportent de nombreux défis (De Sève et Maillé, 2004 ; Vézina, 2004 ; Desai, 2002 ; Naples, 2002a-b ; Alvarez, 2000 ; Basu, 2000 ; Miles, 2000, 1997). Plusieurs auteures soulignent d'abord les inégalités entre une élite féministe, participant aux réunions internationales et ayant, par la même occasion, la possibilité

de participer à la construction d'une analyse internationale, devenant ainsi des expertes (Canas, 2003 ; Desai, 2002 ; Giraud, 2001 ; Alvarez, 2000 ; Basu, 2000). Cette inégalité implique aussi souvent un problème au niveau du partage et de l'appropriation des savoirs qui entraîne des rapports de pouvoir inégaux ou encore une articulation verticale du pouvoir (Vézina, 2004 ; Falquet, 2003b ; Canas, 2003 ; Naples, 2002a). S'ajoute à ces difficultés, la très fréquente déconvenue des mouvements transnationaux dans leur effort pour rejoindre les femmes des groupes de base (Marchand et Runyan, 2000c ; Miles, 2000, 1997 ; Taylor, Mager et Cardoso, 2000 ; Underhill-Sem, 2000 ; Wichterich, 1999).

Au Québec, bien que la MMF ne puisse prétendre représenter l'ensemble du mouvement des femmes (Brossard, 2002), elle rejoint toutefois près de 700 groupes féministes ou de femmes qui sont devenus membres de la MMF à titre de « participantes actives » ou de « sympathisantes » (CQMMF, 2006a). Cette participation remarquable sera davantage explorée dans le cadre de la thèse, notamment celle des Centres de femmes.

1.4 En résumé

Nous venons de présenter le contexte social, politique et historique dans lequel prend place la Marche mondiale des femmes. Ces connaissances nous apparaissent essentielles à une meilleure conception de l'objet de la présente recherche, soit la participation des Centres de femmes à la Marche mondiale des femmes. La compréhension du contexte transnational nous permet un éclairage plus large sur les expériences des femmes qui œuvrent dans les Centres de femmes et qui sont, la plus part du temps, des actrices sociales ancrées dans l'action locale et quotidienne. Nous pourrions ainsi mieux saisir dans son contexte transnational les expériences de participations et d'action de ces femmes du Québec à la Marche mondiale des femmes.

CHAPITRE 2

ANCRAGES THÉORIQUES

Comme nous l'avons annoncé en introduction, notre recherche doctorale s'arrime à trois principaux ancrages théoriques, soit : 1) des perspectives critiques et féministes de la mondialisation qui nous amèneront à une réflexion sur la multidimensionnalité de l'exclusion sociale et des processus qui les rendent possible, 2) des contributions du féminisme de l'autonomie sur les questions de diversité, d'inclusion et d'action collective, et 3) des analyses des mouvements sociaux transnationaux.

Nous présentons maintenant le cadre théorique de la thèse et ses trois ancrages, constitués à partir d'une large revue de la littérature. La présente recherche s'inscrit dans le domaine de la sociologie politique, de la sociologie critique et des études féministes. En effet, le savoir sociologique construit par certaines théoriciennes féministes contribue, à notre avis, au grand travail d'analyse de la société, de ses systèmes, de ses acteurs et actrices, de ses organisations et de ses fonctionnements, et il est navrant de constater sa méconnaissance ou sa sous-utilisation. Le positionnement que nous proposons, au carrefour de ces trois ancrages théoriques, entraînera un dialogue trop rarement provoqué entre des auteures féministes et des auteurs d'autres perspectives toutes aussi importantes.

La diversité des contributions permet une analyse élargie de notre objet de recherche, soit l'analyse des expériences de groupes locaux (les Centres de femmes du Québec) à une organisation féministe transnationale (la Marche mondiale des femmes). En résulte aussi, selon nous, une diversité des liens et des compréhensions d'une même question ou d'un même thème, reflétant ainsi

la complexité intrinsèque des choses, la plupart du temps, à géométrie variable. Nous ne cherchons pas à nous perdre mais bien à faire ressortir les bénéfices de s'arrêter au carrefour et de profiter de la richesse des confluences.

2.1 Perspectives féministes des conjonctures mondialisées

Ce premier ancrage théorique nous permet de mieux comprendre les enjeux et les impacts politiques et économiques de la mondialisation sur les femmes dans leur quotidien et leur localité. Elle nous permet aussi de saisir l'émergence des désirs de mondialisation des solidarités et le positionnement des organisations mondiales dans les conjonctures mondialisées socialement, politiquement et économiquement. Les contributions des auteures féministes, présentées ici, se dénotent par une analyse qui dépasse les enjeux économiques et nous amènent à comprendre les logiques historiques, symboliques et systémiques qui animent les dynamiques de mondialisation de l'économie et de la gouvernance politique et qui viennent favoriser ou légitimer l'exclusion des femmes des processus, ainsi que des espaces d'influence et de décision. Les écrits des auteurs féministes se démarquent aussi par leur mise en lumière des initiatives des femmes qui ne sont pas uniquement positionnées des « victimes » des effets désastreux la mondialisation mais comme des actrices qui surmontent les obstacles à force de courage, de colère, d'audace, de défiance, etc.

2.1.1 Une définition au-delà des enjeux économiques

Il est difficile d'aborder la question des mouvements sociaux transnationaux, et dans le cas qui nous intéresse, de la Marche mondiale des femmes en tant qu'organisation transnationale de mouvements, sans la situer dans le contexte actuel de la mondialisation néolibérale. Les termes mondialisation et globalisation sont associés à différentes définitions ou situations, et en disent

beaucoup et peu à la fois (Desai, 2002). Ils font état d'une réalité imposante, caractéristique de notre époque, mais une réalité « au contour imprécis » (Talahite, 2000 : 121). Toutefois, la dimension économique, c'est-à-dire l'analyse des processus de la globalisation néolibérale des marchés, des différents accords économiques et de leurs impacts, semble la perspective privilégiée par la majorité des auteur-es, tant celles-ceux favorisant une analyse féministe ou de genre (Brunelle, Beaulieu et Minier, 2004 ; Pey, 2004 ; Villagómez Wier, 2004 ; ATTAC, 2003 ; Belleau, 2003 ; León, 2003, 2002a-b ; Desai, 2002 ; Reyssoo, 2002 ; Wichterich, 1999) que chez les auteur-es explorant d'autres angles d'analyse (Brunelle, 2003, 2002, 2000 ; Bastien, 2002 ; Paquette, 2002 ; ATTAC, 2001 ; Gélinas, 2000 ; Bauman, 1999).

La mondialisation n'est pas un phénomène nouveau mais un ensemble de pratiques en développement depuis la fin du XIXe siècle avec l'expansion du capitalisme et la libéralisation du marché (Brunelle, 2003 ; Descarries, 2003 ; Gélinas, 2000 ; RQIC, 1999). Toutefois, selon Helena Hirata (2003), sociologue française, il appert que de nouvelles dimensions viennent actualiser la mondialisation²⁶. En premier lieu, elle souligne les politiques gouvernementales néolibérales qui favorisent « la libéralisation des échanges commerciaux, la déréglementation, l'ouverture des marchés et des nouvelles logiques de développement des firmes multinationales » (Hirata, 2003 : 14). Puis, elle signale le rôle de régulation joué maintenant par les organismes internationaux, par exemple les Nations-Unies, le Fonds monétaire international ou l'Organisation mondiale du commerce « parallèlement mais pas toujours en harmonie » avec les rôles joués par les États-nations et les multinationales (Hirata, 2003 : 15). En troisième lieu, elle identifie, tout comme Manuel Castells (1999), la contribution des nouvelles technologies de communication et des

²⁶ Helena Hirata (2003) précise utiliser les termes *mondialisation* et *globalisation* comme des synonymes.

réseaux actuels qui donnent aux acteurs mondiaux la capacité d'agir en temps réel et immédiat. Christa Wichterich (1999) souligne :

Le terme de "mondialisation" ou de "globalisation" désigne l'expansion de l'économie de marché néolibéral jusque dans les régions les plus reculées des États, et les derniers recoins de notre planète. L'économie de marché et le néo-libéralisme ont entamé main dans la main ce processus de mondialisation, qui n'est certes pas le premier dans l'histoire, mais le plus rapide. L'espace et le temps ne paraissent plus jouer aucun rôle. Mondialisation et rapidité vont désormais de paire. (Wichterich, 1999 : 12).

La définition de Wichterich (1999) est intéressante pour son insistance sur le côté tentaculaire de la mondialisation, s'étendant géographiquement et ayant des impacts visibles tant dans l'espace mondial qu'à une échelle locale²⁷.

Or, un danger guette si on se contente de concevoir la mondialisation comme un processus strictement économique, conduisant ainsi à éluder les autres dimensions hiérarchiquement perçues comme étant de second ordre, ou encore d'avantage associées aux conséquences qu'au processus systémique (Hirata, 2003). Fahita Talahite (2000), économiste française, propose une définition particulièrement éclairante et novatrice de la mondialisation soulignant son caractère normatif :

[L]a mondialisation, ce n'est pas tant l'extension du marché au sens générique – invariant des sociétés humaines – que d'un marché soumis à un système normatif donné. Car la « loi du marché » n'agit pas seule ; elle passe par des règles et des conventions, résultats de conflits, négociations, compromis. Or, ce qui est mondial n'est pas nécessairement universel. [...] La mondialisation est donc une catégorie à la fois analytique, désignant un phénomène économique,

²⁷ Wichterich (1999 : 12) fait aussi référence au concept de « turbo-capitalisme » développé par Edward Luttwak, un stratège militaire américain, pour définir le nouveau système économique en place. Accélération, vitesse et performance sont maintenant des mots clés pour comprendre les pratiques économiques néolibérales. Deux sociologues de l'UQAM, Jean-Guy Lacroix et de Jacques-Alexandre Mascotto (2000), parlent, quant à eux, d'« hypercapitalisme » dans leur « Manifeste pour l'humanité ».

et normative, servant à prescrire des comportements, définir et justifier le contenu des normes et institutions. (Talahite, 2000 : 121).

L'économiste québécoise, Sylvie Morel (2003), souligne aussi le piège d'un discours et d'une analyse de la mondialisation néolibérale seulement basée sur la notion de « marché ». Les dimensions économiques ne sont pas « désencastrées » des structures sociales et des rapports sociaux. Elles sont traversés par « la coutume, la confiance, la prédation, etc., bref, par tout ce qui constitue l'épaisseur des relations sociales » (Morel, 2003 : 19). De ce fait, Reysoo et Verschuur (2003b) décrivent les mouvements contradictoires et paradoxaux qu'entraîne la mondialisation sur les positions, les rôles et les rapports de pouvoir :

La mondialisation modifie les structures et les processus de décisions, le rôle et la nature de l'État, les rapports entre les États, entre le public et le privé, entre les différents niveaux des instances de décision, entre les acteurs politiques, et en particulier entre l'État, le marché et la société civile. Les rapports de pouvoir entre hommes et femmes sont ébranlés et la place des femmes dans les structures et processus de décision est en transformation. On assiste à la fois à un déplacement de pouvoir vers des instances différentes, à une perte de pouvoir à certains niveaux et à l'accroissement de pouvoir de nouveaux acteurs. Ce mouvement est contradictoire et paradoxal : d'un côté il réduit les possibilités d'exercer du pouvoir ; de l'autre il permet aux mouvements citoyens, aux femmes et aux hommes, de saisir de nouvelles opportunités. (Reysoo et Verschuur, 2003b : 13-14)

Ainsi donc, les rapports de pouvoir, les inégalités et les discriminations basées sur le genre, l'appartenance ethnique ou culturelle, les conditions socio-économiques, l'orientation sexuelle ou encore le mode de vie, pour ne nommer que ceux-là, deviennent déterminants dans la compréhension de la conjoncture mondialisée. La dimension normative (sociale et symbolique) permet d'analyser d'un angle nouveau les revendications et propositions des mouvements de contestation altermondialiste, c'est-à-dire non plus en abordant les alternatives

sociales et culturelles comme étant accessoires, mais en les considérant comme aussi fondamentales que les alternatives économiques. Les unes n'allant pas sans les autres.

2.1.2 Processus de mondialisation et dynamiques d'exclusion

Selon la sociologue équatorienne Irene León (2003, 2002a-b), le discours légitimé de la rentabilité rapide et à tout prix au détriment des impératifs sociaux, humains, culturels et géopolitiques, tendent à favoriser les situations d'inégalité et à raviver des structures qui placent certains groupes discriminés en situation d'exclusion. Aussi, l'utilisation de puissants moyens de communication, visant la fluidité des capitaux mais aussi la diffusion du discours idéologique néolibéral, privilégie les tentatives d'homogénéisation culturelle (León, 2003, 2002a-b ; Reysoo et Verschuur, 2003a-b ; Talahite, 2000 ; Castells, 1999). Cette tendance à l'homogénéisation, ajoutée à la logique marchande du néolibéralisme et à ses mécanismes d'exclusion, entraînent des situations provoquant ou maintenant l'exclusion de populations particulières déjà touchées par une discrimination systémique, comme c'est le cas, entre autres, pour les femmes qui doivent lutter pour leur visibilité et la jouissance d'une citoyenneté pleine et entière (León, 2003²⁸, 2002a-b). À ce sujet, Jocelyne Lamoureux apporte une réflexion éclairante :

Si on ne peut parler de citoyenneté sans tenir compte de ceux qui semblent se situer en dehors de ses cadres, l'exclusion socioéconomique n'est pas la seule en compte. (...) L'exclusion pour des raisons d'ordre culturel (origine, langue, religion, mode de vie) est une cause de marginalisation tout autant que l'absence de droits égaux ou de ressources matériel, de capital social et symbolique. (Lamoureux, J., 2000 : 101-102).

²⁸ León (2003) aborde la question particulièrement pour la population GLBT (gai, lesbienne, bisexuel-le, transsexuel-le).

Selon Fatiha Talahite (2000 : 124), « [l']autre versant de la mondialisation est ce processus d'exclusion qui fait que l'activité de populations entières refoulées dans l'"informel" et le "non-droit" n'est pas reconnue ; leur existence, mesurée à l'aune de la valeur mondialisée, n'a finalement "pas de valeur"». On peut ici parler de valeur économique mais aussi, et surtout, de valeur symbolique, de sens, ce qui vient marquer fondamentalement et mettre en lumière les dynamiques d'exclusion de la globalisation. En effet, selon Isabel Tabouada Léonetti (1994 : 52, c'est l'auteure qui souligne), « c'est la *non-reconnaissance symbolique de la place qu'occupe dans la société l'individu ou le groupe* qui constitue le trait le plus pertinent et le plus constant [de l'exclusion] ». Ainsi, dans le contexte de la globalisation néolibérale, l'exclusion prend deux significations : d'une part, l'exclusion est un processus inhérent aux stratégies visant la productivité et l'accumulation de capitaux mondiaux flexibles et, d'autre part, l'exclusion est une réalité locale et personnelle vécue par les individus dans leur quotidien (White, 1994).

2.1.3 Conception multidimensionnelle de l'exclusion sociale

Ces réflexions rejoignent notre conception de l'exclusion sociale que nous percevons comme un processus multidimensionnel, qui se réalise dans le champ des rapports de pouvoir et qui s'actualise à travers les processus de la non-reconnaissance et la privation des droits et des ressources. L'exclusion sociale entraîne la discrimination négative de certaines personnes associées à des catégories sociales moins estimées qui vivront des inégalités réelles basées sur les préjugés et les stéréotypes qui leur seront attribués. L'exclusion sociale peut se manifester dans sept dimensions qui s'apparentent aux différentes dimensions de la vie en société : 1) l'exclusion symbolique, 2) l'exclusion identitaire, 3) l'exclusion sociopolitique, 4) l'exclusion institutionnelle, 5) l'exclusion

économique, 6) l'exclusion des liens sociaux significatifs et 7) l'exclusion territoriale (Billette et Lavoie, 2010)²⁹.

Nous positionnons ici l'exclusion sociale comme un processus plutôt qu'un état et comme un révélateur des inégalités sociales rendues possibles et même légitimées par les deux processus – ou voies d'action – qui la constituent : la non-reconnaissance, en premier lieu, se manifeste par l'invisibilité ou la stigmatisation, les représentations négatives ou encore la « fausse reconnaissance » qui est en fait un semblant de reconnaissance à des fins politiques, commerciales ou coercitives. Ce premier processus permet de l'opérationnalisation du deuxième, la privation des droits et des ressources, ce qui entraîne la discrimination négative et les inégalités sociales pouvant aller

²⁹ Nous nous inspirons de la définition de l'exclusion développée dans le cadre des travaux de l'équipe de recherche en partenariat FRQSC Vieillissements, exclusions sociales et solidarités (VIES) du CSSS Cavendish-CAU et qui s'inspire des travaux de plusieurs auteurs (Scharf et al., 2005 ; Lavoie et Guberman, 2004 ; Aronson et Neysmith, 2001 ; Vranken, 2001) :

[L'exclusion sociale est u]n processus de non-reconnaissance et de privation de droits et de ressources, à l'encontre de certains segments de la population, qui se réalise à travers des rapports de force entre groupes aux visions et aux intérêts divergents. Ces processus mènent à des inégalités et, éventuellement, à une mise à l'écart dans sept dimensions de la vie en société : 1) l'exclusion symbolique se caractérise par les images et les représentations négatives accolées à un groupe d'individus ou encore par la négation de la place qu'il occupe et de ses rôles dans la société, allant jusqu'à l'invisibilité ; 2) l'exclusion identitaire renvoie à une identité réduite à un seul groupe d'appartenance, ce qui implique que la personne est perçue uniquement ou presque uniquement à travers un prisme réduit ; 3) l'exclusion sociopolitique se caractérise par un accès difficile à la participation civique et politique, ainsi qu'aux espaces politiques d'influence ou décisionnels, une absence de pouvoir collectif et de poids politique ; 4) l'exclusion institutionnelle implique une absence ou une réduction d'accès aux mesures de protection sociale et sanitaire prévues par les institutions sociales et politiques, ainsi qu'une absence de consultation (et donc de pouvoir) des personnes sur les soins – largement normalisés – qui les concernent ; 5) l'exclusion économique se définit comme l'absence d'accès au revenu, aux ressources matérielles et au capital nécessaire pour subvenir à ses besoins de base ; 6) l'exclusion des liens sociaux significatifs se caractérise par l'absence ou la perte de réseaux de sociabilité, ou encore par le rejet ou la maltraitance de la part de ces réseaux ; 7) l'exclusion territoriale se manifeste par une diminution de la liberté géographique, un confinement à des espaces isolés et une perte de contrôle sur son milieu de vie. (Billette et Lavoie, 2010 : 5-8)

jusqu'à la mise à l'écart et la marginalisation (Castel, 2007 ; Honneth, 2006a-b, 2000 ; Renault, 2006 ; Viriot Dandural, 2005 ; Dubet, 2004)

Par notre conception de l'exclusion sociale, nous ne percevons pas les personnes qui vivent des situations d'exclusion comme passives, mais comme des actrices engagées dans des rapports de pouvoir. On peut vivre des situations d'exclusion sans pour autant vivre un état d'exclusion. Cet angle analytique nous permet de concevoir la complexité des *positions de sujet* sociaux (Mouffe, 2001) que nous pouvons occuper, parfois simultanément, en lien avec les nombreuses caractéristiques qui composent notre identité : l'âge, le genre, l'orientation et l'identité sexuelle, l'appartenance ethnique et la couleur de la peau, l'appartenance nationale, la classe socio-économique, la culture présente et l'héritage culturel, la religion, les capacités du corps et de l'esprit, les modes de vie, l'accès à la propriété, la situation géographique, le développement et le parcours de vie (Davis, 2008 ; Lutz, 2002). Cette réflexion puise aussi ses assises dans les travaux, notamment féministes, sur l'intersectionnalité qui traitent de « l'interaction entre la pluralité des identités possibles d'une personne et de ses expériences d'exclusion et de subordination » (Davis, 2008 : 67, notre traduction). Ainsi, il devient possible de concevoir la possibilité d'être à la fois « dedans » et « dehors », en situation d'inclusion à certains moments et d'exclusion à d'autres, d'être en situation de privilèges par rapport aux autres à certains moments et d'être en situation d'inégalité en d'autres temps, de vivre sa vie sans être à la marge en général mais d'être marginalisé à l'occasion, de vivre des situation où l'on peut se retrouver « exclus de l'intérieur » (Castel, 2007 ; Bourdieu, 1993).

Ainsi, si les mécanismes de mondialisation se basent, entre autres, sur l'exclusion des femmes des espaces d'influences et de décisions, ces dernières ne sont pas nécessairement en état d'exclusion et peuvent saisir du pouvoir,

s'inscrire dans les rapports de force autrement. Cette conception du pouvoir et du politique trouve des affinités avec la pensée de Foucault (1976) qui propose une conception productive du pouvoir, où la structure unifiée et verticale est remplacée par une multiplicité des rapports de force et de conflits. Le discours binaire opposant exclusion/inclusion devient alors plus complexe, Foucault (1976) proposant qu'on ne peut pas se retrouver à l'extérieur du pouvoir, le pouvoir étant partout. Les rapports de pouvoir étant omniprésents et multiples, les moyens d'exercer le pouvoir sont tout aussi multiples et les résistances « ne sont pas en position d'extériorité par rapport au pouvoir, mais bien à l'intérieur du champ des pouvoirs » (Mensah, 2003 : 61).

Il est à noter que certains segments de la population peuvent cumuler tant de situations d'exclusion qu'ils finissent par arriver au bout de leurs ressources et se retrouver en état d'exclusion, aux marges de la société. Nous insistons sur les caractères collectifs de l'exclusion plutôt que de la considérer comme un phénomène individuel. En effet, l'exclusion peut avoir comme point de départ des vulnérabilités individuelles mais l'exclusion n'est pas un choix individuel. Les situations d'exclusion sont déterminées et favorisées par des facteurs sociaux, politiques et économiques qui permettent la production et la reproduction des situations d'exclusion et des inégalités qu'elles engendrent. Cette perspective exige une conception sociale et collective des solutions qui passent nécessairement à travers un questionnement de notre société, de ses valeurs et de ses institutions devant mener à un changement social.

2.1.4 La résistances aux exclusions

La conception de l'exclusion sociale présentée ici prévient de percevoir un groupe de personnes, ici les femmes, comme étant exclu de façon homogène. Les femmes, parce qu'elles sont des femmes et par leurs expériences d'autres

caractéristiques identitaires (ex. origine ethnique ou culturelle, orientation sexuelle, âge, mode de vie, etc.) peuvent vivre différentes situations d'exclusion. Ces expériences peuvent être massives ou parsemées. Ainsi, bien que les femmes ne soient pas un groupe homogène vivant un état d'exclusion rigide et systématique, la répétition coriace des expériences d'exclusion peut finir par fragiliser les individus – et par conséquent, le groupe – et venir à bout de leurs ressources (personnelles, sociales et matérielles), de leur capital économique mais aussi de leur « capital social et symbolique », comme l'écrit Jocelyne Lamoureux (2000), sociologue québécoise.

Il est à noter que les ressources s'épuisent plus vite lorsqu'elles sont rares. Les situations d'exclusions entraînent des inégalités qui limitent la conservation et le ravitaillement des ressources mais peuvent aussi les avoir raréfiées dès le début. C'est le cas lorsqu'on naît dans des conditions socio-économiques défavorables ou dans la pauvreté extrême ce qui bloque l'accès à ce qui pourrait permettre de sortir de l'état de survie perpétuelle.

Malgré la diversité de leurs situations, les femmes résistent quotidiennement, collectivement et individuellement aux exclusions, ce qui demande un déploiement de temps. Ces stratégies de résistances, souvent soulignées et célébrées comme étant une force particulière des femmes, ou encore considérées comme allant de soi, sont le plus souvent le propre des personnes sans pouvoir, exclues des réseaux d'influence (Castel, 2007 ; Aronson et Neysmith, 2001). Ces personnes se retrouvent alors à porter la responsabilité personnelle, le fardeau, de trouver les moyens de « rester incluses », de faire la preuve de leur pertinence sociale et de leurs capacités à réussir socialement, de prouver leur « valeur » (Castel, 2007 ; Talahite, 2000). Les ressources employées à la résistance aux exclusions ne sont pas utilisées à la participation citoyenne et cette situation entretient les inégalités sociales.

En effet, sans vouloir ternir ou dévaloriser cette extraordinaire force et créativité des femmes, il nous semble important de souligner que ces investissements de ressources et de temps dans la recherche et la mise en œuvre d'alternatives impliquent un important déploiement d'énergie pour arriver à un point que d'autres atteignent sans tous ces efforts. La suite des choses est alors marquée par une inégalité des chances : si les femmes utilisent leurs ressources pour arriver au bloc de départ, dans quelles conditions entameront-elles la suite de la course? Ainsi, pendant que les femmes s'affairent à arriver au point d'égalité pour avoir accès aux espaces sociaux, citoyens, d'influence et de décision, cette énergie n'est pas utilisée à la participation sociale et citoyenne... mais seulement à s'assurer qu'elles pourront éventuellement l'exercer.

La notion d'exclusion sociale nous parle de la mise à l'écart de certaines personnes, hors des institutions d'influence et de pouvoir et de l'inégalité des droits et des ressources, mais elle nous parle aussi de l'impossibilité ou des nombreux obstacles freinant l'exercice de la citoyenneté pour certaines personnes non-reconnues comme capables ou compétentes. Cette non-reconnaissance vient alors priver ces personnes de (re)devenir sujet, acteurs de leur propre vie et de leur société. (Lamoureux, J., 2008). Nous pouvons ici tisser des liens avec les analyses féministes de la mondialisation qui mettent en lumière l'exclusion des femmes des espaces d'influence et de décision mais aussi une invalidité et une invisibilité des contributions, des rôles et de la « valeur » sociale des femmes.

2.1.5 Exclusion particulière des femmes dans les processus de mondialisation

Les impacts de la mondialisation ont été documentés tant pour les femmes du Sud (Pey, 2004 ; Villagómez Wier, 2004 ; Bisilliat, 2003 ; León, I. et León, M., 2002 ; Naples et Desai, 2002a ; Reyssoo, 2002 ; Taylor, 2000 ; Wichterich, 1999)

que pour les femmes du Nord (Brunelle, Beaulieu et Minier, 2004 ; Lamarche, 2004 ; Belleau, 2003 ; Lepage, 2001 ; Blacklock, 2000 ; Tremblay, 2000 ; Stienstra, 1999), du moins dans les sphères de recherches féministes.

Pour plusieurs auteures, les dynamiques d'exclusion liées à la globalisation néolibérale ne s'appliquent pas de la même façon selon le genre, et les femmes sont affectées de façon particulière par les nouvelles normes économiques et sociales en place (Reysoo et Verschuur, 2003a-b ; León, 2002a-b ; Steenbeek, Ypeij et Reysoo, 2002 ; DAWN, 2000 ; Taylor, 2000 ; Wichterich, 1999). Toutefois, cette spécificité est souvent contrainte à l'invisibilité et de nombreuses situations sont masquées (Wichterich, 1999). Les auteures remarquent une absence quasi systématique d'analyses différenciées selon le sexe ou d'attention aux situations vécues par les femmes. L'invisibilité est particulièrement marquée en ce qui concerne les propositions et les alternatives mises de l'avant par les femmes : tant lors des prises de décisions mondiales par les institutions internationales que même lors de l'élaboration des plates-formes de revendications de différents groupes du mouvement altermondialiste (Descarries, 2003 ; León, 2003, 2002b ; Marchand et Runyan, 2000a ; Underhill-Sem, 2000 ; Wichterich, 1999). Pour Yvonne Underhill-Sem (2000), cette invisibilité des femmes dans les analyses et dans les structures participatives constitue un geste politique d'exclusion et non un oubli. Or, l'inclusion du discours et de l'analyse féministe est essentielle à un projet de mondialisation solidaire et égalitaire, ainsi « les résistances contre les accords de l'Organisation Mondiale du Commerce ou contre la Zone de Libre-échange des Amériques deviennent affaires de femmes » (Léon, 2002b : 23).

2.1.6 Contributions féministes aux discours altermondialistes

Une des principales critiques féministes du discours altermondialiste est qu'il repose très largement sur des arguments économicistes³⁰ (Lamoureux, D., 2004a-b). De plus, une grande proportion des analyses prenant le genre en compte s'avère souvent un survol des impacts économiques de la globalisation néolibérale sur les femmes, surtout dans leur rôle de travailleuses. Une compréhension en profondeur des processus et dynamiques dans lesquels les femmes sont engagés semble sans intérêt (Lamoureux, D., 2004b ; Descarries, 2003). Dans le pire des cas, on se retrouve à lire des critiques économicistes de la globalisation avec collé, ici et là, les mots « femmes » ou « patriarcat » sans grande conviction (Lamoureux, D., 2004b ; Descarries, 2003). L'impact de la globalisation sur les femmes est souligné comme on le fait pour l'environnement, les conditions de travail ou la vie privée : analyse d'un objet passif et des impacts qu'a sur lui un énorme phénomène mouvant. Est ainsi entretenue une vision où « les femmes sont essentiellement perçues comme des victimes de la mondialisation et non comme des actrices susceptibles d'y intervenir » (Lamoureux, D., 2004b : 180). On assiste ainsi à une invisibilité de la défiance des femmes (Desai, 2002).

Certaines auteures féministes contribuent au discours altermondialiste en s'assurant que les questions relatives au genre, aux différents systèmes d'oppression, dont le patriarcat, et aux divers rapports de force (homme/femme, Nord/Sud, occident/orient, etc.) soient traitées dans une analyse holistique de la mondialisation. L'analyse féministe insiste sur le fait que la discrimination et l'exclusion ne sont généralement pas monocausale : le processus de

³⁰ Précisons que nous n'écarterons pas la nécessité des analyses des différentes dimensions de la mondialisation d'un point de vue économique, celles-ci révélant les nombreux impacts vécus par les femmes, et permettant de mettre en lumière les réponses créatives mises en place par celles-ci pour s'adapter ou contrer les nouvelles conditions économiques.

mondialisation néolibérale se conjugue, en interrelation, en interdépendance et en simultanéité, aux autres systèmes d'oppression comme le sexisme, le racisme, l'hétérosexisme, le néo-colonialisme³¹ (Guay, 2002 ; Lamoureux, D., 2004a-b ; León, 2003, 2002a-b ; Desai, 2002 ; DAWN, 2001, 2000 ; Mouffe, 2001 ; Underhill-Sem, 2000). Certain-es auteur-es appellent aussi une analyse globale prenant en compte les entrelacements de l'histoire des femmes, de l'histoire de la pensée économique et de l'histoire de la citoyenneté pour une meilleure compréhension du système néolibéral et de ses processus de discrimination systémique (Brunelle, 2005 ; Biel, 2003 ; Descarries, 2003 ; Morel, 2003 ; León, 2002a ; Naples, 2002b).

2.2 Contributions du féminisme de l'autonomie : diversité et inclusion

Les analyses des auteures féministes présentées dans la section précédente mettent en lumière les dynamiques d'exclusion présentes dans les processus d'influence et de décision concernant la mondialisation économique et politique. Les contributions féministes abordent les enjeux économiques mais aussi et surtout les dimensions sociales, symboliques et systémiques de cette exclusion. Ainsi, les femmes se retrouvent à vivre une pauvreté accentuée ou encore de nouvelles situations de pauvreté mais l'exclusion vécue dépasse l'exclusion économique et vient les toucher dans les autres sphères de la vie sociale, altérant jusqu'à la valeur de leurs rôles sociaux, leur valeur comme groupe et comme individu (Talahite, 2000).

Les mécanismes d'exclusion, complexes et variés, vécus par les femmes à travers la conjoncture mondialisée, et les défis d'une réponse transnationale afin de revendiquer l'inclusion, nous amène à nous intéresser aux contributions du

³¹ Lorraine Guay (2002 : 11), parlera d' « une mondialisation construite par l'inter-fécondation du capitalisme et du patriarcat ». Diane Matte (2006 : 4), décrira la mondialisation comme « un accélérateur pour le patriarcat, le capitalisme et le racisme ».

féminisme de l'autonomie³² auquel on associe les travaux de plusieurs auteures qui réfléchissent à la notion d'inclusion en considérant les notions de diversité et d'action collective. Lorsque nous parlons du féminisme de l'autonomie, nous nous référons ici à la typologie de Diane Lamoureux (1992) pour qui chacun des trois courants présentés comporte des dimensions réformistes et radicales³³ :

Dans ce sens, on peut distinguer un féminisme égalitaire, un féminisme qui insiste sur la différence sexuelle et un féminisme de l'autonomie. Le féminisme égalitaire insiste sur l'identité de nature entre hommes et femmes et réclame par conséquent un traitement social des femmes qui soit similaire à celui que reçoivent les hommes. Le féminisme de la différence sexuelle insiste, pour sa part, sur la valorisation de certains traits qu'on a traditionnellement attribués aux femmes (par exemple, prôner une société fondée sur l'attention aux autres — trait féminin — plutôt que sur la productivité — trait masculin). Ces deux courants ne remettent pas en cause la distinction entre masculin et féminin, mais les effets sociaux de cette distinction. Le féminisme autonomiste met, enfin, l'accent sur l'individuation et les possibilités d'existence des femmes en dehors de toute référence aux hommes : il ne s'agit pas d'être comme eux ou différentes d'eux, mais simplement de façonner sa vie en fonction de soi d'abord. (Lamoureux, D., 1992 : 701)

L'exploration de ce deuxième ancrage théorique nous permettra de mieux saisir certains enjeux liés à l'inclusion et à la pluralité. Cette question nous interpelle à deux niveaux. Premièrement, nous avons vu précédemment les défis importants qu'entraîne la volonté de mondialisation des solidarités et des féminismes, les questions liées aux rapports de pouvoirs et à la diversité qui y sont soulevées. La Marche mondiale des femmes n'échappe pas à ces défis et ces

³² Faire ici une distinction avec le féminisme autonomiste développé surtout par des féministes latino-américaines et des Caraïbes et qui réclame un affranchissement du mouvement des femmes face à l'ONU (Canas, 2003 ; Falquet, 2003b).

³³ Pour Diane Lamoureux (1992 : 14), « la partition entre "réformistes" qui formulent des revendications de type législatif et participent à des actions classiques de groupes de pression institutionnels, et "radicales" anti-institutionnelles et partisans de l'action directe s'avère peu utile sur le plan classificatoire, puisque tous les modes d'action sont employés par tous les courants. »

questionnements, et les enjeux sont significatifs jusqu'à l'échelle locale. En effet, pour s'investir dans une telle organisation il faut s'y sentir incluse. Comment arriver à construire une organisation transnationale où les femmes des groupes de base des différents pays se reconnaissent et aient envie d'y investir temps et énergie? Comment souligner et valoriser les différences tout en créant une cohésion? Une cohésion, une inclusion, une solidarité qui échappe au piège de la *mêmeté*, de la nécessité d'être semblables pour être du nombre, incluses et solidaires. En deuxième lieu, cette réflexion s'applique aussi à la définition et à la mise en place d'un projet plus large de société inclusive et solidaire où les règles sociales, politiques et économiques n'excluent pas sur la base de la différence et cherchent, au contraire des façons de créer un espace inclusif pour l'ensemble des citoyens et des citoyennes. Au sein d'une organisation comme d'un projet large de société, comment inclure et être solidaire sans créer de nouveaux espaces d'exclusion?

2.2.1 Présentation du féminisme de l'autonomie

Le féminisme de l'autonomie retient notre attention par sa volonté de porter le « projet de faire apparaître à la fois l'égalité et la différence » (Lamoureux, D., 1997 : 44). Les réflexions développées par les auteures associées à ce courant, telles que Françoise Collin (1992a-b, 1983-1984), Micheline De Sève (1999, 1994), Nancy Fraser (2005, 2004), Diane Lamoureux (2002, 1998, 1997, 1996), Jocelyne Lamoureux (2004a, 2000), Chantal Mouffe (2001, 2000) et Iris Marion Young (2000, 1994) nous semblent particulièrement pertinentes dans le cadre de la thèse³⁴. Le défi de ne pas opposer égalité et différence a amené les féministes de l'autonomie à réfléchir sur les notions de diversité, d'identité et d'inclusion.

³⁴ Il est cependant à noter que nous ne nous en tiendront pas exclusivement à ce courant, les autres perspectives apportant aussi d'intéressantes pistes d'analyses. De toute façon, il est à noter que les différents courants ne sont pas mutuellement exclusifs et qu'ils s'influencent dans l'évolution de leurs réflexions.

On retrouve, entre autres, dans leurs écrits, des travaux sur les complexités de l'*identité-femme* et sur la question hypothétique d'un *nous* unificateur, d'un possible (ou non) féminisme capable de représenter toutes les femmes. Ces réflexions ne sont pas seulement applicables au cas du féminisme et de son inclusion de l'ensemble des femmes dans toute leur diversité, mais rejoignent les questionnements fondamentaux sur les défis des sociétés contemporaines, sur les possibilités de « vivre ensemble égaux et différents » (Touraine, 1997).

Le mouvement des femmes, comme plusieurs mouvements, groupes, institutions et sociétés, traverse une période de confrontation à la réalité de la diversité des identités qui s'est affirmée de façon telle qu'on ne pouvait plus la nier ou la contourner. Le féminisme actuel, qu'il soit local ou transnational, doit encore une fois et plus que jamais, s'éloigner de l'idée de sororité organique et d'un homogène féminin afin de prendre en compte et d'inclure dans sa structure la diversité qui le caractérise. Les organisations de mobilisation féministes de toutes échelles sont engagées dans des réflexions qui rejoignent et sont appuyées par diverses perspectives théoriques. Toutefois, elles font face quotidiennement aux défis et obstacles que posent la prise en compte de la diversité et l'application sur le terrain des réflexions théoriques.

Bien qu'il ne résolve pas l'ensemble des problèmes d'articulation entre la théorie et la pratique, le féminisme de l'autonomie affirme la possibilité d'une conception plurielle de l'identité, une valorisation de la diversité compatible avec l'action collective, une action collective sur les bases d'un projet démocratique plus large. Cette perspective, créative, résistante au défaitiste postmoderne et tirant sa source dans l'expérience terrain, propose l'abandon d'un *nous* ontologique comme tremplin à l'action collective autour de projets politiques plutôt qu'identitaires (Mouffe, 2000 ; Lamoureux, D., 1997, 1996 ; Young, 1994a ; Collin, 1992b). Françoise Collin (1992a : 134) parle d'inclure

les exclus, pas seulement pour leur « faire une place » mais pour leur permettre de « donner lieu à du nouveau ». Diane Lamoureux (1997 : 34) invite à « façonner différemment le mode d'organisation politique ». Chantal Mouffe (2000 : 169), elle, parle de « la construction d'une alternative démocratique. ». Toutes parlent de construction, de création. Les réflexions de ces auteures nous apparaissent inspirantes et stimulantes pour les efforts de renouvellement du féminisme transnational et de ses organisations de mobilisation... mais aussi pour les efforts de renouvellement des projets de société inclusive et solidaire.

2.2.2 Parcours de luttes pour l'égalité et l'inclusion

Le féminisme, comme théorie, a contribué très tôt à la réflexion sur la démocratie par une critique radicale de la démocratie libérale et de l'universalisme abstrait en mettant à jour les déterminants de l'exclusion moderne des femmes de la citoyenneté³⁵ (Lamoureux, J., 2004a ; Mouffe, 2001 ; Lamoureux, D., 1997 ; Pateman, 1989). Trois critères définissant le citoyen – l'indépendance, la responsabilité (la capacité de contracter) et la raison – ont été systématiquement brandis pour exclure les femmes, les mineurs, les esclaves, les domestiques, les membres des communautés religieuses, les condamnés pour faillite, les prisonniers et les aliénés mentaux de la citoyenneté et de l'espace politique (Lamoureux, J., 2004a ; Lamoureux, D., 1997).

La lutte pour l'égalité et l'inclusion s'est, au fil des années, faite sur la base de différentes perspectives et stratégies. Les féministes de la première vague ont lutté principalement pour le suffrage féminin à partir de deux analyses. Une première qui revendique le droit de vote au nom de l'égalité universelle, d'une

³⁵ Olympe de Gouge dénonce, en 1791, l'exclusion des femmes de la notion de citoyenneté issue de la Révolution française par sa « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne ». Au Québec, dès le début du 20^e siècle, des féministes telles que Marie Gérin-Lajoie (1904), Éva Circé-Côté (1916) et Idola St-Jean (1929) dénoncent publiquement et radicalement l'incapacité juridique de la femme mariée et l'organisation économique (Dumont et Toupin, 2003).

nature humaine commune basée sur la raison, et une deuxième qui revendique la reconnaissance de la différence des femmes, d'une dualité humaine, et qui réclame le droit de vote au nom de la « spécificité des femmes » (Rupp et Taylor, 1999 ; Schnapper, 1998 ; Pateman, 1989). Pour Diane Lamoureux (1997 : 38), le fait que les « deux argumentaires [aient] coexisté dans la revendication féministe du droit de vote » témoigne de la pluralité idéologique du mouvement des femmes qui en constitue, en fait, la vitalité (Lamoureux, D., 1981) et la richesse (Collin, 1983-1984). Les deux courants d'analyse comportent toutefois des limites argumentaires dans la lutte pour l'accès des femmes aux droits politiques (Lamoureux, D., 1997 ; Pateman, 1989). D'une part, revendiquer l'égalité questionne la pertinence d'une représentation spécifique des femmes. D'autre part, revendiquer la représentation des femmes par les femmes implique une différence entre les hommes et les femmes, différence facilement hiérarchisée au détriment des femmes.

Par la suite, les mouvements des femmes occidentaux de la deuxième vague (1960-1970) ont poursuivi les réflexions sur l'égalité et l'inclusion amorcées par la lutte contre les doubles standards entre les hommes et les femmes pour le féminisme de l'égalité des droits et par l'élargissement de l'espace politique pour le féminisme de la différence sexuelle (Lamoureux, D., 1997). Toutefois, émergeant des débats et limites de ces deux courants, une troisième voie est ouverte par les féministes de l'autonomie, soit un questionnement de la logique d'inclusion, en rupture avec les pratiques du moment (Lamoureux, D., 1997). Cette troisième direction³⁶, plus difficile à cerner, implique deux questionnements majeurs. En premier lieu, certaines féministes questionnent la possibilité d'inclure tardivement à une logique politique des groupes qui n'ont

³⁶ Cette perspective n'est pas le propre du féminisme et on la retrouve dans l'ensemble des réflexions postmodernes mais aussi dans les réflexions concernant le positionnement des pays du tiers-monde face à l'occident ou la lutte des afro-américains pour leurs droits civils (Lamoureux, D., 1997 ; St-Hilaire, 1995a-b).

pas participé à sa formation (Collin, 1992a ; Lamoureux, D., 1997, 1996 ; Mouffe, 2000 ; Young, 2000, 1994a). En second lieu, l'égalité associée à la notion de *mêmeté* est remise en cause et une nouvelle conception de l'égalité est explorée :

Développer une conception autre de l'égalité exige donc au préalable le refus de la négation de soi et des différences véritables puis la prise en compte de la différenciation, soit comme reconnaissance ou comme prétexte à la discrimination ou à l'assujettissement. Une conception autre de l'égalité suppose aussi la compréhension des diverses conditions historiques et actuelles qui ont été sources d'inégalité et de relégation, et incite à travailler à combler désormais les brèches des exclusions. [...] Une conception de l'égalité complexe implique donc la critique de l'individualisme libéral abstrait, le refus de la réduction à la *mêmeté* et de l'égalisation mécanique qui saborde les différences et perpétue les disparités liés aux rapports de sexe, aux rapports racialisés et de classe. En même temps, elle se démarque de toute différenciation naturalisée. (Lamoureux, J., 2004a : 32-33)

2.2.3 Réflexions sur l'identité « femme »

Cette nouvelle conception de l'égalité à explorer se définit en dehors de l'opposition féminin-masculin et prend, comme le dit Diane Lamoureux (2002 : 199), « le genre au sérieux sans en faire une identité ». Dans le même sens, Françoise Collin aborde la question d'un genre bien présent et qui définit la femme, mais d'un genre qui n'est pas la totalité de l'identité de la femme comme sujet.

Je suis une femme mais je n'est pas une femme. [...] Je suis une femme, c'est bien évident, je suis (entre autre aussi ou surtout) une femme, mais je, le sujet, ne se définit pas par cette seule féminité, ne s'y réduit pas. (Collin, 1983-1984 : 11, c'est l'auteure qui souligne).

Elle écrira, plus tard, que « [l]es valeurs que portent les femmes et qu'elles veulent inscrire dans les structures ne sont pas des valeurs de femmes mais des valeurs universelles qui concernent chacun » (Collin, 1992a : 135).

Le féminisme de l'autonomie s'avère encore une fois intéressant parce qu'il « relève le paradoxe du refus et de l'affirmation des différences sexuelles en tentant d'éviter les pièges de l'assimilation et de la différence » (Lamoureux, J., 2004a : 29). Pour Diane Lamoureux (1996 : 282), la différence est pensée en fonction « d'une pluralité, en terme de fluidité des identités [qui] permet de surmonter au moins une difficulté auxquelles a fait face le féminisme contemporain, à savoir l'injonction de choisir entre égalité et différence ». Cette position permet d'éviter ce choix impossible qui « entraîne dans un cas négation de soi et dans l'autre, marginalisation » (Lamoureux, D., 1996 : 282). Elle propose un sujet fragmenté, un *sujet-femme* « sans identité, sans "essence", mais se manifestant par la parole et se recomposant dans l'échange discursif, insaisissable, indécidable et imprévisible, et, pour cette raison même, irreprésentable » (Lamoureux, D., 1996 : 284).

Selon Iris Marion Young (1994a), philosophe politique américaine, l'analyse de l'oppression faite aux femmes comme un processus systématique, structuré et institutionnalisé implique la conceptualisation des femmes comme un groupe, une collectivité sociale construite (Young, 1994a). Exposant les limites d'une vision essentialiste, elle utilise la notion de *série* (*seriality*), reprise de Sartre (1960). L'application du concept de série au genre donne un sens théorique, autre qu'essentialiste, à l'affirmation que les femmes constituent une catégorie sociale exprimant une certaine unité. Les femmes sont positionnées comme « femme » à travers leurs expériences diversifiées du contexte social, économique et politique, de leur histoire, de leur culture, de leur rapport à l'Autre qui les façonnent comme femmes. Être membre de la série « femme »

n'implique pas une dimension identitaire ou organique mais plutôt une expérience d'existence et d'action. Cette perspective permet de penser la catégorie « femme » sans nécessité de similitude ou de situation commune. Elle implique une analyse dont l'enjeu se trouve à être les processus qui inscrivent les femmes comme collectivité sociale. Elle permet aussi de concevoir une adhésion à une collectivité sans signification identitaire (Young, 1994a).

Dans sa critique de l'essentialisme et des identités homogènes, Chantal Mouffe (2001), théoricienne politique belge, propose le concept d'*agent social* constitué d'un ensemble de *positions de sujet*. L'agent social n'est pas « une entité unifiée et homogène » mais une pluralité de positions de sujet où aucune des identités n'est plus forte ou déterminante que les autres (Mouffe, 2001 : 175). Cette identité plurielle se construit à travers des discours qui s'inter-influencent mais aussi à travers le rapport à l'Autre. La notion des différentes positions de sujet favorise la prise de conscience de la fluidité des rôles (dominant/dominé) tout dépendant des rapports de pouvoir dont il est question, du champ des conflits et de la position de sujet qui est interpellée. Elle vient ainsi complexifier la dualité inclusion/exclusion. Toujours selon Mouffe (2000 : 173) « [l]'"identité" d'un tel sujet multiple et contradictoire est donc toujours contingente et provisoire ». Finalement, selon Mouffe (2001, 2000), on ne peut abandonner la notion de *femmes*, mais on la conserve en la pensant comme hétérogène.

Encore une fois, les travaux des auteures associées au féminisme de l'autonomie peuvent s'élargir aux grandes questions sociales. Combien de catégories sociales sont créées et porteuses de préjugés et stéréotypes favorisant et justifiant l'exclusion? Que l'on soit âgés, jeunes, handicapés, immigrants, lesbiennes ou gais, vivant sous le seuil de la pauvreté... notre personne ne se limite pas à une seule catégorie. Nous sommes des êtres complexes, d'expériences variées qui se moduleront tout au long de notre parcours de vie. L'enfermement dans les

catégories socialement créées – ou pire, dans une seule catégorie – devient un acte de répression envers l'individu et un problème social étant donné la résistance et la protestation que cet enfermement peut entraîner. Les différences existent.

2.2.4 Nouvelles bases d'une action collective féministe

La conjoncture actuelle interpelle, à nouveau et plus que jamais, les femmes sur la question d'un féminisme international où les enjeux d'un *nous-femmes* sont mis de l'avant. Selon Colette St-Hilaire (1994 : 83), malgré le fait que la diversité soit maintenant reconnue comme une richesse du mouvement, les questions de mondialisation de l'économie et des inégalités des rapports sociaux font que « la crainte de la division [du mouvement des femmes] refait surface et le souhait d'un féminisme capable d'articuler les intérêts des femmes au-delà de leurs différences s'exprime avec force ». Le mouvement est donc confronté simultanément aux revendications internes pour la reconnaissance et l'inclusion de la diversité, d'une part, et, d'autre part, aux forts appels à l'unité, appels pour l'élaboration d'un féminisme mondial capable de faire face aux nouveaux enjeux et où la diversité peut être perçue comme un danger potentiel d'affaiblissement pour le mouvement (St-Hilaire, 1994).

Quant à elle, Françoise Collin (1983-1984) écrivait que non seulement le féminisme doit reconnaître la différence et les conflits, mais il doit les valoriser et y puiser sa force d'action.

[L]es femmes, les féministes, doivent aujourd'hui inventer des rapports entre elles qui accueillent et soutiennent la différence et les différends, si du moins elles veulent dépasser le stade non négligeable du groupe d'amies fonctionnant ensemble par affinités, pour devenir un mouvement capable d'exercer une pression sociale. (Collin, 1983-1984 : 12).

Dans une perspective qui diffère un peu de celle de Melucci (1983) pour qui l'identité collective se situe davantage autour d'une culture, de besoins ou de valeurs partagés, nous aborderons ici la notion d'identité collective à partir des travaux de féministes proposant une représentation plurielle de l'identité *femme*, puisant sa force collective dans une position de sujet politique. Pour Françoise Collin (1992b), le sujet politique ne peut survivre qu'en altérant le sujet ontologique (et donc l'idée d'une « culture des femmes »), ce qui implique, pour les femmes, l'abandon de la recherche d'un homogène féminin pour éviter l'enfermement identitaire.

Les travaux de Iris Marion Young (2000, 1994a) sont aussi éclairants sur cette question. Selon elle, la collectivité *femme* n'existe que dans la mesure où elle fait état d'une perspective située commune à des femmes, c'est à dire l'expérience de la discrimination sexiste. Ce sont les rapports sociaux de genre oppressants, dominateurs, qui les ont constituées en catégorie « femme ». Selon Young (1994a : 713), il existe des raisons pragmatiques et politiques dans le fait d'insister sur la possibilité de penser aux femmes en tant que groupe. Cette façon de penser soutient et facilite l'organisation d'actions collectives féministes. La recherche d'une homogénéité, par contre, risque d'entraîner l'imposition de nouvelles normes et exclusions.

Pour sa part, Micheline De Sève (1994) souligne que l'agrégation des femmes sur la base de l'identité de genre s'avère tout de même stratégiquement nécessaire, entre autres, afin de « révéler l'exclusion systématique du champ de la réflexion et de l'action politique de tout un pan de l'expérience humaine, celui du genre féminin, renvoyé de façon abusive à l'automatisme des actes de nature, comme si les hommes et les femmes n'appartenaient pas à la même espèce » (De Sève, 1994 : 27). Toutefois, nuance De Sève (1994 : 33) « [l]'erreur serait de fonder la solidarité des femmes sur leur seule expérience d'une oppression

commune ». Cette tendance à « penser le monde à partir de leurs expériences antérieures » entraîne les femmes à « graviter autour de leurs affinités identitaires » (De Sève, 1994 : 33).

Diane Lamoureux (1997) pose la critique de l'homogène féminin comme enjeu au cœur d'une réflexion politique féministe et propose de penser en termes de solidarité.

Un tel pluralisme ne peut se limiter à prendre acte des diverses causes dans lesquelles peuvent être engagées les femmes ou même des différences des femmes entre elles, mais doit plutôt remettre en cause la politique identitaire de "représentation" des différences pour la remplacer par une vision de la fluidité des identités personnelles et sociales qui permette à chacune de se construire des solidarités sans se laisser enfermer dans un/des rôle/s. (Lamoureux, D., 1996 : 280-281).

Un des enjeux fondamentaux portés par les mouvements sociaux se situe dans la constitution d'une politique identitaire au sens d' « une forme d'identification à la cause », comme c'est le cas, entre autres, pour le mouvement féministe et le mouvement altermondialiste (Lamoureux, D., 2004b : 174). Les femmes s'engagent dans l'action collective au nom de leur « identité de lutte et de résistance » (Miles, 1997), leur « identité militante » (Giraud, 2001) ou encore leur « identité de projet » (Castells, 2004), en envisageant, comme le propose Diane Lamoureux (1998 : 101), une « communauté politique diversifiée dont le ciment ne soit pas l'identité mais le lien politique ».

La notion d'identité collective devient une identité politique plutôt qu'une recherche d'agrégation autour de caractéristiques individuelles partagées, permettant ainsi la reconnaissance de la diversité, des différences et des divergences essentielles au processus démocratique. Cette perspective, à laquelle nous adhérons, valorise la solidarité autour d'un projet social et politique plus large.

À cet effet, Françoise Collin (1992a : 135) dira : « la question dite des femmes n'est pas une question de femmes, même si elle est prioritairement portée par elles : c'est une question de société, la question sociale majeure d'aujourd'hui ». Chantal Mouffe (2000 : 169) aborde aussi cette question. Son projet de démocratie et de citoyenneté radicales et plurielles renouvelle la démocratie et la citoyenneté libérales critiquées par le féminisme. À l'intérieur de ce projet démocratique plus large, une politique féministe prendrait en compte les différentes formes d'oppression présentes dans les sociétés contemporaines (sexisme, racisme, hétérosexisme, capitalisme et autres). Mouffe (2001) propose la création d'alliances entre les femmes et les autres groupes opprimés, ainsi qu'une articulation des différentes luttes et revendications démocratiques sur une chaîne d'équivalence. Cette équivalence démocratique permettrait la reconnaissance de l'équivalence entre les différentes luttes et la construction d'un *nous*, d'une solidarité de citoyens radicaux, où s'articuleraient les différentes revendications des groupes subordonnés. Pour Mouffe (2001), le processus d'équivalence démocratique vise la constitution d'un bien-commun, d'un projet de démocratie rassembleur mais sans exiger un abandon des différences individuelles afin de laisser place à la diversité.

Ces propositions viennent rejoindre les préoccupations d'autres féministes, notamment du Sud, surtout en ce qui concerne les questions liées à la mondialisation. D'abord, on y retrouve l'importance de proposer des modèles alternatifs généraux et viables (León, 2003, 2002a ; Wichterich, 1999). On observe aussi une affinité d'analyse avec certaines auteures quant à l'importance, pour les femmes, de former des alliances et/ou de se regrouper avec d'autres groupes et d'autres mouvements de revendication afin de créer une force d'action plus large et efficace (León, 2002b ; Wichterich, 1999). Ensuite, la lutte nécessaire contre l'ensemble des discriminations et la place impérative de la diversité dans le nouveau projet démocratique sont des arguments partagés,

mettant en lumière l'importance de la lutte contre le sexisme, tout en la plaçant en perspective d'autres luttes à mener (León, 2003, 2002a-b ; DAWN, 2001, 2000 ; Underhill-Sem, 2000 ; Wichterich, 1999).

Feminists need to create alternative development courses of action and work toward progressive democratic governance, linking their claims to inequalities of class, race, gender, ethnicity and religion. The challenge is for feminists to not only make proposals for women, but for the development of all in society, and not be content with just "a room of their own". (DAWN, 2000 : 2)

En élargissant ainsi le champ des revendications, les femmes s'inscrivent dans des questions démocratiques plus larges en s'appuyant sur la situation des femmes comme tremplin pour contribuer aux questions générales des sociétés contemporaines. Elles revendiquent l'accès des femmes à la sphère politique comme une occasion de travailler à un renouvellement de la démocratie, plutôt que d'intégrer les femmes dans une structure étroite qui les tasse et les nie (Mouffe, 2001 ; Lamoureux, D., 1997 ; Young, 1994a ; Collin, 1992a). Une telle restructuration démocratique s'avère incontournable, car «[d]'une manière générale d'ailleurs, l'accès de nouveaux venus à la citoyenneté implique toujours la redéfinition de la citoyenneté elle-même, et de l'espace politico-social » (Collin, 1992a : 135).

Cette citoyenneté, selon Jocelyne Lamoureux (2000 : 103), devra être « large et plurielle [...] – nous disons métisse –, c'est-à-dire qu'elle ne craigne pas les ancrages culturels, au sens très large du terme, dans la mesure où ils mènent à des fertilisations croisées, à des combinatoires, des transversalités, permettant d'engager des dialogues féconds, des actions communes et, surtout, de disposer de moments où se négocient de nouveaux paramètres du vivre-ensemble ». Et cette citoyenneté dans ce nouvel espace démocratique devra, cette fois-ci, être vécue concrètement et pleinement.

L'action est le véritable champ d'expérience du politique. Voilà, entre autres, pourquoi une proposition de participation civique sans réel pouvoir d'action sur les inégalités sociales n'est que du vent. (Lamoureux, J., 2000 : 106).

2.2.5 Des voies d'action de l'inclusion

Les travaux des féministes de l'autonomie ont alimenté nos réflexions sur l'inclusion et les moyens concrets d'y arriver. Lorsqu'on cherche à contrer les obstacles sociaux que sont les situations d'exclusion sociale, le concept d'inclusion surgit naturellement et la nécessité de travailler à un projet plus large de société inclusive développée par plusieurs des auteures associées à ce courant nous semble incontournable.

Comme définition de l'inclusion, nous choisissons celle de Jocelyne Lamoureux (2004a : 35) qui pense « l'inclusion comme le processus qui rend visibles et audibles ceux et celles qui sont excluEs du regard, de la pensée (toujours définiEs dans une logique des besoins), de la parole et de la compétence citoyenne ». Cette définition nous interpelle particulièrement parce qu'elle identifie l'inclusion comme un processus et non un état statique qui ne permet aucune nuance – on est inclus ou pas –, ce qui s'inscrit en cohérence avec notre perception de l'exclusion comme processus plutôt que comme état. De plus, nous sommes particulièrement sensibles à la notion de regards, de pensées et de paroles.

Comment s'illustre et fonctionne ce processus qu'est l'inclusion? Quelles sont les voies d'action, les moyens concrets pour y arriver? Comme l'exclusion repose sur la non-reconnaissance et la privation de droits et de ressources, l'inclusion doit, à notre avis reposer sur la reconnaissance et les solidarités (Billette et Lavoie, 2010). La reconnaissance et les solidarités envers l'Autre et ses différences ou en situation d'inégalité deviennent des processus d'inclusion.

Chaque personne, dans ses (non)choix et dans ses (non)gestes, est un acteur social engagé dans des rapports de force et détient le pouvoir d'influencer la production ou la reproduction de situations d'exclusion ou encore de reconnaissance et de solidarité (Billette et Lavoie, 2010). Cette façon d'aborder le projet de société inclusive donne place à des changements sociaux se situant à plusieurs niveaux : tant à l'échelle des plus grandes instances décisionnelles que dans les plus quotidiennes relations entre les personnes.

Attardons-nous maintenant à la première des voies d'action identifiée de l'inclusion, la reconnaissance. Axel Honneth (2000) inscrit sa réflexion sur la reconnaissance dans un processus qu'il nomme *la lutte pour la reconnaissance*. Davantage qu'un désir de reconnaissance, la lutte pour la reconnaissance fait écho à des conflits sociaux reliés non seulement à des questions de redistribution des ressources, mais qui touchent à la valeur sociale des personnes, à la légitimité d'être. Toujours pour Honneth (2006a), la lutte pour la reconnaissance passe par la dénonciation, par l'exigence de réparation, de justice, de respect et d'un refus du mépris. Ce mépris peut prendre trois formes : 1) les offenses faites au corps et qui atteignent l'intégrité physique de la personne, le contrôle qu'elle peut avoir sur son propre corps, sa capacité de désirer et d'être désirée, sa confiance ; 2) l'exclusion sociale qui prive la personne de ses droits et d'un accès aux ressources, de sa participation sociale et citoyenne; et 3) la négation de la valeur sociale d'une personne sur la base de ses caractéristiques identitaires, de ses choix de vie, de son appartenance à certains groupes. Nancy Fraser, philosophe américaine (2004), quant à elle, parle de la justice sociale en expliquant qu'on retrouve en celle-ci deux dimensions fondamentales : la reconnaissance, qui exige d'abord un changement symbolique et culturel des pensées, des discours et des attitudes (une nouvelle vision collective des choses, de l'histoire, du rôle de chacun), et la redistribution qui demande réparation pour les inégalités et restructuration économique. Toutefois, dans cette conception de la justice

sociale, la reconnaissance et la redistribution doivent entraîner la participation sociale qu'elle définit comme « la possibilité de participer à l'interaction sociale sur un pied d'égalité avec les autres » (Fraser, 2004 : 158).

La reconnaissance espérée n'est pas une mise en lumière momentanée qui rend visible et audible pour un instant avant d'être renvoyé dans l'ombre et le silence. La reconnaissance pleine et entière implique de se sentir vu et entendu d'une nouvelle façon, mais aussi partenaire d'un projet déterminant où l'on détient une réelle possibilité d'agir.

La reconnaissance nous semble d'abord et avant tout un enjeu d'accueil qui se manifeste dans la moindre des interactions sociales : sourires, contacts visuels ou physiques, expressions faciales, écoute, etc. La lutte pour la reconnaissance est une expérience sociale mais incarnée aussi dans le corps, dans l'intime des relations interpersonnelles. La reconnaissance demande un investissement de chacun à être conscient de ses attitudes et d'accepter de les modifier au besoin pour explorer de nouvelles façons d'interagir, d'accueillir l'Autre... qu'on soit voisin ou décideur.

La reconnaissance est essentielle à la compréhension de la deuxième voie d'action qu'est la solidarité. Dans l'œuvre d'une société inclusive et juste (nous pensons ici à la notion de justice sociale de Nancy Fraser qui implique la reconnaissance et la juste répartition des ressources), les solidarités, tant privées que publiques, nous semblent incontournables comme réponses aux exclusions et comme actions pour le changement. La définition des solidarités qui sous-tend notre réflexion est inspirée des réflexions de plusieurs auteurs : Jocelyne Lamoureux (2008, 2004a), Axel Honneth (2000) et Rainer Zoll (1998) et perçoit la solidarité comme un *véhicule de transformation sociale* s'inscrivant dans une logique politique plutôt que dans une logique d'assistance. La notion de solidarité nécessite, à la base, la reconnaissance de l'Autre, de ses différences, de

ses besoins et de ses compétences. Ses manifestations s'appuieront sur une volonté et une action collective visant à résoudre des problèmes du quotidien ou encore sociaux (Billette et Lavoie, 2010).

Nous nous appuyons sur la conception de la solidarité par les auteures associées au féminisme de l'autonomie, une solidarité capable de reconnaître et de valoriser la différence, une solidarité autour d'un projet commun (Lamoureux, J., 2004a ; Lamoureux, D., 1997). La mise en lumière de la notion de solidarité comme une des réponses aux exclusions permet aussi de positionner ces dernières comme, entre autres, des manifestations de désolidarisation des membres de la société entre eux, visibles tant dans les rapports sociaux que les structures sociales (Billette et Lavoie, 2010). Tout comme la reconnaissance, les solidarités sont des expériences concrètes et quotidiennes qui dépassent le discours mielleux pour s'incarner dans des actions concrètes et significatives de résolution collective de problèmes qui passent bien souvent par une meilleure redistribution des ressources.

À travers ces deux voies d'action, l'inclusion doit s'inscrire dans une démarche dynamique et collective qui permettra aux personnes les plus marginalisées de se reconnaître dans le projet collectif et de se valoriser elles-mêmes sur la base de leurs propres expériences. Pour ce faire, ce projet passe nécessairement par la transformation sociale, d'où l'importance de l'action collective.

2.2.6 Pluralité dans la mobilisation et l'action collective : les processus de la MMF

Revenons maintenant à la Marche mondiale des femmes ainsi qu'aux structures et pratiques mises en place dans la recherche de la création et la promotion d'une identité plurielle politique.

Selon Pascale Dufour et Isabelle Giraud (2004 : 3), toutes deux politicologues, l'analyse de la Marche mondiale des femmes « comme organisation, comme événement de mobilisation et comme réseaux multiples, doit être comprise, avant tout, dans sa dimension identitaire ».

[...] cette construction identitaire plurielle a été, par ailleurs, influencée par deux éléments centraux : l'environnement de la MMF comme organisation transnationale (en particulier, le positionnement qu'elle a pris vis-à-vis du mouvement altermondialiste) ; et sa structuration antérieure (la forme particulière de son organisation et de ses réseaux multiples). (Dufour et Giraud, 2004 : 3).

La construction de l'identité politique de la MMF a aussi été marquée en deux temps (Dufour et Giraud, 2004). Elle s'est d'abord définie à travers ses relations avec les institutions internationales (Dufour et Giraud, 2004 ; Giraud, 2001). Puis, avec le désir de perpétuation des réseaux et des activités, la « phase de consolidation » s'est « marquée par l'éloignement graduel des actrices de l'espace institutionnel international et le rapprochement de celle-ci des autres acteurs de la protestation mondiale » (Dufour et Giraud, 2004 : 4-5). Il est à noter que la Marche mondiale des femmes a construit son identité politique à travers l'écriture collective d'une série de textes fondateurs et de revendications (Beaulieu, 2006). Ces textes sont le produit d'un travail collégial, d'actions communes et de processus démocratiques de délibération qui font aussi figures tant de procédés, de stratégies, que de composantes identitaires (Beaulieu, 2006).

Les actions de la Marche mondiale veulent prendre appui sur une *identité-femme* axée sur la diversité plutôt que sur l'homogénéité (Dufour et Giraud, 2004 ; Barbot, 2000). Selon Dufour et Giraud (2004 : 6), cette perspective était particulièrement observable lors de la construction et des activités entourant la Charte des femmes pour l'humanité en 2005.

Le mouvement part d'une identité de femme du monde dans le monde pour construire une identité de militant-e féministe, et avec la

Charte, il s'agit non seulement de travailler à la transnationalisation des solidarités des femmes (ce que les actions de 2000 avaient largement permis) mais aussi de permettre la transnationalisation des différences. (Dufour et Giraud, 2004 : 6).

Toutefois, pour ces auteures (2004), le processus de construction d'une identité plurielle n'est pas toujours facile : malgré la grande volonté d'une force collective, les processus de concertation autour des textes fondateurs, des orientations, des revendications ont entraîné d'importants compromis de la part de plusieurs participantes aux réalités différentes, qui ne se retrouvent pas dans les mêmes espaces d'influence ou ne possèdent pas les mêmes connaissances. Les questions reliées à la construction d'une identité plurielle commune sont fondamentales quant à la possibilité du mouvement, les caractéristiques de ses actions et ses impacts sur le monde qu'il veut changer. La Marche mondiale des femmes s'avère, à ce sujet, une organisation intéressante et pertinente à étudier.

La complexité de la situation appelle une réflexion approfondie sur les formes d'organisation internationale que pourraient prendre les forces féministes. La notion la plus éclairante nous semble celle de coalition abordée par de plus en plus d'auteures (Conway, 2004 ; Naples, 2002b ; Mouffe, 2001 ; Hill Collins, 2000 ; Lamoureux, D., 1998, 1997 ; De Sève, 1994 ; St-Hilaire, 1994 ; Young, 2000, 1994a). Cette perspective permet d'envisager le mouvement comme puisant sa force dans la diversité plutôt que l'homogénéité puisque le féminisme ne peut regrouper toutes les femmes ou encore porter tous les éléments d'identification des femmes et leurs points de vue situés.

Dans son texte sur « le féminisme et la nostalgie des grands récits », Colette St-Hilaire (1994) propose une description de la coalition qui ébranle les tenants d'un mouvement homogène basée sur une identité unique et ouvre les possibilités de nouvelles formes d'organisation pour les féministes, permettant au mouvement féministe d'abandonner l'idée d'une théorie explicative d'une

réalité vécue par toutes les femmes qui se fige dans l'identification d'un sujet-femme aux allures essentialistes, « cette impossible identité féminine » (St-Hilaire, 1994 : 80).

Les coalitions peuvent offrir de nombreuses possibilités de dialogues et de résistances parce qu'elles n'ont pas à s'embarrasser de l'objectif de la préservation de l'unité autour d'objectifs communs. Travailler en coalition, c'est travailler à la production d'un espace où des sujets constitués à partir de positions diverses se rencontrent provisoirement pour prendre la parole et agir sur le terrain politique. Travailler en coalition, c'est occuper un espace qui n'est celui d'aucun sujet en particulier ; on n'y évolue qu'au prix d'une certaine altération dans la mesure où être avec l'Autre ne signifie pas s'appropriier sa lutte, parler en son nom, l'inclure, l'organiser, mais plutôt que l'on reconnaisse la différence. Travailler en coalition dans cette optique suppose que l'on agisse en acceptant que les ruptures et les divisions font partie du processus démocratique, davantage que l'unité imposée par des rapports de pouvoir, au nom d'intérêts souvent fictifs. (St-Hilaire, 1994 : 101).

Janet M. Conway (2004) ajoute, comme avantage, la démocratisation des revendications et des luttes.

[I]n coalition, through dialogue, negotiation, practical acts of solidarity and ongoing political collaboration, subjectivities can be transformed not toward uniformity but toward a greater capability for producing fuller, more adequate knowledges with which to change the world according to the diverse needs and desires of many rather than an elite few. (Conway, 2004 : 68).

Si les événements de la Marche mondiale des femmes en 2000 semblaient très près des structures de la coalition en se concentrant autour d'une action, le désir de pérennité avec la consolidation de structures complexes peut sembler contradictoire. Il est toutefois à noter que cette continuité s'est instaurée autour d'une autre action d'envergure : la Charte mondiale des femmes pour l'humanité. L'analyse de la Marche mondiale des femmes, à partir de la notion

de coalition met en lumière les avancées et les difficultés dans la concrétisation d'une théorie.

2.3 Perspectives analytiques des mouvements sociaux transnationaux

Ce troisième ancrage théorique vient alimenter notre réflexion sur les enjeux particuliers aux mouvements sociaux transnationaux et élargir la portée des questionnements sur l'action collective et les contextes socioculturels dans lesquels se positionnent les organisations et les mouvements. Nous explorerons les conditions d'émergence des mouvements sociaux transnationaux et les défis de l'articulation entre les instances internationales, nationales, régionales et locales qui peuvent les constituer. Cette perspective analytique nous permettra de mieux comprendre la Marche mondiale des femmes.

L'analyse de la Marche mondiale des femmes comme organisation de mouvement transnationale demande une attention spéciale aux travaux des théoricien-nes des mouvements transnationaux ou de l'action collective dans l'espace politique mondiale (Conway, 2004 ; Labelle et Rocher, 2004 ; Smith, 2004, 1997 ; Tarrow, 2000 ; Melucci, 1997, 1995). Nous aborderons l'analyse de « la politique transnationale de contestation » proposée par Tarrow (2000). Nous en ressortirons les forces certaines mais aussi les limites quand à l'analyse de la Marche mondiale des femmes. Nous profiterons aussi des travaux de plusieurs auteures sur la transnationalisation des mouvements féministes (Beaulieu, 2006 ; Dufour, 2006 ; Masson, 2006 ; De Sève et Maillé, 2004 ; Dufour et Giraud, 2004 ; Eschle, 2001 ; Alvarez, 2000 ; Basu, 2000 ; Miles, 2000, 1997). Nous nous concentrerons davantage sur les travaux d'Elsa Beaulieu, Pascale Dufour et Isabelle Giraud qui se sont penchées sur le cas spécifique de la Marche Mondiale des femmes. Toutefois, les travaux d'autres auteures féministes et théoricien-nes des mouvements sociaux viendront enrichir nos réflexions.

2.3.1 Politique transnationale de contestation

Les travaux analysant le rapport au politique de diverses mobilisations et revendications (McAdam, Tarrow et Tilly, 2001 ; Tarrow, 1998 ; Tilly, 1998) ont permis d'alimenter l'étude des mouvements transnationaux pour élaborer ce que Sidney Tarrow (2000) nomme « la politique de contestation transnationale ». Cette approche s'est développée dans le contexte d'événements politiques défiant les cadres convenus d'analyse³⁷ et en conjonction avec les savoirs militants (Tarrow, 2000 : n.p.).

Le passé de militance des chercheur-es pourrait toutefois être problématique. Selon Tarrow (2000), certain-es chercheur-es concevraient les institutions internationales uniquement comme des cibles et négligeraient de prendre « en compte les interactions entre les mouvements sociaux, les organisations non-gouvernementales, les États et les institutions internationales » (Tarrow, 2000 : n.p.). D'autres auraient tendance à privilégier une analyse réductrice et considérer « l'univers des acteurs non-étatiques par le biais de "leur" secteur particulier » (Tarrow, 2000 : n.p.). Une autre difficulté serait la « tendance à se polariser sur les "bons" mouvements, comme ceux en faveur de la paix et des droits de l'homme, accordant moins d'attention aux secteurs plus dangereux du militantisme transnational, comme par exemple l'extrémisme religieux militant » (Tarrow, 2000 : n.p.).

³⁷ Les événements qui ont alimenté le développement de l'analyse de la politique transnationale de la contestation sont : 1) « Des révoltes locales, comme celle des Chiapas, qui articulent leurs revendications de façon mondiale et jouissent du soutien international de groupes sympathisants et d'OING [Organisations internationales non-gouvernementales] », 2) « Des manifestations internationales de protestation comme la « bataille de Seattle » qui réunissent des coalitions de groupes nationaux et transnationaux contre des cibles extrêmement visibles comme l'Organisation mondiale du commerce et le FMI », 3) « Les succès de certaines coalitions de militants transnationaux contre certains États nationaux dans certaines situations », et 4) « le militantisme au sein et autour d'institutions internationales et de la rédaction internationale de traités » (Tarrow, 2000 : n.p.).

Tarrow (2000) propose une typologie tripolaire des formes de militantisme transnational. En premier lieu, on retrouve les *mouvements sociaux transnationaux*, qu'il définit comme « [d]es groupes socialement mobilisés ayant des membres dans au moins deux pays, engagés dans une interaction soutenue de contestation avec les détenteurs du pouvoir d'au moins un pays autre que le leur, ou contre une institution internationale ou un acteur économique multinational » (Tarrow, 2000 : n.p.).

Comme toutes les définitions, celle-ci peut pêcher dans un sens ou dans un autre. Mais elle comporte trois avantages. En premier lieu, elle distingue l'action transnationale soutenue des autres formes d'action, comme par exemple un échange politique occasionnel ou la diffusion de la contestation. En second lieu, elle souligne les actions de contestation, laquelle ne caractérise pas, loin s'en faut, tous les acteurs non-étatiques. Et, enfin, elle insiste sur l'interaction avec des acteurs en dehors du pays de l'initiateur de contestation, ce qui les sépare des groupes nationaux qui peuvent formuler leurs revendications en termes planétaires mais n'ont pas de lien avec des acteurs au-delà de leurs frontières. (Tarrow, 2000 : n.p.)

Le second type de militantisme transnational sont les *organisations internationales non-gouvernementales* (OING), «organisations indépendantes des gouvernements, composées d'une base d'adhérents originaires de plus de deux pays, organisées pour promouvoir les objectifs internationaux de leurs membres et fournir des services aux citoyens d'autres pays par le biais de leurs interactions répétées avec des États, des acteurs privés et des institutions internationales » (Tarrow, 2000 : n.p.). Finalement, on retrouve les *réseaux transnationaux de militants* « qui constituent les structures informelles et changeantes par lesquelles les ONG, les militants des mouvements sociaux, les responsables gouvernementaux et le personnel des institutions gouvernementales peuvent entrer en contact et aider des acteurs nationaux pauvres en ressources à peser politiquement au sein de leur propre société » (Tarrow, 2000 : n.p.).

Nous nous intéresserons particulièrement au premier type de militantisme transnational, les mouvements sociaux transnationaux, la MMF venant s'y inscrire d'une part par son appartenance à deux grands mouvements sociaux (mouvement des femmes et mouvement altermondialiste) mais aussi par le type d'actions qu'elle préconise. En effet, selon Tarrow (2000 : n.p. ; consulter aussi Alvarez, 2000 sur le sujet), l'élément déterminant de la définition des mouvements transnationaux, n'est pas tant leurs objectifs de changement social mais « les types d'actions dans lesquelles ils s'engagent habituellement », en les « considérant comme partie intégrante de l'univers plus large de la politique de contestation. ».

2.3.2 Liens entre les différentes échelles : une chaîne qui unit le local au mondial

L'analyse de la politique transnationale de la contestation proposée par Tarrow (2000 : n.p.), bien que très intéressante, fait toutefois face à deux défis importants : le piège d'une « indifférence au champ régional d'une grande partie de l'activité transnationale, et une difficulté conceptuelle concernant la distinction entre le cadrage mondial d'une activité et son champ d'action empirique ». À ce sujet, Beaulieu (2006 : 12) souligne les problèmes reliés à une analyse des mouvements sociaux transnationaux qui ne tiendrait pas compte des relations « between scales within social movements and between movements at different scales ». Les travaux sur le « mapping » (Basu, 2000) ou le « scaling » (Masson, 2006) de l'action collective trouvent ici toute leur pertinence et contribuent de façon constructive à la théorie sur les mouvements transnationaux (Beaulieu, 2006 ; Conway, 2004). Pour Conway (2004 : 35), « space and place are central problematics in the formation of identities and the production of the cultural politics of social movement ». Elle poursuit en écrivant : « Locating movements in time-space is also central to the notion of "local knowledges",

which help constitute the particular standpoint of any movement » (Conway, 2004 : 24).

La nécessité analytique de considérer les différentes échelles intra et inter mouvements confirme aussi, toujours selon Beaulieu (2006), la pertinence de l'inclusion des théories sur les mouvements sociaux au sein d'une théorie sur la transnationalisation des mouvements sociaux. C'est sur cette base que nous analyserons une organisation transnationale telle que la Marche mondiale des femmes qui donnent une grande importance, dans son organisation et dans ses actions, aux échelles nationales, régionales et locales. Pour Beaulieu (2006), c'est aussi à partir de l'analyse des actions nationales et locales que nous pourrions acquérir une meilleure compréhension de l'organisation transnationale.

2.3.3 Apports d'une perspective culturelle sur la question identitaire

Les théories sur les mouvements sociaux ont empruntés de nombreuses perspectives d'analyse. Nous aborderons ici les liens entre les dimensions identitaire et culturelle qui, à notre avis, viennent contribuer à une meilleure compréhension des enjeux portés par le mouvement transnational des femmes, ses organisations et ses réseaux.

Nous avons vu dans la section sur le féminisme de l'autonomie que les enjeux identitaires dans la mobilisation et l'action collective risquent d'entraîner de nouveaux espaces d'exclusion. Ainsi, les réflexions d'une identité-femmes fluide et plurielle tentent de réduire les pièges de la *mêmeté* qui engendre nécessairement une exclusion de la différence. Où commence la ressemblance et où commence la différence? Nous avons aussi abordé la notion d'action féministe qui sort de « l'ornière du féminin » (Lamoureux, D., 1997) et des avantages de lutter contre l'ensemble des systèmes de discrimination (sexisme,

racisme, etc.) afin de viser un projet plus large de société inclusive et plurielle (Mouffe, 2001).

La Marche mondiale des femmes est composée d'une importante dimension identitaire. En effet, elle porte le défi d'engager ses revendications au nom d'une pluralité d'identités ou d'une *identité-plurielle* dans le cadre d'un projet politique plus large que la seule amélioration des conditions de vie des femmes... tout en tenant compte que ce projet de société plus large est réfléchi et mis en branle à partir d'un point de vue original « femme » qui aura pour résultats, au sein de la MMF : l'horizontalité de la structure, la diffusion du leadership, des revendications reconnaissant et valorisant la diversité, etc. Afin de mieux comprendre cette dimension de la Marche mondiale des femmes, l'exploration des travaux d'auteur-es intéressé-es aux questions identitaires nous semblent incontournable. Nous nous attardons ici particulièrement aux liens entre les dimensions identitaires et culturelles, l'identité et la culture ne référant pas à l'essentialisme féminin mais davantage à des caractéristiques, valeurs, idéaux et pratiques sociopolitiques partagées.

Pour Janet M. Conway (2004 : 28), politicologue canadienne, la dimension identitaire est étroitement liée à la dimension culturelle car « [i]dentities are produced through cultural practice ». Ici, les travaux de Doug McAdam (1994), sur la culture et les mouvements sociaux amènent des éléments d'analyse intéressants. Selon McAdam (1994), théoricien de la Théorie de mobilisation des ressources (TMR) avec une sensibilité notable pour les dynamiques politiques et l'identité, plus le cadre de référence élaboré par les leaders des mouvements sociaux auront une résonance forte auprès des individus, plus il sera efficace et favorisera la mobilisation et la cohésion du mouvement. Les leaders des mouvements sociaux vont chercher à proposer un cadre référentiel intimement relié aux idées, aux idéaux, à des thèmes à forte résonance culturelle ou encore à

des symboles culturels véhiculés dans la population en général ou dans des groupes ciblés de la population, interpellant ainsi les individus dans leurs expériences personnelles (McAdam, 1994). Cette appropriation des valeurs culturelles, largement partagées dans les discours et les actions du mouvement, pourra avoir plusieurs effets, dont un de rassemblement et de mobilisation de la population autour de la cause défendue, une participation accrue de celle-ci et un frein à l'utilisation de mesures de contrôle institutionnelles (McAdam, 1994).

La pertinence d'une analyse intégrant la dimension culturelle à la dimension identitaire est intéressante quand à l'étude des conditions d'émergence et de la construction du discours et du cadre de référence des mouvements sociaux (McAdam, 1994). Cette analyse permet aussi une meilleure compréhension de la diversité des identités, construites à travers différentes expériences et contextes culturels, et des enjeux et des conflits que cette diversité entraîne au sein des mouvements sociaux (Conway, 2004).

Pour Alberto Melucci (1996, 1997), un des principaux auteurs de la théorie actionnaliste sur les Nouveaux mouvements sociaux (NMS)³⁸, l'analyse des actions à travers les enjeux d'une identité collective s'avère indispensable à la mise en lumière des tensions et des conflits derrière l'apparente unité des mouvements sociaux. Cette soi-disant homogénéité est le résultat de « [l]'une des principales tâches des leaders [qui] est précisément de produire des cadres idéologiques qui renforceront l'unité et augmenteront l'efficacité de l'acteur collectif » (Melucci, 1997 : 11). Ces processus entretiendront une certaine ambivalence puisque « d'un côté, ils exprimeront la signification et les buts réels de l'action collective mais, d'un autre côté, ils recouvrent et cachent la pluralité

³⁸ Les travaux de Melucci sur les nouveaux mouvements sociaux se situent dans le domaine de la théorie actionnaliste, tout comme Alain Touraine (1984, 1978) et Offe (1985), mais introduisent aussi des éléments théoriques reliés à la théorie de la mobilisation des ressources (TMR).

des orientations et des tensions correspondant aux diverses composantes du mouvement » (Melucci, 1997 : 11).

Ces tensions et ces conflits internes sont perçus, par Doug McAdam (1994), comme des indices d'un mouvement fort. Pour McAdam (1994), les mouvements sociaux forts et efficaces présentent habituellement une hétérogénéité de membres qui constitue une variété de sous-groupes. Ces sous-groupes s'affronteront à l'interne autour d'enjeux reliés à la culture ou de stratégies politiques afin de mettre de l'avant leur vision et leurs pratiques (McAdam, 1994). Il est possible d'identifier le sous-groupe dominant par la présence plus grande et influente de sa culture propre. Le sous-groupe restera dominant tant qu'il sera perçu comme porteur d'énergie et de gains durement conquis. Par contre, s'il y a changement de perception, un autre sous-groupe prendra le contrôle des enjeux stratégiques et organisationnels du mouvement, et mettra de l'avant sa propre culture, modifiant ainsi la culture du mouvement (McAdam, 1994).

Ces réflexions peuvent nous aider à comprendre la « crise » actuelle vécue par le mouvement transnational des femmes, ses organisations et ses réseaux (Druelle, 2004b). Toutefois, il nous importe de nuancer la perception du rôle des leaders, souligné par Alberto Melucci et Doug McAdam, dans la production des cadres culturels des mouvements sociaux qui, à notre avis, émergent plutôt de la rencontre de multiples cultures et expériences portées par l'ensemble des membres. La seule attribution des cadres culturels aux leaders risque de figer une analyse « de haut en bas » d'un phénomène, qui, selon nous, s'avère davantage multidirectionnel.

2.3.4 Ouverture du champ politique mondial

L'émergence des mouvements transnationaux de solidarité est un fait historique depuis « au moins un siècle, au bas mot, et même davantage si l'on prend en compte la révolution "atlantique" du XVIIIe siècle ou la Réforme protestante » (Tarrow, 2000 : n.p.). Cette perspective rejoint celles des auteures étudiant les premiers mouvements internationaux de femmes (Druelle, 2006, 2002 ; Dumont, 2005 ; Desai, 2002 ; Rupp et Taylor, 1999 ; Rupp, 1998, 1997 ; Stienstra, 1994). Toutefois, la conjoncture plus récente a vu le contexte politique et économique se transformer, entraînant les mouvements sociaux transnationaux déjà existants à s'adapter et permettant l'émergence de nouveaux types de mouvements sociaux (Tarrow, 2000). Plusieurs auteurs abordent la perte de pouvoir des États-nations comme un élément déterminant de cette nouvelle conjoncture (Brunelle, 2003 ; Eschle, 2001 ; Tarrow, 2000 ; Castells, 1999 ; Melucci, 1997 ; White, 1994). Pour Manuel Castells (1999), la capacité d'action et le pouvoir des États-nations sont affectés par trois mondialisations : une mondialisation économique, une mondialisation des médias et de la communication électronique et enfin, une mondialisation de la criminalité. Selon Brunelle (2005, 2003), on n'assiste pas tant à un déclin de la puissance de l'État mais plutôt à un déclin du parlementarisme. Cette situation a pour effet la dissolution de l'État en tant qu' « agent unitaire d'intervention et d'action » (Melucci, 1997 : 15) et entraîne un déplacement des luttes vers l'espace mondial (Tarrow, 2000).

Pour Tarrow (2000 : n.p.), non seulement le contexte actuel offre-t-il des opportunités à l'action contestataire dans l'espace politique mondial mais « [sic] les institutions internationales, créées par les États pour servir des intérêts communs, ont un effet d'ancrage et de montée en puissance pour les acteurs non-étatiques, et leur fournissent les ressources, les opportunités et la motivation

grâce auxquelles ils peuvent s'organiser et se mobiliser à l'échelon transnational ».

Bien qu'elle soit intéressante par sa prise en compte des interactions constructives entre les mouvements sociaux transnationaux et les institutions internationales, la perspective de Sidney Tarrow impose toutefois la vision d'une transnationalisation « de haut en bas », puisant sa source dans le global pour aller vers le national et le local. L'analyse de la Marche mondiale des femmes, issue de l'initiative de groupes locaux et nationaux, démontre qu'un autre modèle explicatif est nécessaire. Nous verrons aussi que la notion de fenêtre d'opportunité soi-disant créée par les institutions internationales ne s'applique pas toujours non plus. Les réflexions de Fenneke Reysoo et Christine Verschuur (2003a-b), offrent une piste intéressante. En abordant la notion d'« une mondialisation des mouvements de base » dans un contexte de transformation des rôles et des rapports de pouvoir à tous les niveaux et à toutes les échelles (du rapports homme/femme à celui entre les États), elles permettent une réflexion sur une transnationalisation de la contestation « de bas en haut », émergeant des luttes locales et nationales (Reysoo et Verschuur, 2003b : 15).

2.3.5 Le cas de la Marche mondiale des femmes

Plusieurs auteures s'intéressant à l'analyse de la Marche mondiale des femmes, en tant qu'organisation de mouvements transnationale, soutiennent que les cadres théoriques proposés jusqu'à présent pour l'analyse des mouvements sociaux transnationaux ne semblent pas convenir parfaitement au cas de la Marche mondiale des femmes (Beaulieu, 2006 ; Dufour et Giraud, 2004 ; Giraud, 2001).

Tout d'abord, la recherche d'un effet « boomerang », concept utilisé pour expliquer l'attente d'un retour favorable, pour les conditions et les luttes

nationales ou locales, des actions collectives auprès des institutions internationales (Alvarez, 2000 ; Keck et Sikkink, 1998) ne trouve pas de résonance dans le cas de la MMF. Cette dernière s'est engagée dans un processus de développement et de consolidation malgré des résultats très loin de ceux espérés (Beaulieu, 2006 ; Dufour et Giraud, 2004 ; Giraud, 2001). Ainsi, la MMF ne semble pas correspondre à la première des deux logiques d'activisme transnational proposées par Sonia Alvarez (2000 : 31), soit la « *transnational IGO-advocacy logic* »³⁹ qui vise les politiques d'influence auprès des institutions internationales, d'autant plus que dans le processus de construction de son identité politique, la MMF tend à s'éloigner des institutions internationales depuis la fin des événements de 2000 (Dufour et Giraud, 2004).

Une autre difficulté d'arrimage avec les théories sur les mouvements sociaux transnationaux semble l'inadéquation de la notion d'*opportunité politique* pour expliquer l'émergence de la Marche mondiale des femmes (Beaulieu, 2006 ; Dufour et Giraud, 2004). En effet, plusieurs auteur-es interprètent l'émergence des mouvements sociaux transnationaux comme une réponse à un événement, une opportunité politique, provoquée par les institutions internationales (Della Porte et Tarrow, 2005 ; Smith, 2004 ; Naples et Desai, 2002b ; Moghadam, 2000 ; Tarrow, 2000). Toutefois, selon Dufour et Giraud (2004 : 2), ce cadre d'analyse est « inopérant pour comprendre le processus de la consolidation de la transnationalisation des luttes de femmes qui nous intéresse ici », car « si la Marche exprime une opposition à la forme néolibérale de la mondialisation économique et politique, elle ne réagit pourtant à aucune prise de décision précise qui aurait particulièrement concernée les femmes ni à aucune fenêtre d'opportunité qui aurait été ouverte par l'ONU ou le FMI ». En effet, la Marche mondiale des femmes, ce n'est pas Seattle en réaction au Fonds monétaire international (FMI) ou bien le Forum social mondial en réaction au Forum

³⁹ IGO pour *Intergovernmental organizations* (Alvarez, 2000).

économique mondial de Davos ou encore le Sommet des peuples en parallèle au Sommet des Amériques de Québec. La Marche mondiale des femmes est une initiative autonome qui propose son propre agenda. Dufour et Giraud (2004) donne l'exemple des activités autour de la Charte mondiale des femmes pour l'humanité :

La forme des mobilisations autour du projet de charte ainsi que celles qui sont programmées pour l'année 2005 ne correspondent pas aux canons classiques des théories de la mobilisation. Davantage tournée vers les mouvements de femmes du monde et les autres mouvements sociaux transnationaux, cette phase de consolidation entretient peu de relations aux autorités, ne se déroule pas dans une structure d'opportunité politique particulière et tend à se démarquer des autres formes d'actions utilisées par les réseaux féministes internationaux, à savoir l'institutionnalisation, le lobbying international et la participation à la prise de décision. (Dufour et Giraud, 2004 : 6-7).

Cette constatation amène Pascale Dufour et Isabelle Giraud (2004) à soutenir que, dans le cas de la Marche mondiale des femmes, la transnationalisation est, en fait, une finalité en soi.

Pour comprendre ce qui, depuis 2000, fait courir les militantes de la Marche, nous devons considérer la transnationalisation des luttes non comme un instrument ou comme le résultat d'un phénomène extérieur, mais comme un processus de construction de solidarité qui existe en lui-même *et* pour lui-même. (Dufour et Giraud, 2004 : 2).

Cette conception semble rejoindre, dans un sens, la seconde proposition de logique d'activisme transnational de Sonia Alvarez (2000 : 31), la « *internationalist identity-solidarity logic* » qui implique une volonté d'utiliser les contacts transnationaux afin d'affirmer ou réaffirmer une solidarité mondiale avec d'autres individus politiquement marginalisés (ex. femmes) ou partageant des valeurs stigmatisées (ex. idéaux d'égalité, de liberté, d'autonomie). Cette logique serait guidée par la réciprocité, l'identité, l'affinité ou la complémentarité (Alvarez, 2000). Toutefois, cette conception ne s'emboîte pas

parfaitement avec le cas de la Marche mondiale, à notre avis, la MMF se présentant et œuvrant comme organisation de transformation sociale portant des revendications précises et concrètes à différents interlocuteurs mondiaux et nationaux.

D'ailleurs, même si elle partage le point de vue de Dufour et Giraud (2004) en ce qui concerne l'incapacité, pour les analyses des mouvements transnationaux, d'expliquer l'entièreté des dynamiques de la Marche mondiale des femmes, Beaulieu (2006) n'est toutefois pas d'accord avec leur proposition d'une transnationalisation comme finalité. Une analyse des stratégies instrumentales des actrices doit être effectuée au-delà des conceptions étroites des études sur les mouvements sociaux (Beaulieu, 2006). Cette analyse permettrait de mettre en lumière les « bonnes raisons » qu'avaient les militantes de vouloir enclencher le processus de consolidation de la transnationalisation de MMF malgré les processus difficiles et coûteux. Selon Beaulieu (2006), ces raisons ont été exprimées clairement lors des discussions du Comité international au cours de sessions de planification stratégiques⁴⁰ (Beaulieu, 2006). D'abord, dans un contexte de recrudescence du conservatisme et du néolibéralisme dans la sphère politique nationale et globale, la stratégie de la Marche est de maintenir une présence dynamique et des alliances, un pouvoir de négociation et la légitimité de ses revendications, et ce, à toutes les échelles et simultanément (Beaulieu, 2006 : 20). En second lieu, la MMF veut s'assurer que la « libération des femmes » soit partie intégrante des alternatives proposées par les mouvements altermondialistes et à cet effet, la Marche considère la nécessité de bâtir un mouvement mondial, fort, autonome et enraciné dans les pratiques des groupes de base (Beaulieu, 2006). Ainsi, selon l'auteure, la solidarité transnationale porte

⁴⁰ Sa double posture d'activiste et d'ethnographe a permis à Elsa Beaulieu d'assister à ces sessions et d'identifier deux aspects de la logique de continuation.

bel et bien des objectifs de transformation sociale incarnés dans des revendications concrètes.

Beaulieu (2006) émet aussi l'hypothèse que la construction et le maintien de la Marche mondiale des femmes en tant qu'organisation transnationale sont aussi basés sur une tradition féministe de solidarité, la solidarité étant elle-même une stratégie de changement.

Movements do not just have repertoires for public action, they also have methodologies, sometimes very explicit and systematized, for their internal processes—and the little or no attention these methodologies have received from the most recognized social movement scholars is certainly noteworthy. These internal processes, at least in the case of many feminist movements, the WMW included, are an integral part of the strategies deployed to effect social change. [...] The WMW could probably be characterized as a contemporary reinterpretation and rearticulation of certain feminist currents, originating mostly in the 1970s, advocating the organization of grass-roots women's movements in which the most severely oppressed women (those suffering the added burden of poverty, racism, sexist violence, multiple forms of oppression, etc.) would be the leading voices. The awareness-raising and organizing processes themselves become the ground in which women who have been denied the status of subject can take part in a collective process whose goal is to make them into such subjects, individually and politically—processes with profound individual and collective consequences. (Beaulieu, 2006 : 21).

L'idée de la filiation avec des traditions culturelles et organisationnelles du mouvement des femmes nous intéresse particulièrement. Cela rejoint Doug McAdam (1994) qui affirme que plus les objectifs du mouvement sont profonds et complets, plus il est probable que celui-ci développe une culture qui lui est propre et qu'il perçoive cette culture comme une contre-culture, une incarnation des alternatives qu'il propose en réponse aux problèmes identifiés dans la société. Le développement d'une nouvelle culture, de structures et de pratiques par les mouvements de femmes peuvent ainsi dépasser les enjeux

organisationnels et s'inscrit dans la volonté d'expérimenter à petite échelle les propositions et les alternatives développées par le féminisme et la Marche mondiale des femmes. La structure et les pratiques deviennent des instruments de la lutte des femmes. Une position semblable a aussi été défendue par Melucci (1983).

La perspective culturelle de McAdam (1994) pourrait permettre une autre piste d'analyse. À notre avis, si le concept d'opportunité politique ne semble pas s'appliquer, le concept d'opportunité culturelle développé par McAdam (1994) pourrait toutefois contribuer à la compréhension des conditions d'émergences de la Marche mondiale des femmes. En effet, McAdam (1994), dans son texte sur la culture et les mouvements sociaux, élargit de façon forte intéressante les analyses de la théorie de la mobilisation des ressources (TMR) en y ajoutant la notion d'opportunité culturelle (*cultural opportunities*) qui souligne l'importance de la signification de l'action accordée par les personnes en situation. Alors que plusieurs études proposent la notion à l'effet que les mouvements sociaux émergent souvent en réponse à des opportunités politiques provoquées par la vulnérabilité ou la réceptivité des systèmes politiques ou économiques auxquels ils s'opposent, McAdam (1994) soutient que l'émergence des mouvements sociaux n'est pas seulement le résultat d'une combinaison entre des opportunités politiques et des mesures organisationnelles concrètes disponibles. Bien que ces aspects soient importants, un troisième élément médiateur est essentiel : le sens des événements, les significations partagées et portées par les gens en regard de la situation, c'est-à-dire la présence d'une opportunité culturelle qui favorisera l'élaboration du cadre de référence d'un mouvement social (McAdam, 1994).

Une analyse de l'histoire des mouvements sociaux amène McAdam (1994) à identifier quatre types d'opportunité culturelle: 1) L'existence de contradictions entre des valeurs culturelles fondamentales et les pratiques sociales

conventionnelles. La mise en lumière de ces contradictions peut alors alimenter le développement d'un cadre de référence et légitimer les activités de protestation; 2) Des événements soudains, inattendus et dramatiques peuvent aussi alimenter la construction du cadre référentiel d'un mouvement social; 3) Une troisième forme d'opportunité culturelle ou cognitive est la détection d'une vulnérabilité de son opposant politique; 4) Et finalement, le quatrième type d'opportunité culturelle est la possibilité, pour les mouvements sociaux, de relier leur cadre de référence et leurs actions à un cadre maître de protestation (*master protest frame*) plus large, qui leur permet de s'allier. Selon McAdam (1994), plusieurs mouvements sociaux sont issus d'un même cadre global de protestation. Par exemple, le cadre référentiel développé par le mouvement pour les droits civils s'est avéré un cadre magistral de protestation pour plusieurs mouvements – femmes, étudiants, pacifistes, homosexuels, etc. – qui a favorisé leur émergence et qui leur a permis de s'en inspirer pour comprendre et réinterpréter leurs propres situations ainsi que pour mobiliser les groupes et les personnes (McAdam, 1994).

Une opportunité culturelle pourrait-elle être ce paradoxe de la mondialisation qui, d'une part réduit le pouvoir des individus, notamment des femmes, à plusieurs niveaux mais qui, d'autre part provoque la possibilité d'occuper de nouvelles arènes politiques (Reysoo et Verschuur, 2003b) ou encore permet la création de nouveaux mouvements proposant des alternatives, comme la Marche mondiale des femmes (Hirata, 2003) ? Est-ce que la grande visibilité du mouvement altermondialiste – lui-même alimenté par plusieurs contributions féministes – et l'accessibilité de son discours⁴¹ a pu constituer un cadre

⁴¹ Malgré la marginalisation du féminisme et des féministes dans le mouvement altermondialiste, celui-ci a tout de même été alimenté dès ses débuts par les réflexions de plusieurs militantes, auteures et chercheuses féministes (Chan-Tiberghien, 2004). Le cadre produit par le mouvement altermondialiste est donc en partie inspiré par l'argumentaire féministe, mais nécessite tout de même une réappropriation et une réadaptation afin de lui redonner une couleur féministe.

permettant aux groupes de femmes de comprendre et de réinterpréter leur situation appelant la mobilisation autour d'une action et d'un discours différent ? Est-ce que l'invitation spécifique aux groupes de la base, souvent exclus des processus des organisations transnationales déjà existantes (Alvarez, 2000), a pu incarner le désir d'une autre forme de solidarité transnationale comme la Marche mondiale des femmes ? Nous aborderons certaines de ces questions dans l'analyse des entrevues réalisées dans le cadre de cette recherche.

2.4 En résumé

Les trois ancrages théoriques présentés permettent une compréhension multidimensionnelle de l'objet de recherche qui est la participation de groupes locaux (les Centres de femmes du Québec et leur regroupement, l'R des Centres de femmes) à une organisation et à des actions mondiales (Marche mondiale des femmes). L'analyse féministe de la mondialisation nous permet d'en comprendre les conséquences économiques pour les femmes mais surtout d'en élargir notre compréhension, d'ouvrir aux enjeux sociopolitiques et d'observer les dynamiques d'exclusion qui animent et alimentent les processus de mondialisation. Les femmes, en plus de vivre des situations de pauvreté nouvelles ou accentuées, se retrouvent à faire partie d'un groupe de seconde importance, invisible, inaudible et dont la « valeur sociale » est détériorée. Les auteures féministes mettent aussi de l'avant les défiances vigoureuses et créative des femmes qui luttent, proposent et expérimentent des alternatives. Les auteures féministes étudiées soulèvent l'importance de la volonté de mondialisation des solidarités afin de répondre et contrer cette mondialisation économique alimentée par les exclusions. La Marche mondiale des femmes est un exemple concret de cette volonté de mobilisation mondiale.

Afin de mieux comprendre cette exclusion vécue par les femmes, l'analyse multidimensionnelle de l'exclusion sociale nous permet de saisir les tentacules de l'exclusion qui peuvent se manifester dans les différents domaines de la vie sociale. Nous avons aussi eu l'occasion de réfléchir à la résistance aux exclusions. Les femmes sont, depuis très longtemps, reconnues pour leur résistance, leur créativité, leur résilience et leur capacité à faire beaucoup avec peu. Ces caractéristiques sont très présentes et valorisées dans les groupes de femmes comme les Centres de femmes du Québec. La Marche mondiale des femmes est elle-même un exemple de la résistance aux processus d'exclusion qui se retrouvent dans l'opérationnalisation même de la mondialisation néolibérale économique. La réflexion sur la résistance aux situations exclusions nous permet d'abord de mettre en lumière l'audace et la grande capacité de lutte et d'adaptation des femmes qui refusent la victimisation pour arriver à exercer leur citoyenneté et leur socialité malgré les obstacles – nous le verrons plus en détails dans les chapitres suivants. Cette réflexion nous permet aussi de comprendre les coûts en ressources et en temps de cette résistance qui expliquent pourquoi la voix qui s'exprime enfin est parfois à bout de souffle comparativement aux autres voix qui n'ont pas eu à traverser un parcours du combattant pour se rendre dans l'espace social et politique. Encore une fois, nous verrons dans les chapitres suivants l'importance de cette notion.

Nous avons ensuite approfondi les travaux d'auteurs associées au féminisme de l'autonomie, nous permettant de mieux comprendre les enjeux reliés au pouvoir, à l'identité, à l'exclusion et à l'inclusion au sein des mouvements de femmes ou d'une organisation mondiale comme la Marche mondiale des femmes. Quelles sont les nouvelles bases de l'action collective ? Comment rassembler sans gommer les différences ? Comment valoriser et mettre en lumière les différences en maintenant une cohésion nécessaire à la lutte et au rapport de force avec l'interlocuteur qui entendra les revendications ? Dans les chapitres d'analyse à

venir, nous verrons l'importance, dans le discours des participantes, de la ressemblance et de la différence, de l'ouverture sur l'Autre et des questionnements que ça suscite, sur l'importance d'être une femme en lutte avec d'autres femmes tout en reconnaissant les multiples façons d'être une femme.

Finalement, nous avons survolé les écrits de certaines théoriciennes et théoriciens des Mouvements sociaux, surtout transnationaux, afin de comprendre d'une façon plus macro les conditions d'émergence, de développement et de pérennisation de ces mouvements. Où se situe la Marche mondiale des femmes ? Comment expliquer sa pérennisation malgré des réponses très mitigées aux revendications, de la part des interlocuteurs gouvernementaux. Qu'est-ce qui explique cette solidarité persistante rassemblée autour de la Marche mondiale des femmes ? Qu'est-ce qui explique aussi l'intensité des expériences des femmes du Québec – nous le verrons plus tard – reliées à la Marche mondiale des femmes ? Si les femmes n'ont pas eu de réponse satisfaisante à leurs revendications... à quoi la Marche mondiale des femmes est-elle venue répondre ?

Ces trois ancrages théoriques, qui se complètent, se répondent et se confrontent par moment, nous semblent particulièrement riches lorsqu'on les met en dialogue et qu'on observe leurs enchevêtrements. Leur mise en relation permet de créer de nouveaux ponts sur lequel on peut s'installer et regarder à travers des angles différents l'objet de notre recherche.

Parmi le grand nombre de notions abordées dans ce chapitre, nous garderons à l'esprit certaines notions-clés qui guideront notre analyse. Le concept d'exclusion sociale dans toute sa multidimensionnalité sera au cœur de notre réflexion pour comprendre le contexte de résistance qui anime les femmes du Québec, notamment celles qui sont liées aux Centres de femmes, dans leur

participation à la Marche mondiale des femmes. Les notions de (non)reconnaissance, de privation de droits et de ressources/redistribution, de participation sociale nous permettront d'analyser les significations des expériences de participation à la MMF et l'importance des revendications portées. Les notions de diversité, d'inclusion, de coalition et d'action collective développées par les féministes de l'autonomie teinteront grandement aussi notre analyse ainsi que les enjeux liés à l'identité et à la culture dans les mouvements sociaux. Les notions de pouvoir, de solidarité et de citoyenneté se retrouvent aussi au cœur de notre analyse.

CHAPITRE 3

MÉTHODOLOGIE ET PORTRAIT DES PARTICIPANTES

3.1 Positionnements épistémologiques et méthodologiques

3.1.1 Positionnements de la chercheure

Le mouvement des femmes québécois et les mouvements de femmes internationaux sont de ces « nébuleuses aux confins incertains et à la densité variable » décrites par Alberto Melucci pour illustrer la difficulté de qualifier et de cerner les espaces d'agrégation ou de rassemblement que représentent les mouvements sociaux (Melucci, 1983 : 14). On peut tenter d'en faire un portrait mais il peut être difficile, et surtout peu enviable, de vouloir les figer dans des cadres d'analyses rigides qui pourraient nous faire perdre de vue certaines dimensions de ces objets sociaux multidimensionnels et polysémiques, et nous priver de l'inattendu et de l'imprévisible de leur mouvance.

Nicole Ramognino (1992 : 74), sociologue française, attire l'attention sur la « puissance » et « les dangers » des sciences sociales et souligne l'importance de valider les observations recueillies dans leurs « conditions de construction, qui restent toujours locales, conjoncturelles et circonstancielle, conditionnées en quelque sorte alors que le social ou le sujet sont toujours vivants ou en mouvement. ».

Les données recueillies et traitées ne sont que des formes – momentanées, c'est-à-dire déjà passées – d'être (sujet ou social) qui, peut-être du point de vue ontologique, ne sont que complexité, devenir et pourquoi pas hasard (voir Nietzsche, 1974-1984), si celui-ci est défini comme le résultat imprévisible des multiples déterminations – c'est-à-dire des forces – qui travaillent l'être en question. (Ramognino, 1992 : 74-75)

Il nous apparaît aussi important de réaliser notre recherche avec un souci des impacts de la recherche sur les objets et les sujets étudiés. Bourdieu, Chamboredon et Passeron (1968) écrivent :

Se demander ce que c'est que de faire la science ou, plus précisément, s'efforcer de savoir ce que fait le savant, qu'il sache ou non ce qu'il fait, ce n'est pas seulement s'interroger sur l'efficacité et la rigueur formelle des théories et des méthodes disponibles, c'est interroger les méthodes et les théories dans leur mise en œuvre même pour déterminer ce qu'elles font aux objets et les objets qu'elles font. (Bourdieu et al., 1968 : 24)

Alberto Melucci (1995) s'intéresse aussi à cette question en positionnant les chercheur-es à l'intérieur du champ social et en soulignant les impacts d'une connaissance non-linéaire qui implique les chercheurs dans la construction même du champ. Nommer, par exemple, contribue à la définition mais aussi à la construction des choses. Non seulement le langage utilisé par les mouvements sociaux comme objet d'étude est important, mais le langage utilisé par les chercheur-es dans leurs analyses des mouvements sociaux l'est tout autant. La connaissance devient donc une activité réflexive, volontaire ou non, et sachant cela, on ne peut percevoir l'objet d'étude comme indépendant de son observateur, et dans le cas qui nous occupe, de son observatrice. Cette interrelation implique, selon Melucci (1995) des conséquences méthodologiques, éthiques et politiques.

Sensiblement sur les mêmes thèmes, Margaret A. Coulson et Carol Ridell écrivent de façon imagée :

Une pierre est indifférente à l'analyse que peut faire un géologue de la strate dont elle est tirée, mais les groupes humains peuvent réagir aux études sociologiques, attendu qu'elles s'adressent à leur conscience sociale, cette "importante variable". Ainsi, la publication d'une analyse sociologique, même très prudente, peut être un acte politique. (Coulson et Ridell, 1990 : 159).

Nicole Ramognino explore, quant à elle, le lien entre la position des chercheur-es et le pouvoir :

La nécessité de prendre conscience que toute construction scientifique, dans le champs des disciplines humaines et sociales, induit, fabrique du social, et que le choix d'une forme d'épistémè est en même temps le choix, pour l'observateur, d'une place dans la cité. (Ramognino, 1992 : 56).

Cette « place dans la cité » s'inscrit dans une « logique de pouvoir/contre-pouvoir » qui place l'observateur dans un rôle de supériorité hiérarchique par la possession de la connaissance (Ramognino, 1992 : 74).

Très près des enjeux épistémologiques mis en lumière par Nicole Ramognino (1992), plusieurs chercheures féministes ont contribué à la réflexion critique sur l'extériorité des chercheur-es (Galerand, 2004 ; Pisano, 2003 ; Delphy, 2001 ; Descarries, 1994 ; Thivierge, 1993 ; Bouchard, 1986). Selon Elsa Galerand (2004 : n.p.), « [p]lutôt que de se dire objectives ou extérieures, les féministes ont contribué à démontrer que les regards scientifiques sont sociaux, situés dans le temps, dans l'espace, dans les classes produites dans et par les multiples rapports sociaux. ». Cette critique de l'extériorité et de l'objectivité vise à en désamorcer les impacts, soit, entre autres, le renchérissement de l'invisibilité et du silence des femmes, participant, dans la recherche comme dans la société, à leur oppression et à l'oubli de leurs contributions (Bouchard, 1986). Pour Margarita Pisano (2003 : 114), féministe chilienne, l'ouverture du dialogue et la construction du féminisme impliquent qu'« il faut accepter l'idée qu'il n'existe pas d'observateur neutre et que derrière chaque regard, à demi dissimulées, nous sommes présentes avec nos propositions et nos choix personnels ».

Selon Melucci (1995), les chercheur-es ont la responsabilité de rendre visible ce processus d'interaction entre l'observateur-trice et l'objet d'étude afin d'établir la distinction entre la connaissance scientifique et sens commun, entre l'effort de rendre intelligible certains phénomènes et les positionnements marquant le regard même de l'analyste. Ramognino (1992), quand à elle, invite les chercheur-es à se détacher de

cette tentation d'objectivité/extériorité pour reconnaître et exploiter leur « équation personnelle » dans le cadre de leurs analyses. Elle insiste sur le fait que la recherche sociale et les différentes observations qui lui servent de base, sont davantage de l'ordre du rapport à l'autre, de l'altérité, comme expérience sociale, plutôt qu'une pratique scientifique (Ramognino, 1992).

L'étude des mouvements sociaux, et des mouvements de femmes par la même occasion, demande à la fois flexibilité et rigueur. D'une part, elle profitera d'un abandon du désir de certitudes et de catégorisation absolue pour faire place au contradictoire, au paradoxale, à l'imprévisible. D'autre part, elle exige une rigueur, une éthique de la recherche, une vigilance et une conscience des impacts de la position de la chercheuse et de l'acte de recherche dans la construction et l'évolution de l'objet étudié, et surtout des sujets y participant. C'est donc avec une conscience de notre position d'étudiante-chercheuse, de militante féministe depuis plus de dix ans, de femme née dans un pays du Nord et du monde occidental que nous nous avons entrepris et réalisé cette recherche. Positionnements qui ont aussi influencé nécessairement notre rapport aux femmes interviewées.

3.1.2 Recherche qualitative et étude de cas

L'élaboration de notre thèse repose sur une méthodologie qualitative tout d'abord parce que cette dernière se montre particulièrement efficace pour comprendre les processus sociaux et le point de vue des acteurs face à leurs actions (Pirès, 2004, 1997 ; Poupart, 1997). De plus, elle s'avère un outil de choix puisqu'elle permet la mise en lumière et l'approfondissement de points de vue non-dominants, davantage voués à l'invisibilité (Archambault et Hamel, 1998 ; Bouchard, 1986).

Ce choix méthodologique permet une analyse exploratoire. En effet, selon Pirès (1997 : 114), « le propre de la recherche qualitative est d'être souple et de découvrir-construire ses objets au fur et à mesure que la recherche progresse. ». Pour les fins de

la thèse, nous avons choisi de réaliser un travail basé sur une série d'entrevues, selon un échantillonnage par cas unique, à la fois d'organisation et événementiel (Pirès, 1997). En effet, nous nous concentrons sur les expériences vécues par l'R des Centres de femmes et leurs membres (organisation) reliées à la participation à la Marche mondiale des femmes (événement institutionnel et culturel).

Selon Paul Sabourin (1993 : 69), l'étude de cas permet la « localité » des pratiques sociales du point de vue des comportements sociaux. Pour Sabourin (1993 : 69), « [l]e contexte joue [...] un rôle central dans l'observation empirique : les actes sociaux n'étant descriptibles que comme actes contextualisés ». En fait, non seulement le contexte est-il important dans la description des actes sociaux, mais, toujours selon Sabourin (1993 : 69), ils « ne prennent sens que lorsqu'ils sont "replacés" dans un ensemble spécifique, c'est-à-dire local ». Ainsi, cette méthodologie nous semble tout à fait en concordance avec notre volonté de documenter les expériences des groupes locaux.

Notre exploration de l'objet de recherche, bien qu'elle prenne appui sur un dialogue entre plusieurs perspectives théoriques, laisse émerger du terrain des notions inédites, imprévues. C'est ainsi que nous aspirons à une meilleure compréhension des expériences vécues par des groupes locaux ou nationaux – et les femmes qui s'y impliquent –, à travers leur participation à cette organisation transnationale qu'est la Marche mondiale des femmes. Et ce, à partir des éléments évocateurs émergeant des données obtenues à travers différentes méthodes de cueillette.

3.1.3 L'importance de l'expérience et de l'engagement. Une recherche féministe.

Notre étude se situe dans le champ de la recherche féministe à plusieurs égards si nous nous référons aux dix caractéristiques de la recherche féministe selon Shulamit Reinharz (1992) : 1) la recherche féministe est une perspective et non une méthode de recherche, 2) une diversité de méthodes de recherche est possible, 3) la recherche

féministe a un positionnement critique au sein des disciplines, 4) elle s'ancre dans des théories féministes, 5) elle tend vers la multidisciplinarité, 6) elle a un désir de changement social, 7) elle reconnaît et tient compte de la diversité des femmes, 8) elle appelle l'engagement personnel de la chercheuse, 9) elle appelle aussi l'engagement des participantes à la recherche et 10) elle veut interpeller l'engagement du lectorat. Ces caractéristiques nous sont inspirantes.

Notre perspective de recherche rejoint aussi certaines des caractéristiques principales de la recherche féministe soulevés par Michèle Ollivier et Manon Tremblay (2000) qui affirment que la recherche doit d'abord se positionner à la fois comme un projet sociopolitique de transformation sociale (notamment au niveau des rapports de genre) et comme un projet d'élaboration des connaissances scientifiques. Ensuite, la recherche féministe doit évidemment accorder une place centrale aux rapports sociaux de genre, aux relations de pouvoir, aux inégalités et aux enjeux liés aux conditions de vie des femmes. Ce souci doit se manifester autant dans l'objet de recherche que dans les relations avec les participantes à la recherche qui ne doivent pas être considérées uniquement comme des *objets* de recherche mais bien comme des *sujets*, comme des *actrices*. En troisième lieu, la recherche féministe va préférer une diversité de perspectives pour mieux comprendre la complexité de l'objet de recherche.

Notre recherche est habitée par le désir d'élaborer un lien de confiance et des espaces de réflexion propices à l'émergence d'un savoir partagé et métissé. Un lien entre la pratique et la recherche. La volonté d'un lien fort entre les savoirs et les expériences des femmes rencontrées et la chercheuse.

Ce lien de confiance, nous avons voulu l'alimenter par le positionnement le plus transparent possible de la chercheuse, son engagement personnel et l'invitation faites aux participantes de s'engager dans la recherche. Nous avons aussi mis en place des procédures de consentement et de révision des verbatims espérant aussi donner le

maximum de contrôle et de confort aux participantes qui n'étaient pas nécessairement familières avec le monde de la recherche. Nous avons aussi voulu nous montrer disponibles à la discussion et à la critique par la présentation des premières analyses à un groupe d'environ 200 femmes des Centres de femmes du Québec lors de leur congrès annuel (2011).

Notre recherche se base aussi sur une sensibilité aux alliances enrichissantes entre les savoirs issus des milieux de la recherche et du terrain, à l'approfondissement des métissages et des dialogues entre les différents savoirs. Cette préoccupation sous-tend une « conception non élitiste du savoir qui refuse d'attribuer aux seuls universitaires le monopole de la connaissance, le pouvoir et les privilèges qui en découlent » (Kurtzman, 2003 : n.p.). Un mouvement de va et vient de la connaissance, entre le terrain et les lieux de recherche, permet au savoir de se métisser et de toujours s'enrichir des apports de l'autre. La reconnaissance des différents savoirs ne peut se construire qu'à l'intérieur d'un lien de confiance et empathique avec les groupes (Kurtzman, 2003 : n.p.). Cette perspective exige une transparence de la démarche ainsi qu'une sensibilité aux hésitations et réticences vécues par les groupes que la chercheuse doit veiller à apaiser par des solutions concrètes ainsi qu'à travers son engagement féministe et sa vigilance face aux différentes formes d'oppression (Kurtzman, 2003).

Un autre point caractéristique de la présente recherche est, à l'instar de nombreux modèles de recherche axés sur la participation des personnes concernées, la volonté d'un positionnement critique face à la recherche traditionnelle, à la hiérarchie des rôles et des savoirs. Cette perspective permet aussi de consolider le rôle social de la recherche qui, en analysant en profondeur certaines questions, peut contribuer au savoir collectif, alimenter l'action et rendre le pouvoir aux acteurs, ce qui pourra favoriser le changement social (Descarries et Corbeil, 1993 ; Régimbald, 1993).

3.2 Rôles des participantes et construction de la recherche

La présente recherche n'émerge pas d'une demande d'un groupe de femme, bien que les questions soient directement reliées aux préoccupations et aux réalités de certains groupes. Les groupes participants ont été choisis par la chercheure qui leur a proposé de s'impliquer dans un partenariat. L'autonomie de la chercheure en ce qui concerne la définition des questions et des objectifs de recherche, des orientations et des choix méthodologiques reste rattachée à une conception traditionnelle de la recherche. Le travail a toutefois été effectué en étroite collaboration avec les femmes participantes et dans le respect de leur expertise, tout en leur évitant autant que possible l'ajout de tâches supplémentaires. En effet, dans le contexte d'un projet de recherche doctoral, qui surgit de l'extérieur, il nous semblait difficilement envisageable de demander à un ou des groupes l'investissement en ressources humaines, matérielles et temporelles que peut exiger une recherche participative. Toutefois, plusieurs moyens ont été mis en place afin de permettre aux participantes de s'exprimer aux différentes étapes de la recherche.

3.2.1 Entretiens exploratoires

Notre projet de recherche émane d'une réflexion basée sur une analyse documentaire ainsi que sur dix-sept (17) entretiens exploratoires avec onze (11) militantes féministes de différents milieux afin de cerner les préoccupations actuelles des féministes et des groupes de femmes sur les questions internationales et leurs besoins reliés à la recherche. Ces entretiens exploratoires auront aussi permis de faire une première analyse du terrain afin de raffiner et d'enrichir la grille d'analyse pour les entretiens de recherche (Durand et Weil, 1997).

3.2.2 Présentation de la recherche

Un contact avec les travailleuses de l’R des Centres de femmes a été établi afin d’obtenir leur consentement et leur collaboration pour le recrutement des participantes. Nous avons rédigé un courriel présentant les grandes lignes de la recherche et qui invitait à y participer. Ce courriel a été envoyé par une travailleuse de l’R des Centres de femmes à l’ensemble des membres en mai 2007. Par la suite, les Centres intéressés ont été contactés afin d’organiser les modalités de participation de leur travailleuses et de leurs membres. L’envie de participer était le premier critère d’admissibilité. Au départ, nous avions pensé faire trois études de cas, c’est pour cette raison que la participation de trois Centre de femmes a été plus marquante (Centre des femmes de Shawinigan, Centre des femmes de la Basse-Ville de Québec et le Centre Entre-Femmes de la région d’Abitibi-Témiscamingue). Cette idée a été abandonnée et nous avons eu la chance, par la suite, de rencontrer des représentantes d’autres Centres, notamment à travers une rencontre avec le Comité de coordination de l’R des Centres de femmes.

Les participantes ont reçu une description du projet de recherche et de ses objectifs ainsi que le questionnaire d’entrevue préalablement à l’entrevue (se référer aux annexes 1 et 2). Elles ont été invitées à commenter ou critiquer le questionnaire ou la démarche de recherche. Plusieurs des commentaires recueillis nous ont permis d’enrichir notre réflexion et de prendre en compte de nouveaux éléments. Des représentantes des groupes participants et chacune des femmes rencontrées ont aussi signé un formulaire de consentement avant de s’engager dans le processus (se référer à l’annexe 3).

3.2.3 Entrevues de recherche

Nous avons réalisé vingt-cinq (25) entrevues de recherche, individuelles ou de groupe, ce qui nous a permis de rejoindre quarante-cinq (45) participantes différentes. Il est à noter que la réponse à nos démarches de recrutement a été remarquable.

3.2.4 Révision des verbatims par les participantes

Une fois les entrevues réalisées et retranscrites, les participantes ont toutes reçu une copie de leur verbatim afin de le relire, de le modifier (ajouter, retrancher ou commenter) et de l'approuver. Cette étape nous semblait importante et nécessaire afin de consolider le sentiment de confiance entre la chercheuse et les participantes. Ces dernières ont saisi l'occasion, dans une très grande majorité, pour se réapproprier leurs paroles et les ajuster si elles le sentaient nécessaire. Certaines ont aussi ajouté du contenu issu d'une réflexion approfondie suite à l'entrevue. Cette étape a été grandement appréciée par les participantes. N'ayant eu aucun refus, l'analyse des entrevues a donc été faite uniquement à partir du matériel approuvé par les participantes.

3.2.5 Présentation des résultats de recherche

Le 15 juin 2011, nous avons été invitée à présenter les résultats de la recherche lors d'une conférence de la journée d'ouverture du Congrès annuel de l'R des Centres de femmes du Québec. Les femmes présentes ont été invitées à réagir et commenter les résultats présentés. Cet événement a été une bonne occasion pour la chercheuse de rendre des comptes aux groupes participants et à mettre à l'épreuve ses résultats d'analyse, ce qui a permis de les raffiner d'avantage.

3.2.6 Éthique

Une des caractéristiques éthiques de cette recherche est que chaque participante a eu la possibilité de choisir si elle voulait participer à la recherche de façon anonyme ou non. Cette décision leur a été remise afin, d'une part, de leur permettre d'être citées dans le respect de la propriété intellectuelle, d'éviter la réappropriation des réflexions et des analyses par la chercheuse, et de reconnaître leur participation à la recherche. D'autre part, nous avons tenu à garantir à celles qui le désiraient, la possibilité de s'exprimer sans la pression que pouvait représenter le fait d'être nommée. Dans ces cas, un code remplace le nom et toutes les informations susceptibles d'identifier les participantes. Cette possibilité de choisir a été expliquée dans la lettre de consentement écrite que toutes les participantes ont dû lire et signer avant de s'engager dans la recherche. Les participantes ont pu attendre la lecture de leur verbatim avant de décider si elles voulaient participer de façon anonyme ou non. Une confirmation de leur choix était demandée après qu'elles aient envoyé la version approuvée de leur verbatim.

3.3 Stratégies de recherche

Nous avons retenus plusieurs stratégies de recherche, permettant d'avoir accès et d'étudier le savoir expert développé tant en milieu académique que sur le terrain (Galerand, 2004 ; Lamoureux, J., 2004b ; Kurtzman, 2003, 1993). Chacune des démarches avait pour objectif la recension d'un maximum d'observations et d'informations sur les discours, les pratiques et les expériences des groupes et des participantes. Les types de données recueillies auprès des groupes composent une combinaison de « données déjà élaborées » (documents produits par les groupes) et de données construites par la chercheuse (entretiens, observation participante) (Ramognino, 1992).

3.3.1 Analyse documentaire de la littérature académique

L'analyse documentaire nous a permis, en plus de la précision de notre objet d'étude, l'élaboration de la problématique et des ancrages théoriques qui soutiennent notre analyse (cf. introduction ainsi que les chapitres 1 et 2). Nous avons eu le souci de puiser dans les écrits d'auteurs provenant de différentes disciplines.

Nous avons exploré plusieurs sujets tels que l'exclusion sociale, les solidarités, l'inclusion, la reconnaissance et la justice sociale, la mondialisation et ses enjeux économiques et sociaux, les perspectives féministes de l'identité, l'intersectionnalité et les différentes positions sociales, le pouvoir et les rapports de pouvoir, les mouvements sociaux et l'action collective, la notion de coalition, l'inclusion de la diversité dans le mouvement des femmes québécois et aussi au niveau international, l'histoire des mouvements de femmes internationaux, la participation sociale et citoyenne, etc. Nous nous sommes particulièrement intéressées aux écrits d'auteur-es nord-américain-es ou européen-nes comme Nancy Fraser, Axel Honneth, Diane Lamoureux, Jocelyne Lamoureux, Louis Maheu, Doug McAdam, Alberto Melucci, Chantal Mouffe, Alain Touraine, Iris Marion Young mais aussi d'auteures latino-américaines comme Sonia Alvarez, Mercedes Canas, Irene Leòn, pour n'en nommer que quelques noms.

Nous avons eu le souci de nous imprégner profondément des travaux, d'ailleurs très inspirants, de plusieurs auteures, trop souvent oubliées ou dont les travaux ne traversent pas les murs du « silo féministe », afin d'intégrer leurs critiques et leurs revendications à l'intérieur de nos réflexions théoriques et ainsi, les enrichir. Ainsi, nous avons exploré la littérature féministe produite par des chercheuses associées à différentes organisations comme, entre autres, ALAI (Latin-American Information Agency), AWID (Association for Women's Right in Development), DAWN (Development Alternatives with Women for a New Era) ou encore la Marche mondiale des femmes.

3.3.2 Analyse de la littérature produite par les groupes

Une grande quantité de documents diversifiés a été rassemblée (statuts et règlements, rapports d'activités, bilans, procès-verbaux, documents d'analyse et de réflexion, documents de convocation ou de mobilisation, mémoires, journaux internes, plateformes de revendications, documents de diffusion/publicité, demandes de subvention, documentation produite par différents comités, etc.). Cette recension de la littérature, recueillie dans les archives des groupes et sur leurs sites Internet, nous a permis d'obtenir des données complémentaires.

3.3.3 Entretiens individuels et de groupes

Tel que mentionnée précédemment, en plus des dix-sept (17) entretiens exploratoires effectué auprès de 11 militantes féministes de différents milieux afin de cerner le contexte et définir les objectifs de la recherche, nous avons réalisé vingt-cinq (25) entrevues de recherche, individuelles ou de groupe, ce qui nous a permis de rejoindre quarante-cinq (45) participantes différentes. Les entrevues, semi-dirigées, étaient en moyenne d'une durée d'une heure et trente minutes (1h30). Les grilles d'entrevue ont été réalisées sur la base de connaissances empiriques et théoriques acquises préalablement (Pirès, 2004 ; Poupart, 1997), ce qui toutefois n'a jamais été un empêchement à réorienter le regard lorsque les participantes ouvraient de nouvelles avenues.

3.3.4 Observations participantes

Nous avons réalisé plus de trente (30) heures d'observation participante, notamment dans plusieurs réunions de la Coordination québécoise de la Marche mondiale des femmes (CQMMF). Ces périodes d'observation ont permis de compléter les informations recueillies par le biais des entretiens et de la recherche documentaire au sein des groupes. L'observation participante a aussi permis d'établir et de consolider

les liens de confiance et de collaboration avec plusieurs des participantes à la recherche.

3.3.5 Tenue d'un journal de bord

Une autre source de données est le journal de bord de la chercheure, gardien de sa mémoire, où sont colligées une grande quantité de notes de terrain diversifiées. La chercheure a recueillie, depuis le début de son doctorat, près de 200 pages de notes de terrains diversifiés s'inscrivant dans la réflexion et la réalisation de sa thèse : comptes-rendus de rencontres, notes prises lors des entrevues ou des sessions d'observation, réflexions théoriques ou personnelles, idées de liens de l'empirique au théorique suite à la lecture d'un texte, descriptions de moments marquants et émotifs reliés à la recherche, descriptions de moments inusités, notes méthodologiques, notes de planification, comptes-rendus des activités réalisées, etc. En plus de permettre à la chercheure un accès à une grande quantité de renseignements d'ordre divers, le journal de bord vient compléter les cueillettes des données effectuées auprès des participantes et des groupes.

3.4 Analyse des données

Le traitement des données recueillies a été fait à travers une analyse de contenu qualitative, c'est-à-dire par codification, catégorisation, matrices d'analyse et validation (Durand et Weil, 1997 ; Poupart et al., 1997 ; L'Écuyer, 1990, 1987 ; Laperrière, 1982). Les catégories de codification ont été déterminées à travers le « codage parallèle en aveugle » et la « vérification de la clarté des catégories » (Blais et Martineau, 2007). Pour la première de ces étapes (codage parallèle en aveugle) visant à consolider la rigueur des catégories de codification, la chercheure et sa directrice ont construit parallèlement des grilles de codification qui ont été comparées et qui ont permis de développer une grille de codification plus solide et adaptée. Une

fois cette troisième grille construite, la chercheuse l'a soumise à l'examen de la directrice de thèse et à une collègue expérimentée en analyse qualitative afin qu'elles puissent vérifier la clarté des catégories.

Cinq (5) grandes catégories ont permis une première analyse brute des données :

- 1) Éléments contextuels, c'est-à-dire tout ce qui met en scène la participation à la Marche mondiale des femmes : les conjonctures historiques, sociales, politiques et économiques, l'histoire de vie des participantes, histoire du mouvement des femmes du Québec, etc.
- 2) Principes de réalité, c'est-à-dire l'expérience concrète, comment ça s'est passé, participation aux activités, rôles, contributions, défis/obstacles,
- 3) Motivations, plus précisément les motivations ou les démotivations des individus, des groupes, pourquoi participer à la MMF, les élans, les freins, etc.
- 4) Perceptions et analyses, c'est-à-dire comment les femmes analysent leurs expériences de la Marche mondiale, perceptions ressenties avant, pendant et après, analyses des événements, critiques, sens attribués aux événements et aux expériences, jugements, etc.
- 5) Transformations et répercussions, plus précisément les transformations ou absences de transformations sur les groupes et sur les femmes de façons individuelles, répercussions logistiques, dans les pratiques, dans les habitudes, dans les façons de voir, répercussions émotives, etc.

Ces cinq (5) catégories générales ont par la suite subi une série d'analyses de plus en plus pointues afin de les raffiner et d'en faire ressortir des sous-catégories (se référer à l'annexe 4 pour le détail des catégories d'analyse).

Nous avons utilisé le logiciel informatique N'Vivo 7 pour la codification et le soutien à l'analyse du matériel. La stratégie d'analyse a été itérative, les données étant revues

périodiquement en fonction des nouveaux éléments émergeant à chacune des étapes de la codification.

3.5 Rigueur et validité de la démarche méthodologique

La rigueur méthodologique a été assurée par différents moyens de validation.

3.5.1 Triangulation

La diversité des méthodes de collecte de données a permis une triangulation destinée à consolider la rigueur méthodologique, permettant de détacher les résultats de la subjectivité de la chercheuse ou d'une source unique d'information (Anadòn, 2006).

3.5.2 Validation par les participantes

Nous avons mentionné précédemment que les participantes ont été invitées à relire et modifier au besoin le verbatim de leur entrevue. Cette démarche a permis d'obtenir la confirmation que les données recueillies étaient exactes et d'obtenir des informations supplémentaires fournies par les participantes (Anadòn, 2006). Par la suite, la chercheuse a eu l'occasion de présenter les résultats de la recherche lors d'une conférence au Congrès annuel de l'R des Centres de femmes du Québec, le 15 juin 2011, permettant ainsi de rendre compte de l'avancée de la recherche aux groupes participants et de recevoir leurs réactions, commentaires et suggestions.

3.5.3 Présence prolongée sur le terrain

La chercheuse a été présente sur le terrain pendant une période prolongée. En effet, l'ensemble des collectes de données (entretiens exploratoires, entrevues de recherche et observations participantes) s'est échelonné sur quatre ans et sept mois. La chercheuse a ainsi assuré une présence persistante sur le terrain, multipliant les

contacts avec les groupes et les participantes et enrichissant les liens de collaboration et de confiance. Selon Marta Anadòn (2006), une présence prolongée sur le terrain ajoute à la rigueur méthodologique de la recherche en permettant la construction d'une interprétation détaillée du phénomène étudié.

3.5.4 Tenue du journal de bord

La tenue du journal de bord a permis d'assurer une meilleure validité à la recherche par la mise en lumière de la position et des biais de la chercheuse, ce qui permet de limiter les impacts de ces facteurs sur la recherche (Baribeau, 2005 ; Laperrière, 1984).

3.5.5 Et encore

En plus de ces quatre stratégies, nous pouvons aussi ajouter le travail de localisation de la position de la chercheuse, la réflexion sur la subjectivité, ainsi que la recherche de qualité et de confiance dans les relations entre les participantes et la chercheuse (Anadòn, 2006) dont nous avons discuté antérieurement.

3.6 Présentation des participantes et des groupes étudiés

Comme nous l'avons vu précédemment, notre recherche se base sur une série d'entrevues selon un échantillonnage qui permet l'étude de cas d'une organisation dans un cadre événementiel (Pirès, 1997). Ainsi, nous nous intéressons aux expériences de participation de l'R des Centres de femmes et de ses groupes membres (organisations) à la Marche mondiale des femmes 2000 et 2005 (événement institutionnel et culturel). Cette étude de cas dans ce contexte événementiel précis nous permet d'obtenir des données ciblées et locales capable d'alimenter la documentation de la participation des groupes de base à des organisations transnationales, perspective souvent négligée (Naples, 2002a).

3.6.1 Le contexte événementiel et institutionnel : La MMF

Non seulement peu de recherches s'intéressent à l'analyse de la participation des groupes de base à des organisations transnationales mais les organisations transnationales de femmes ou féministes sont aussi parmi les moins étudiées, du moins en dehors des « silos » féministes. Notre intérêt de situer notre recherche dans le contexte des événements entourant la Marche mondiale des femmes en 2000 et 2005 est donc alimenté par le double désir de documenter les expériences des groupes locaux mais aussi de contribuer à documenter la Marche mondiale des femmes, une organisation particulièrement intéressante à plusieurs niveaux.

La Marche mondiale des femmes est un réseau mondial de solidarité et d'action féministe qui rassemble plus de 6000 groupes issus de 163 pays ou territoires (MMF, 2006-a). La structure de la Marche mondiale est complexe et compte plusieurs instances et comités. Dans le cadre de cette thèse, nous avons rencontré des femmes impliquées principalement dans deux composites organisationnels :

1) *Le Secrétariat international de la Marche mondiale des femmes (SI)*. Il s'agit de l'équipe de travailleuses de la Marche mondiale qui a pour mandat d'assumer la coordination de la MMF sur le plan mondial (MMF, 2006b). Initialement à Montréal, les bureaux du Secrétariat International ont été transférés au Brésil. Toutefois, les archives (1998-2006) du Secrétariat international sont restées au Québec et sont accessibles à partir des bureaux de la Fédération des femmes du Québec. Bien que la thèse s'intéresse particulièrement aux expériences de participation des Centres de femmes à la MMF, plusieurs informations provenant du Secrétariat international et de ses anciennes travailleuses nous ont permis de situer la MMF au Québec dans son contexte international.

2) *La Coordination québécoise de la Marche mondiale des femmes (CQMMF)*. Les coordinations nationales (et régionales) constituent la base de l'organisation de la

MMF et, bien qu'elles soient en liaison constante avec le Secrétariat international et se doivent d'adhérer aux principes et valeurs de la MMF, « elles sont autonomes dans leur fonctionnement et leurs orientations et actions » (MMF, 2006c). Les coordinations nationales sont des regroupements de « divers groupes participants de la MMF dans un pays/territoire donné » et leur création est encouragée afin souligner l'envergure de l'action de la MMF et de « refléter les diverses réalités politiques » (MMF, 2006c). Au Québec, la MMF compte près de 700 groupes membres dont les activités sont orchestrées par la Coordination québécoise de la Marche mondiale des femmes (CQMMF, 2006a). L'R des Centres de femmes du Québec a d'ailleurs une représentante siégeant à la CQMMF depuis les tous débuts. Nous avons eu l'occasion de rencontrer des femmes impliquées à la CQMMF, permettant d'avoir des points de vue extérieur de la participation des Centres de femmes du Québec à la MMF et d'obtenir une perspective nationale et régionale des activités de la Marche mondiale des femmes.

Dans le cadre de la recherche, nous nous concentrons sur le volet québécois de la Marche mondiale des femmes, sur son développement et ses transformations, de ses premiers balbutiements jusqu'à ses activités de 2005. Bien que notre objet principale soit la participation des Centres de femmes du Québec, nous sommes aussi allée à la recherche du savoir, de la mémoire et de l'expérience de militantes fondatrices, ayant joué un rôle ou jouant toujours des rôles déterminants dans l'histoire de la Marche au Québec ainsi qu'à l'international. Ces entrevues ont permis de situer la participation des Centres de femmes dans un contexte plus large et de confirmer certains récits des femmes des Centres de femmes par les récits de femmes œuvrant à l'extérieur de l'R ou de ses Centres membres.

3.6.2 Une étude de cas : L’R des Centres de femmes et ses membres

L’R des Centres de femmes a été choisi comme principal sujet d’étude en fonction de plusieurs critères énoncés par Alvaro Pirès (1997 : 142), soit : la pertinence théorique, les caractéristiques, la qualité intrinsèque comme cas, l’exemplarité, la possibilité d’apprendre au contact du cas, l’intérêt social et l’accessibilité.

Au départ, plusieurs autres groupes de femmes ont été sollicités. Mais lors du recrutement, les groupes les plus intéressés et les plus intéressants quant à leur implication dans la Marche mondiale des femmes s’avérant être les Centres de femmes, nous avons choisi de concentrer la recherche sur leurs expériences. Par la suite, la sélection des centres et des participantes a été guidé principalement par leur désir de collaborer ou non à la recherche, ainsi que leur intérêt pour le sujet.

L’R des Centres de femmes⁴² est le regroupement québécois de 102 groupes communautaires autonomes féministes, fondés pour la plupart dans les années 1980. Se référer à l’annexe 5 pour avoir une idée de la structure de l’R et de ses Centres membres. Il est toutefois à noter que ces diagrammes sont des documents d’un travail mis en chantier par les femmes de l’R et de ses membres qui restent insatisfaites du résultat et qui continuent à chercher une meilleure façon d’illustrer leur structure de fonctionnement.

L’R des Centres de femmes a vu le jour en 1985 (R des Centres de femmes, 2010a). Les Centres de femmes du Québec sont enracinés dans les communautés rurales et urbaines et leurs actions sont adaptées à la diversité des réalités vécues par les femmes de leur région (R des Centres de femmes, 2010b). Il s’agit d’un important réseau pour des milliers de femmes, tant au niveau de l’entraide, de l’éducation populaire, de l’action collective et politique ou de la solidarité quotidienne.

⁴² Nous n’élaborons, ici, qu’un portrait très résumé de l’R des Centres de femmes et des Centres de femmes, ces derniers étant le sujet d’une description plus approfondie dans le chapitre 5.

Rassemblés autour d'une base d'unité politique (R des Centres de femmes, 2010b) qui officialise les valeurs et principes féministes derrière leurs actions, les Centres de femmes ont pour mandat 1) d'offrir des services aux femmes de leur territoire afin de les soutenir dans les difficultés qu'elles traversent, 2) d'organiser différentes activités d'éducation populaire afin de permettre aux femmes d'avoir accès à des informations sur les enjeux les touchant et affectant leurs conditions de vie et, finalement, 3) d'organiser et de s'impliquer dans des actions collectives permettant aux femmes de jouer un rôle actif dans leur communauté et de prendre part aux transformations sociales (R des Centres de femmes, 2010b).

L'étude d'un seul cas ne permet certes pas d'avoir un portrait exactement fidèle de la diversité des groupes locaux et nationaux membres de la Marche mondiale des femmes. Et la Marche mondiale des femmes n'est pas non plus semblable en tout point aux autres organisations internationales de femmes ou mixtes. Toutefois, nous voulons souligner l'exemplarité de l'R des Centres de femmes et de ses 102 membres comme groupes de femmes autonomes, aux préoccupations ancrées dans la diversité des réalités vécues par les Québécoises d'aujourd'hui. La quantité de membres de l'R des Centres de femmes ainsi que la quantité et la diversité de femmes qu'ils représentent est une caractéristique importante qui s'est illustrée dans les données recueillies. Le fait d'avoir accès, à la fois, aux perspectives d'un regroupement provincial et à celles – diversifiées – de ses groupes membres ajoute à la richesse des informations collectées. En effet, nous aurons eu l'occasion de constater les divergences et les convergences, exprimées par les militantes d'un même groupe, exprimées aussi par les groupes membres d'un même regroupement.

À la lumière de ces différents points de vue, il nous est permis – dans un équilibre entre la précision des particularités et un regard plus global – d'envisager la généralisation de certaines expériences significatives émergeant de l'analyse.

3.6.3 L'importance de la FFQ

Outre l'R des Centres de femmes et ses groupes membres qui constituent le cœur de l'étude de cas, des participantes impliquées dans d'autres groupes ont été aussi rencontrées. Parfois, il s'agissait de militantes féministes ayant entendu parler du projet de recherche et intéressées à y participer.

Toutefois, la plupart ont été impliquée à la Fédération des femmes du Québec (FFQ) et les entrevues réalisées avec elles ont permis d'avoir accès à de riches sources de savoir, de mémoire et d'expérience incontournables pour une meilleure analyse de la participation des Centres de femmes à la MMF. La réalisation d'une recherche traitant de la Marche mondiale et des expériences de participation des Centres de femmes du Québec serait incomplète sans une collaboration étroite avec les membres et les travailleuses de la Fédération des femmes du Québec (FFQ), étant donné le rôle privilégié et actif qu'elles ont joué et jouent encore dans l'histoire et le présent de la Marche. En effet, la Marche mondiale des femmes est née en 1996, d'une initiative des femmes de la FFQ qui sont toujours restées au cœur de son organisation au Québec à travers la Coordination québécoise de la Marche mondiale des femmes (CQMMF) et par ses liens étroits avec le Secrétariat international de la Marche alors qu'il était situé au Québec de 1998 à 2006 (Matte, 2006). On retrouve donc, à la FFQ, une importante source de savoir, de mémoire et d'expérience tant chez les travailleuses et militantes, que dans les archives qui peuvent témoigner des tout débuts de la Marche mondiale, alors qu'elle n'était qu'un projet, jusqu'à aujourd'hui.

3.6.4 Observation de positionnements variables chez les participantes

Il est difficile de dresser un portrait des rôles et pouvoirs joués par les différentes participantes à la recherche. En effet, on retrouve une sorte de flou, d'enchevêtrement entre les rôles passés et présents, entre les positions occupées. Par exemple, une femme qui travaille au sein du regroupement national peut avoir travaillé plusieurs

années dans un Centre de femmes et percevoir que son point de vue est surtout marqué de ses expériences sur le plan local même si elle travaille dans une instance nationale. De plus, elle peut aussi exprimer son point de vue personnel, en tant que militante mais aussi en tant que femme. Une autre participante peut avoir approché pour la première fois un groupe féministe en tant que femme aidée ou en tant que membre participante aux activités du groupe. Par la suite, elle peut être devenue militante puis travailleuse mais continuer à s'associer aux femmes qui visitent le Centre pour obtenir de l'aide. Ce « multi-positionnement » ou ce positionnement variable est fréquemment exprimé. Parfois, on assiste à un recul, à une prise de conscience et à une analyse des différences et des rapports de pouvoir présents entre les femmes qui gravitent autour des Centres de femmes. Parfois, cette analyse n'est pas présente.

3.6.5 Identification des participantes

Le « multi-positionnement » ou le positionnement variable décrit précédemment rend difficile l'identification des participantes à la recherche puisqu'elles ont, pour la plupart, joué des rôles différents entre 1995 (premier balbutiement de la Marche mondiale des femmes) à 2009 (date de la dernière entrevue). Une grande proportion des femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche ont changé de positionnement au cours de ces quatorze années de différentes façons : changer d'emploi, s'impliquer davantage au niveau national ou au contraire davantage au niveau local, s'impliquer davantage dans le mouvement des femmes du Québec ou au contraire s'en retirer, etc.

Dans le cadre de la présente recherche, dans un effort de départager tout ça, les participantes seront identifiées en premier lieu en fonction de leur rôle au sein de l'R des Centres de femmes ou des Centres de femmes. D'autres femmes seront identifiées en fonction de leur rôle joué à la Fédération des femmes du Québec (FFQ) dans

l'organisation de la Marche. D'autres encore seront identifiées comme militantes, ces dernières ayant joué des rôles importants dans la Marche mondiale des femmes mais sans être rattachées aux Centres de femmes ou à la FFQ (comme travailleuse).

Nous avons donc choisi, au final, les cinq catégories suivantes :

- 1) *Membre d'un CF* : Au moment de l'entrevue, les personnes rencontrées étaient membres d'un Centre de femmes et non travailleuse. Elles pouvaient être engagées dans des activités militantes au sein de l'organisme (ex. siéger sur la collective ou le conseil d'administration, participer à l'organisation d'une activités, etc.) ou encore simplement participer aux activités offertes par le Centre de femmes.
- 2) *Travailleuse dans un CF* : Les participantes avaient, au moment de l'entrevue, un lien d'emploi avec un Centre de femmes (mais sans avoir occupé auparavant un rôle de leader de la MMF ou encore avoir été travailleuse pour l'R des Centres de femmes, ces deux positions donnant accès à des connaissances situées à un autre niveau).
- 3) *Travailleuse à l'R des CF* : Se retrouvent dans cette catégorie toutes les femmes qui, dans le passé ou dans le présent, ont occupé le rôle de travailleuse à l'R des Centres de femmes au cours de la préparation et la réalisation des activités reliées à la Marche mondiale des femmes.
- 4) *Travailleuse leader MMF* : Les femmes associées à cette catégories ont occupé des rôles qui les positionnent comme des leaders de la Marche mondiale des femmes, soit à travers leurs liens avec le Secrétariat international de la MMF, la Coordination québécoise de la MMF ou encore la FFQ.
- 5) *Militante* : Les femmes associées à cette catégorie sont des femmes qui n'ont pas de lien avec les Centres de femmes. Elles se sont impliquées à certains moments

dans la MMF à travers leur implication militante à la FFQ, dans d'autres groupes féministes ou encore à titre de militante féministe sur le plan individuel.

Le tableau 3.1 présente le nombre de participantes par catégories. Nous pouvons clairement constater la surreprésentation des travailleuses par rapport aux militantes et aux membres de Centre de femmes. Des femmes de douze (12) des dix-sept (17) régions du Québec ont participé à la recherche. Toutefois, la majorité des femmes rencontrées était de la région de Montréal. Le tableau 3.2 présente la distribution géographique des participantes.

Tableau 3.1. Répartition des participantes en fonction des catégories

Catégories	Nombre de participantes
Membres d'un CF	8
Travailleuses dans un CF *	19
Travailleuses à l'R des CF	6
Travailleuses leader MMF	6
Militantes	6

** Incluant deux travailleuses du Centre de solidarité lesbienne (CSL). Le Centre de solidarité lesbienne n'est pas membre de l'R des Centres de femmes mais bénéficie du financement en tant que tel.*

Trois (3) Centres de femmes ont participé de façon plus active que les autres à la recherche. Il s'agit du Centre des femmes de Shawinigan, du Centre Entre-Femmes de la région d'Abitibi-Témiscamingue et du Centre des femmes de la Basse-Ville de Québec. Toutefois, nous avons eu la chance de rencontrer des représentantes de dix (10) autres Centres de femmes différents à travers le Québec et de leur regroupement, l'R des Centres de femmes. Compte tenu du grand nombre de Centre de femmes au Québec (102), le nombre de Centres de femmes représenté demeure minime. Se référer au tableau 3.3 pour plus de détails sur la répartition des participantes en fonction des Centres de femmes.

Tableau 3.2. Distribution géographique des participantes

Régions du Québec	Nombre de participantes
01 – Bas-St-Laurent	0
02 – Saguenay/Lac-St-Jean	1
03 – Capitale Nationale	7
04 – Mauricie	5
05 - Estrie	0
06 – Montréal	18
07 – Outaouais	0
08 – Abitibi-Témiscamingue	6
09 – Côte-Nord	1
10 – Nord-du-Québec	0
11 – Gaspésie/Îles de la Madeleine	1
12 – Chaudière-Appalaches	1
13 - Laval	1
14 – Lanaudière	1
15 – Laurentides	1
16 – Montérégie	2
17 – Centre-du-Québec	0

Tableau 3.3. Répartition des participantes en fonction des Centres de femmes.

Régions du Québec	Centre de femmes	Nombre de participantes
02 – Saguenay/Lac-St-Jean	CF Au Quatre-Temps	1
03 – Capitale Nationale	CF Basse-Ville	6
	Centre ressource pour les femmes de Beauport	1
04 – Mauricie	CF de Shawinigan	5
06 – Montréal	R des Centres de femmes	6
	Centre de solidarité lesbienne ⁴³	2
08 – Abitibi-Témiscamingue	CF Entre-Femmes	5
	CF du Témiscamingue	1
09 – Côte-Nord	L'Alliance des femmes	1
11 – Gaspésie/Îles de la Madeleine	Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspé	1
12 – Chaudière-Appalaches	Centre-femmes de Bellechasse	1
14 – Lanaudière	Avec des ailes	1
15- Laurentides	Carrefour des femmes du Grand Lachute	1
16- Montérégie	Entr'Elles Granby	1

Finalement, nous avons voulu voir la distribution des participantes en fonction de leur âge, ce qui nous a permis de constater que la moyenne d'âge, calculée à partir des renseignements fournis par trente-sept (37) des quarante-cinq (45) participantes, est de 48,6 ans (voir tableau 3.4).

⁴³ Le Centre de solidarité lesbienne n'est pas membre de l'R des Centres de femmes mais bénéficie du financement en tant que tel.

Tableau 3.4. Répartition des participantes en fonction de leur âge

Tranches d'âge	Nombre de participantes
30-34	3
35-39	3
40-44	8
45-49	6
50-54	9
55-59	2
60-64	1
65-69	4
70-74	1
indéterminé	8

L'absence de jeunes féministes dans la vingtaine nous a questionnées lors de l'analyse. Où sont-elles? Est-ce que les événements de la Marche mondiale des femmes en 2000 et en 2005 étaient trop lointains pour qu'elles puissent y avoir participé et avoir envie d'en discuter? Sont-elles membres des Centres de femmes du Québec? Ces réflexions restent sans réponse élaborée mais doivent être prises en considération dans la lecture des résultats d'analyse.

CHAPITRE 4

DE LA PIQÛRE DU *PAIN ET DES ROSES* À LA VOLONTÉ DE MARCHER LE MONDE...

Nous abordons maintenant le premier chapitre d'analyse de la thèse se basant sur les entretiens que nous avons conduits et sur certains écrits analytiques. Comme nous l'avons mentionné précédemment, une des prémisses de la présente recherche doctorale est la volonté de créer des ponts, des dialogues, de se retrouver au carrefour de plusieurs angles. Ce chapitre est le premier d'une analyse en quatre perspectives des expériences liées à la participation des Centres de femmes à la Marche mondiale des femmes. Cette façon d'organiser les données, de rendre compte et d'analyser les récits des femmes, s'est avérée la plus proche et la plus adaptée à la multidimensionnalité des expériences des femmes. Les chapitres 4 à 7 proposent différents angles pour regarder le même objet, quatre façons de mettre en lumière différents aspects d'une même expérience ou d'un même événement, révélant ainsi la richesse des récits des participantes.

Le présent chapitre analyse les conditions d'émergence de la Marche mondiale des femmes à travers les yeux des participantes à la recherche. Qu'est-ce qui a poussé les femmes du Québec à vouloir passer du local – et du national – vers le mondial? Comment expliquer l'émergence de la Marche mondiale des femmes au Québec : l'émergence de l'idée même de la Marche mondiale, de l'intense motivation et force de mobilisation qui ont suivi l'appel aux femmes du Québec à mettre en œuvre le projet? Dans le cadre de cette thèse, nous explorons ces questions du point de vue des femmes impliquées de près ou de loin dans les Centres de femmes du Québec. Ces points de vue sont aussi alimentés par les réflexions de certaines militantes du mouvement des femmes ou encore de femmes qui ont été impliquées directement

dans l'organisation des marches. Pour ce chapitre en particulier, on note une surreprésentation de citations des femmes leaders de la Marche du pain et des roses et de la Marche mondiale des femmes. En effet, le côté historique et l'analyse de la conjoncture ont particulièrement été abordés par ces femmes qui étaient à l'origine du projet et impliquées dans ses premières organisations.

4.1 Marcher du local au mondial. La Marche du Pain et des roses.

Nous avons précédemment abordé, dans la problématique (chapitre 1), les conditions d'émergence de la Marche mondiale des femmes d'un point de vue mondial. L'analyse des entrevues réalisées avec les participantes nous permet de confirmer les liens, établis par certaines auteures entre la Marche du pain et des roses et la Marche mondiale des femmes (MMF) (Dufour et Giraud, 2004 ; Dumont et Toupin, 2003 ; David et Belleau, 2000). Rappelons que la Marche du pain et des roses était au départ une initiative de la Fédération des femmes du Québec qui a eu lieu en 1995. Pour l'occasion, 850 femmes ont marché en parcourant 200 km à travers différentes villes et villages du Québec pendant dix jours afin de porter, en final au parlement de Québec, neuf revendications de lutte contre la pauvreté (Dumont et Toupin, 2003 ; CNFCPV, 2001 ; Miles, 2000).

Les ancrages entre le mouvement des femmes du Québec, la Marche du pain et des roses et la Marche mondiale des femmes sont très clairement identifiés, tel que mis en lumière auparavant par Dufour et Giraud (2004). La Marche du pain et des roses, puis la Marche mondiale des femmes sont des initiatives québécoises et cette donnée historique est reconnue.

D'abord, les Québécoises, on est à l'origine de ça. J'espère que ça n'a pas l'air prétentieux de dire ça mais quand même, on l'a proposé à Beijing puis ça découlait de notre expérience Du Pain et des Roses. Ça fait qu'en quelque part... Puis le Secrétariat international était au Québec. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Mais tu sais, je sentais toute cette effervescence [Marche du Pain et des roses], comment ça avait stimulé le mouvement des femmes [québécois], comment ça avait été un événement rassembleur, puis bien il me semble que je voyais que quelque chose extraordinaire pouvait arriver si on faisait la même affaire sur toute la planète. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Pour de nombreuses participantes, la Marche du pain et des roses a été un événement fort et marquant.

Bien moi j'ai participé à Du pain et des Roses, je me souviens que j'étais sur les Plaines quand les marcheuses sont arrivées. Ça, c'est un moment de ma vie que je n'oublierai jamais parce que l'émotion était vraiment palpable, tu sais quand tu sens l'énergie, c'était vraiment ça. C'est comme, les femmes sont arrivées, les marcheuses, il y a eu comme un cri dans la foule... (Travailleuse 1 CF Basse-Ville, Capitale Nationale)

La Marche du Pain et des roses se présente, pour une majorité de participantes, comme un événement déclencheur d'une volonté spontanée – comme allant de soi – de répéter ou de maintenir une expérience marquante d'action collective et de solidarité mais en lui donnant, cette fois-ci, une dimension mondiale. Non seulement veulent-elles poursuivre l'expérience mais elles veulent aller plus loin et revendiquer plus fort.

Fait que oui, là déjà la piqûre est partie de là. Oui, la Marche mondiale vient de là, mais ma piqûre personnelle aussi pour la Marche mondiale des femmes est vraiment partie en 1995 à Québec. Où est-ce que ça a fait : "Wow! Il ne faut pas que ça s'arrête ici! Il faut le vivre à nouveau!" Puis c'est sûr qu'on ne s'attendait pas à ce que ça prenne une envergure mondiale, mais ... Quand l'idée est sortie, oui, Wow! Quelle belle idée! (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Moi je dis que ça s'inscrit dans une continuité pour les Centres, en tout cas pour la plupart des Centres, dans la continuité de 1995. Sans aucun doute. C'était comme... ça a eu un effet crescendo, qui était fort, puis là c'était avec les femmes du monde entier. Fait que c'était... Oui, ça on l'a dit souvent : "so-so-solidarité avec les femmes du monde entier !" (Odile Boisclair, travailleuse R des Centres de femmes, Montréal/Laval)

En effet, une grande majorité des participantes abordent spontanément la Marche du Pain et des roses comme le commencement, littéralement comme les premiers pas qui ont mené à la Marche mondiale des femmes.

Nous autres, moi je viens de la Gaspésie/Les Îles, il y avait deux participantes en 1995, à la Marche du Pain et des Roses et c'est vraiment là où, en tout cas, on a allumé. [...] 1995, on a commencé à marcher puis on n'a pas arrêté depuis. (Solange Désilets, travailleuse CF Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspésie, Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine)

L'enthousiasme des femmes face à la Marche du pain et des roses et leur volonté de répéter et d'élargir l'expérience peuvent, selon nous, s'expliquer par la pertinence et la justesse de l'action organisée et des activités qui accompagnaient les marcheuses pendant les 10 jours de la Marche, mais aussi par le succès organisationnel et par les réponses gouvernementales positives aux revendications (Dumont et Toupin, 2003 ; David et Belleau, 2000).

Il est intéressant d'observer que pour certaines, la Marche mondiale des femmes s'est présentée comme une occasion de « rattraper » le fait qu'elle n'avait pas participé à la Marche du Pain et des roses, une occasion de joindre le mouvement.

Ah! Moi tout de suite, ça m'a emballée [la Marche mondiale des femmes], parce que je me souviens, avant d'aller au Centre de femmes, le communautaire, je ne connaissais pas tellement. Je ne connaissais pas tellement les groupes de femmes non plus, mais j'avais vu la Marche du pain et des roses à la télévision. [...] Je me disais "Mon Dieu! J'aurais aimé ça être avec ces femmes-là." Fait quand ça s'est proposé pour la Marche mondiale, bien c'est sûr que là j'étais emballée, et je voulais y participer, je voulais être avec les femmes. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Pour d'autres, les deux marches sont si étroitement reliées, la continuité tellement évidente, que les souvenirs sont fusionnés. Une participante raconte que sa participation aux deux marches étaient très semblable en 1995 et en 2000.

Mais pour moi, ça participe d'une seule et même affaire, sauf que l'autre fois, c'était juste plus large. Mais c'est la même chose, surtout que moi je l'ai vécu de façon semblable. Je veux dire, moi, je n'ai pas participé dans les trucs internationaux, ça fait que, comment dire, mon expérience est la même. Moi, j'ai toujours été là en tant que personne au niveau local, fait que dans les deux, c'est la même chose, pour moi. Que ce soit un ou que ce soit l'autre, ce que j'ai fait, ce n'est pas différent. (Michèle Modin, militante, Montérégie)

En effet, dans les deux cas dans sa localité, il s'agissait d'organiser le parcours et l'accueil des marcheuses en plus de planifier des activités festives et militantes en lien avec les marches. Cette perspective est intéressante parce qu'elle nous donne une première information sur le caractère local de l'expérience de la Marche mondiale des femmes, pour cette participante mais aussi pour plusieurs autres qui, nous le verrons plus tard, ont vécu localement leur lien avec le mondial.

4.2 Les fondations laissées par la Marche du Pain et des roses

4.2.1 Une lutte commune pour des groupes diversifiés

Plus qu'un événement de visibilité marquant, la Marche du pain et des roses a permis, selon les participantes, une première « solidarisation » ou nous pourrions dire de « désilorsation » - sortir des « silos » des problématiques pour lutter collectivement autour de revendications communes - des groupes de femmes du Québec depuis plusieurs années. En effet, la Marche du pain et des roses unissait pour la première fois les différents groupes et leurs luttes spécialisées (ex. violence conjugale, violence sexuelle, santé, etc.) autour d'enjeux plus larges.

Le fait de faire la Marche en 1995, [...] a montré que c'était intéressant, enthousiasmant de mobiliser les femmes de chez nous, donc pourquoi pas : on a des choses tellement en commun. Fait que plutôt que de tabler sur nos différences, c'est comme on a des trucs en commun, on lutte, nos luttes se rejoignent sur un paquet d'affaires. Entre autres : pauvreté et violence! Fait que pourquoi pas toutes travailler ensemble? [...] Je pense

que dans ce contexte sociopolitique et économique-là de mondialisation, et suite à une première expérience nationale enthousiasmante et tout ça, même si les résultats [...] sont assez mitigés dans le sens que tu as des résultats qualificatifs qui sont intéressants en termes de solidarité et tout ça. En termes de résultats économiques par rapport aux revendications? C'est sûr que ça prend du temps. (rire) Il faut être bien patiente! Mais en fait, que oui, c'était possible. Ça a dit que c'était possible cette idée folle-là. Ça a fait bien "Pourquoi pas? On essaie..." (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Je pense que c'était dans l'enthousiasme aussi qu'elle créait et qu'avait généré la Marche du pain et des roses. [...] Parce que jusqu'à 1995, ça faisait quand même plusieurs années qu'il n'y avait pas eu nécessairement de mobilisation féministe publique de masse! Une présence dans la rue. Et une action commune aussi à l'ensemble du mouvement des femmes. [...] Et je pense qu'avec la Marche du pain et des roses, c'était une des premières ... Non, j'exagère peut-être? Ce n'est sûrement pas une des premières, mais c'était à tout le moins pour les années quatre-vingt-dix un moment où on créait effectivement une action commune qui dépassait les problématiques, qui dépassait les groupes en fait. (Diane Matte, travailleuse leader MMF, Montréal)

Nous pouvons tisser ici les premiers liens avec la notion de coalition abordée précédemment à partir des travaux de plusieurs auteures dont Janet M. Conway (2004), Chantal Mouffe (2001), Diane Lamoureux (1998, 1997) et Colette St-Hilaire (1994). En effet, en se rassemblant au-delà des revendications particulières pour s'unir autour d'un projet de revendication commun – l'amélioration des conditions de vie des femmes et la juste distribution des richesses – les femmes du Québec ont vécu un moment de coalition qui les a sorties de leur fonctionnement habituel, c'est-à-dire à travers un travail de luttes divisé selon les problématiques. Elles ont ainsi ressenti une nouvelle force qui vient à la fois de leur diversité et de leur capacité à se concentrer sur une lutte politique commune. Et cette force a porté fruit, en effet, la Marche du pain et des roses a reçu des réponses plutôt favorables des instances gouvernementales interpellées malgré un contexte sociopolitique et économique défavorable ainsi que des transformations des modèles de gouvernance entraînées par la mondialisation.

4.2.2 Des ponts entre le féminisme et la solidarité internationale

La participation de femmes d'autres pays est un des événements de la Marche du pain et des roses dont l'importance servira d'appui aux événements qui suivront (Beaulieu, 2006 ; Verdière, 2002). Des femmes étaient au Québec dans le cadre d'un événement international pour les femmes de la francophonie sur l'économie sociale organisé par Relais-Femmes⁴⁴ et certains groupes de coopération internationale. Selon Manon Massée (travailleuse leader MMF, Montréal), à ce moment « les féministes avaient déjà une vision internationalisée de l'économie ». C'est ainsi que ces femmes d'autres pays ont eu l'occasion de participer à la Marche du pain et des roses, ce qui venait ajouter une perspective transnationale à un événement ancré dans le local ou le national de par son organisation et ses revendications.

Alors, il y a quelque chose là-dedans d'extrêmement intéressant. Il y avait des femmes de l'Amérique du Sud, de l'Afrique qui sont venues marcher avec nous pour lutter contre la pauvreté au Québec. C'est assez original. [...] Alors, déjà 1995 revêtait une dimension internationale. (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal).

La présence de ces femmes d'autres pays n'était pas un hasard mais semble révéler une nouveauté dans les habitudes du mouvement des femmes québécois. Certaines femmes des organisations de coopération internationale établissaient déjà des liens entre le féminisme, les conditions de vie des femmes et la solidarité internationale, mais dans le cadre des activités des « comités femmes » de leurs groupes. Le mouvement des femmes québécois, ses discours et ses actions, étaient alors très peu teinté des réflexions sur les questions mondiales portées parallèlement dans cet autre réseau. Les deux milieux se fréquentaient en bon voisinage mais sans fréquentes

⁴⁴ Relais-femmes est un organisme féministe de formation, de recherche et de concertation qui œuvre à la transformation des rapports sociaux dans une perspective de développement et de diffusion de nouveaux savoirs et de renouvellement des pratiques. Pour plus d'information : <http://www.relais-femmes.qc.ca/>

interactions. La possibilité de marcher avec des femmes d'autres pays à la Marche du pain et des roses a donc été très appréciée et significative pour l'événement de 1995.

Écoute bien, quand tu viens de Matane et que tu as une fille du Pérou qui vient te raconter la pauvreté extrême qu'elle vit et qui te dit, ça on tourne la page parce que aujourd'hui, je suis venue marcher avec vous parce que vous vivez de la pauvreté. Il me semble que ça ouvre quelques espaces. [...] Ça ouvre une couple de neurones, ça aussi! (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)

La Marche du Pain et des roses et la présence des femmes venues de l'international a créé une opportunité d'établir des ponts entre les féministes du mouvement des femmes québécois et celui de la coopération internationale qui ont permis, entre autres, d'établir certaines fondations nécessaires à la mise en œuvre de la Marche mondiale des femmes. Un tremplin et un élan où les idées d'élargissement sont exprimées et testées. En effet, les premières idées de la Marche mondiale des femmes ont été partagées lors de la Marche du pain et des roses, avec les québécoises mais aussi avec les femmes d'autres pays afin de ressentir les premières impressions qui se sont avérées positives.

Et pendant qu'on organisait la Marche [du Pain et des roses], dans une conversation, Manon [Massé] et moi, [...] on est les deux premières qui ont parlé de l'idée d'essayer de proposer pour 2000 une Marche mondiale des femmes. [...] Et donc de cette idée-là, on a commencé à en parler autour de nous. On en parlait entre autres, avec des femmes qui étaient ici de d'autres pays. [...] Avec certaines on a parlé plus avant de cette idée de proposer aux mouvements de femmes à travers le monde de faire une action similaire pour l'an 2000. Et tout de suite ça a été l'enthousiasme très grand. (Diane Matte, travailleuse leader MMF, Montréal)

L'ouverture sur les questions internationales s'est fait, pour d'autres participantes, lors du suivi de la Conférence parallèle à la 4^e Conférence mondiale sur les femmes de l'ONU à Beijing en 1995 où une délégation québécoise s'était rendue après la Marche du Pain et des roses. La participation ou le récit de cet événement a été, pour

certaines participantes, le déclencheur d'une nouvelle ouverture sur le monde et d'une volonté d'action mondialisée.

Mais il y a aussi, je devrais dire, parce que moi quand je suis revenue de Beijing, j'avais représenté l'R des Centres de femmes et j'ai fait le tour de plusieurs centres de femmes. [...] J'avais fait un petit diaporama, puis là je parlais de l'expérience de Beijing puis à chaque fois que je parlais de l'atelier... Il y avait des femmes, parce qu'il y avait eu une bonne couverture médiatique de la conférence des femmes, c'était au mois d'août, c'était favorable à ça. Je me rappelle, une femme m'avait montré son *scrapbook*, elle avait tout copié les articles. Ça avait, pour beaucoup de participantes, ouvert sur le monde cette conférence de Beijing. [...] Et quand j'arrivais, puis je disais : "On pourrait continuer par le projet de la Marche mondiale des femmes.". Fait que ça s'est fait tout doucement. La Marche du pain et des roses, Beijing n'est pas étranger à ça. La tournée que j'ai pu réaliser à travers les Centres. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Puis c'est le soir qu'on l'avait fait puis c'est rare aussi qu'on fait un café-rencontre le soir [...] Elle [travailleuse d'un Centre de femmes] était venue nous parler de son voyage en Chine [à Beijing pour la conférence parallèle à la 4^e conférence mondiale sur les femmes]. Elle était venue nous parler comment ça c'était passé à l'ONU. Bien tout le Sommet sur les femmes, évidemment, pas à l'ONU mais c'était un sommet de l'ONU quand même. Et moi, j'étais fascinée par son récit parce que... on avait vraiment conscience qu'il y avait des féministes ailleurs aussi. (rire). Ça a l'air un peu bizarre de dire "Bien oui, c'est vrai, les Chinoises aussi sont féministes." (rire). Non mais, tu sais, tu ne conceptualises pas ça nécessairement dans ton quotidien. Les Arabes aussi sont féministes puis les Australiennes avec. Y'en a là-dedans. Fait que j'avais comme conscientisé ça entre autres puis quand est arrivée l'idée de la Marche... (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

4.2.3 Une nouvelle compréhension du contexte socio-économique

Pour plusieurs participantes, la Marche du Pain et des roses, les activités reliées (ex. la Conférence parallèle à la 4^e conférence mondiale sur les femmes de l'ONU) et la combinaison des deux analyses – féminisme et solidarité internationale – ont été le point de départ d'une réflexion approfondie sur le contexte socio-économique, d'une

conscientisation des enjeux de la mondialisation et des impacts sur les conditions de vie quotidiennes et locales des femmes.

Et c'était ma première rencontre internationale de ma vie [Conférence parallèle à la 4^e Conférence mondiale sur les femmes de l'ONU]! [...] J'ai eu des conférences qui m'ont vraiment bouleversée. Tout le discours, infrastructure, ajustements structurels au Sud, versus nous, on était en plein dans les suites de l'ALÉNA, les... Toute la révision des programmes sociaux, puis on voyait des pendents, comme des liens que je faisais que je n'avais pas fait au Québec. Bref, c'est certainement une rencontre qui a changé ma vie comme militante, comme femme. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Au Québec, les femmes constatent les impacts du néolibéralisme : les choix politiques des gouvernements sont influencés par une vision de plus en plus pointue du rôle de l'État et de l'économie, minimisant le rôle de l'économie à participer au bien-être de l'ensemble de la société. Le discours sur les dangers de l'accroissement de la dette et le « déficit zéro » est très présent et justifie d'importantes coupures dans les programmes sociaux.

Je dirais aussi que déjà en 1995, même si on a fait des gains assez substantiels, je pense qu'on voyait qu'on frappait un mur. Frapper un mur pas littéralement à ce moment-là, mais c'était au moment où le déficit zéro est venu, pas longtemps après. [...] Le système économique disait "non" et en fait démantelait, commençait le démantèlement de façon assez substantielle d'un réseau de solidarité étatique. (Alexa Conradi, travailleuse leader MMF, Montréal)

Il faut comprendre aussi que tout ça s'inscrivait dans un contexte : 1998, c'est Seattle, se sont les jeunes qui se battent contre l'Accord multilatéral d'investissements et là, pour beaucoup d'entre nous, on découvre qu'on n'est plus dans le capitalisme ordinaire. (Françoise David, travailleuse leader MMF, Montréal)

Les Québécoises réalisent que leurs analyses sociopolitiques, leurs actions et leurs rapports avec leurs interlocuteurs habituels (les différents paliers de gouvernement) ne sont plus adaptés à la nouvelle réalité mondialisée.

Puis je dirais, dans l'évolution des choses entre 1995 et 2000, puis depuis 2000, disons une désillusion croissante de façon exponentielle, et aussi une impression très, très, très forte [...] que dans les hautes instances là où on achemine nos revendications, on se fout de nous, on rit de nous. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Bien d'abord je pense qu'en premier lieu, c'est un manque d'écoute au niveau politique. Les femmes faisaient des revendications, on n'avait pas d'écoute. "Oui, vous êtes fines, vous êtes belles, vous êtes bonnes !", mais c'était tout. Donc je pense que ça, ça a été l'élément déclencheur : "On va sortir en gang ! On va montrer qu'on est là ! Puis qu'ils vont nous écouter !" (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie).

Il faut se rappeler qu'en 1995 c'était pour le Québec à tout le moins, probablement pour le mouvement des femmes, puis peut-être le Québec en entier, le début de la réalisation de l'impact du néolibéralisme. [...] Et donc il y avait aussi probablement dans le mouvement des femmes une meilleure compréhension du fait qu'on ne pouvait plus continuer à juste regarder ce que notre gouvernement fait ou ne fait pas. Mais également le contexte dans lequel les gouvernements à travers le monde travaillaient et avec l'agenda néolibéral c'est de décortiquer qu'est-ce que ça voulait dire : Quels étaient les tenants et aboutissants de cette philosophie ou cette idéologie du néolibéralisme? Et si on revient aussi avec le patriarcat, etc. Donc ça a été pour nous l'occasion de vraiment, je dirais, déborder jusqu'à un certain point d'un féminisme plus axé sur des problématiques, ou plus axés sur des revendications plus traditionnelles, si on peut dire du mouvement des femmes. (Diane Matte, travailleuse leader MMF, Montréal)

Ainsi, les femmes prennent conscience des impacts de ce que Fenneke Reysoo, anthropologue néerlandaise et Christine Verschuur, anthropologue de Genève (2003b : 13) identifient comme « un déplacement du pouvoir vers des instances différentes, à une perte de pouvoir à certains niveaux et à l'accroissement de pouvoir de nouveaux acteurs ». Ces changements dans les rapports de pouvoir entraînent des modifications aux structures et aux processus décisionnels, à la nature et au rôle de l'État. En découle aussi de nouvelles inégalités entre les hommes et les femmes et une réduction des possibilités d'exercer son pouvoir (Reysoo et Verschuur, 2003b). Pour Reysoo et Verschuur (2003b : 14), non seulement la mondialisation modifie les

structures et ébranle les rapports de pouvoir mais, de façon paradoxale, elle permet aux citoyennes et citoyens de « saisir de nouvelles opportunités ». Les participantes à la recherche témoignent de cette nouvelle opportunité comme d'une nécessité. En effet, leur compréhension nouvelle des enjeux sociopolitiques et économiques liés à la mondialisation s'accompagne d'une prise de conscience de la nécessité de nouvelles stratégies de résistance et de lutte, de nouvelles alliances avec les femmes d'autres pays.

Puis c'était une sorte de suite très logique pour moi, dans un contexte où on devenait de plus en plus conscientes en 1995 de la mondialisation. On a tendance à penser que c'est plus tard que ça. Mais déjà on avait une conscience que des phénomènes, ce à quoi... ceux contre quoi on luttait, à quelque part, étaient des phénomènes mondiaux. Et qu'il fallait s'unifier avec des femmes qui avaient des envies de lutte aussi. (Alexa Conradi, travailleuse leader MMF, Montréal)

Oui! Il faut faire quelque chose! Oui!". Ici au Québec, les politiques néolibérales battaient leur plein avec déficit zéro, virage ambulatoire. Fait qu'il y avait comme un moment là à saisir. Puis pour ce qui est de créer quelque chose d'international, bien je pense que ça devenait plus clair pour certaines à ce moment-là que ces politiques-là arrivaient ici comme des matraques mais que c'était partout. Fait qu'il y a une affaire de timing. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

4.3 Le développement de l'idée de la Marche mondiale des femmes

L'idée du projet de la Marche mondiale des femmes prend donc directement ses assises dans l'expérience de la Marche du pain et des roses, une action collective très significative pour les femmes du Québec. Après avoir tâté le terrain auprès de femmes du Québec et d'autres pays de façons officieuses, un premier appel de mobilisation autour d'un projet mondial est tenté lors de Conférence parallèle à la 4^e Conférence mondiale sur les femmes de l'ONU (1995) où des féministes québécoises avaient organisé un atelier sur la Marche du pain et des roses et le projet d'une marche mondiale des femmes.

Alors on te dit : « Bien on inscrit un atelier "Projet Marche mondiale des femmes" [atelier dans le cadre de la conférence parallèle à la 4^e Conférence mondiale sur les femmes de l'ONU à Beijing]. [...] On a parlé du projet de la Marche mondiale, de la Marche du pain et des roses, puis on finissait là-dessus. Moi j'ai été très partie prenante de cet atelier-là et je me sentais très responsable et comme investie d'une mission! [...] Et à chaque jour, nous on habitait à Beijing puis la Conférence des femmes, la conférence parallèle je parle, moi je n'ai pas participé à la conférence officielle, j'étais dans la conférence parallèle. Il y a 35 000 femmes, c'était quand même un happening extraordinaire! Et à chaque jour on faisait au moins une heure aller, une heure retour, d'autobus, pour aller à Huairou la petite ville où avait lieu le forum. Bien moi je m'assois avec une femme, puis je lui parlais du projet. Puis moi je ne parle pas anglais, les filles riaient de moi, mais j'étais investie d'une mission! Comprends-tu? J'y croyais tellement! Puis là je prenais des cartes d'affaires, puis les femmes me regardaient avec un air de dire : "Elle est complètement folle cette fille-là! C'est qui?". "Qui était-on au Québec?". (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Par la suite, les féministes québécoises reçoivent, de la part des femmes ayant participé à cet atelier sur la Marche mondiale des femmes, le mandat de faire avancer l'idée et se mettent à emprunter les réseaux internationaux pour rejoindre les femmes du monde. Toutefois, en 1995, tout est apprendre, à créer pour ce projet : développer une analyse féministe altermondialiste, apprivoiser les réseaux Internet et les connaissances informatiques qui n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui, consolider et créer de nouveaux réseaux de communication avec les femmes du monde.

Alors là les filles sont revenues de la rencontre de Beijing, en disant : "À Beijing on a lancé l'idée et nous sommes responsables de relancer l'idée.". Alors c'était l'idée de pauvreté et violence, les deux sujets qui se tiennent. Patriarcat, capitalisme, des idées qui se tiennent. On n'était pas trop versée, hein! On était des femmes dans le travail quotidien, pas trop universitaires! Pffff! Bien alors on a commencé à lire! Et moi je ne savais même pas utiliser l'ordinateur! (Ana Maria D'Urbano Seghezze, militante, Montréal)

Cette transformation dans les pratiques, motivée par la volonté de diffuser et « tester » l'idée d'un projet de Marche mondiale des femmes en l'an 2000 a aussi été

un élément contextuel déterminant à la réalisation de la MMF. Une des premières étapes significatives de la Marche a été l'envoi, en 1996, d'environ 500 lettres d'invitation, à ce qui deviendra la 1^{ière} rencontre internationale de la Marche mondiale des femmes en 1998, à différents groupes à travers le monde (Giraud et Dufour, 2010, Decarro, 2003 ; Verdière, 2002 ; Giraud, 2001). L'objectif était de tester la pertinence et l'accueil des femmes des autres pays à l'idée d'une Marche mondiale des femmes. Cette lettre faisait aussi le constat des impacts du néolibéralisme sur les conditions de vie des femmes mais aussi sur les transformations des structures qui limitaient maintenant les dialogues possibles entre les femmes et les États. La nécessité d'approfondir une analyse commune entre femmes du monde et de mettre en place de nouvelles stratégies d'action et de résistance étaient au cœur de l'appel lancé.

Et c'est clair que la lettre [proposition d'un projet de Marche mondiale des femmes] a été écrite après le 4 juin 1995 [fin de la Marche du Pain et des roses], donc on savait aussi les réponses du gouvernement et c'était clair dans les réponses du gouvernement que c'était le néolibéralisme qui parlait. [...] Donc les réponses nous indiquaient ou nous confirmaient en fait, que au niveau de la lutte contre la pauvreté à tout le moins, on ne pouvait pas tabler strictement à interpeller notre gouvernement. Qu'il fallait aussi mieux comprendre l'interdépendance aussi des pays, de plus en plus, et mieux comprendre cette vision économique qui nous étouffe toutes. Tous et toutes particulièrement. Donc, c'était dans cet esprit-là aussi qu'on a lancé cette première lettre-là avec une compréhension ou une façon d'interpeller les mouvements des femmes ailleurs dans le monde. En disant qu'on a besoin de travailler de façon plus étroite si on veut vraiment offrir un front commun pour résister effectivement à ce néolibéralisme et au patriarcat de toutes sortes... dans tous ces habits. (Diane Matte, travailleuse leader MMF, Montréal)

Au départ, l'objectif fixé pour déterminer la pertinence d'enclencher le travail sur la Marche mondiale des femmes et la 1^{ière} rencontre internationale de 1998 était d'espérer obtenir les réponses de dix (10) pays sur trois (3) continents différents. « *On a été dépassées par les femmes du monde* » (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal). En effet, c'est environ 140 représentantes issues de soixante-cinq (65) pays qui se rencontrent à Montréal et qui déterminent ensemble les dix-sept

(17) revendications pour l'élimination de la pauvreté et de la violence faite aux femmes (Verdière, 2002).

La Marche mondiale des femmes et l'altermondialisme

La présence d'une analyse internationalisée de l'économie et une critique du libéralisme est définitivement présente avant même la fin de la Marche du pain et des roses, ce qui témoigne des débuts d'analyses renouvelées qui inscriront le mouvement des femmes québécois dans les premières réflexions et actions altermondialistes dès 1995.

[L]a conclusion de 1995 et le leitmotiv de la Marche mondiale, c'est qu'il faut mondialiser la lutte. (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)

Ces analyses altermondialistes ont donné lieu à la Marche mondiale des femmes, considérée, par certaines participantes, comme une des actions initiales du mouvement altermondialiste, au même titre que les manifestations de Seattle en 1999 ou que le Sommet des peuples, rencontre parallèle au Sommet des Amériques à Québec en 2001.

Fait qu'on a été vraiment dans la naissance, c'est vraiment né en même temps. [...] Ce sont les mêmes impulsions et intuitions politiques que la naissance du mouvement altermondialiste en fait [...] Tu sais, c'était avant les forums sociaux, mondiaux [mobilisation de la MMF dans les locaux de l'OMC en 2000], je pensais vraiment que c'est une des ou la première grande mobilisation internationale contre la mondialisation. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

[C]e qui est différent des Seattle et autres, c'est la composante violence faite aux femmes, là-dedans. [...] Ces réseaux-là n'en parlent pas du tout. Et ce qui était intéressant c'était comment c'étaient les groupes des pays du Sud qui ont dit aux organisatrices de la Marche "Pas juste pauvreté". Ils ont fait cette rencontre-là. Ça, je trouve ça vraiment fascinant dans cette histoire. (Alexa Conradi, travailleuse leader MMF, Montréal)

Et l'intention de s'inscrire dans la mouvance altermondialiste était volontaire : prévoir des actions mondialisées mais aussi transmettre une analyse féministe altermondialiste, prenant en compte une compréhension du capitalisme en lien avec le patriarcat, aux femmes de la base du mouvement des femmes du Québec. C'est ainsi que dans la foulée des réflexions et de l'organisation de la Marche mondiale des femmes, une tournée des groupes de femmes du Québec, membres de la Fédération des femmes du Québec, a été réalisée afin de donner des formations sur les enjeux économiques, politiques et sociaux de la mondialisation.

Alors la rédaction de la plate-forme politique [de la Marche mondiale des femmes] pour moi, c'était un grand, grand effort, et j'ai mis toute mon énergie là-dedans. [...] Comment on fait comprendre aux femmes les liens entre la structure internationale et le mouvement des femmes au Québec? Fait que c'était comme je te dis ma préoccupation essentielle, que les notions complexes soient simplifiées, parce que si on les fait complexes c'est exprès pour que les gens ordinaires comme toi et moi ne comprennent pas. [...] La mondialisation et la Marche mondiale des femmes en l'an 2000. C'était ça un petit peu mon idée, la présentation de la Marche, le néolibéralisme, les acteurs de la mondialisation, les liens avec les revendications en lien avec la violence et les revendications en lien avec la pauvreté. [...] Quand je l'ai écrit, j'ai donné des cours moi-même pour comprendre l'État providence, les différentes structures, donc je trouvais que c'était fondamental qu'on s'inscrive dans l'historique du temps et que la Marche s'inscrive à l'intérieur de la lutte contre la mondialisation. (Ana Maria D'Urbano Seghezzeo, militante, Montréal)

Ces paroles de militantes viennent rejoindre les observations d'Isabelle Giraud et Pascale Dufour (2010) sur les alliances très solides et précoces de la Marche mondiale des femmes avec un mouvement altermondialiste dans ses premiers balbutiements.

4.3.1 Le nouveau millénaire et Internet

Qu'on le veuille ou non, l'idée de changer de millénaire – le millénarisme – a toujours eu ses effets sur l'imagination humaine. Et elle l'a certainement eu chez les femmes du mouvement des femmes québécois.

Bien, il y a la mondialisation, il y a internet. Il y a l'an 2000 aussi. Je pense que les femmes voulaient s'inscrire dans l'histoire du passage de l'an 2000. Mais je ne sais pas si c'était tout réfléchi ça, cette affaire-là. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Puis c'est sûr que l'idée du deuxième millénaire, d'entrer dans un troisième millénaire, symboliquement c'était intéressant aussi. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

D'une part, l'idée du nouveau millénaire permettait d'en rêver – pourquoi pas pour l'an 2000? – et d'autre part offrait l'occasion de saisir l'opportunité, saisir la symbolique et l'imaginaire pour alimenter le projet.

Tu sais, historiquement chaque passage de millénaire amène ses euphories puis je pense que pour Diane [Matte] et moi, c'était vraiment un bon timing. Se dire... C'est les grandes organisations internationales qui mènent le monde, donc pourquoi pas, au croisement du nouveaux siècle, [...] utiliser l'imaginaire humain pour faire en sorte d'imposer une perspective féministe mondiale. (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal).

Un dernier élément contextuel fréquemment abordé par les participantes est le commencement de l'utilisation de l'Internet pour tisser des liens efficaces et rapides avec les femmes du monde. Les groupes de femmes commençaient à peine à se familiariser avec cette nouvelle technologique que plusieurs ne maîtrisaient pas encore. Et malgré tout, les femmes se sont rapidement approprié cette nouvelle technologie de communication.

Bien moi je me souviens, en fait, que, à cette époque-là, c'était tellement comme merveilleux en ce sens que, venait avec la révolution d'Internet, le fait qu'on puisse se réseauter mondialement. Parce que veut, veut pas,

Internet [...] a eu une grand influence sur la possibilité de réseauter les femmes dans le monde. Fait que moi, quand on a parlé de faire une Marche mondiale des femmes avec ce réseautage possible-là, c'était comme une forme d'utopie. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

4.3.2 Les particularités du mouvement des femmes québécois

Selon plusieurs participantes, le projet de Marche mondiale est devenu possible, entre autres aussi, parce qu'il a été initié par les femmes du Québec, et ce pour différentes raisons. D'abord, selon plusieurs, le mouvement des femmes québécois était « *mûr* », « *rendu là* », « *avait les bases assez solides* » pour initier et prendre le leadership du projet de Marche mondiale.

Sans être notée chronologiquement, selon moi, c'est l'aboutissement de l'expertise de notre mouvement qui était rendu là. [...] On est compétentes, les femmes dans le mouvement. [...] On détient des expertes... je n'aime pas toujours le mot experte parce que, en lien avec notre base d'unité, on veut démystifier ça. Mais, en quelque part... je devrais peut-être plutôt dire des spécialistes... On a suffisamment acquis d'expérience pour en arriver à être capable d'avoir d'aussi grandes initiatives, de vouloir relever d'aussi grands défis. (Travailleuse, CF Shawinigan, Mauricie)

Une participante explique le parcours historique qui a permis de se rendre jusqu'à ce niveau d'expérience et d'assurance à travers la grande contribution de la Fédération des femmes du Québec, regroupement qui existe depuis 40 ans et qui a alimenté et mobilisé les femmes du Québec de façon significative.

[...] Puis la Marche du pain et des roses a été réalisée parce qu'il y avait la Fédération des femmes du Québec, qui existe maintenant depuis 40 ans. Qui n'était pas un groupe d'action collective, qui a pris un virage important quand il a réalisé la Marche du pain et des roses. [...] De faire en sorte que le mouvement des femmes soit un mouvement d'action collective de défense des droits, mais on a toujours appuyé les luttes [...]. Puis on a tiré acquis de tout ça, et ce qui a été un point marquant c'est [...] de coller tout ça ensemble et de puiser sa force là-dedans et de se poursuivre. [...] Mais ça a été la consolidation d'un mouvement d'action. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Une autre souligne la capacité du mouvement des femmes québécois à innover, à créer et à profiter du succès qu'a représenté la Marche du pain et des roses pour aller encore plus loin.

[S]i la Marche mondiale des femmes a pris son origine au Québec c'est qu'il se passe quelque chose, il y a quelque chose qui est perçu par les Québécoises et qui n'est pas perçu par d'autres ou il y a une capacité d'innover qui est inhérente aux Québécoises. (Membre, CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

La structure et la grande organisation du mouvement des femmes québécois ont aussi été des arguments soulevés par plusieurs participantes, permettant un réseautage et des budgets particulièrement importants et fondamentaux pour l'organisation d'actions collectives de l'ampleur de la Marche mondiale des femmes.

Puis en plus on pouvait compter sur un réseautage solide au Québec, et nous pouvions compter sur de très nombreuses militantes travailleuses aussi. Et les groupes pouvaient libérer les filles. Et on a pu trouver du financement pour réaliser ça. Dans bien des pays du monde, c'est impossible à concevoir que tu puisses... Je ne sais plus combien au total on a levé de fonds, sur plusieurs années! Mais ça a été pas loin du million! [...] Mais on était bien organisées. Puis avec des filles d'expérience! Une expérience incroyable, *backée* par des grandes organisations aussi. [...] Tout ça a joué. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Finalement, quelques participantes ont abordé le positionnement sociopolitique du mouvement des femmes québécois, peu connu et peu associé à des enjeux hégémoniques, impérialistes ou colonialistes.

Parce qu'on était Québécoises, qu'on n'était pas confrontantes, on n'étaient pas... [...] Le Québec n'était pas perçu comme hégémonique, menaçant. On avait un bon réseau de coopérantes à travers tous les ONG qui avaient un point de vue féministe, les religieuses aussi. Nous, on a des religieuses féministes assez radicales merci! Qui avaient aussi leurs entrées un peu partout! [...] On n'était pas connu dans le fond! Fait que c'est ça! (rire). Et c'est pour ça qu'on a réussi à le faire. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

C'était toujours accueilli avec beaucoup d'intérêt, c'est un peu comme si [...] on n'avait pas de visée impérialiste sur le mouvement des femmes jamais. On arrivait avec une idée comme ça, qui était porteuse. Les revendications, les gens s'y retrouvaient dans ça, puis il y avait de la place pour ce qu'elles voulaient faire. [...] La seule exigence qu'on avait c'est que ça ne soit pas des partis politiques qui gèrent ça. Donc on voulait que ça soit une action citoyenne non partisane pour justement se rassembler autour de revendications qu'on pensait communes à l'ensemble des femmes de la planète. Puis c'était bien accueilli. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

4.3.3 Le temps est bon

De la majorité des entrevues ressort une impression partagée par les participantes que c'était le bon temps, un moment propice étant donné la conjoncture économique, politique et sociale.

[C]'était une conjoncture très favorable qui a permis qu'on initie le projet, que les femmes nous répondent, ça, c'est parce qu'on tombait dans la conjoncture, en plein dedans! (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Les femmes engagées dans le mouvement des femmes québécois commençaient à saisir les enjeux nouveaux de la mondialisation néolibérale et à observer la détérioration de leurs possibilités d'action à l'échelle régionale et nationale. La Marche mondiale des femmes devenait une opportunité de tenter d'autres formes de solidarités et d'actions.

Ça a tombé pile. On n'aurait pas pu être plus pile en termes de *timing* si on avait choisi [...] parce que le monde était prêt, le monde comprenait. Elles avaient soif de travailler sur des affaires par rapport à la mondialisation puis de répondre à la mondialisation néolibérale par la mondialisation des solidarités féministes. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Les actions proposées par la Marche mondiale des femmes étaient, selon une participante, un habile mélange entre l'expérience passée et de nouvelles

propositions, donnant ainsi une impression de savoir-faire mélangée à la possibilité d'innover.

Il y avait comme un moment à saisir, il y a eu des filles qui ont eu une intuition géniale, puis qui ont lancé quelque chose qui était en même temps pareil puis en même temps différent. [...] Mais d'après moi, il y avait comme des éléments un petit peu plus familiers, d'affaires déjà un petit peu connues, mélangées avec des affaires nouvelles [...] mettons des répertoires d'action qui n'avaient pas vraiment été appliqués dans un contexte international avant. Un genre de re-brassage d'éléments nouveaux puis d'éléments familiers, de re-contextualisation et tout ça, pour faire quelque chose de vraiment qui collait comme à l'époque, qui collait au moment historique, qui collait comme à ce qui était disponible à ce moment-là comme force, comme militance, comme idée. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

Le projet arrivait au bon moment, venait répondre à différents besoins ressentis par les femmes du Québec et du monde et voulait s'organiser sur des bases capables de rassembler le plus grand nombre de groupes de femmes malgré les différences de points de vue et d'orientation.

Moi je pense que cette idée-là en soi était géniale, elle est arrivée au bon moment, elle était de la chaire autour de ces revendications-là. Elles étaient suffisamment universelles, entre guillemets, pour qu'à peu près toutes les femmes s'y retrouvent. Les femmes progressistes en particulier, les femmes de la base, il y en avait pour tout le monde dans ça. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

Les Québécoises à l'origine de la Marche mondiale des femmes ne portaient de rien, sauf de la flamme d'une très forte conviction qui transparaît dans les discours des participantes à la recherche. On sent bien qu'elles étaient emballées par le projet et toujours à la recherche de la moindre occasion pour le faire valoir et le rendre concret à la plus grande échelle possible.

4.4 Synthèse analytique

En résumé, pour les participantes, la bonne idée, rassembleuse, serait arrivée au bon moment. L'analyse des données de ce premier chapitre nous permet de positionner les débuts de la Marche mondiale des femmes dans la conjoncture politique, économique et sociale. Le projet de Marche mondiale des femmes ayant été initié par les Québécoises dans les suites de la Marche du Pain et des roses, nous pouvons ici présumer des premières motivations des femmes du Québec, notamment de celles impliqués dans les Centre de femmes, à se joindre activement cette organisation transnationale émergente.

Les femmes du Québec ont donc pris conscience des déséquilibres de pouvoir entraînés par la mondialisation néolibérale (Reysoo et Verschuur, 2003b) et de la dissolution des possibilités de parlementer avec l'État – ici les paliers de gouvernement fédéral et provincial – en tant qu'interlocuteur dans un dialogue visant l'amélioration des conditions de vie (Brunelle, 2005, 2003 ; Mellucci, 1997). On sent bien dans le discours de certaines participantes, surtout celles qui ont porté le leadership des premiers instants de la Marche, cette conscience du déplacement des luttes vers l'espace mondial dont parle Sidney Tarrow (2000).

La Marche mondiale des femmes s'inscrit au départ comme une volonté des femmes du Québec – et celles du monde – de s'inscrire comme interlocutrices dans ce nouvel espace mondial. On pourrait parler ici d'une opportunité politique, saisie par les femmes, pour accéder à de nouveaux espaces de contestation. Toutefois, la Marche mondiale des femmes n'est pas une réponse à un événement précis ou une décision politique visant les femmes, ce qui positionne le projet en dissonance avec les perceptions d'opportunité politique de plusieurs auteurs (Della Porte et Tarrow, 2005 ; Smith, 2004 ; Naples et Desai, 2002b ; Tarrow, 2000). La Marche mondiale des femmes s'inscrit davantage, au départ, dans la volonté de reprendre une expérience positive, la Marche du pain et des roses, mais de le faire cette fois-ci de

façon mondiale, étant donné le contexte sociopolitique et économique... et de le faire la conscience enrichie du constat de la nécessité de mondialiser les luttes pour provoquer et mettre en œuvre les transformations sociales souhaitées.

La perspective de Reysoo et Verschuur (2003) nous semble une première piste intéressante pour comprendre les motivations initiales derrière la Marche mondiale des femmes : la mondialisation néolibérale, en décomposant et recomposant autrement les règles, les rapports de pouvoir, les espaces de contestation et de délibération et les possibilités de dialogue entre les États et les citoyens, permet aux individus et aux groupes de saisir de nouvelles opportunités pour s'inscrire autrement dans cette nouvelle composition.

Pour Sydney Tarrow (2000), l'émergence de mouvements transnationaux de solidarité n'est pas une nouveauté. En effet, si on pense spécifiquement aux organisations internationales de femmes, celles-ci – incluant les femmes du Québec – n'ont pas attendu la récente mondialisation néolibérale pour voir le jour et se développer (Druelle, 2006 ; Dumont, 2005 ; Desai, 2002). Toutefois, la conjoncture politique et économique des quinze (15) ou vingt (20) dernières années a entraîné la transformation de réseaux déjà existants ou la création de nouveaux, toujours à partir des liens créés précédemment, afin de saisir des opportunités favorisant l'action contestataire dans l'espace politique mondial (Tarrow, 2000). C'est ainsi que les femmes à l'origine de la Marche mondiale des femmes ont exploité les réseaux déjà établis (ex. les comités femmes des organisations de coopération internationale, les rencontres parallèles aux Conférences internationales de l'ONU, etc.) pour faire la proposition d'une nouvelle organisation transnationale regroupant des groupes de femmes de la base et axée sur l'action collective et la solidarité.

Les travaux de Sonia Alvarez (2000) sur les différentes logiques qui sous-tendent l'activisme international nous interpelle ici. Comme nous l'avons vu précédemment, la logique qu'elle nomme « internationalist identity-solidarity » semble faire écho au

projet de la Marche mondiale. En effet, cette logique vise une solidarité mondialisée de personnes marginalisées (ici les femmes) et qui partagent des idéaux d'égalité, de justice, d'autonomie, etc. On se rapproche aussi de la notion d'opportunité culturelle de Doug McAdam (1994) où le sens de l'action accordé par les personnes est primordial et permet l'élaboration d'un nouveau cadre de référence pour mieux comprendre et réinterpréter leur situation et se mobiliser sur de nouvelles bases ancrées dans les valeurs, les idéaux, les aspirations et les pratiques des membres du mouvement. Toutefois, nous nuancions en avançant, à l'instar de Beaulieu (2006), que bien que la solidarité devient un facteur aussi important que les réponses aux revendications, la solidarité ne devient pas une fin en soi, un simple plaisir d'être ensemble. La solidarité s'inscrit ici comme une stratégie de changement (Beaulieu, 2006) ou encore comme une incarnation des alternatives aux problèmes identifiés dans la société (Mc Adam, 1994). Cette expérimentation d'une solidarité qui reconnaît la diversité et les divergences, qui tente de s'organiser à travers des structures horizontales qui permet une diffusion du pouvoir et des moyens, et qui vise le changement social à plus large échelle nous semble intimement reliée à notre perception des solidarités comme voie d'action de l'inclusion. L'expérimentation à plus petite échelle des propositions pour un projet de société inclusive plus large.

Ces réflexions permettent une meilleure compréhension de l'émergence de la Marche mondiale et situe dans le temps et le contexte sociopolitique la participation des femmes impliquées dans les Centres de femmes à cette organisation transnationale. Nous en explorerons d'ailleurs davantage la pertinence dans les chapitres à venir.

CHAPITRE 5

LES CENTRES DE FEMMES DU QUÉBEC ET LA MMF

Dans le chapitre précédent, comme première perspective analytique, nous avons observé les contextes social, politique et économique nous informant sur les conditions d'émergence de la Marche mondiale des femmes au Québec. Nous allons maintenant nous pencher spécifiquement sur la participation des femmes des Centres de femmes, mettant de l'avant les paroles des travailleuses, militantes et participantes des Centres de femmes.

5.1 Intérêts et motivations

*Un peu comme je te disais tantôt quand certaines femmes ou groupes de femmes disaient : "Il ne faut pas manquer ça. Regarde! Ça ne repassera plus sur cette Terre cet événement-là! Il faut en être!"
(Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)*

Une fois la décision prise de se lancer dans l'organisation de la Marche mondiale des femmes en Assemblée générale annuelle de la Fédération des femmes du Québec, un appel aux femmes du Québec a été lancé. Comment les Centres de femmes ont-ils réagi à cet appel?

Tout d'abord, une chose ressort de l'ensemble des entrevues réalisées dans le cadre de cette recherche : Malgré certaines réticences dont nous discuterons plus loin dans le texte, l'idée d'une Marche mondiale des femmes en l'an 2000 semble susciter, même encore aujourd'hui à travers les souvenirs, de grands enthousiasmes, des élans de toutes sortes.

5.1.1 Un élan ancré dans l'expérience

Une partie de cet élan n'arrivait pas de nulle part. Il était alimenté, comme nous avons pu le constater, par cette réussite d'organisation et de mobilisation qu'avait été la Marche du Pain et des roses.

Je me rappelle aussi qu'on était très mobilisées à l'idée, en 97, 98, 99, je ne sais plus trop là, à l'idée de faire quelque chose pour l'an 2000, le passage de l'an 2000 puis se rapprocher des femmes du monde. [...] Pour nous ça allait de soi, me semble-t-il puis même pour l'R ou le coco [comité de coordination], en tout cas, je n'ai pas le souvenir qu'on ait hésité ou qu'on s'est posé la question. J'ai plutôt le souvenir que "Hey ! On va faire quelque chose pour l'an 2000 !" Bon, faut choisir nos revendications. On était *boostées* par 95 parce qu'on avait quand même eu des réponses. En tout cas, plus que d'habitude. Ça fait que... Puis les filles revenaient de Beijing aussi, avec l'idée qui avait été semée là-bas... Fait que, me semble qu'on s'est pas posé la question "On embarque-tu ou pas ?". (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Cette réussite venait mettre fin, selon une participante, à une période plus difficile pour le mouvement des femmes du Québec à la fin des années 1980 et début des années 1990.

Au début des années 90, le mouvement des femmes était extrêmement morose. Tu sais, si on refait la toile de fond, il y en a d'autres qui ont dû te la faire, mais ça faisait 8-9 ans qu'on était sous un gouvernement libéral qui nous avait fait chier. On venait de vivre "Un Québec féminin pluriel" où là, enfin, il y avait eu un rassemblement des forces féministes, de toutes les forces féministes, pour se dire "Bon, ben c'est quoi le projet de société qu'on porte?". Tu comprends, on avait beaucoup d'éléments dans notre pack-sac et Du pain et des roses... C'est comme si "Un Québec féminin pluriel" est venu nous rappeler que quand on s'assoit ensemble, même si on est lesbiennes, des sœurs de la congrégation machin truc, même si on est femmes immigrantes, avec les femmes autochtones et les femmes assistées sociales, on est capables de se donner un projet commun de société. Ça fait que déjà on avait eu une belle réussite en 1992 et là, Du pain et des roses c'est une réussite d'action. (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)

Les femmes des Centres de femmes sont non seulement fières et énergisées par la Marche du pain et des roses, mais elles savent aussi qu'elles ont les capacités de s'engager dans la réalisation d'une marche de plus grande envergure, d'une marche mondiale.

Nous aussi, on a participé à du Pain et des Roses en 95 qui a été comme un démarreur à ce grand projet solidaire-là. En fait quand on est revenues au Centre après la marche du Pain et des Roses, on [...] s'est dit "Mon Dieu qu'on est solidaires! Hey, on est capables, une gang de filles!". Puis c'était... L'enthousiasme nous a gagnées, je me rappelle. On s'est dit "Si on pouvait contaminer les femmes du monde. Et en plus on a les moyens de le faire, nous, en Amériques du Nord, en somme. Ça serait-tu assez le fun que ça parte du Québec." Puis là, c'était comme... L'engrenage était parti, on était gonflées à bloc, gonflées d'aplomb pour l'an 2000. (Nancy Malher, travailleuse CF Carrefour des femmes du Grand Lachute, Laurentides)

5.1.2 Un élan vers le monde

La dimension internationale du projet de Marche mondiale des femmes a interpellé et motivé plusieurs des participantes qui avaient « *besoin de savoir ce qui se passait ailleurs* » (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale Nationale), envie d'une ouverture vers le monde.

Je dirais que le fait que c'était mondial aussi. Je pense que c'était une première, c'était quelque chose d'assez spécial. C'était cette ouverture-là sur les autres groupes de femmes, partout sur la terre, je pense que c'était une motivation qui était, qui venait beaucoup encourager. [...] Ici dans notre région en tout cas, c'était vraiment extraordinaire, la solidarité, l'énergie, la volonté de s'impliquer, c'était fou. Bien c'était fou, c'était fou, le fun là! (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Je pense que ça faisait déjà un bout de temps qu'on avait le désir de se rapprocher des femmes du monde, tu sais, je veux dire du monde entier. On avait des petites expériences personnelles ici et là, des démarches différentes, un intérêt aussi mais je pense que ça a été pour nous l'occasion d'essayer de mettre ça ensemble. (Solange Désilets, travailleuse

CF Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspé, Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine)

Bien moi je pense qu'on en a pris conscience en 1995. Mais elle a été décuplée en 2000, je te dirais. Parce qu'il y avait [...] effet d'entraînement. Là, les femmes voulaient participer! Comprends-tu? Ça voulait marcher! [...] Ça voulait se renseigner! Écoute, on parlait des conventions internationales, c'est une ouverture que jamais on n'aurait été capable de... C'est quelque chose au niveau éducation populaire. (France Bourgault, travailleuse R des CF, Montréal)

Cet élan vers le monde ne se limitait pas à une envie d'en savoir plus mais répondait aussi à un désir de s'allier avec les femmes du monde.

Bien le sentiment de solidarité qu'on peut éprouver à partager la même oppression que d'autres femmes qui nous entourent. En 1995, c'étaient les femmes du Québec, c'étaient les femmes que je découvrais dans d'autres parties de ma propre région. Hein! En 2000, c'était avec les femmes de partout sur la Terre. Et il y a eu des moments, des prises de conscience c'est certain. (Membre, CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

5.1.3 Un élan ancrée dans un désir de changement social

Les motivations des travailleuses et des membres des Centres de femmes se situent aussi à un autre niveau, celui-ci de l'ordre des convictions profondes et relié à des désirs profonds, comme par exemple, celui de changer le monde.

Bien la première fois que j'en ai entendu parler [de la Marche mondiale des femmes], je travaillais comme bénévole au Centre de femmes, puis non, ça a été vraiment un élan. Ça a été aussi un élan en région aussi, je dirais. Les femmes étaient motivées puis on avait vraiment le goût de changer le monde, en fait. [...] Ce que je vois c'est qu'autour des mobilisations pour les Marches, ou la Marche, la fierté des femmes qui y participent au Centre, ça, je pense que c'est la plus grande... le plus grand changement ou le plus grand [...] plaisir de voir les femmes, comment elles ont l'impression de faire quelque chose pour changer le monde ou la fierté qu'elles ont de participer. (Danielle Brassard, travailleuse, CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

5.1.4 Un élan encouragé par les leaders des CF

Un des éléments émergeant des entrevues est la fréquence avec laquelle certaines leaders du mouvement des femmes sont nommées par les travailleuses et les membres des CF, notamment Françoise David qui occupait le poste de présidente de la Fédération des femmes du Québec (FFQ) après avoir été travailleuse à l'R des Centres de femmes et de Michèle Asselin, travailleuse, à l'époque, à l'R des Centres de femmes et auparavant dans un Centre de femmes de Montréal. On peut penser aussi à Sandra Trottier qui a été aussi travailleuse à l'R des Centres de femmes et à Manon Massé, travailleuse aussi dans un Centre de femmes. Le fait que plusieurs des leaders de la Marche mondiale des femmes soient issues des Centres de femmes ou de leur regroupement (l'R des Centres de femmes) semble avoir eu un effet d'entraînement.

Mais je pense aussi que ça c'est venu, ou ça a été stimulé aussi par les instances décisionnelles, puis bien, par une équipe de la permanence. Veux, veux pas, dans un regroupement, il y a comme un mouvement d'influence, il y a des idées qui viennent de la base, puis qui remontent, puis il y a une partie des idées qui descendent qui sont insufflées peut-être plus par des membres de la permanence, des membres du conseil d'administration, qui sont peut-être plus près du cœur du projet, puis qui font même un travail d'éducation qui redescend. [...] Donc, je pense que c'était un beau projet pour les Centres. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

De plus, à l'R des centres de femmes, on connaissait Françoise David, qui était la présidente de la Fédération des femmes, tout ça, on était très près. Pour nous c'était vraiment une leader, Françoise David, donc on n'a pas eu aucune objection à embarquer avec elle, on savait que c'était pour être très, très bon. Puis c'était surtout pour la force que ça donnait auprès des instances politiques, pour donner une force plus grande. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie).

Bon, Françoise David était à l'époque quelqu'une qui est très mobilisatrice, rassembleuse par rapport aux Centres de femmes et tout ça. Donc, c'est sûr que le centre a été interpellé aussi par notre Regroupement, c'est comme "Bon là, ça s'en vient. Les filles impliquez-

vous. ". Ça allait de soi, c'est comme ça ne pouvait pas aller autrement. Ça nous appartient de s'impliquer à cette cause-là. [...] Ça venait de soi, puis avec l'information qui descendait du Regroupement aussi, bien sûr. (Johanne Alarie, travailleuse, CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

5.1.5 Un élan «qui allait de soi»

À travers tous les témoignages, certaines participantes ont raconté avoir été animées d'un enthousiasme quasi inconditionnel pour la Marche mondiale des femmes dès le moment où elles ont été informées du projet.

C'était certain, tout de suite, oui, oui, oui! On participe! On allait faire la Marche, puis on se rendait à New York puis on se faisait tout. Tout ce qu'il y avait à faire on le faisait! Peu importe ce que ça impliquait, puis on ne savait même pas à ce moment-là, combien de temps ça allait nous prendre. On ne savait même pas combien ça allait nous coûter. On était une gang de filles, puis bon, si on part un mois, on part un mois, puis si ça nous coûte 5 000 piastres, ça nous coûte 5 000 piastres! "On y va! Go!" (rire) [...] On était emballées! Vraiment emballées! Puis après ça, bon, ça s'est dessiné tranquillement, on a su ce que ça allait donner, fait que c'était certain, certain! Peu importe ce que ça allait donner puis on embarquait, on s'était dit qu'on le faisait jusqu'au bout! (Line Charbonneau, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Thémiscamingue)

Ça allait de soi. Je pense qu'on ne pouvait pas passer à côté. C'est sûr qu'il y a des eu des discussions mais je pense qu'on ne s'est pas trop posé la question. (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

5.2 Réticences

Si plusieurs ont été animées par un enthousiasme instantané, d'autres ont plutôt ressenti des réticences mettant en question le réalisme de réalisation du projet dont on pouvait déjà dire qu'il serait d'envergure.

Dans quoi on s'est embarquées, à quelque part ? [...] C'est aussi de l'inconnu, c'est du développement. Comme je dis, parfois tu te lèves le matin : la page est blanche puis faut que tu bâtisses, faut que tu développes, faut que t'organises. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Puis à la fin du discours et tout ce qu'il y avait eu en avant du Parlement [Marche du pain et des roses], là, il me semble que ça me résonne encore dans la tête, puis Françoise David disait : "Bon la Marche mondiale en l'an 2000!", j'ai dit : "My God! Attends une petite minute! Ça ne marche pas de même!" (rire) [...] Bien ouais! T'sais je me disais "attend!"... parce que je trouvais ça très, très, très gros. (Travailleuse 3 CF Basse-Ville, Capitale Nationale)

Bien moi rapidement, c'est tout de suite après du Pain et des roses, en 1995, où là Françoise David avait pris la parole, puis avait dit, parce qu'il y avait des femmes de d'autres pays, en 1995, qui avaient marché. Et ça avait comme dans leur esprit surgit une Marche mondiale. Une Marche mondiale des femmes. Puis moi rapidement je me suis dit : "Ah! Tabarnouche encore de l'organisation!", parce qu'on sortait là d'une grosse organisation, une grosse mobilisation au Québec, mais quand même on avait investi les Centres de femmes, parce que j'étais travailleuse à l'époque d'un Centre de femmes. Beaucoup, beaucoup de temps. Et bien là, on s'est dit : "2000, ok, 2000 ça nous laisse quand même au-dessus de 4 ans, pour mobiliser les troupes.", mais c'est ça qui m'est venu en premier. (France Bourgault, travailleuse R des CF, Montréal)

Le projet pouvait être tentant mais suscitait tout de même des questionnements quant à sa faisabilité, aux moyens d'y parvenir.

Bon il était resté certaines amertumes de 1995, parce que je me rappelle très bien une rencontre [...] où une des marcheuses faisait rapport de l'évolution des travaux du comité régional, qui avaient commencé à se réunir pour voir comment, quelles couleurs prendraient la participation de la région. Et [...] disait : "On embarque dans l'organisation de la Marche de l'an 2000 si et uniquement si on obtient un support financier pour payer une travailleuse à plein temps là-dessus." [...] Ça avait été tout fait sur le bras de bénévole puis des travailleuses du Centre de femmes en 1995 qui y avaient laissé leur peau. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

D'autres réticences sont plutôt reliées à l'efficacité du projet dans la perspective où ça devait être d'abord et surtout une action portant des revendications concrètes.

Mais avec le résultat de la Marche de 1995, puis toute l'énergie que moi j'avais mis, je trouvais qu'on avait bien peu gagné, et celle en 2000, je me

disais : "Bof ! Est-ce que ça va changer quelque chose ?" (Danielle Brassard, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Bien moi, ça n'a pas été fort, en tout cas. [...] Ça nous amène à quoi? On va vers où? Ça, je me rappelle, que je m'étais posée ces questions-là. Même si j'avais participé intensivement à l'organisation de cette Marche-là. J'étais aux premières loges, mais là je trouvais que bon, on s'en va où? C'est quoi tous les objectifs de ça? (France Bourgault, travailleuse R des CF, Montréal)

De façon plus générale, une ancienne travailleuse de l'R des Centres de femmes rappelle que la motivation pouvait varier d'un Centre à l'autre.

Dans toutes les régions, [...] il y a des Centres qui sont plus centrés, plus actifs au niveau de l'action collective, de la mobilisation citoyenne, etc. Il y a des Centres qui sont plus concentrés sur les services et ces Centres-là vont peut-être être plus réticents à embarquer dans une affaire de même parce qu'ils ne sentent pas équipés pour faire la job de mobilisation, d'éducation citoyenne, etc. Alors des fois, bien ça peut apparaître moins alléchant, je te dirais. (Sandra Trotter, travailleuse R des CF, Montréal)

Les récits des participantes à la recherche soulèvent en général peu de réticences en lien avec le projet de la Marche mondiale des femmes, l'enthousiasme étant, pour la majorité, la réaction première. Toutefois, des réticences beaucoup plus marquées sont apparues suite aux événements de 2000 et en préparation de ceux de 2005. Nous les aborderons davantage dans le chapitre 6 « Répercussions et opportunités ».

5.3 Contributions des Centres de femmes du Québec

Le fait de s'impliquer dans l'organisation et dans les activités de la Marche mondiale des femmes semblait « aller de soi » pour une grande majorité des femmes gravitant autour des Centres de femmes. Nous avons vu que les motivations des participantes pouvaient être reliées à différents élans, notamment en lien avec la Marche du pain et des roses et les répercussions qu'elle a pu avoir sur l'expérience, l'analyse, la motivation et les capacités d'action.

La présente section met en lumière l'intime relation entre la participation des Centres de femmes et leur mission, leurs revendications, leurs valeurs, leurs structures ainsi que leurs pratiques.

5.3.1 Affinités entre les missions et les revendications

L'analyse des verbatims a permis de faire ressortir les affinités entre les mandats et objectifs des Centres de femmes et ceux de la Marche mondiale des femmes. En fait, ce qui ressort des entrevues, c'est à quel point les femmes des Centres ont fait le rapprochement entre les deux. Et ce point de vue a été exprimé tant par les femmes impliquées au niveau national (les travailleuses de l'R, de la FFQ et de la MMF), que par les travailleuses et des membres des Centres de femmes (CF).

Pour certaines, c'est la mission élargie des Centres et leur intérêt pour l'ensemble des enjeux généraux de la condition des femmes, – contrairement à d'autres groupes spécialisés dans des problématiques plus spécifiques de violence ou de santé –, qui expliquent leur grande implication dans la Marche mondiale des femmes.

Alors que la mission des Centres est très ouverte donc par définition, elle, justement, embrassait l'ensemble des préoccupations de la Marche. Fait que ça, ça a été très important. (Josette Catellier, travailleuse R des CF, Montréal)

Tandis que les Centres de femmes, on touche plus de façon globale la condition féminine... Puis je pense que le volet de nos actions collectives est peut-être plus marqué que dans d'autres groupes de femmes. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

D'autres participantes soulignent que le projet de la Marche mondiale des femmes cadrerait dans les trois volets de la mission des Centres de femmes : les services d'aide, l'éducation populaire et l'action collective (surtout les deux derniers).

Ça allait de soi dans le sens que c'était logique comme événement. [...] Ça faisait partie de notre mandat d'éducation populaire, notre mandat de

promotion des femmes. C'était autour de nos revendications, l'amélioration des conditions de vie des femmes, qui est notre mission à la base. (Travailleuse 2 CF Basse-Ville, Capitale Nationale)

Les revendications contre la pauvreté des femmes et contre la violence faites aux femmes seraient, pour certaines participantes, le point d'ancrage entre les Centres de femmes et la Marche mondiale.

Les Centres de femmes ont un mandat, un de leurs objectifs c'est de contrer la pauvreté des femmes, puis c'est un des objectifs de la Marche aussi la pauvreté. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Les luttes contre la violence puis la pauvreté, c'est un combat perpétuel, donc on ne peut pas ne pas adhérer à la cause, ne pas y croire puis vouloir du changement, puis vouloir aussi côtoyer les réalités des autres femmes dans le monde. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Cette affinité entre les missions et les revendications était indispensable à la participation des Centres de femmes. Une participante explique comment un projet qui ne va pas dans le sens de la mission du Centre de femmes ne serait pas pris en compte.

Les Centres de femmes, on a trop de job. Moi, mon travail au quotidien, [...] c'est d'accueillir à chaque jour, des femmes qui sont, je ne dirais pas, victimes, mais qui mangent les contrecoups du système. Fait que c'est sûr que si la FFQ fait des actions, mais je ne vois pas que ça va dans le sens que ça arrête. Bien regarde, moi, comme Centre, je n'aurais aucun intérêt d'aller là. (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)

Pour certaines participantes, les affinités étaient tellement importantes que la participation à la Marche mondiale des femmes n'était pas une opportunité, mais une responsabilité.

Parce que de par définition, puis de leur mission, encore une fois, je pense que les Centres se sont sentis interpellés, puis avaient à se sentir interpellés. [...] En tout cas, je leur voyais une responsabilité là-dedans parce que pour moi c'est important, les Centres ont à faire un job

d'éducation citoyenne, de mobilisation citoyenne. [...] Ça leur fournissait, je trouve, un beau tremplin pour le faire, un projet rassembleur et tout le kit. Fait que ça aurait été étonnant que les Centres ne s'impliquent pas là-dedans. Ou en tout cas, plutôt décevant, parce que il me semble qu'il y avait là, encore une fois, quelque chose d'intéressant, pour stimuler la citoyenneté, la participation à la citoyenneté femme, que les Centre rejoignent en particulier. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Précédemment, nous avons abordé le rôle d'influence des leaders de la Marche mondiale des femmes – souvent étroitement en lien avec les Centres de femmes – sur les élans et la participation des Centres de femmes. Les dernières données mises en lumière nous permettent de supposer que la question de l'affinité entre les missions et les revendications des Centres de femmes et de la Marche mondiale n'est, au départ, pas seulement une coïncidence. En effet, on compte parmi les instigatrices et les organisatrices de la Marche mondiale des femmes un grand nombre de femmes issues des Centres de femmes. On peut supposer que le travail et l'implication de ces dernières à la mise en branle du projet de Marche mondiale des femmes, aient été teintés des valeurs, de la culture, des analyses et des savoirs (être et faire) des Centres de femmes.

Toutefois, une fois enclenché, le projet de la Marche mondiale des femmes devenait collectif à l'ensemble des groupes du mouvement des femmes du Québec mais aussi des groupes de femmes des différents pays participants. Quels rôles ont occupés les Centres de femmes?

5.3.2 Les jambes, les bras, les piliers et les abeilles... des actrices sur le terrain

Selon l'ensemble des participantes rencontrées, les Centres de femmes jouent un rôle central dans l'organisation de la Marche mondiale des femmes. Les images sont parlantes. Pour certaines, les Centres de femmes « *étaient les bras de la Marche* » (Sandra Trottier, ex-travailleuse R des CF, Montréal), « *les abeilles ouvrières* » (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie) ou encore « *la cheville* »

ouvrière de la Marche mondiale des femmes » (Michèle Asselin, ex-travailleuse R des CF, Montréal).

Au niveau de nos membres, les participantes au Centre, on a été perçues comme étant plus politisées aussi. Donc, un peu plus responsables du sort des femmes localement, tant de nos participantes, de nos membres que des autres groupes de femmes aussi. On a été beaucoup le pilier [...] au niveau de l'organisation de toutes les activités. Ça a été très lourd. Puis on a gardé comme ce statut-là localement. Tant au niveau de la municipalité, des autres groupes de femmes, on est comme la ressource féminine chez nous. (Sophia Cotton, travailleuse CF Entr'Elles Granby, Montérégie)

Le rôle des Centres de femmes au Québec semble si important pour certaines qu'elles affirment que la Marche n'aurait pu avoir la même ampleur sans leur travail de mobilisation.

Moi je dirais c'est l'expertise terrain des Centres de femmes qui s'est reflétée, d'abord dans les revendications. Puis aussi on a quand même beaucoup mobilisé! À l'époque, il y avait peut-être une centaine de Centres de femmes, imagine le nombre de personnes qu'on a mobilisées. (Travailleuse 1 CF Basse-Ville, Capitale Nationale)

Et moi je dirais [...] je ne suis pas certaine si les Centres n'avaient pas été les piliers, s'il y aurait eu autant de participation. Moi, je serais portée à dire "non" parce qu'on a travaillé très, très fort et il y a eu vraiment une énorme participation. (Travailleuse CF, Côte-Nord)

En plus de la mobilisation, les Centres de femmes sont associés à l' « enracinement » ou à l' « incarnation » de la Marche mondiale des femmes dans le terrain. Les Centres de femmes semblent avoir permis à la Marche mondiale des femmes au Québec de rester connectée aux réalités quotidiennes des femmes du Québec. Cette contribution provient, selon certaines participantes, de la présence et de l'implantation des Centres de femmes dans leur région et leur communauté.

Parce que c'est elles qui rencontrent des femmes dans le quotidien, ce sont les Centres de femmes qui sont un lieu d'appartenance, ce sont les Centres de femmes qui pouvaient rencontrer les femmes dans les centres

d'achat. Vraiment qui sont le pôle dans les quartiers, les petites villes, les villages, donc ça a été vraiment l'enracinement du projet. Ça c'est évident, c'est évident, c'est pour ça aussi qu'ils ont été si impliqués. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Et j'ai depuis 1995, vraiment découvert que le Réseau des Centres de femmes à travers le Québec, premièrement est enraciné partout. Dans le plus petit bled, le grand Nord du Québec, dans le fin fond de l'Estrie, Mégantic. [...] Et ce réseau-là, donc dans son grand enracinement rejoint une grande diversité de femmes. (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)

S'ils sont implantés et reconnus dans leur communauté, les Centres de femmes constituent aussi des lieux d'ancrage pour les femmes de leur communauté. Certaines participantes mettent aussi en lumière les espaces d'appropriation du pouvoir, de solidarité et de citoyenneté que représentent les Centres de femmes.

On est les pépinières de leaders féministes. Il me semble. C'est sûr qu'on est des pépinières de démocratie puis de citoyenneté. De madames "tout le monde", là. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

5.3.3 Le travail d'éducation populaire

L'éducation populaire fait clairement partie des missions des Centres de femmes et on peut clairement sentir, à travers l'analyse des verbatims, la grande importance donnée à ce volet de leurs activités. Dans le cadre de la Marche, ils ont porté le mandat de « *traduction* » des outils de la Marche mondiale des femmes (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal), de vulgarisation afin de « *mettre une action à des pensées intellectuelles* » (Nancy Malher, travailleuse CF Carrefour des femmes du Grand Lachute, Laurentides).

Fait que les outils sont extraordinaires. [...] je suis d'accord avec toi. Sauf que ça prend une traduction pour les amener à la base. [...] Fait que c'est sûr qu'un texte comme ça [La Charte mondiale des femmes pour l'humanité], ça demande un certain niveau d'aisance à la lecture, mais voilà pourquoi les Centres de femmes sont beaux! C'est que nous autres, notre job comme animatrice, c'est ça à la longueur d'année. [...] C'est de

dire : "Bien on va remâcher ça, on va trouver une façon dynamique, avec des outils d'éducation populaire, pour faire en sorte qu'une complexité comme l'économie soit simple comme bonjour pour les filles." (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)

Je suis très fière du mouvement des Centres de femmes parce que je crois que notre préoccupation a été d'aller chercher les femmes et la base, et de mettre une action à des pensées intellectuelles. C'est ça qu'on a réussi à faire. On a mis en branle... Notre force a été dans l'action et d'impliquer les gens. On a effectivement vulgarisé et fait du travail de tête pour essayer de mettre ça dans notre langage. [...] Et je suis convaincue que ça n'aurait pas eu la même couleur, je pense que ça n'aurait pas eu la même portée. [...] Il faut que ça aille le langage de la base pour pouvoir émerger sur quelque chose, non pas le contraire. (Nancy Malher, travailleuse CF Carrefour des femmes du Grand Lachute, Laurentides)

Ainsi, un des objectifs portés par les Centres de femmes était de rendre visibles les liens entre l'analyse développée par la Marche mondiale des femmes, les revendications, l'aspect international et la vie de tous les jours. En fait, non seulement de les rendre visibles mais de permettre aux femmes de les comprendre.

Puis les revendications aussi. On a fait beaucoup de dîner-causeries, de cafés-rencontres, toutes sortes d'activités pour les divulguer, partager les revendications. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Fait que ça, je pense que les femmes oui, je pense que les femmes voient le lien, que de façon universelle malheureusement, il y a des choses qui sont pareilles. Elles sont pareilles de fond, qui vont s'exprimer de façons différentes, dans chacun des pays, mais cette oppression-là que les femmes vivent, elle est partout. Ça, je pense que les participantes le voient que ce sont les femmes qui sont les plus pauvres, peu importe le pays. [...] Fait que ça les femmes sont capables de faire des liens assez facilement. Puis c'est sûr qu'on est là aussi comme personnes favorisant ces prises de conscience-là. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Ce travail d'éducation populaire demande du temps et de la créativité.

Moi j'ai vu à travers le Québec des femmes, des filles qui étaient créatives sur toutes sortes de façons de rendre ça accessible aux femmes. [...] Il y

avait vraiment une variété, de moyens d'éducation populaire, une créativité très, très grande. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Bien c'est que la Marche est présente dans toutes les régions d'une façon ou d'une autre. Puis c'est fou des fois la créativité qu'elles [les femmes des groupes] vont avoir dans les actions qu'elles vont faire. [...] Tu sais, comme la pièce de théâtre en 2005, en Gaspésie! [...] C'est complètement *buzzé* ce qu'elles ont fait avec la Charte [une pièce de théâtre]! (Barbara Legault, travailleuse leader MMF, Montréal)

Mais malgré tous les efforts mis en place, il arrive que le message ne passe pas autant que voulu et qu'il reste encore beaucoup de travail à faire.

Je dois dire que la finesse de l'argumentation de chacune des revendications de la Marche mondiale de l'an 2000, n'a certainement pas été saisie par l'ensemble des marcheuses de l'Abitibi-Témiscamingue qui ont participé à la Marche. [...] Fait qu'il y a des choses qui ne se sont pas rendues jusqu'à la base. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Finalement, nous voulons mettre en lumière les paroles d'une membre d'un Centre de femmes qui explique la nécessité et l'importance que prennent pour elle les activités d'éducation populaire et les relations développées au Centre.

Que ce soit la politique locale ou autre. C'est toujours intéressant dans le sens que tu veux toujours apprendre, t'informer plus. C'est plus personnel. Ce n'est pas pareil que quand tu l'entends à la télévision. Quand tu en parles entre personnes, c'est un autre point de vue, ça t'apporte un autre point de vue puis c'est plus facile pour moi, en tout cas, plus facile d'embarquer et de poser des questions. [...] Et puis, c'est ça, c'est comme pour moi le Centre, ça fait partie de ma vie, c'est ma deuxième ou troisième famille. (Judith Côté, membre CF Shawinigan, Mauricie)

5.3.4 Le travail de mobilisation

Les Centres de femmes, nous l'avons vu précédemment, par leur ancrage dans la communauté et leur mission élargie qui englobe l'ensemble des enjeux reliés à la condition féminine, constituent « *des lieux privilégiés pour mobiliser les femmes de*

la base » (Michèle Asselin, ancienne travailleuse R des CF, Montréal). En fait, le travail d'éducation populaire a pour visée de faire en sorte que les femmes qui fréquentent les Centres de femmes parce qu'elles vivent des difficultés, comprennent les enjeux mondiaux, aient envie de participer à la Marche mondiale des femmes mais surtout, en viennent à considérer qu'elles sont des actrices de cette manifestation. L'éducation populaire est indispensable à une mobilisation qui se veut aussi une opportunité d'appropriation du pouvoir pour les femmes qui fréquentent les Centres de femmes.

Puis si on veut amener les femmes de la base dans ces enjeux-là et les mobiliser, ça prend du temps. Ça prend beaucoup d'activités éducatives puis ça prend... Tu sais, les femmes vont venir à un dîner-débat, vont venir à un café-rencontre, vont venir à une activité du 8 mars. Puis après ça on dit "Embarques-tu dans la bus?". [...] C'est un travail de longue haleine, qui est lent. Puis ça peut être comme "Oui, oui, oui." mais quand c'est le temps d'embarquer dans la bus, bien "Ouf. Ils annoncent de la pluie. Bof!". (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

La mobilisation est aussi intimement reliée au volet d'aide et de soutien des Centres de femmes.

Les femmes de la base. Mais je pense que les femmes de la base, les participantes, sont difficiles à aller chercher... je parle encore de pauvreté mais elles sont pauvres! Et les gens qui sont pauvres sont difficiles à mobiliser parce que ça l'a tout un impact au niveau de la santé physique mais psychologique aussi. Donc il faut tenir compte de ça et de les prendre là où elles sont. (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Finalement, la mobilisation implique de pouvoir assurer le déplacement et le regroupement des femmes mobilisées pour l'action, en tenant compte de leurs différents besoins, même si les ressources ne sont pas énormes.

Oui, en 2005, on s'était organisé pour de l'hébergement des militantes à peu de sous, dans un gymnase, c'est dans des conditions rudimentaires et économiques... Il faut que les participantes ne s'attendent pas à du gros luxe... Pas toujours évident, par exemple, il y a des femmes en général de

toutes les générations. On avait quand même plusieurs femmes assez âgées qui sont venues. Fait que oui, on paie le transport qui était l'autobus. Puis là l'autobus, on s'entend, on ne peut pas se permettre de louer les autobus les plus confortables au monde. Fait que autobus, hébergement en gymnase ou des trucs comme ça. Puis la bouffe, oui. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

5.3.5 Le travail d'organisation et de logistique

Avec l'éducation populaire et la mobilisation vient nécessairement, comme on le devine, un énorme travail d'organisation et de logistique que les Centres de femmes semblent avoir porté majoritairement dans leurs régions.

En région, chez nous, [...] c'est qu'à quelque part, ce n'était pas seulement de mobiliser et de vulgariser. [...] Ce qu'on a trouvé lourd, c'était vraiment d'être le pilier et de A à Z d'organiser les réunions, de faire les contacts. [...] On avait de A à Z le contrat en entier et je pense qu'on était très convaincues en partant, on a travaillé très fort. (Travailleuse CF, Côte-Nord)

L'ampleur du projet de Marche mondiale était inégalée jusqu'à présent et était difficilement prévisible. Les Centres de femmes n'étaient pas préparés à un travail de telle envergure, qui dépassait largement le travail – déjà considérable – déployé pour la Marche du pain et des roses.

J'ai des souvenirs, puis il y a des détails que j'oublie. Mais c'est sûr que le déploiement d'énergie pour la Marche de l'an 2000 a été de beaucoup supérieur au déploiement d'énergie pour la Marche de 1995, de beaucoup supérieur. En 1995, la région avait trouvé du financement pour soutenir la participation à la Marche de 12 femmes. Ok. Puis on a déplacé 45 femmes pour le Rassemblement à Québec du 4 juin, alors qu'en 2000, on a trouvé du financement, pour envoyer trois autobus au rassemblement à Montréal, puis un autobus à New York, toutes dépenses payées pour tout le monde! [...] Puis en plus on a organisé des événements majeurs en région. Chaque MRC [municipalité régionale de comté] a organisé une activité qui pouvait être une soirée ou quoique ce soit, puis on a organisé un gros événement régional, la veille du départ des marcheuses. 250 personnes dans une polyvalente, spectacle féministe, artistes de la région,

femmes, grosse affaire! Grosse affaire! (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

En 95, il y avait 4-5 femmes qui ont marché. En 2000, il y avait un comité puis on s'est vu aux mois et demi à peu près pendant quasiment 2 ans. Et, suite à ça... Nous on a trois grands axes routiers qui traversent notre MRC [municipalité régionale de comté]. On a marché sur les trois axes routiers avec les autobus. On faisait tous les villages. Parce que je n'ai pas de villes, moi sur mon territoire, j'ai juste des petits villages. Et on était... on a contaminé environ 350 femmes. (Marjolaine Montmigny, travailleuse CF Centre-Femmes de Bellechasse, Chaudière-Appalaches)

5.4 Du local au mondial... déclinaison des enjeux

Nous venons d'aborder l'ampleur du travail effectué par les Centres de femmes pour l'organisation des événements liés à la Marche mondiale des femmes, surtout en 2000. Les actions et les préoccupations des Centres étant généralement concentrées sur leurs localités ou leurs régions, nous leur avons demandé quels enjeux particuliers apportaient une implication dans une organisation mondiale comme la Marche mondiale des femmes. Le point de vue qui nous intéresse ici est celui des femmes qui travaillent, militent ou participent à des activités dans les Centres de femmes. C'est-à-dire, comment les femmes du local perçoivent les liens entre les enjeux locaux et mondiaux? Toutefois, nous l'inscrivons parfois en dialogue avec les réflexions de certaines femmes ayant contribué à la Marche mondiale des femmes à l'échelle nationale ou internationale.

5.4.1 Les liens entre le local et le national

Pour la plupart des participantes issues des Centres de femmes, le lien avec l'international n'était que très abstrait puisqu'elles ont vécues la majorité de leurs expériences de la Marche dans leur localité, leur région ou encore à Montréal ou à Québec. Les Centres de femmes n'avaient pas de contact direct avec le Secrétariat international de la MMF ou avec les autres instances internationales. Une

représentante de l'R des Centres de femmes siégeant à la Coordination du Québec de la Marche mondiale des femmes (CQMMF), les femmes des Centres de femmes recevaient l'information via leur regroupement et le comité de coordination de l'R, ce qui constitue l'habitude peu importe la mobilisation.

En tout cas, au niveau du regroupement, moi je ne vois pas de grandes différences entre la participation à une coalition nationale ou internationale, moi je pense que ce sur quoi on reste toujours branchées, c'est sur la nécessité de rester en lien avec notre base. Puis de s'assurer qu'on les représente bien et de s'assurer qu'on communique ce qu'on entend d'elles et à la fois quand on est sur des coalitions, qu'elles soient nationales ou internationales, c'est de ne pas se laisser embarquer justement dans les affaires qu'on sait que ça ne marchera pas. Fait que pour moi notre position comme regroupement national, on est toujours au milieu de ce dilemme-là dans la représentation. À la fois rester branchées sur notre base, puis de ne pas donner de faux messages sur les Tables sur lesquelles on siège. (Josette Catellier, travailleuse R des CF, Montréal)

Aussi, notre Regroupement fait partie de la Coordination québécoise de la Marche mondiale, fait que ça nous interpelle aussi à ce niveau-là, au niveau du plan d'action puis tout ça. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Il faut dire que l'R des Centres de femmes avait fait de la Marche mondiale des femmes une priorité et que ses travailleuses étaient très impliquées, tant pour le soutien aux Centres que pour les questions nationales et internationales.

Donc outre ça [le travail de terrain effectué par les Centres de femmes], il y a quand même le fait que l'R a dégagé ses travailleuses permanentes pour donner un *christi* de coup de main aussi au national puis à l'international. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Encore aujourd'hui, l'R des Centres de femmes mandate une travailleuse pour participer aux rencontres de la Coordination québécoise de la Marche mondiale des femmes (CQMMF). Cette participation permet une harmonisation entre les actions de la Marche mondiale et le plan d'action des Centres de femmes.

Bien nous au contraire, ça ne vient pas dédoubler dans le fond, ça vient appuyer ce qu'on fait déjà. C'est intégré directement dans le plan d'action qu'on propose aux Centres, de l'intégrer dans leur propre plan d'action. (Nesrine Bessaïh, travailleuse R des CF, Montréal)

Ainsi, outre le fait de participer à la Marche *mondiale* des femmes, les principales préoccupations et défis d'articulation se situaient davantage du local au national (Québec) en passant par le régional.

En tout cas, on a vraiment un souci de constamment raccrocher ça aussi du local. Je te dirais que régionalement aussi c'est un peu le même phénomène. Nous autres, on a un comité de la Marche régional qui est très actif [...] formé strictement de Centres de femmes. C'est un comité rattaché à la Table de concertation des groupes de femmes mais les membres, c'est des filles des Centres, tu sais. (Solange Désilets, travailleuse CF Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspé, Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine)

Mais on ne se sent pas interpellées jusque-là [mondial] nécessairement. Sauf qu'on fait partie du maillon puis on est là, puis je pense qu'on se sent importantes dans ce maillon-là, parce que c'est vraiment une mobilisation qui est aussi ... qui pour se faire de façon nationale, il faut qu'elle se fasse d'abord localement. Fait que si les membres, les travailleuses, les militantes de partout, dans chaque localité, ne se mobiliseraient pas. [...] Il ne serait pas possible [...] d'atteindre cette envergure-là au niveau national, en partant. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Pour une participante, le niveau régional est même fondamental au sentiment d'appartenance à la Marche mondiale des femmes.

Moi je pense qu'on avait une place [les groupes locaux dans l'organisation de la MMF], mais je pense qu'on le voit plus au niveau régional et provincial. Je ne pense pas que localement on aurait vu tout le processus de négociation, mettons, pour écrire la Charte. [...] Si on n'avait pas les trois niveaux, on aurait vu probablement plus [...] le résultat final. [...] On a tellement de choses qui circulent sur Internet puis partout, je ne le sais pas si ça n'aurait pas glissé, qu'on se serait senti interpellées s'il n'y avait pas le niveau régional, entre autres. [...] En tout cas le sentiment d'appartenance [à la MMF] n'aurait pas été le même, ça

c'est sûr. (Danielle Brassard, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Une fois le local et le national arrimés, pour une importante proportion des participantes issus des Centres de femmes, c'était à l'R des Centres de femmes à travers sa représentation à la Coordination du Québec de la Marche mondiale des femmes de prendre la relève pour faire le lien avec l'international.

Puis après le national, bien ça nourrit l'international. Donc, il faut localement, c'est le début hein! C'est le début, ça part de là, ça prend cette petite mobilisation-là locale, tout ça, puis après régionale pour les grands événements, puis ça vient au national et tout ça. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

5.4.2 L'autonomie des groupes de base

Une des caractéristiques principales de la Marche mondiale des femmes est sa volonté de travailler avec les groupes de la base. Son membership est d'ailleurs uniquement constitué de groupes et c'est une caractéristique fondamentale des valeurs organisationnelles de la MMF, un déterminant qui la différencie des autres organisations internationales de femmes qui acceptent aussi des membres individuelles. Les valeurs et structures mises en place par la MMF veulent favoriser une décentralisation et l'horizontalité des pouvoirs et favorisent les luttes et une visibilité à travers une multitude d'actions locales. À l'instar de Christa Wichterich (1999), les leaders de la Marche mondiale des femmes ne perçoivent pas les stratégies de négociation transnationale comme étant la voie la plus efficace de résistance mais misent sur une multitude de stratégies à différents niveaux, du local jusqu'à l'international, du quotidien à l'extraordinaire. Et c'est grâce à la forte participation des groupes locaux que cette façon de voir peut se réaliser.

Cette importance donnée aux femmes des groupes sur le terrain est abondamment présente dans le discours des participantes qui ont eu un rôle important dans l'organisation de la Marche sur les plans national (Québec) et international. Les rôles

accordés aux femmes des groupes de base ne sont pas seulement associés à la force de travail et de mobilisation mais aussi à l'expérience en matière d'action collective, d'analyse politique, d'ancrage du projet de la Marche mondiale des femmes dans la communauté et les réalités du quotidien.

C'était la reconnaissance de la valorisation des pratiques et l'action déjà en cours. [...] On ne va pas réinventer la roue, vous militez déjà, vous êtes des groupes de femmes à la base qui militez, qui avez vos propres cultures organisationnelles, cultures politiques. Puis valorisons ça, renforçons ça! Faites des choses à votre manière, puis on mise sur le fait ou on prend le pari que parce que les femmes du pays voisin vont être en train de faire quelque chose de semblable ça va vous aider à vous renforcer dans vos propres luttes. C'est vraiment une des choses mises de l'avant. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Donc je te dirais que c'est ça, les pays où la Marche a été et continue d'être la plus forte, ce sont les pays où la Marche a été appropriée par le plus de groupes de femmes de la base. Donc pour moi l'articulation locale, nationale ou internationale, se vit de différentes façons en fait. D'une part, dès les premières impulsions de la Marche, c'est clair que... et je pense que tu vas le retrouver aussi dans les valeurs organisationnelles de la Marche: La Marche, elle est et doit être autonome dans chacun des pays. Elle ne peut pas être quelque chose que tu commandes de l'extérieur. [...] Les groupes doivent avoir la capacité dans chacun des pays de déterminer la couleur que la Marche prendra dans leur pays en fonction de la réalité du mouvement des femmes qu'elles ont. Donc cette articulation-là c'est d'abord une reconnaissance du rôle essentiel que les groupes de femmes à la base jouent dans une transformation sociale réelle. [...] C'est cet ancrage dans le local qui est une garantie de survie de la Marche. Parce que sinon, s'il n'y a pas cet ancrage là, le jour où la Marche n'aura plus de sens pour les groupes de femmes au niveau local, elle va mourir de sa belle mort. (Diane Matte, travailleuse leader MMF, Montréal)

Ce discours sur la reconnaissance de la capacité d'action des groupes de base et la valorisation de leur autonomie dans leur région était aussi présent lors des entrevues avec les femmes impliquées à une échelle locale ou régionale.

Bon, habituellement, c'est sûr qu'il peut y avoir du matériel, des trucs qui sont fait de façon nationale, régionale. [...] mais ça relève de chacune des

localités ou régions d'organiser ses activités avec son financement. Ça lui appartient. Cette marge de manœuvre [...] elle est vraiment importante puis ça nous permet aussi d'ajuster certaines demandes ou de les régionaliser. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Bien même si ça n'avait pas été le cas, ça se serait passé à notre façon pareil! Oui, parce que la personnalité des femmes qui sont impliquées dans le mouvement des femmes ici en région, puis je pense que c'est comme ça partout, ce sont des femmes qui ont beaucoup de personnalité puis de caractère. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Pour une participante, cette grande marge de manœuvre laissée aux Centres de femmes pouvait être parfois déroutante, comme être laissé sans balise.

Mais des bouts, on avait l'impression que c'était improvisé, puis des bouts nous autres mêmes on improvisait. [...] Fait que bon bien c'est ça, avancer dans les projets, des fois tu prends des risques et puis tu y vas à tâtons, et puis quand on appelait au national pour savoir ce qui était le mieux de faire, puis elles nous disaient : "Faites comme bon vous pensez". Faites comme bon vous pensez, bien est-ce que j'ai eu le temps d'y penser? Il faut le faire! Il faut le faire! Alors allons-y! (Membre, CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

5.4.3 Rendre le mondial local... tout en restant « mondialement unies »

Les travailleuses et membres des Centres de femmes portaient aussi dans leur discours l'importance particulière des actions locales – de leurs actions – dans l'organisation d'événements mondiaux et dans ses succès de mobilisation.

C'est sûr que la Marche de 2005 ça a été plus difficile parce que c'était moins local. Il fallait aller à Québec. Là, ça embarque moins. Moi, je me suis vraiment aperçu que les actions locales, c'est là que ça stimule les gens. (Marjolaine Montmigny, travailleuse CF Centre-Femmes de Bellechasse, Chaudière-Appalaches)

Et c'est l'importance du rôle des Centres de femmes, en tant que groupes locaux capables d'enraciner les analyses et les revendications de la Marche mondiale des

femmes dans les réalités quotidiennes et concrètes des femmes, qui prend le plus d'importance dans les entrevues.

C'était beaucoup sur les valeurs de la Marche qu'on a tablé au départ pour attirer. Puis comment aussi quand on travaille sur l'amélioration des conditions de vie des femmes du monde, c'est quoi l'impact que ça a chez nous parce que c'est un peu comme faire ce travail-là c'est aussi se dire "Ouin, mais là, à Gaspé par exemple-là, qu'est-ce que ça fait pour nous autres ?" (Solange Désilets, travailleuse CF Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspé, Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine)

Si je regarde au niveau national, déjà les Centres, dans tout le processus de consultation visant à déterminer les revendications qu'on avait portées, je pense que les Centres ont été très actifs et très bien représentés. [...] Je pense que les Centres étaient aussi bien positionnés pour s'assurer que les revendications qu'on porte dans le cadre de la Marche ne soient pas trop flyées, mais qu'elles soient rattachées, bien ancrées. Donc moi dans ce sens-là, je pense que les Centres ont joué certainement [...] un rôle de phare ! [...] Elles étaient vigilantes, puis bien positionnées encore une fois pour s'assurer, que ce qu'on défend, ce qu'on porte, ait un impact direct dans la vie des femmes, dans quoi on ferait des gains. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Puis je sais qu'en 2005, les Centres de femmes ils ont envoyé une déléguée, une délégation le 17 octobre au Burkina Faso parce qu'ils voulaient plus intégrer la vocation internationale, puis les femmes en veulent, mais il faut ramener ça aussi à "Ça vaut tu la peine pour moi en tant que Québécoise?". C'est tout cet équilibre-là. C'est un gros défi, c'est un gros, gros défi. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Cette capacité de rendre accessibles et locales les informations provenant du national et de l'international ne va pas sans difficultés, les préoccupations portées par les différents niveaux pouvant se confronter.

Mais c'est nous qui les avons les statistiques de notre région. C'est nous qui travaillons avec aussi. Mais des fois, on a de la misère à faire le lien, je trouve, entre les actions qu'elles nous proposent ou les revendications qu'on a nous-mêmes proposées et qui nous reviennent ensuite par les consultations. [...] Comment on le fait le lien concrètement avec

Shawinigan, ce n'est pas toujours évident. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Dans tout le processus de décision, on avait un très grand souci dans notre région, et "dans notre région" on entend les Centres parce que c'est nous autres qui sommes là. [...] C'était de clarifier toujours, de toujours mettre ça très concrètement. De pas juste faire un exercice, je te dirais, théorique, mais d'y aller vraiment sur comment dans nos pratiques, ça va pouvoir se réaliser. Donc, de rendre ça ultra concret et de surtout de *focusser* [...] Ce que nous autres on ressentait beaucoup avec cette organisation de la Marche, c'était une espèce d'éparpillement, de vouloir tirer sur toutes sortes d'affaires en même temps, et ça contribuait à nous démobiliser. Il fallait faire constamment un exercice de se centrer sur ce qu'on était, sur comment on voulait travailler. Et je te dirais que je pense que, en tout cas, on a eu un grand souci, pas juste un souci, je pense que concrètement le travail qui a été fait de la part de notre comité, là, c'était un travail de rendre ça bien terre à terre, concret. Tu sais, de mieux cibler. Les objectifs étaient souvent très vagues. C'était donc de *focusser* puis de continuer le travail qui avait déjà été entrepris. (Solange Désilets, travailleuse CF Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspé, Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine).

Bien je pense que des fois, c'est vrai qu'on peut *flyer* dans une stratégie, bon je ne sais pas, on essaie de déterminer un geste symbolique, une action, etc. qui *punch* puis tout! Bien des fois, on oublie peut-être que sur le terrain ça ne mobilisera pas personne. [...] Pour te donner un exemple très concret, si à un moment donné, on n'avait plus tellement d'idée géniale, je pense à la CQMMF puis quand on voulait faire pression sur les députés pour faire des nouveaux gains pour assurer l'avancement de nos revendications, bien il y a toujours l'éternel moyen d'action, de retourner voir son député, de faire une manif devant le député, de faire un geste symbolique devant le député. [...] Et là souvent les filles nous ramènent à la réalité en disant : "Bien là, ça fait trois fois qu'on va le voir le député!" ou bien "Même si on va le voir le député, il va toutes nous écouter, il va avoir l'air bien gentil, mais il s'en fout! Il ne la fera pas sa job après!". Donc là genre : "Trouvez autre chose, parce que nous autres, ça ne nous tente plus, puis c'est nous qui sommes poignées pour aller les voir les députés. Ou bien on se fait regarder par quelqu'un avec un sourire niais qui n'entend rien ou qui fait semblant. Ou bien on se fait presque claquer la porte parce qu'ils sont écœurés de nous voir." [...] Des fois au niveau même des stratégies d'action, je sens qu'il peut y avoir un problème d'arrimage. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Il est à noter que cet exercice d'arrimage entre les propositions de l'international et du national et l'action locale n'était pas seulement perçu négativement. En effet, l'exercice pouvait aussi être perçu comme une opportunité de prendre des temps de réflexions et de discussions enrichissantes pour les membres du groupe.

Peu importe de toute façon, le résultat avec le processus est intéressant. [...] Mais je pense que nos attentes étaient au-delà de ça, de faire l'exercice était intéressant. De s'approprier l'exercice. Ça nous oblige à nous arrêter sur un temps sur : C'est quoi qui se passe? Quelles sont nos priorités de lutte comme mouvement des femmes? Puis tout ça. Fait qu'en fait la finalité est importante de cette consultation-là, mais le processus est aussi enrichissant et gagnant. Je pense que chez nous, souvent si on prend juste nos rencontres de collective [instance administrative au même titre qu'un conseil d'administration mais qui fonctionne selon des principes de collégialité], bien c'est souvent toute la poutine, on a très peu de temps, ça arrive, mais on a très peu de temps pour dire "On prend vraiment une jase", de débattre sur des affaires. Fait qu'un mandat comme ça quand il descend puis que là nous autres l'équipe on le ramène à la collective. Bien là il faut discuter sur un plan d'action, puis il faut regarder, on fait des copies pour chacune des membres de la collective, c'est un moment privilégié qu'on ne prend pas sinon. Ça, ça devient intéressant de pouvoir se pencher, puis prendre un temps qui est différent des prises de décision habituelles d'administration. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

En plus de s'assurer de la préservation des actions et des enjeux locaux, les femmes œuvrant dans les Centres de femmes faisaient aussi face à un double défi : comment se sentir « *mondialement unies* » (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie) tout en assurant la responsabilité de l'ancrage local?

C'est un grand défi à toujours se relier. C'est tellement difficile, il faudrait se voir régulièrement, ça prendrait vie. Mais par courriels, par bulletins de liaison, par écho. Ce n'est pas aussi bien enraciné. Si tu regardes bon bien tu as de la misère à le faire à la coordination du Québec de la Marche mondiale des femmes, bien imagine-toi quand l'R le reprend pour son coco [comité de coordination] puis après ça pour les Centres de femmes. Eh! Lala! Disons qu'on a un gros défi, à rester mondial! (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

5.4.4 Consultations, temps et rapports de pouvoir

La réalisation des activités de la Marche mondiale des femmes implique une quantité impressionnante de moyens de communication et de consultation afin d'arriver à produire le choix des revendications, les documents à diffuser, les outils d'éducation populaire, les choix d'actions les plus représentatives de la volonté de ses membres, au Québec et partout dans le monde.

Comment s'assurer d'être le plus représentatives des diverses réalités des femmes du Québec ? Au tout début du projet de la MMF, certaines mesures avaient été spécifiquement prises, à la Coalition nationale, afin de donner une voix aux revendications touchant les femmes dans une situation minoritaire. L'intention était de donner aussi un espace et une audibilité aux voix qui sortaient du discours dominants au sein du mouvement des femmes.

Oui, alors étant donné que les positions minoritaires n'allaient pas se retrouver dans un grand vote. Je ne parle pas nécessairement de positions minoritaires, mais des revendications qui touchent les personnes en situation de minorité. On avait politiquement fait le choix de regarder qu'est-ce qui allait émaner aussi comme nouvelles propositions puis aussi les propositions existantes pour voir comment il faut rééquilibre les choses. (Alexa Conradi, travailleuse leader MMF, Montréal)

Au delà des intentions, est-ce que les actions étaient au rendez-vous? Et que pensent les participantes des résultats? Différents points de vue se rencontrent quand à l'évaluation des processus de consultation. La majorité des participantes sont satisfaites, ayant l'impression d'avoir été entendues. Toutefois, certaines soulignent la dissolution des revendications dans un très grand nombre de propositions avec, en toile de fond, différentes interprétations. Avisée de cette situation, d'autres n'y donnent pas une importance cruciale, y voyant même un signe de maturité dans l'élaboration d'un projet inclusif.

Bien moi, je pense que notre voix reste. C'est sûr qu'elle est diluée dans le sens qu'on n'est pas les seules. [...] Je pense qu'il y a quand même des pistes qui allaient un peu de soi. Fait qu'il y a des choses que pour nous autres étaient importantes puis qui sont redescendues telles quelles parce que je pense que dans le contexte tu es un peu à l'affût, tu sais que c'est ça qui est important. [...] Fait que je dirais, oui, ça se perd un peu dans le sens que c'est tellement large, que c'est dilué puis ça doit aller selon la majorité. [...] Ce n'est toujours évident de pouvoir rallier tout le monde autour de quelque chose. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Puis d'arriver, de trouver un libellé qui allait satisfaire tout le monde, ce n'était pas évident. Mais moi je pense que, justement, on a moins vu ça comme une perte, une solution, que comme des gains. [...] Quand a réalisé qu'il y avait vraiment des différences, divergences de point de vue, assez importantes, les déléguées internationales ont réussi à travailler très fort, puis à trouver quelque chose qui pouvait satisfaire tout le monde sans trop diluer, où on pouvait toutes se reconnaître là-dedans. [...] Moi je vois ça comme quelque chose de mature. [...] Ça ne nous empêchera pas dans nos régions respectives d'être plus radicales. [...] Autant pour maintenir une solidarité au sein de ce mouvement naissant, puis autant pour pousser, être capable de s'entendre sur des revendications communes ou dans lesquelles on peut toutes se reconnaître encore une fois. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

D'autres, par contre, soulèvent des questionnements sur l'efficacité et la force d'un événement aux si nombreuses revendications. D'une part, le nombre élevé de revendications de la MMF en 2000, attribué selon certaines à une forte volonté d'inclusion de la diversité, pouvait rendre le travail de mobilisation, d'éducation populaire et de revendication auprès des instances visées plus complexe et moins efficace. D'autre part, un grand nombre de revendications générales ayant l'objectif de rassembler les personnes et les groupes peut aussi perdre de sa force politique, donnant l'impression d'un grand rassemblement de personnes autour d'une « *coquille vide* ».

Tu sais, il y a eu plein de démarches de consultation sur les revendications qu'on a envoyé au régional puis que ça a cheminé au provincial et au mondial. Tu sais, il y a certaines revendications qui ne

nous correspondaient pas mais ça, qu'est-ce que tu veux. Moi, je trouvais, en tout cas, que 20 revendications juste au Québec c'était gros. On aurait pu choisir. Puis en même temps, c'est bien difficile de dire "Bien ça, on le met pas." [...] On en avait 9 à la Marche du Pain et des roses. Me semble que c'était facile à dire puis à véhiculer. Mais là, à 20, on s'en allait dans le détail pas mal, je trouvais. En même temps, coup donc, on a bien des causes puis on se voulait inclusives. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Tu sais souvent on a cette impression-là d'avoir beaucoup de monde qui sont rassemblés autour de quelque chose, mais ce sont des coquilles vides. Est-ce que c'est le prix à payer pour avoir beaucoup de monde rassemblé? Je ne le sais pas. [...] Bien, est-ce que le prix à payer pour avoir beaucoup de représentants, beaucoup de groupes autour d'une table, c'est de réduire les revendications à un minimum commun? [...] Donc c'est moins menaçant. Je ne le sais pas, je suis encore en train d'explorer cette possibilité-là! (Nesrine Bessaïh, travailleuse R des CF, Montréal)

Cette analyse faite par certaines participantes nous amènent à faire des liens avec les réflexions de Falquet (2003a) qui insiste sur l'importance de luttes autonomes des instances de l'ONU et ancrées dans les pratiques des groupes locaux pour éviter un émoussement de la radicalité et de la potentialité transformatrice des actions. Malgré l'autonomie de revendications et d'agenda de la MMF et le fait que ses actions soient ancrés dans les groupes de base qui la composent, il semble que demeure, pour certaines, l'impression d'une dissolution de la radicalité et de la force revendicatrice de la MMF.

Un des défis du travail de consultation, identifié par les participantes est le fonctionnement malgré les inégalités de pouvoir et de savoir présentes entre les femmes. Ces réflexions sont reliées avec les observations de différentes auteures qui soulignent entre les leaders du mouvement – qui participent aux rencontres internationales et sont aux premières loges des discussions d'orientation – et les autres femmes qui peuvent avoir l'impression de se retrouver devant des expertes (Canas, 2003 ; Desai, 2002 ; Giraud 2001 ; Alvarez, 2000 ; Basu, 2000). Ces inégalités impliquent souvent des problèmes au niveau du partage, de l'appropriation

et de la construction collective des savoirs et des analyses, ce qui entraînent des rapports de pouvoir inégaux qui peuvent se traduire par une verticalité du pouvoir (Vézina, 2004 ; Flaquet, 2003b ; Canas, 2003 ; St-Hilaire, 1995a). Les participantes à la recherche abordent ce souci et les actions posées pour contrer ces inégalités en favorisant les structures horizontales (collectives) plutôt que verticales (hiérarchiques). Même si tout n'est pas parfait.

Moi je pense qu'on va avoir des défis intéressants parce qu'on avait beaucoup de pouvoir [à propos du déplacement de la coordination internationale du Québec vers le Brésil], même si on a fonctionné le plus horizontalement possible, je veux dire, le monde qui écrit des textes, que du pouvoir! Par rapport aux mots que tu utilises, même si tu les retravailles avec du monde. [...] Tout est écrit en français, d'abord, et traduit par la suite. Maintenant c'est tout écrit en portugais d'abord, traduit en trois autres langues par la suite. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

C'est clair qu'il y a des fois un travail qui peut se faire à deux vitesses parce que c'est sûr que les femmes du comité international ont accès à des discussions, à une influence auxquelles les autres n'ont pas nécessairement accès. Mais en même temps, je pense que jusqu'à maintenant on a été à même de construire des processus qui portaient des groupes de femmes de la base. (Diane Matte, travailleuse leader MMF, Montréal)

Le rapport au temps revient aussi dans le discours des femmes interrogées. Les choses ne bougent pas de la même façon à l'international, au national, au régional ou au local. Les actions à poser ne sont pas les mêmes, impliquant parfois des vitesses différentes et difficiles à accorder, entraînant des frustrations notamment sur le plan de la consultation.

Ça oui, mais le problème c'est le laps de temps trop court pour les consultations, parce que déjà qu'on travaille avec des agendas bien chargés, quand il y a un processus de consultation, il nous aurait fallu plus de temps, parce que là la consultation était comme moins grande : on prenait les deux, trois femmes disponibles puis on s'arrangeait avec ça. [...] Est-ce que ça reflétait nécessairement l'avis de tout le monde ? (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Tu sais, moi je trouve que quand ça arrive ça [problèmes de consultation], ce n'est pas nécessairement par absence de démocratie, ou par absence de volonté politique, d'intégrer, de consulter tout le monde. Je pense qu'on est pris justement dans des dynamiques où tout est toujours urgent, où il est déjà trop tard, où on manque de ressources, etc. Ce qui fait que des fois on prend des raccourcis. [...] Il y a peut-être du monde qui trouvent effectivement sur le terrain, qu'elles ne sont pas suffisamment consultées, dont on aurait dû solliciter l'avis ou l'expertise, etc. Puis que là, il y a un sentiment qu'elles sont pognées avec la patate chaude, puis qu'elles n'étaient pas là au départ. [...] Ce sont des failles dans un processus mais qui ne sont pas animées, qui ne sont pas dues à une mauvaise volonté. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

5.4.5 Une mise à l'épreuve des limites du terrain

Les réponses des participantes interrogées sur la déclinaison des enjeux du local au mondial soulignent aussi les exigences du travail de coordination et d'harmonisation des informations et des actions qui ont plus une fois testé les limites du terrain.

En plus des divergences de préoccupations, les ressources sur le terrain et leurs limites sont aussi des enjeux à prendre en compte dans la réalisation des activités de la MMF. Toutefois, il semble qu'elles n'étaient pas systématiquement prises en compte par les instances nationale et l'internationale, posant ainsi des problèmes aux niveaux régional et local.

Moi je pense que le plus grand défi au fond, en tout cas, moi je l'ai vécu comme ça, mais je pense que ça a été aussi pour les groupes, ça a été de mettre en place une action mondiale, alors qu'en fait, on n'en avait pas les moyens. Bon, c'est sûr que si dans le communautaire on attendait toujours d'avoir les moyens pour faire quelque chose, on ne ferait jamais rien. Donc ce n'est pas une excuse pour ne rien faire, mais... (Françoise David, travailleuse leader MMF, Montréal)

Concrètement, les Centres de femmes ont dû s'ajuster aux exigences de la Marche mondiale des femmes afin d'arriver à réaliser les activités et d'assurer l'organisation et la logistique indispensables à la réalisation des événements. Mais malgré les ajustements au niveau de l'équipe de travail, l'ampleur de la tâche restait colossale.

Alors pour 2000, la première étape de l'organisation, ça a été oui, on a le goût, c'est quelque chose à ne pas manquer mais jamais sans au moins une travailleuse à plein temps. Alors la première étape ça a été : "On se trouve une travailleuse."... qu'on a brûlée par ailleurs. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Les réalités divergent aussi d'une région du Québec à l'autre. Les participantes du Centre de femmes Entre-Femmes, en Abitibi-Témiscamingue, témoignent entre autres de l'importance de la recherche de financement pour assurer les coûts de déplacement pour les actions de la Marche mondiale des femmes mais aussi pour les rencontres d'organisation.

Mais c'est sûr que nous autres on est quand même à 1 000 kilomètres de Québec. Même si c'est une délégation d'une dizaine de personnes, c'est des sous énormes! (rire) [...] C'est sûr que nos bailleurs de fonds au-delà des groupes, ça va être les syndicats, les municipalités, ça va être nos députés. Les bailleurs de fonds habituels qu'on sollicite toujours. [...] Fait que c'est sûr qu'on fait le tour du terrain assez rapidement (rire). [...] Mais je pense que particulièrement la demande de financement à faire, ça c'est assez exigeant, puis assez essoufflant, puis ce n'est pas ça qui est le plus gratifiant. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Je suis fière qu'on l'ait fait parce qu'on part de loin. C'est une grosse recherche de financement, ça coûte très cher envoyer beaucoup de monde, c'est une grosse région. C'est beaucoup, beaucoup de mobilisation. C'est vraiment un gros travail de le faire! Rendu là-bas, on n'a rien fait de plus que le reste des autres femmes. [...] Le fait d'y être, c'est sûr que regarde on ne restait pas à Longueuil nous autres! (rire) [...] Oui, très, beaucoup, beaucoup plus compliqué. Beaucoup, beaucoup, puis ça prend beaucoup d'argent. Il faut le trouver cet argent-là, puis c'est ... Au niveau de la logistique, les dodos, puis la bouffe, puis en tout cas, c'était quelque chose. (Louise Charbonneau, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Bien plus particulièrement à la dernière minute, comme ça, c'est un peu à la dernière minute, mobiliser un autobus à Québec, bien de l'Abitibi, si on veut financer ça, c'est quasiment un projet d'un an. (Danielle Brassard, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Cette recherche de financement pour assurer le déplacement des femmes et leur participation aux activités à plusieurs échelles de la Marche mondiale des femmes a pu avoir pour impact l'investissement de moins de temps et de ressources dans des activités reliées aux missions d'éducation populaire ou de mobilisation, par exemple.

5.5 Synthèse analytique

Le présent chapitre nous a permis d'entrer dans l'univers des liens entre les Centres de femmes et la Marche mondiale. En effet, nous avons pu constater l'importance des rôles des Centres de femmes dans l'organisation, la mobilisation et la réalisation des activités de la Marche mondiale. Les affinités entre les missions, entre les façons d'aborder l'action collective, entre les personnes qui ont assuré (et assurent toujours pour certaines) un leadership se révèlent très intéressantes quand vient le temps de comprendre l'intensité de l'implication des Centres de femmes. Les univers culturels des Centres de femmes du Québec et de la Marche mondiale des femmes se rejoignent en de nombreux points, tant sur le plan des philosophies, des analyses politiques, des valeurs organisationnelles, des savoirs-faires, des objectifs, etc. Les Centres de femmes pouvaient donc se reconnaître dans le projet international qui devenait une opportunité d'amplifier le travail de lutte déjà réalisé et de le porter dans de nouveaux espaces de revendications.

Ces observations nous ramènent aux réflexions de Doug McAdam (1994) pour qui le cadre de référence développé par les leaders des mouvements sociaux joue un rôle majeur quant à la mobilisation et la cohésion d'un mouvement. En effet, plus le cadre de référence proposé par les leaders va se rapprocher des idées et des idéaux des groupes ciblés, plus ces derniers se sentiront interpellés dans leurs expériences. Le cadre de référence aura alors une forte résonance culturelle et symbolique chez les individus et les groupes qui seront plus motivés à s'impliquer. Dans le cas qui nous intéresse, comment le cadre de référence de la Marche mondiale a-t-il été élaboré?

Les entrevues réalisées ne nous permettent pas de conclusions à ce sujet. Toutefois, nous pouvons suggérer que les leaders de la MMF ayant été pratiquement toutes impliquées dans des Centres de femmes ou à l'R des Centres de femmes, il n'est pas étonnant que le cadre de référence de la Marche mondiale des femmes soit intimement relié à celui des Centres de femmes. Comme il n'est pas étonnant que les femmes impliquées dans les Centres de femmes se soient senties si fortement attirées par le projet, par le cadre de référence qui venait les interpeller dans leurs expériences et leurs espérances.

Toutefois, le cadre ne s'est pas construit uniquement de manière verticale (des leaders vers les groupes) mais à travers une série d'activités et de travaux de concertation où la participation des groupes étaient favorisée et déterminante. Et la participation des Centres de femmes à l'ensemble des activités d'organisation et des actions de la MMF a été d'une ampleur remarquable. On peut donc penser que si l'élan de participation des Centres de femmes peut s'expliquer par une reconnaissance du cadre de référence inspiré par les leaders, d'un autre côté, ce cadre de référence – du moins au Québec – a certainement été alimenté et renforcé par les femmes des Centres de femmes fortement impliquées dans la structure horizontale mise en place et valorisée par la Marche mondiale des femmes.

L'analyse des articulations entre les enjeux internationaux, nationaux, régionaux et locaux, entre les plans d'actions internationaux et les actions locales nous permettent de mieux comprendre, d'une part, l'organisation transnationale qu'est la Marche mondiale des femmes (Beaulieu, 2006). Mais elle permet surtout de mieux comprendre la participation des groupes locaux et régionaux à cette organisation transnationale, cette dimension étant l'objectif premier de cette thèse.

Si, à première vue, la participation des Centres de femmes à la Marche mondiale des femmes semblaient « aller de soi », nous avons pu observer que même dans un contexte aussi favorable, la participation à la Marche mondiale des femmes n'a pas

été sans défis. En effet, nous avons pu observer les difficultés reliées aux consultations qui soulèvent des enjeux de pouvoir, d'organisation et de rapport au temps. Ces questions reliées aux interactions entre le local et le mondial – en passant par le régional et le national –, ainsi qu'aux nombreux défis qu'elles soulèvent ont été abordées par différentes auteures (De Sève et Maillé, 2004 ; Desai, 2002 ; Alvarez, 2000 ; Miles, 2000, 1997). En effet, les propos des participantes font écho aux réflexions sur les inégalités entre les leaders et les participantes (Canas, 2003 ; Giraud, 2001) et sur les problèmes au niveau du partage et de l'appropriation des savoirs qui peuvent entraîner des inégalités de pouvoirs (Vézina, 2004 ; Falquet, 2003b ; Napples, 2002a).

Les difficultés de se concentrer sur des enjeux locaux et des activités organisées pour les femmes de leur localité – la mission des Centres de femmes – tout en restant « mondialement unies » ont aussi été mises en lumière par les participantes qui ont relaté le grand déploiement de stratégies pour y arriver et les obstacles rencontrés, souvent surmontés. Bien que la motivation, l'enthousiasme et la conviction de l'importance de la participation à la Marche mondiale des femmes – ainsi que l'immense fierté d'y avoir été partie prenante – aient été abordé par l'ensemble des participantes, à des degrés différents, beaucoup nous ont aussi parlé de la mise à l'épreuve des limites du terrain que cette participation a entraînée. Les limites en ce qui a trait aux ressources humaines (temps, énergie), financières et logistiques ont été, pour certaines, sur-exploitées ce qui a entraîné un grand épuisement. Cette dernière question sera d'ailleurs traitée plus en détail dans le chapitre 6 « Répercussions et opportunités ».

Malgré les difficultés identifiées, les propos des participantes nous ramènent à la nécessité des luttes locales en contexte de mondialisation et de leurs interrelations avec les mouvements féministes transnationalisés. Dans un contexte politique et socio-économique où les luttes locales sont devenues des luttes mondiales (Kerr,

2003), la capacité des féministes d'agir ensemble au niveau global est extrêmement importante... mais les actions internationales ne sont qu'une facette d'un mouvement composé d'une multitude de féminismes locaux « globalement avertis » (Miles, 2000 : 7).

La réaffirmation du local comme lieu de lutte doit éviter, selon Naples (2002a), le piège de récits romancés ou une utilisation erronée de l'appellation « grass roots » (femmes de la base), risquant de stigmatiser certaines femmes. En effet, l'expression « grass roots » est souvent associé aux femmes pauvres alors que ce n'est pas toujours le cas : il peut s'agir de groupes traditionnellement privés de droits civiques, des groupes qui ne représente pas un État ou des intérêts privés, une élite qui prend une position à contre-courant ou contre-hégémonique ou encore des coalitions diverses (Naples, 2002a). Les Centres de femmes, leur regroupement national et les groupes qui constituent le mouvement des femmes québécois s'inscrivent dans cette conception élargie.

Selon Angela Miles (2000), une organisation comme la Marche mondiale des femmes constitue une toute nouvelle forme de solidarité internationale entre les femmes et témoigne, par son ancrage dans les féminismes locaux, de la conscience globale, de la vigueur, de la portée et de la croissance des groupes de base. La reconnaissance des groupes locaux comme lieux de politisation permet aussi un enrichissement de la Marche mondiale des femmes par des analyses et des pratiques nouvelles, développées à travers l'expérience concrète, la résolution de problèmes et les solidarités.

CHAPITRE 6

RÉPERCUSSIONS ET OPPORTUNITÉS

Jusqu'à présent, nous avons exploré la dimension plus « macro » des conditions d'émergence de la Marche mondiale des femmes du Québec pour ensuite nous intéresser aux expériences de participation spécifiques des Centres de femmes du Québec et des défis rencontrés. Dans ce chapitre, nous allons approfondir les questions reliées aux répercussions de Marche mondiale des femmes sur les Centres de femmes et aux opportunités créées et saisies par les femmes.

Il est difficile de dresser l'inventaire des répercussions de la Marche mondiale des femmes sur les Centres de femmes. D'ailleurs, il est difficile de faire le tour des réalisations, des activités et des répercussions de la Marche mondiale des femmes, en général, tant au Québec que dans le monde. Une participante illustre bien la situation :

Moi je pense que de façon générale, autant au Québec qu'à l'international, la Marche mondiale des femmes nous a dépassées. Mais dépassées! Mais de loin, loin, loin, loin, loin, loin! Et qu'on ne sait pas tout ce qui se fait pour la Marche! À l'international, c'est clair! [...] La veille des actions en octobre 2000, je reçois un fax de l'Islande qui parle de ce qu'ils vont faire là-bas, puis on n'avait aucun groupe sur nos listes de l'Islande. On ne savait même pas qu'il y avait du monde qui avait entendu parler de nous autres. [...] Trois ans plus tard, je rencontre une fille au Brésil, j'étais dans une manif au Forum social, puis il y a une Brésilienne qui me dit : "Aïe! Il y a une fille de la Marche mondiale en Afrique du sud qui est en arrière, il faudrait que tu la vois." J'ai dit : "Il n'y en a pas de Marche en Afrique du sud." Puis là je me rends compte : "Bien oui! À Cape Town, on a fait une telle affaire en 2000!" [...] Et au Québec, je pense que c'est la même chose, vraiment en termes d'expériences locales. C'est clair qu'il y avait une coordination des informations régionalement puis tout ça, mais ça nous a dépassées, puis il

y a plein d'affaires que je suis sûre qu'il y a du monde qui découvrent encore, qu'ils ne le savaient pas que ça se passait. Fait que ça, c'est assez généralisé. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Certaines répercussions espérées, comme par exemple des réponses aux revendications, ne sont jamais arrivées ou encore si tardivement que les principales intéressées ne savent plus s'il s'agit d'une répercussion de la Marche mondiale des femmes ou non. D'autres répercussions sont concrètes et palpables alors que d'autres se situent davantage au niveau de l'expérience et de l'impression.

Nous présentons ici les répercussions les plus mentionnées par les participantes et les plus significatives, consciente que la liste n'est pas exhaustive. Les répercussions abordées dans ce chapitre sont davantage d'ordres organisationnels et logistiques pour les Centres de femmes. Dans le chapitre à venir, nous approfondirons une diversité d'autres répercussions, cette fois-ci, davantage reliées à des notions symboliques et subjectives.

6.1 Répercussions directes sur les Centres de femmes du Québec

Question : Depuis la Marche mondiale de l'an 2000, est-ce qu'il y a quelque chose qui a changé dans votre Centre?

*Réponse : On a vieilli! (rire)
(Membre CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)*

6.1.1 Les réponses aux revendications

Des revendications visant l'augmentation du financement des groupes de femmes et l'augmentation du salaire minimum prenaient place dans la plate-forme de revendications de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000 (MMF, 2000). Cependant, le contexte sociopolitique et économique de l'époque n'était déjà pas aussi favorable qu'en 1995, pour la Marche du Pain et des roses.

Mais c'est clair aussi qu'on fait face à un environnement politique tout à fait hostile. Fait que ce n'est pas évident non plus de gagner cette lutte-là. (Josette Catellier, travailleuse R des CF, Montréal)

Puis donc toute la question du court terme versus du long terme. Aujourd'hui, [...] on le sait que la conjoncture est défavorable. Puis on sait qu'on résiste plus qu'on gagne. Puis on ne s'attend pas à des résultats. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

Ainsi, avant même les premières activités de la Marche, les réactions des différents paliers de gouvernement indiquaient une certaine fermeture face aux revendications. Une participante illustre ainsi son impression suite à la visite et aux réponses défavorables de la Ministre de la Condition féminine du Gouvernement du Québec de l'époque : « *C'était déjà une jambette avant de commencer à marcher!* » (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie). Une impression de ne pas avoir su prévenir le coup ou encore de ne pas avoir su réagir ressort du discours de plusieurs participantes.

Ici au Centre aussi. On avait eu sa visite. Oui. Et une des premières choses qu'elle avait dites quand elle avait vue nos 20 revendications. [...] Donc on avait nos affiches qui étaient sur le mur, on pouvait très bien les lire à tout le groupe, toutes les femmes qui étaient réunies pouvaient très bien les lire et ainsi que la ministre et un des premiers commentaires qu'elle a fait c'est "Ouin, vous en demandez pas mal, vous ne trouvez pas?". Ça fait qu'il y avait déjà une petite panne de courant avant même les réponses attendues en octobre. Ça a fait "beeeuuuu" (bruit du courant qui arrête). (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Quand on a eu des indices à l'effet que peut-être on ne se ferait pas donner des bonnes réponses à nos revendications, il était comme probablement trop tard. [...] On n'avait peut-être pas d'autres cartes en main pour exprimer assez rapidement notre mécontentement ou même peut-être pouvoir influencer des décisions, parce qu'on était toutes prises dans nos organisations locales, régionales. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Le très dur au Québec par rapport au gouvernement, évidemment, ça me frappe, puis je pense qu'on a manqué un cran d'analyse politique, de stratégie en fait, à ce moment-là. [...] Il aurait peut-être fallu penser à des

actions de désobéissance civile à ce moment-là. [...] On oublie que quand il s'agit des actions comme ça pour les femmes, bien on nous considère trop gentilles. Donc je trouve qu'on est un peu paternaliste à notre endroit. Alors quand disons les agriculteurs, ils mettent des cochons en plein milieu de la rue, là on les écoute. Mais nous, même d'énormes mobilisations ça ne compte pas assez. (Alexa Conradi, travailleuse leader MMF, Montréal)

Les réponses aux revendications obtenues par la Marche mondiale des femmes en ont découragé plusieurs, surtout en comparaison des ressources investies.

Fait qu'il y a eu des gains, mais d'autres pas assez! Puis on a tellement mobilisé, qu'on se disait : "Câline! Il faut tout gagner!" (rire). Des fois on n'est pas réalistes. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Et les attentes et les investissements ne sont pas seulement le propre des travailleuses et des organisatrices de la Marche mondiale des femmes. Après avoir fait le travail d'éducation populaire auprès de leurs membres et après avoir réussi à les mobiliser pour se joindre aux actions de la Marche, le retour sur les faibles acquis est aussi difficile à faire auprès de ces femmes venues lutter en solidarité mais aussi pour améliorer leurs propres conditions.

Elle s'en aperçoit, elle. Elle, elle le sait. On a beau lui dire qu'il y a eu un gain, une augmentation du salaire minimum. Elle dans son portefeuille, elle ne l'a pas. (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Plusieurs participantes partagent leur impression de répétition, de travailler sur les mêmes revendications sans que les choses changent.

Moi je me sens comme on est acculé au pied du mur, mais je pense qu'on est encore dans les mêmes revendications. C'est difficile d'avancer! D'aller plus loin ! (Membre 2 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

La lassitude ne vient pas juste enfin là [...] elle ne viendrait pas juste d'événements majeurs, comme la Marche de 1995, la Marche de 2000, l'affaire de 2005 aussi. Elle vient des débats récurrents. On dirait que tout est toujours à recommencer. Je vais t'illustrer ça. [...] J'ai assisté à une réunion du comité de coordination [de la MMF], la première depuis

un an, j'avais l'impression de revivre la même réunion que j'avais vécue avant de partir un an plus tôt. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Toujours dans le cas de la Marche mondiale des femmes de l'an 2000, les gains seraient arrivés plus tardivement alors que se préparait une campagne électorale et que les femmes des groupes de femmes avaient poursuivi leur travail de revendication.

On n'avait pas eu une grosse réponse! Mais comme je t'ai dit, ça ne s'est pas fait le lendemain, mais on a eu de l'écoute après, puis vraiment ça a été un point marquant. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Par contre, comme les femmes sont restées bien en colère, je me souviens qu'en 2001, il y avait une tournée de la ministre de la Condition féminine à travers le Québec puis tout ce qu'elle se faisait dire tout le temps, c'est : "Vous n'avez rien donné à la Marche". Là il y a eu des élections qui s'en venaient en 2003. Fait que curieusement en 2002, les femmes ont commencé à faire des gains. Entre autres au niveau du logement social, même si on se faisait dire en 2000 que c'était fini le logement social, il n'y en avait plus, c'était passé de mode. Et en 2002, 500 millions pour du logement social! Donc! Réforme en profondeur de la loi des normes minimales du travail. Ça a été adopté fin 2002. Loi cadre contre la pauvreté et l'exclusion. Adoption d'une loi pour répondre aux besoins des enfants de conjoints de même sexe, etc. Tout ça s'est fait en 2002. Et là tu te dis : "Ok, sur le coup on a mangé une claque mais le fait que les femmes restent fâchées oblige le gouvernement à satisfaire des revendications". (Françoise David, travailleuse leader MMF, Montréal)

Je regarde en 2000, on demandait une réforme du Code du travail, des normes du travail, puis ça a été comme 2 ans plus tard, qu'on a gagné certaines choses. Parce qu'on a des revendications, mais on ne les lâche pas après, on continue, on continue. C'est toujours ça. Mais tu sais, si tu regardes l'aide sociale on ne gagne pas grand-chose, fait que ça, c'est *rough*. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

6.1.2 Financement et reconnaissance qui tardent

Concernant le financement des groupes de femmes, certains groupes spécialisés ont vu leur financement de base être majoré, par le gouvernement du Québec, suite à la Marche mondiale des femmes. Toutefois, les Centres de femmes n'ont pas été inclus dans cette annonce gouvernementale⁴⁵, ce qui a été perçu comme un dur coup pour plusieurs.

Pauline Marois a été ministre de la Santé et des services sociaux en 2001 et dans les revendications de la Marche, on avait financièrement été oubliées. Les Maisons d'hébergement avaient eu de l'argent, les CALACS [Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel] avaient eu de l'argent. Rien. Pas un maudit mot sur les Centres de femmes. [...] Puis c'était nous qui s'était tapé l'ouvrage fait qu'on était frustrées. [...] On n'avait pas eu de reconnaissance financière dans la réponse du gouvernement. [...] Tu sais, ça l'a fait comme reproduire le patriarcat sur l'ouvrage des femmes, le travail invisible. En tout cas, nous, certaines personnes, pas mal dans le mouvement des Centres de femmes, on s'est senties comme ça, comme la ménagère mal payée qui s'est tout tapé. [...] On était choquées aussi par rapport à ça. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Et on a demandé à nos alliées à ce moment-là, de dénoncer cette situation-là avec nous, puis ça n'a pas été "Oui, oui, oui, les filles!" de la part de ces alliées-là. [...] Je te dirais que là il y avait de la rancœur [...] de voir qu'il n'y avait même pas de solidarité. [...] La réponse n'était pas spontanément "Oui, on va vous aider. On va vous appuyer.". Alors ça, ça a été vécu comme un affront par beaucoup de Centres de femmes je pense. Puis ce n'est pas un affront inventé. [...] Fait qu'ils étaient non reconnus par le gouvernement et par leurs alliées avec qui elles avaient

⁴⁵ Il est à noter que des Centres de femmes à mission plus spécifique ont été inclus dans l'annonce gouvernementale : « Et le gain des Centres de femmes, qui est quand même un gain énorme, ça a été le financement des Centres de femmes spécifiques, c'est-à-dire qui regroupaient une communauté culturelle spécifique ou une problématique spécifique. Fait qu'on a gagné le financement de centres comme Afrique au féminin, que ça faisait 10 ans que ça végétait parce que il n'était pas question qu'ils financent un Centre de femmes mono ethnique. Afrique au féminin, le Centre des femmes sud-asiatiques, c'est tellement restreint ça, franchement! Le Centre d'intervention pour les femmes en violence chez les lesbiennes! T'sais il y a eu des gains pour des Centres à vocation entre guillemets "plus spécifiques", qui politiquement sont très, très importants. Mais l'ensemble des Centres qui ont rien eu ça a été une moyenne gifle, une moyenne gifle! » (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

fait la Marche. Fait que c'était bien émotif. (Odile Boisclair, travailleuse R des CF, Montréal)

Et pour certaines, là il y a eu un *backlash* : Est-ce que ça valait la peine? [...] Puis je me rappelle de rencontres où ça a été très dur. Puis la revendication qui était liée aux Centres de femmes, était liée au financement des Centres de femmes. [...] Ça a été dur puis on peut le comprendre. Mais il y en a beaucoup, la majorité était capable d'avoir une évaluation politique beaucoup plus globale. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Quand, par la suite, les Centres de femmes ont obtenu à leur tour une majoration de leur financement de base, ce gain a été accueilli avec plaisir et fierté.

Quand même ! On n'a pas acheté un *gratteux* pour ça ! (rire). Tu sais, on a travaillé fort en titi pour. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Là on a des projets de déménagement, d'avoir vraiment une vitrine sur la rue. [...] Un Centre ouvert, services divers, des sites web... en tout cas... Vraiment un gros, gros développement qu'on fait, et ça, c'est la Marche qui nous le permet de le faire, parce qu'on a justement tout le financement des Centres de femmes. (Karol O'Brien, Centre de solidarité lesbienne, Montréal)

6.1.3 Épuisement et désillusion

L'ampleur des tâches réalisées par les femmes œuvrant dans les Centres de femmes et le peu de réponses favorables aux revendications de la MMF a entraîné un sérieux épuisement chez beaucoup de femmes. Cet épuisement a eu pour conséquence, selon certaines, une démobilisation, le temps de se remettre.

Moi, je ferais comme une parodie avec cette question-là. Tu sais quand tu es toujours toute seule à faire les tâches à la maison, à un moment donné, tu as ton voyage ! (rire). Ça fait que je trouve qu'à un moment donné, la Marche mondiale, c'est un peu ça aussi. On a travaillé, on a travaillé. Puis tu sais, oui on a de l'initiative, oui on est proactives mais c'est parce que la balle nous rebondit toujours dans le front ! Finalement, l'ouvrage, on l'a beaucoup porté. Comme je disais plus tôt, la job de

bras, toute cette logistique-là.... [...] Tu es fatiguée, tu as ton voyage puis tu as le goût de te reposer même si finalement la lutte est loin d'être terminée. Mais toi tu as quand même besoin comme femme, comme travailleuse, comme militante et même au nom de ton groupe que tu représentes, tu as besoin de t'effacer un petit peu. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Dans le processus de la Marche, [...] on s'est mené au bout de nos capacités. C'est ça. J'ai vu de magnifiques personnes, tomber, flancher, claquer la porte. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Cette grande fatigue, mentionnée par une importante majorité des participantes à la recherche, était aussi parfois accompagnée d'un découragement, d'une désillusion ou d'une perte de conviction.

J'en suis venue qu'à ne plus en pouvoir d'entendre même le discours féministe. [...] Oui, quand je parlais de désillusions, bien le féminisme seul ne peut arranger tout. [...] Le féminisme a beaucoup de vertus mais à lui seul il ne peut pas tout. Puis à un moment donné, je suis devenue lasse de pratiquer cette religion-là. [...] Mais je demeure très attachée aux valeurs féministes, puis je pense que je les pratique encore, puis je vois les discriminations qui ont cours dans mon entourage actuel. Mais parlez-moi plus de marcher en avant avec un étendard pour crier quoique ce soit. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

On a un lien ensemble les militantes qui ont participé à la Marche. J'ai de la misère à retrouver la même force de conviction là! Quand il n'y a pas d'événement qui fait apparaître ça. Dans cet espace de temps-là, on a vécu ça, puis c'était vraiment fort. (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

6.1.4 Se re-centrer

La Marche mondiale des femmes de l'an 2000 est terminée. Les femmes des groupes sont, pour plusieurs, épuisées. Et déjà, les annonces des activités de la Marche mondiale des femmes en 2005 sont dans l'air. Plusieurs Centres de femmes ont alors ressenti le besoin de faire un retour sur eux-mêmes, un retour au local, afin de ralentir les activités et se recentrer sur leurs mandats initiaux. De se re-centrer.

Je me rappelle dans les réunions d'équipe : "Ah! Ben là, pas un autre comité! Ah! Ben là, pas tout de suite! Pas encore nous autres, là! La, on va se tenir tranquille puis on va laisser les autres faire!" (rire). Tu sais, on avait toujours ce réflexe-là : "Ben là, regarde, on peut-tu passer une petite année tranquille à la maison?" (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Oui, la Marche a été exigeante et puis il y a eu aussi, je te dirais, peut-être une envie de "Faisons donc le ménage dans nos affaires plutôt que d'investir au national". (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Mais quel tour de force, puis quel stress ! Et donc ce n'est pas étonnant qu'après il y ait eu un peu de démobilitation. Mais j'ai eu le sentiment qu'il y avait eu un repli sur soi. Genre "Regarde là, on a du travail à faire aussi dans nos groupe puis dans nos régions puis dans nos localités puis on ne peut pas passer notre temps juste à organiser des mégas événements." (Françoise David, travailleuse leader MMF, Montréal)

Nous mettons en lumière les réflexions d'une participante qui exprime aussi le besoin exprimé dans son Centre de se re-centrer afin de permettre aux femmes de la communauté de profiter des apprentissages faits à travers la Marche mondiale des femmes.

On veut être de toutes les luttes, de toutes les stratégies. On veut être partout en même temps. Et il est peut-être arrivé une réflexion dans les Centres, dans les groupes de femmes, de dire "C'est bien beau de vouloir lutter. C'est bien beau de vouloir du changement. Mais est-ce qu'on est obligées de toujours porter le flambeau dans toutes les activités, dans toutes les manifestations? [...] Est-ce qu'on peut prioriser certaines choses? [...] La terre va-t-elle arrêter de tourner?" Parce que les femmes, on s'en met beaucoup sur les épaules. (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Ce que ça l'a fait, c'est le phénomène du "pis nous?". Le "pis nous ?", c'est "pis nous autres ?". C'est ça que les femmes ont [...] réalisé que si on est capable de faire des mouvements comme ça pour avoir une voix internationale, et bien il est temps qu'on le fasse pour nous autres. C'est ça qu'on entendait. [...] Mais on avait de la difficulté à le traduire mais on l'a traduit en se disant "C'est nous autres qui ont installé ça. On leur a donné un droit de parole, on leur donne une force, on leur donne un pouvoir de

citoyenne. Maintenant appliquons-le de façon locale ou régionale". (Nancy Malher, travailleuse CF Carrefour des femmes du Grand Lachute, Laurentides)

Ce retour sur soi a permis aux femmes de faire un bilan de leur participation à l'organisation de la Marche mondiale des femmes et à faire une réflexion générale sur l'état de leurs ressources, leurs priorités, leur savoir-faire et leur façon d'aborder la diversité des possibilités de tâches et d'actions.

6.1.5 Évolution de la motivation et du positionnement

Cette réflexion s'articule, pour la majorité des participantes, à travers leurs récits du processus de leur Centre ou des Centres de femmes en général dans leur positionnement quant à la participation aux activités de la Marche mondiale des femmes en 2005. Il faut dire que les événements planifiés pour 2005 étaient de moins grandes envergures qu'en 2000. Toutefois, les moyens étaient moindres aussi, et les activités plus abstraites et difficiles à traduire en animation d'éducation populaire selon certaines. Les activités de 2005 tournaient principalement autour de la rédaction de la *Charte mondiale des femmes pour l'humanité*, un texte présentant les bases d'un projet féministe de liberté, d'égalité, de paix et de justice et de solidarité écrit en continuité des dix-sept (17) revendications de la MMF en 2000 (Asselin, 2010). La Charte est le produit de plusieurs consultations et d'une écriture collective réalisée par une dizaine de groupes dans le monde. Parallèlement à la Charte, une Courtepointe de la solidarité mondiale a été fabriquée à partir de carrés de tissus préparés par des femmes de dizaines de pays. La Charte et la Courtepointe ont voyagé à travers cinquante-trois (53) pays et territoires sur les cinq continents. Le point culminant des activités de 2005 a été, pour les Québécoise, l'accueil des déléguées internationales apportant ces deux objets symboliques arrivés dans la ville de Québec par le traversier, le 7 mai 2005. Environ 15 000 personnes s'étaient rassemblées pour l'occasion et ont marché de la Basse-Ville à l'Assemblée nationale. Des femmes

participant à la marche ont pu toucher la Charte ou la Courtepointe, geste chargé de beaucoup d'émotions selon elles.

La participation aux actions de la MMF en 2005 consistait donc à sensibiliser les femmes aux éléments contenus dans la Charte à travers des activités d'éducation populaire et de les mobiliser pour la manifestation du 7 mai 2005. L'organisation des déplacements vers Québec, l'organisation d'activités locales, la recherche de financement étaient encore au rendez-vous. Les Centres étaient soucieux de veiller à un meilleur partage des tâches et des responsabilités entre les groupes de femmes afin de se préserver de l'épuisement.

Et c'est ça, ça été très, très prenant, très... comment je vous dirais... essoufflant et tout ça, ce qui fait que pour les autres marches comme 2005, je pense qu'à quelque part, comme beaucoup d'autres Centres, on a relativisé et on a dit "Ben là, qu'est-ce qu'on est prêt à faire?" Mais sans nécessairement tout prendre, comme on l'avait fait. (Travailleuse, CF Alliance des femmes, Côte-Nord)

On était un peu en convalescence après 2000, hein? Alors on a été un peu plus prudentes pour aborder 2005. [...] On est quand même impliquées régionalement, là. Mais au niveau de la Marche comme telle, la logistique, on a laissé les autres faire la job puis on a participé tout simplement. Puis mobilisé. Évidemment ici, on faisait des activités éducatives avec les femmes. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Quand ça revient, hop!, on rembarque. Mais ce n'est pas nous autres qui passent le balai pour *starter* la poussière. (Sonia Bernier, travailleuse CF Au Quatre-Temps, Saguenay/Lac-St-Jean)

Les points de vue peuvent diverger à l'intérieur d'un même Centre.

Bien, moi je dirais que dans la région, même à l'intérieur de notre Centre, c'est divisé. On a, entre autres, une qui mange de la Marche mondiale des femmes depuis toujours, qui donne son... plus que son 300%. Et il y a celles qui disent "C'est les Centres qui portent ça beaucoup, puis on est tannées puis on a hâte de passer à autre chose" (Isabelle Bazinet, travailleuse CF Avec des Elles, Lanaudière)

Malgré tout, on sent bien dans le discours de la majorité des participantes, tant celles impliquées localement dans les Centres de femmes que celles qui ont des rôles à des échelles nationales ou internationales, que la motivation et l'enthousiasme envers la Marche mondiale se sont réactivés pour les activités de 2005 et encore aujourd'hui.

Ça n'a pas de bon sens que ça s'arrête là! [...] Non, non! Il faut que ça continue! On n'a pas mis toute cette énergie-là, on n'a pas allumé autant de flammes, de feux, créer ça, pour que ça s'arrête là! C'est comme il faut qu'il y ait quelque chose qui continue, je pense que ça allait de soi. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Tu ne peux pas travailler en mettant autant de ton temps, autant d'émotion dans ce que tu fais, puis finir ça bing-bang du jour au lendemain, ça ne se peut pas. Humainement, même si tu sors des groupes de femmes, humainement, c'est impossible! Ça ne se fait pas. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Mais il y a eu comme un regain, comme je te disais tout à l'heure avec l'arrivée de la Charte mondiale, puis de reprendre possession de quelque chose. (Odile Boisclair, travailleuse R des CF, Montréal)

Une participante souligne, à travers son expérience, l'impact positif qu'à pu représenter la relève lors de l'organisation des événements de 2005.

C'est sûr qu'il y en avait parmi l'équipe des travailleuses qui étaient essouffées. [...] Tandis que moi, je ne l'avais pas vécu cet essouffement. Puis avec d'autres nouvelles militantes [...] c'était comme un peu de la relève à ce moment-là. Puis c'est sûr que 2005, ça a demandé beaucoup mais quand même pas autant que 2000, on s'entend que ce n'était pas de la même envergure. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Il est à noter que des participantes œuvrant localement dans les Centres de femmes ont mentionné que si elles avaient été moins motivées ou enthousiasmées en 2005, c'était, entre autres, à cause du choix des actions.

J'avais la même motivation en 2005, mais on était comme un peu déçues. Comment je te dirais bien? [...] Finalement il y avait comme un objet qui

se promenait partout dans le monde! Il y avait une mobilisation quand même partout dans le monde, mais on était comme un peu déçues que les femmes se promènent moins! [...] On a fait : "Comment on va juste à Québec? On ne verra pas d'autres femmes ?". On avait comme trouvé ça bien tripant à New York de voir plein de femmes d'ailleurs! On avait bien aimé ça. Puis à Ottawa aussi, de voir plein de femmes du reste du Canada, aussi, on avait trouvé ça le fun aussi. (Line Charbonneau, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Bien c'est ça, s'il y avait des échanges comme ça plus réguliers, ça maintiendrait la flamme au niveau international. C'est plus humain des échanges que de faire circuler une courtepointe. C'est plus humain quand ce sont des êtres humains qui s'échangent. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Le contexte international de la Marche mondiale des femmes en 2005 était aussi différent. En effet, on dénotait une baisse du membership et moins de pays participants.

Moi j'ai été déçue. Je ne sais pas si je suis hors d'ordre là, mais j'ai le souvenir que oui, si l'idée était que dix pays auraient suffi pour partir la Marche mondiale, puis qu'on est monté si je ne me trompe pas à 156 pays qui ont participé d'une manière ou d'une autre. Pour la question de la Charte mondiale en 2005, ça avait baissé à une cinquantaine de pays. Bien c'est certain que moi, ça m'a déçue. De toute façon, c'est peut-être essayer de voir aussi les limites d'une organisation internationale. (Travailleuse 2 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

6.2 Opportunités – Réseaux, coalitions et membership

Nous avons vu précédemment que le peu gains financiers dans les réponses gouvernementales a été source de déception pour de nombreuses participantes. Toutefois, nous retrouvons aussi, dans le discours de plusieurs, l'impression que des gains, parfois inattendus, sont venus atténuer la déception.

[...] Puis les retombées concrètes concrètes, ce n'est pas toujours facile à percevoir. [...] Faut pas s'arrêter seulement à ça. Faut se dire "C'est de la sensibilisation qu'on a fait". Ça je pense que les femmes sont plus

touchées [...], elles vont aller plus loin. C'est dans ce sens-là. (Louise Fortin, CF Centre ressources pour femmes de Beauport, Capitale-Nationale)

J'ai dit "des pétards mouillés" parce qu'à quelque part dans la Marche mondiale, quels sont nos gains réels? [...] Moi je trouve que les principaux gains de la Marche mondiale, c'est entre les femmes qu'on les a eus. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Nous poursuivons dans cette section l'analyse des répercussions de la Marche mondiale des femmes sur les Centres de femmes en les formulant en termes d'opportunités. Nous verrons, en effet, que les femmes et les Centres de femmes ont su reconnaître et saisir diverses opportunités à travers leur participation à la Marche mondiale des femmes afin de créer des solidarités, s'appuyer, développer, avancer, grandir, etc.

6.2.1 Réseaux et membership au Québec

Une des répercussions ou opportunités les plus souvent mentionnées par les participantes concerne le développement des réseaux d'alliance déjà existants ou encore, la création de nouveaux liens avec des partenaires du Québec avec qui les groupes n'avaient pas nécessairement l'habitude de travailler.

Selon plusieurs participantes, le contexte de l'organisation de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000, et par la suite, a permis un resserrement des liens ainsi que la création de nouveaux liens entre les différents groupes constituant le mouvement des femmes au Québec.

Parce que ça permet au mouvement des femmes de se regrouper, de se renforcer, parce qu'on le voit, du moment qu'il arrive une petite chose qui touche les femmes, les femmes se regroupent puis autant avec la Fédération des femmes que les syndicats, on a vraiment... Je pense que oui, ça a transformé le mouvement des femmes. On sent qu'on est appuyé. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

C'est un moment-clé dans les relations avec d'autres femmes, dans les alliances. Créer de nouvelles alliances, ouvrir des possibilités de nouveaux projets ou de collaborations, de solidarités. Qu'elles puissent savoir que je suis une alliée ou que notre groupe, on peut être des alliées pour leurs revendications. Ou que peut-être on a des intérêts communs, puis qu'on pourrait avoir des projets communs. Aussi, des problèmes communs qu'on pourrait résoudre ensemble. Fait que ça, ce sont des choses importantes. (Michèle Modin, militante, Montérégie)

La Marche mondiale des femmes a été, entre autres, l'occasion de rejoindre des groupes de femmes perçus comme moins impliqués ou moins visibles dans le mouvement des femmes, notamment ici les femmes autochtones, les femmes de l'AFÉAS (Association féminine d'éducation et d'action sociale) et les femmes de l'Église. D'autres participantes ont aussi abordé la participation des femmes des communautés ethnoculturelles, des femmes anglophones, des lesbiennes, etc.

Et la question des femmes autochtones, en Mauricie, en tout cas. Dans l'action quotidienne, on n'était pas toujours très près des femmes autochtones malheureusement. Il n'y a pas de femmes autochtones qui sont membres de la Table de concertation des groupes de femmes régionaux puis ça, ça me préoccupe depuis longtemps. Mais tu sais, quand tu es dans l'action bien tu tasses un peu le recrutement de nouveaux membres ou tout ça. Puis La Tuque c'est quand même à 1h15 d'ici, à 2h00 de Trois-Rivières. Ça fait que la distance... On devrait être plus proactives par rapport à ça sauf que ça a amené la question des femmes autochtones, quand même, qui étaient davantage présentes. [...] Pendant la Marche. Puis on en voit, des femmes autochtones qui sont venues à Montréal avec nous autres. [...] Les femmes autochtones étaient là puis on était contentes en maudit. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Bien écoute, je te dirais que oui. Je voulais qu'on parle un peu des groupes autochtones, parce que c'est particulier à notre région, il y a beaucoup de communautés autochtones. [...] Voyez-vous à Amos, il y a la communauté Pikogan, il y a le Lac Simon à Val d'Or, ainsi que le grand lac Victoria, Kitchisakik. Au Témis, il y a Winneway, puis il y en a un à Notre-Dame-du-Nord, mais je ne me souviens pas du nom, puis il y a une communauté autochtone urbaine à Val d'Or qui est le Centre amitié autochtone. [...] elles ont participé aux deux dernières Marches. [...] En octobre 2000, il y a eu quelques femmes autochtones qui ont participé,

mais il y a eu un autobus plein de femmes, hommes et enfants de Timiskaming qui ont participé. [...] Puis pour 2005, je vous dirais qu'il y avait un autobus plein de femmes autochtones. Il y avait au moins 55 femmes de différentes communautés qui ont participé. [...] Pour octobre 2005, il y avait des femmes autochtones sur le comité organisateur. Elles ont fait différentes activités d'autofinancement. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Aussi, les réseaux se sont aussi élargis à des groupes mixtes ou non-féministes, à d'autres mouvements sociaux (ex. les syndicats et autres groupes).

Bien, j'ai peut-être quelque chose à dire là dessus. Ça nous a permis de travailler avec d'autres organismes du milieu et dorénavant, parfois, on a des collaborations et on sait un peu plus à qui on a affaire comme travailleuses, par exemple, dans d'autres organismes. [...] Donc, ça nous a créé des alliances avec des organismes du milieu. Pas nécessairement des organismes en condition féminine mais qui sont très préoccupés par les conditions de vie des femmes. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Tu te rappelles-tu toi qu'il y a des femmes des Chevaliers de Colomb qui avaient téléphoné, puis elles étaient venues nous voir ici pour qu'on aille animer quelque chose avec les femmes des Chevaliers de Colomb pendant que les Chevaliers de Colomb se réunissaient là. Elles voulaient juste une animation sur le fait qu'elles étaient des femmes pendant que les gars étaient l'autre bord. Puis j'avais commencé sur la Marche mondiale. Il me semble que ça venait juste d'arriver, fait qu'on était en 2001. [...] Puis c'était la même affaire, ce n'étaient pas des femmes féministes du tout. Par exemple, elles se rendaient compte qu'elles étaient un groupe de femmes, elles se rencontraient ensemble. Puis là tout de suite quand j'ai parlé de la Marche mondiale, il y en a une tout de suite, elle s'est animée, puis elle avait même parlé des femmes dans d'autres pays. Fait que oui, peut-être que ça a facilité aussi des contacts avec des femmes pas féministes ou moins féministes. (Travailleuse 2 CF Basse-Ville, Capitale Nationale)

Et ces nouveaux liens d'alliance semblent, selon plusieurs participantes, perdurer dans le temps et s'appliquer au-delà des activités de la Marche mondiale des femmes. Les contacts seraient aussi, encore aujourd'hui, plus faciles et rapides à réactiver.

Des fois, on s'appelle pour collaborer pour une autre activité. [...] Cette expérience de travail-là, même si elle date de plusieurs années, tu sais

quel genre de filles, comment elles travaillent. Donc, les collaborations sont plus... je veux dire que ça va de soi maintenant. [...] Dorénavant, on se fait un clin d'œil puis ça marche. [...] Cette répercussion-là, je trouve qu'elle est encore valide même après 7 ans. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

C'est plus facile, c'est facilitant, maintenant le réseau est déjà là, et puis on peut s'en servir quand on en a besoin. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Une participante travaillant au niveau national affirme qu'à ce niveau, les liens entre les groupes spécialisés dans la lutte contre la pauvreté et dans la lutte contre la violence se sont fortifiés depuis la Marche mondiale des femmes.

Est-ce que les groupes pauvreté travaillent plus avec les groupes violence qu'avant? [...] Pour le mouvement des femmes au niveau national ça a vraiment solidifié le travail conjoint entre les groupes pauvreté et violence. Ça a renforcé des liens. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Toutefois, une autre participante rappelle que beaucoup de ces liens étaient déjà existants.

Tu sais parce que dans le fond, je reviens peut-être un petit peu en arrière, c'est sûr que encore une fois, la Marche rallie bien du monde, mais il y avait, [...] ici au Québec, des habitudes de concertation qui font que les choses avancent aussi. Donc on ne peut pas tout attribuer à la Marche. Ça serait un petit peu prétentieux. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

La Marche mondiale des femmes n'a pas que permis des liens entre les groupes. Elle a aussi été l'occasion de créer des liens avec les femmes des territoires des Centres de femmes, augmentant ainsi le membership (membres et militantes) et le nombre de participantes aux activités.

Et ce que ça a produit c'est qu'on a eu beaucoup, beaucoup de femmes, une centaine de femmes, tu sais, dans chacun de nos projets collectifs et ce qu'on s'est aperçu c'est que chacune d'elles est finalement, bon pas

toutes à la même intensité, mais devenues des ambassadrices. (Solange Désilets, travailleuse CF, Gaspésie/Îles de la Madeleine)

Fait que c'est sûr qu'il y a des retombées dans le sens que, bon bien si vous voulez participer à l'activité, c'est au Centre de femmes, tel jour, telle date. Donc il y a une visibilité pour les femmes qui ne connaissent pas le Centre. Entre autres, on recrute des nouvelles femmes, des nouvelles participantes le 8 mars. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-femmes, Abitibi-Témiscamingue).

L'autre affaire, par exemple, qui est plus positive, [...] c'était que des fois on a des téléphones d'intervenantes du CLSC ou de filles du CEGEP ou des profs qui nous ont contactées à cause de l'activité de la Marche mondiale. [...] "Ah! bien moi, je veux m'impliquer! Vous avez une activité sur la Marche mondiale! Puis moi je crois à ça!". (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Une participante souligne l'opportunité de rejoindre, de rassembler des femmes qui autrement, n'aurait pas été en contact. Elle nous parle ici du caractère intergénérationnel d'une des activités de la Marche mondiale des femmes.

Ce que je retiens de la Marche à Shawinigan, c'est de voir cette solidarité-là puis cette complémentarité entre les générations. Parce que je fouillais dans la boîte de la Marche avant que tu viennes pour un peu me remémorer puis entre autres je me souvenais qu'au séminaire Ste-Marie, il y avait une centaine de jeunes filles de l'école qui s'étaient jointes au cortège de la Marche pour démontrer leur solidarité. [...] Les femmes de tous âges. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Une autre participante confirme l'augmentation de la participation mais souligne que cette augmentation ne persiste pas nécessairement au-delà des activités de la Marche mondiale des femmes.

On a senti à ces moments-là de l'intérêt. À notre assemblée générale on a eu un record de participation parce qu'on avait dit que la courtepoinette serait là. Mais ça s'est comme arrêté là. Il y a momentanément de l'intérêt. (Isabelle Bazinet, CF Avec des Elles, Lanaudière)

6.2.2 Coalition ou lutter au-delà des problématiques

La concentration des énergies autour de luttes communes et concertées, comme c'était le cas pour la Marche du Pain et des roses, semble avoir été un facteur déterminant dans le développement des réseaux d'alliance et dans la motivation à travailler ensemble.

La marche du Pain et des roses, un des gains en terme de mobilisation puis de solidification du mouvement des femmes, c'est que ça a mis plein de groupes de femmes ensemble qui n'avaient pas nécessairement l'habitude de travailler ensemble, autour d'une action bien concrète, par rapport à la pauvreté. Et là, la Marche, elle a comme amené ça, un pas plus loin, bien élargir ce travail en coalition à aussi des groupes par rapport à la violence. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Une des choses, moi, qui m'avait émue ou qui m'avait motivée, c'est le nombre de personnes puis de groupes différents que ça regroupait. Le nombre de personnes mobilisées autour d'un projet commun. Puis au-delà de tous les points de vue différents qu'on peut avoir sur telle affaire, telle autre affaire, telle autre affaire, malgré tout, il y avait une affaire sur laquelle on pouvait s'entendre. Ça, pour moi, c'était une source de motivation, ça redonnait un peu un sens à nos luttes. On lutte, fondamentalement, on lutte pour la même affaire : une certaine justice sociale. Puis on dirait qu'avec les années dans le mouvement des femmes, on est plus conscientes de nos différences que de ce qui nous réunit, puis on dirait qu'on est spécialisée chacune dans nos problématiques. [...] Les problèmes autour de la justice sociale, sont découpés en 1 million de petits morceaux! [...] Mais l'enjeu peut-être pour moi autour de cette, ces Marches-là, c'est qu'on ait réussi à faire ça. C'est comme si ça démontre qu'on a quand même quelque chose en commun auquel on croit toutes! Assez pour tout le monde faire la même affaire en même temps, une fois. (Michèle Modin, militante, Montérégie)

Des participantes expriment l'importance de miser sur la solidarité autour de luttes communes pour l'avenir, autour des réseaux établis.

Malgré que moi, j'ai été un peu déçue, je crois encore aux changements, puis je crois encore qu'il faut se solidariser, plus particulièrement au Québec mais aussi avec d'autres, avec les autres pays. Je ne pourrais pas

te dire exactement, je pense que c'est plus la solidarité puis même si les changements sont minces, souvent, on n'a pas les résultats escomptés, mais on a quand même des résultats. C'est là-dessus qu'il faut miser. (Danielle Brassard, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Bien moi je souhaite que ça demeure un réseau. [...] Je souhaite que ça reste comme ça. Puis je me dis, on a encore une grosse lutte à faire au niveau de la pauvreté des femmes. Ça devrait passer encore par ce réseau-là. Je ne sais pas où ils en sont, dernièrement je n'ai pas tellement d'information, puis je me suis pas renseignée, mais je pense que ça va me redonner le goût de voir où ils sont rendus. [...] Comme je te dis, il faut lutter contre la pauvreté des femmes puis c'est à la grandeur du monde aussi. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Cette volonté et cette impression de coalition autour de luttes communes n'étaient pas ressenties qu'au niveau local, régional ou national, mais aussi au niveau international.

Je n'avais jamais vu tant de femmes que ça être solidaires, avoir les mêmes objectifs, les mêmes revendications. (Francine Gauthier, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

On est unies au-delà des frontières parfois malgré nous et aussi en pleine lutte, de force. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Il y a quelque chose dans l'idée de dépasser nos problématiques. Il y a quelque chose dans l'idée d'agir collectivement, d'avoir un impact sur l'ensemble de la société, d'être visibles. D'être, je dirais aussi, fières de ce qu'on porte comme message comme féministes, et comme revendications. Qui pour moi ne pouvaient que se poursuivre. Cet enthousiasme-là avait besoin de se canaliser dans quelque chose et ce quelque chose-là était, entre autres, la possibilité de rejoindre d'autres mouvements de femmes aussi. (Diane Matte, travailleuse leader MMF, Montréal)

La cohésion des groupes malgré les différences et les différends, pour reprendre l'expression de Collin (1983-1984), est un enjeu identifié par certaines participantes. En effet, l'idée de coalition et de s'entendre sur des causes communes n'est pas sans défis surtout lors de discussions sur des notions où les points de vue sont particulièrement opposés et émotifs.

Puis il y a un autre enjeu [...] de garder la cohésion du mouvement féministe, en tout cas, la solidarité entre nous. Ça pour moi, ça représente un enjeu autant au local qu'au national, qu'à l'international. [...] Il y a des dangers d'éloignement. Pour moi c'est un enjeu majeur de rester ploguer sur nos points de convergence, sur nos points de "Qu'est-ce qui nous réunit ?". Ce sur quoi on a un rapport de force et de garder le cap sur ces grandes questions-là qui nous unissent. [...] Pour moi, la cohésion n'est pas si simple à garder selon les questions, puis c'est un enjeu majeur. (Odile Boisclair, travailleuse R des CF, Montréal).

Les propos des participantes sur les aspects positifs et les défis d'une lutte commune au détriment des différences et les différends interpellent les réflexions d'Alberto Melucci (1996, 1997) sur l'analyse de l'action à travers les enjeux d'une identité collective où la soi-disant homogénéité cache, en réalité, des tensions et des conflits. Lorsque l'on parle d'identité, nous pourrions ici parler d'une « identité femme », notion qui pose problème pour plusieurs auteures féministes (Young, 2000 ; Lamoureux, D., 1997 ; De Sève, 1994 ; Collin, 1992) mais qui semble indéniablement présente dans le projet de la Marche mondiale des femmes. Selon Pascale Dufour et Isabelle Giraud (2004), dans le cas de la Marche mondiale des femmes, la notion d'« identité femmes » est axée sur la diversité plutôt que l'homogénéité. Nous parlons en fait d'une « identité de femmes du monde dans le monde pour construire une identité de militante féministe » (Dufour et Giraud, 2004 : 6). Nous pourrions aussi regarder l'expérience des participantes à partir des notions d'« identité de lutte et de résistance » (Miles, 1997), d'« identité militante » (Giraud, 2001) ou encore d'« identité de projet » (Castells, 2004) qui serait ici le projet de la Marche mondiale des femmes.

Les participantes nous parlent de l'importance de travailler ensemble malgré les différences, tout en mettant en lumière les différences de l'ensemble. Colette St-Hilaire (1994) soulève d'ailleurs le tiraillement du mouvement des femmes dans la conjoncture mondialisée : une conscience de la nécessité de prendre en compte la diversité qui défie le besoin d'une impérative cohésion, d'une résistance aux divisions

qui risqueraient de rendre les luttes moins puissantes et efficaces. Les femmes se retrouvent alors aux prises entre leur besoin de cohésion et leur besoin de s'affirmer dans leurs diversités.

Cette volonté de travailler ensemble, en reconnaissant les différences et les différends malgré les défis qu'elle sous-tend, reste une des voies à privilégier pour assurer un mouvement fort (McAdam, 1994) et pour y puiser une toujours plus grande force d'action (Collin, 1984-1984). Pendant que les leaders travaillent sur la cohésion, les groupes expérimentent à la fois leur adhésion au cadre de référence ou idéologique proposé par les leaders mais aussi l'expression de la pluralité de leurs interprétations, de leurs orientations et de leurs pratiques. Il est à noter que dans le cas de la Marche mondiale des femmes, nous croyons qu'il faut nuancer l'importance du rôle des leaders dans la production du cadre de référence ou idéologique. Les leaders de la MMF ont manifestement un rôle important à jouer. Toutefois, les valeurs organisationnelles de la MMF visant toujours en processus d'« horizontalisation » des structures et des rapports entre les groupes et les femmes, permettent, selon nous, la construction collective et multidirectionnelle d'un cadre de référence en continu.

La notion de coalition abordée précédemment dans le chapitre 2 est particulièrement éclairante pour comprendre les volontés, les alliances et les réseaux développés dans le cadre de la Marche mondiale des femmes. La notion de coalition permet de s'affranchir de l'idée de la nécessité d'un mouvement homogène pour être fort et ouvre à d'autres formes d'organisation (St-Hilaire, 1994). Elle permet aussi une diversité des solutions et des stratégies pour résoudre une diversité de problèmes, le tout émanant de la démocratisation des revendications et des luttes qui permet aux femmes qui ne font pas partie de l'élite ou des leaders d'exprimer leurs voix (Conway, 2004).

6.3 Opportunités – Ouverture sur le monde et solidarités

*C'était l'Expo 67 du mouvement féministe, en quelque part. [...] C'est ça, l'ouverture sur le monde!
(Josette Catellier, travailleuse R des CF, Montréal)*

6.3.1 Ouverture sur le monde

Un autre des impacts de la Marche mondiale des femmes nommés par les participantes concerne l'ouverture sur le monde. De nombreuses participantes expriment que la Marche mondiale a été le déclencheur d'une ouverture sur le monde.

Oui, ça nous amenait à dépasser notre monde à nous autres, puis on parlait à l'international vraiment. [...] Ce n'est pas rien notre petite misère, c'est tout le monde entier, il y a des femmes qui eux-autres aussi elles en mangent la misère. (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Ne serait-ce qu'une ouverture d'esprit. [...] Moi, je suis plus femme dans la cuisine chez nous puis je trouve que ça ouvre des horizons qu'on ne connaissait pas ou qu'on s'intéressait peut-être moins si ça n'avait pas été du Centre de femmes [activités organisées dans le cadre de la MMF]. (Judith Côté, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Je pense que c'est ça, ça nous a fait sortir de notre petit nombril. (Suzie Bordeleau, Centre de solidarité lesbienne, Montréal)

Cette prise de conscience permet aux femmes de s'ouvrir, d'en apprendre plus et de raffiner leur compréhension de certaines réalités vécues par des femmes d'autres pays.

Je pense que oui. Mais moi ce qui m'impressionnait dans les revendications en 2000, c'étaient les zones franches. Je n'avais jamais entendu parler de ça. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

C'était tellement gros comme contraste. Nous autres, avec nos revendications, il y avait des femmes qui arrivaient d'autres pays, qui

avaient de petites gougounes dans les pieds, qui étaient nu-pieds là-dedans, puis il y avait des condos à vendre à 13 millions à côté [à New York]. Bien oui! T'sais quelle belle répartition des richesses. (Line Charbonneau, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Tu sais, c'était un peu ça, et évidemment une conscience que ce qui se vivait au Sud, se vivait pour certaines femmes au Nord. [...] On a commencé à entendre parler des *maquiladoras*, on commençait à parler pas mal des emplois qu'on perdait qui s'en allaient au Mexique. [...] Fait que veux, veux pas là on ne pouvait pas faire semblant que ça n'existait pas. Puis on ne pouvait plus juste mettre à la fin de l'ordre du jour "Solidarité avec les femmes du Salvador!" (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Certaines femmes expriment comment cette ouverture a aussi été vécue concrètement dans les Centres de femmes à travers des activités et de nouveaux thèmes abordés afin de permettre à leurs membres cette même ouverture qui peut entraîner des prises de conscience.

Dans les dernières années on a beaucoup travaillé ici en région, la traite des femmes et des enfants. Je me demande si le fait d'avoir travaillé sur des Marches au niveau international ne nous a pas ouvert sur des enjeux comme ça. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Bien moi aussi... Mon coup de cœur moi ça l'a été l'ouverture, les activités au centre vers l'international. [...] Puis là je trouve que cette Marche-là nous a amené beaucoup de jus à parler avec les femmes de qu'est-ce qui se passait [dans le monde] mais pas juste d'une façon caricaturale mais vraiment avec des faits plus précis, avec des exemples beaucoup plus précis. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Puis ça avait permis en tout cas, je me rappelle, aux Centres, entre autres, d'accueillir des femmes du Niger, puis de l'Uruguay pour échanger avec elles, puis échanger sur la possibilité de faire un journal conjoint pour 2000, avec les thèmes de la pauvreté puis de la violence, qu'on avait sortis. On avait réussi à le faire. (France Bourgault, travailleuse R des CF, Montréal)

Une participante aux activités d'un Centre de femmes souligne d'ailleurs la pertinence d'aborder ces thèmes.

Bien je sais que vous en parlez mais je ne trouve pas que c'est du superflu. C'est de nos affaires en tant que femmes de voir ce qui se passe pour les autres femmes dans le monde. Tu ne peux pas dire "C'est juste mon petit patelin puis merci, bonjour! Je ne veux pas rien savoir de personne d'autre." (Judith Côté, membre CF Shawinigan, Mauricie)

À travers l'éducation populaire, les Centres de femmes faisaient leur propre formation.

Parce que comme les Centres ont eu à vulgariser, à faire connaître les revendications, à vulgariser des enjeux de conditions féminines, auprès de leurs participantes, bien moi je pense que ça leur a permis aussi d'en connaître davantage. Donc pour moi ça a dû être formateur pour les Centres. [...] De mieux comprendre l'impact encore une fois de la mondialisation sur les conditions de vie des femmes partout dans le monde, ici et ailleurs. Donc de comprendre, oui, les sources, les discriminations qu'on peut vivre sont souvent les mêmes, etc. Il y a eu [...] un travail d'éducation qui a été fait à l'intérieur de la Marche qui, à mon avis, a rapporté à tout le monde. Pas juste aux participantes des Centres, mais vraiment aux travailleuses, aux administratrices, etc. On a été beaucoup éduquées dans cette démarche-là. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

6.3.2 Ouverture sur un monde d'action

Nous avons vu précédemment que la Marche mondiale des femmes a permis à plusieurs des participantes de vivre une ouverture sur le monde, une prise de conscience des réalités vécues par des femmes d'autres pays. Mais cette prise de conscience dépasse les problématiques vécues par les femmes et ouvre plusieurs participantes aux actions des femmes – des féministes – d'autres pays.

Moi je trouve qu'il y a eu peut-être aussi une belle *crise de conscience* à l'effet que des femmes, partout sur la planète et même de pays dits en voie de développement, elles savent s'organiser, puis elles ont beaucoup de ressources. Fait que ça, je trouve ça intéressant comme prise de conscience, parce que quand on est dans des pays du Nord, de l'Amérique du Nord et tout ça, puis... [...] à cause de la culture dominante, puis tout ça, on peut sans être consciente qu'on a des préjugés sur les capacités d'organisation du monde, des pays en voie de développement, parce que

des fois, il y a une ignorance à ce niveau-là. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Les femmes qui étaient les porte-parole des pays du Sud aux rencontres internationales puis lors de la Marche, étaient... ce n'étaient pas des victimes pantoute. Parce qu'on parlait comme des actrices du développement donc là tu es à égalité dans comment on change le monde! On n'est pas ici puis il y en a d'autres qui ont juste besoin de recevoir. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

Puis ça veut dire, aussi, que si tu as pu faire ça, c'est qu'il y a bien des filles comme toi, puis bien des groupes comme le tien en Asie, puis en Amérique du sud, puis en Afrique, puis en Europe. Puis c'est ça, aussi! C'est que ça t'oblige à voir que ton action locale... S'il y a une Marche mondiale, c'est parce qu'il y a bien du monde qui font la même action locale que la tienne. Puis il y en a partout. Ça te fait prendre conscience de ça. Qu'il y a beaucoup de monde qui travaille au niveau local, dans un sens semblable au tien. (Michèle Modin, militante, Montérégie)

La Marche mondiale des femmes positionne les femmes des autres pays comme des alliées luttant contre des problèmes communs ou reliés, pour des causes communes.

Moi je pense que ça nous rappelle l'ouverture sur le monde [rôle des affiches de la MMF dans le CF], de ne pas se cantonner dans nos principes à nous, dans nos valeurs à nous, de vraiment chercher l'ouverture, parce que on est énergie, quand l'énergie ne circule pas, les choses stagnent. Tandis que quand ça circule, il y a des choses qui se passent. (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Il y a un potentiel de titiller la radicale en soi, qui est beaucoup plus fort à la marche, parce qu'à l'international, les filles du Sud, entre autres, elles poussent beaucoup dans ce sens-là. Puis il y a des luttes qui sont menées au nom de la Marche mondiale qui sont franchement radicales et franchement trippantes. Il y a un potentiel de s'en inspirer puis de se sentir en solidarité avec des militantes de partout à travers le monde, qui peuvent renforcer énormément nos luttes. Donc il y a plein, plein, plein d'affaires au sein de la Marche qu'il n'y a pas ailleurs, dans le mouvement des femmes au Québec. (Barbara Legault, travailleuse leader MMF, Montréal)

6.3.3 Vers des solidarités affranchies du concept de charité

Les prises de conscience présentées dans les sections antérieures nous confirment ce que le lien entre les groupes féministes et les groupes œuvrant en solidarité internationale annonçait dès la Marche du Pain et des roses. En effet, ce dernier événement a permis la rencontre des deux analyses dans une action, rencontre indispensable à l'émergence de l'idée d'une Marche mondiale des femmes capable de rejoindre les femmes d'un grand nombre de pays en tant qu'actrices d'une action collective. La Marche mondiale des femmes devait s'appuyer sur un nouveau modèle de solidarité, ouvert sur le monde et sans référence à une logique de charité.

Comme elle [la Marche mondiale des femmes] a bénéficié du rôle que des organismes comme l'AQOCI [Association québécoise des organismes en coopération internationale], comme SUCO [Solidarité, union, coopération], comme Oxfam, elles ont été très présentes dans la Marche ces femmes-là. Elles ont toutes des comités femmes ces organisations mixtes-là. Mais ces organisations-là, étaient déjà porteuses d'une autre conception du développement et du rapport entre le nord et le sud, entre les pays soit disant développés puis sous-développés. Tu vois alors la Marche [mondiale des femmes] n'aurait pu s'embarquer dans une conception plus traditionnelle de la solidarité internationale. [...] Même l'aide n'est pas du tout de cet ordre-là, on parle du changement du système économique mondiale, on parle de [...] la taxation du capital au niveau international. On est dans un autre monde que celui de la charité. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

Les femmes à la base, je suis sûre qu'elles reprenaient des choses de l'international, parce que entre autres, je trouve qu'une des richesses, des réussites de la Marche mondiale des femmes au Québec, c'est vraiment l'intégration de l'analyse antimondialisation à la base. Et un sentiment, antimondialisation et un sentiment de "Nous faisons partie du monde!" Et un changement même de la mentalité de beaucoup, beaucoup, beaucoup de femmes partout à travers le Québec que les rapports nord-sud ce ne sont pas des rapports de charité. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Cette nouvelle conception de la solidarité avec les femmes du monde demande de passer des mots à l'action. Toutefois, certaines participantes expriment qu'il s'agit

d'un chantier toujours à améliorer et qui demande une conscience des inégalités passés et présentes et une volonté constante de les contrer.

Puis d'avoir des revendications communes avec l'international. Je pense que quelque chose qui n'est pas encore atteint comme je le voudrais, c'est souvent, il y a beaucoup de femmes du Québec, je pense, qui voient qu'on soutient les femmes à l'international. Ailleurs, ils sont encore pires que nous autres (leurs conditions de vie, etc.), puis sans être dans une logique de charité, parce que la Marche n'est jamais dans ce sens-là, mais c'est de la solidarité à sens unique. Alors que je pense qu'il y en a aussi qui commencent, qui ont développé dans les dernières années ou avec la Marche mondiale, une solidarité dans les deux sens. Pour moi c'est ça la Marche. C'est vraiment ça, apprendre des autres et sur nous. Puis il y en a beaucoup qui le comprennent. Puis je pense que ça continue de se développer comme perspective. (Barbara Legault, travailleuse leader MMF, Montréal)

Je ne dis pas qu'il n'y a pas eu de racisme, de colonialisme. Bien je ne dis pas qu'il n'y a pas eu de dynamique de pouvoir entre le Nord et le Sud dans l'organisation de la Marche. Je trouve qu'il y en a vraiment eu beaucoup, beaucoup moins que dans beaucoup, beaucoup d'autres exemples internationaux que j'ai. [...] Mais de façon générale, je trouve qu'on a fait un saut très, très, très qualitatif, quantitatif, ou en tout cas, les deux! (rire) Par rapport à cette transformation de comment on voit le monde, comme femmes et comme féministes. Et vraiment ça, ça a transformé les affaires à la base! [...] Et aussi le fait que on est un groupe qui avait déjà fait quelque chose comme ça, fait que ce n'était pas genre "Regarde on est un groupe flyé qui a une idée flyée!". C'est comme "On a fait cette expérience, voilà notre pratique, voilà l'expérience qu'on a vécue [Marche du Pain et des roses]". [...] Ce qu'on a fait : "On propose que vous fassiez la même chose chez vous et on fait quelque chose ensemble en 2000 autour de cette même formule-là. Parce que nous, vraiment ça nous a renforcées". Fait qu'il y a aussi l'aspect de l'action comme aspect d'organisation et la vision d'une mobilisation créative qui a été donnée. Il y a le bout quand même d'analyse politique qui a été même dans les premiers écrits, de la lettre de 1996, qui quand même démontrait qu'on avait une analyse des rapports nord-sud qui était intéressante mais qui n'était pas justement une analyse colonisatrice ou, tu sais, "Nous du nord on dit que vous du sud vous devez...". (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Je pense que le cœur de cette espèce de volonté de surmonter les obstacles, à mon avis, ça venait probablement d'une compréhension politique et stratégique de l'importance de qu'est-ce qu'on est en train d'essayer de faire ensemble ici dans cette salle, puis des répercussions que ça aura, si jamais on ne réussit pas à s'entendre, si jamais on ne réussit pas à trouver de compromis, si jamais on ne réussit pas à trouver comme une manière de dire les choses, qui tout imparfait cela soit-il [...] Mais en tout cas, bref, c'est vraiment important la Marche aussi pour ça de montrer que ça se peut. Puis ce n'est pas pour dire qu'il n'y en a pas d'inégalités de pouvoir dans la Marche, puis de problème puis de reproduction des systèmes d'inégalités puis de pouvoir qui existent dans le monde. On serait bien folles de penser qu'on est au-dessus de ça puis qu'on est vraiment capable de le surmonter. Mais il y a des efforts qui ont été faits, puis à mon avis, ça a quand même permis quelque chose qui est fort différent des réseaux élitistes, des réseaux de lobby de l'ONU. C'est fort différent. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

6.3.4 Élargissement du « nous »

Concrètement, cette façon renouvelée de se sentir en solidarité avec les femmes du monde apparaît, dans le discours d'une grande proportion des participantes, à travers une prise de conscience des similarités et des différences entre « elles », les femmes du Québec et « elles », les femmes d'autres pays.

La pauvreté, puis la misère, la violence, et tout ça. C'étaient pas mal les mêmes choses qu'on vivait nous autres ici au Canada, qu'on vivait au Québec. Puis elles aussi vivaient les mêmes choses. (Membre 2 CF Basse-Ville, Capitale Nationale)

C'est sûr qu'il faut toujours mettre ça en perspective dans les régions. Sauf que quand on regarde la violence faite aux femmes, la pauvreté des femmes, que ça soit à l'autre bout du monde aussi, c'est le même vécu. [...] C'est sûr qu'il y a des différences particulières dans chacun des pays, des petites choses qui sont différentes, mais quand on va en général, les femmes vivent à peu près les mêmes choses à la grandeur du monde. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Fait que moi, ce que je pense c'est qu'un des éléments ou des lignes fondatrices de la Marche c'est "Il y a un nous commun, et un nous commun diversifié". C'est-à-dire que la pauvreté existe partout dans le

Monde, [...] et la féminisation de la pauvreté est un phénomène universel. [...] Il y a une universalité de la réalité de la violence envers les femmes. La forme de la pauvreté, la forme de la violence envers les femmes est complètement différente d'un pays à l'autre. C'est pour ça que je dis c'est un « nous » diversifié, mais qu'il y a quand même des éléments communs d'expériences communes qu'on vit comme femmes. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

C'est dans la prise de conscience et l'affirmation de faire partie de ce groupe qu'on appelle « femmes du monde », un discours où disparaît le « nous les femmes du Québec » versus « elles/les autres », que se traduit de façon encore plus claire l'expérimentation de cette nouvelle solidarité, de ce « nous » élargi.

On part du "je" au "nous". Elles se sentent personnellement mais aussi tout le monde ensemble. (Sonia Bernier, travailleuse CF Au Quatre Temps, Saguenay/Lac-St-Jean)

Bien pour moi aussi, c'est le sentiment d'appartenance. [...] Bien à la Marche puis au Centre [de femmes]. On sent l'appartenance aux femmes. Je fais partie aussi des femmes autour de la planète. (Membre 2, CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Ce que ça a fait pour les femmes du Québec entre autres, c'est de se voir dans le "nous femmes du monde", et de se voir égales aux autres femmes dans le "nous femmes du monde". [...] On n'a pas marché pour les femmes du monde, en 2000, pantoute, et c'était ça la structure même de la proposition! C'est qu'on va avoir des affaires en commun, mais on marche pour nous, puis en changeant les choses pour les femmes chez nous, ça aide à changer les choses pour les femmes ailleurs. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Cette ouverture du « nous » vers l'extérieur, c'est-à-dire du Québec vers le monde n'est pas la seule transformation observée. En effet, on remarque aussi que les limites du « nous » s'élargissent de l'intérieur, les femmes du Québec augmentant leur conscience de leur propre diversité au Québec et au Canada.

En tout cas, même dans le Québec, il y a des femmes d'ailleurs. (Danielle Brassard, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

On a vu des femmes du monde entier. [...] Les femmes les plus éloignées dans des petits coins du Québec, aussi, qu'on ne se voit jamais. Ça a été... les femmes autochtones et tout ça, de voir tout ça, de parler avec ces femmes-là. On a le même langage quand on est toutes dans la rue ensemble! Puis ça a été quelque chose de très, très important, très beau pour moi. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Ça, c'est un point que je trouve quand même important, parce que la dimension internationale, qu'est-ce que ça amène? C'est que ça amène une espèce de vision de c'est quoi l'ampleur de la diversité qu'il y a dans notre mouvement. Puis une compréhension vraiment plus large, donc! (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

Une des réflexions exprimées fréquemment par les participantes concerne l'impossibilité de revenir en arrière, à l'ancienne conception d'une solidarité charitable.

Bien j'espère que oui, parce que comme je disais tantôt, on ne peut pas s'ouvrir sur le monde comme ça, puis après ça fermer la porte puis c'est fini! [...] Il faut que ça reste de même. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Moi je pense que l'analyse violence, pauvreté, mélange violence/pauvreté, les liens entre les deux, on a avancé là-dedans. Se situer dans le monde et notre analyse du monde et de la mondialisation, moi c'est sûr que ce sont des pas non négligeables et on ne peut pas retourner en arrière. C'est comme une fois que tu as eu les yeux ouverts, voilà, ça change pour la suite des choses. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

L'ouverture sur le monde, créée par la Marche mondiale des femmes, s'est accompagnée, comme on l'a déjà observé jusqu'à maintenant, par un grand désir de solidarisation avec les femmes du monde. Nous avons vu que ce désir de solidarité était la majorité du temps porté par un besoin de se sentir en lien, en alliance, en action avec les femmes du monde dans un but de changement social, de lutte et de revendication.

Je crois principalement parce que les filles qui ont pensé la Marche, qui ont rêvé la Marche, qui ont construit la Marche mondiale au niveau

international, croyaient encore à la Marche comme mouvement social capable d'amener des transformations sociales dans la vie des femmes concrètement à l'international puis au national. [...] Il y a des militantes de la Marche mondiale qui sont des femmes avec des visions politiques très fortes, très belles, très créatives. Vraiment riches! Pour avoir des idées comme la Marche mondiale, puis pour avoir des idées comme la Charte mondiale des femmes. Ça prend une intuition politique puis un flair fort. (Barbara Legault, travailleuse leader MMF, Montréal)

Toutefois, nous retrouvons chez certaines participantes, un désir de se sentir en solidarité avec les femmes du monde sans autre finalité attendues, comme un but en soi ce qui rejoint encore une fois les réflexions de Sonia Alvarez (2000) sur une logique d'activisme qui vise la solidarité en soi. Il est à noter que les réflexions des participantes sont souvent teintées d'une déception face à des actions précédentes.

L'activité de solidarité, puis en même temps de visibilité, puis de dénoncer. Mais je n'avais pas le feeling que ça changerait quelque chose. [...] Mon objectif en fait, ce n'est plus de changer le monde, mon objectif c'est plus de se solidariser avec le monde. (Danielle Brossard, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Les travaux de certaines auteures donnent un éclairage particulier sur les discours portant sur la solidarité. D'abord, retissons des liens avec les réflexions de Sonia Alvarez (2000) sur ce qu'elle appelle la « *internationalist identity-solidarity logic* » et qui décrit une logique d'activisme qui vise la solidarité en soi. Puis, s'imposent aussi les réflexions de Dufour et Giraud (2004 : 2) qui ont étudié spécifiquement le cas de la Marche mondiale en 2000 et qui invitent à considérer la MMF « comme un processus de construction de solidarité qui existe en lui-même et pour lui-même ». Elles reviennent avec les mêmes réflexions lors de leur analyse des 10 ans de la Marche mondiale des femmes (2010). Nos réticences et nos questionnements face à ces points de vue demeurent après l'analyse des entrevues des participantes, cette conception n'étant pas vraiment adaptée à la Marche mondiale des femmes qui se définit, s'organise et agit comme une organisation de transformation sociale qui porte des revendications précises et concrètes à différents interlocuteurs mondiaux et

nationaux. En effet, la rédaction des plateformes de revendications, le travail de lutte et l'interpellation des instances décisionnelles étatiques ou internationales font partie intégrante du travail réalisé par les membres de la Marche mondiale des femmes.

Est-ce que l'objectif de solidarité était l'objectif en soi et pour soi dès le départ? Nous ne le croyons pas.

En 2000, et là aussi, je pense que le Québec est assez différent, vraiment particulier au niveau mondial. En 2000, on était encore donc dans cette mentalité-là, où on voulait faire des gains, des actions gagnantes et tout ça, et on avait des attentes, parce qu'on en avait déjà eu des gains en 1995. [...] Mais on était dans une conjoncture où on faisait moins de gains en 2000. Et je pense qu'on n'a pas réussi à montrer dans les appels à l'action [...] au Québec, à montrer qu'on marchait pour d'autres raisons. Oui, le monde savait qu'on marchait aussi en solidarité avec les femmes du monde. Mais il y avait tellement d'attentes! Tellement élevées! (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

D'abord nous vient en tête la réflexion de Beaulieu (2006) qui parle de la notion de solidarité qui, dans le discours féministe, joue le rôle de stratégie de transformation sociale. Nous pensons aussi aux écrits de Doug McAdam (1994) sur le cadre de référence des mouvements sociaux qui peut devenir le lieu d'expérimentation de nouvelles pratiques et façons de vivre cohérentes avec les revendications. Les femmes ne revendiquent pas seulement un monde juste et solidaire où la solidarité se traduit par une meilleure répartition des richesses, elles mettent en pratique leur vision de la solidarité. Peut-on penser que devant les maigres réponses aux revendications politiques et économiques adressées aux décideurs, les femmes aient au moins ressortie une impression positive et assez satisfaisante de leur expérimentation de nouvelles formes de solidarités entre elles? Est-ce que ce discours sur la solidarité en soi et pour soi est initial au projet ou la conséquence du peu de réponses gouvernementales et institutionnelles face aux revendications? Pourrait-il être le résultat de la résilience des femmes face aux obstacles rencontrés, la

résilience étant cette capacité à « rebondir », à traverser des situations éprouvantes sans tomber dans la dépression ou l'inaction?

6.4 Opportunités – Discours, actions et rapports de pouvoir

6.4.1 Analyses et discours

Une autre des opportunités ouverte par la Marche mondiale des femmes concerne le développement des analyses et des discours des femmes au Québec. En effet, celles-ci ont profité de l'ouverture sur le monde, du partage des visions et des savoirs entre les groupes de différents réseaux et les mouvements pour approfondir leur compréhension du contexte socio-économique et politique mondial.

C'était un plus à la fois pour enrichir notre analyse, notre compréhension de ce que les femmes vivent. À la fois être interpellées, stimulées aussi par l'existence de ce que les femmes font ailleurs. Et à la fois aussi de pouvoir approfondir notre analyse, je dirais, puis la raffiner aussi. Je pense qu'on a toujours intérêt à regarder ce que d'autres disent, ce que d'autres pensent. [...] Cette notion de réflexion/action pour moi a toujours été très importante. (Diane Matte, travailleuse leader MMF, Montréal)

Je dirais que les Centres, peut-être plus avec la Marche, ont plus compris tout l'impact de la mondialisation. [...] Évidemment c'est un mouvement international donc on essayait de voir les causes communes des problèmes et des sources de discrimination que les femmes peuvent vivre dans différentes régions du monde [...] Quand on parle des impacts de la mondialisation, je pense que, les Centres ont compris davantage, dans le sens que ça a élargi les horizons. Justement ça nous a forcé à... des Centres qui sont des ressources locales, fort importantes, ont été comme forcer de s'intéresser. Bien je pense que bien des Centres avaient déjà un intérêt, mais manifestement, en tout cas, ils ont eu l'occasion de s'intéresser encore plus aux conditions de vie des femmes d'ailleurs. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Certaines participantes perçoivent la Marche mondiale des femmes comme une occasion, un terrain propice au développement de l'analyse des Québécoises en ce qui concerne les enjeux de la mondialisation.

Ça a transformé le discours, en tout cas. Le mouvement, en tant qu'organisation, sûrement. Ne serait-ce qu'Internet dans nos vies, là. Pour donner un exemple. Ne serait-ce que, comme je disais tantôt, les enjeux dont on parle davantage. Les réflexions qu'on fait toujours avec le lien mondial parce qu'on ne peut plus ne plus le faire. Mais là, ce n'est pas juste à cause de la Marche, c'est à cause de la mondialisation en général. Mais, la Marche nous aide là-dedans, c'est sûr. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Alors comprends-tu qu'à un moment donné, on allume! Que "Touttt est dans touttt !" Comme dirait Raoul Duguay! Je veux dire, c'est lié tout ça. Alors moi je dirais que la plus grande répercussion, c'est que ça a été un immense processus d'éducation populaire. Immense! Ça a fait d'ailleurs qu'en avril 2001, quand il y a eu le Sommet des Amériques et le Sommet des peuples, les femmes y ont activement participé. On a fait venir des femmes des autres pays! Mais on y a participé aussi pour parler de ce qui se passait chez nous puis qu'on était en plein néolibéralisme aussi, etc. Mais tout ça, 10 ans avant, ce n'était pas à l'ordre du jour. Je pense que c'est la répercussion la plus importante [de la MMF]. (Françoise David, travailleuse leader MMF, Montréal)

Une des transformations identifiées, par une importante proportion des participantes à la recherche, est l'intégration des enjeux économiques dans le discours féministe. Parler de la pauvreté comme d'un enjeu féministe. Parler de la mondialisation en termes de conditions de vie, d'enjeux sociaux. Ces nouveaux argumentaires sont appréciés et appuient le travail des femmes dans leurs actions et revendications.

Moi je trouve qu'une des choses que ça a données la Marche, c'est la place de la pauvreté comme un enjeu féministe. [...] Mais dans les groupes de femmes, le discours plus économique, pas dans tous les groupes, mais dans certains groupes, il est moins présent. On est moins intéressé par ... bien intéressées ou en tout cas, on se sent moins compétentes peut-être sur des questions économiques. C'est moins là, puis ça, ça a fait des liens, je trouve intéressant. Ça, c'est un gain, je trouve. (Michèle Modin, militante, Montérégie)

Donc, pour nous de s'associer déjà avec un organisme qui s'occupe de développement économique à Shawinigan. Et là, c'était une occasion d'unir le social et l'économique et là on commençait à en parler. Alors dans notre travail concret, là... Ça nous donnait une porte pour amener le social à l'économique puis amener les organismes en développement économique et les gens qui travaillent là-dedans à Shawinigan à dire "Oui, c'est vrai. Il y a la condition féminine." (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Donc ça couvrait un ensemble de problématiques, les deux [pauvreté et violence] ensemble qui faisaient le tour, en tout cas, un bon tour de la question, puis qu'il y avait un potentiel mobilisateur très important. Tu vois. Pas juste des raisons économiques liées à la pauvreté, mais des raisons culturelles liées au sort des femmes dans la société, au patriarcat, bon, et tout ça. [...] Alors que nous, on avait vraiment lié le capitalisme et le patriarcat, ces deux mouvements puis deux systèmes d'exploitation qui se renforcent mutuellement. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

Cet approfondissement de l'analyse des enjeux de la mondialisation a permis aux femmes de mieux comprendre les impacts des dynamiques économiques et politiques mondiales sur les conditions de vie des femmes dans leur localité et leur quotidienneté.

Moi ce que ça me fait dire c'est que c'est une très bonne idée d'appartenir à un mouvement international parce que les conditions de vie des femmes reposent beaucoup sur l'économique entre autres. Puis maintenant en plus de tout le marché qui est globalisé, bien quand on veut intervenir, sur les conditions de vie des femmes, bien il faut être conscientes de tous ces mécanismes-là, de cette toile d'araignée-là. Puis je trouve que ça, la Marche mondiale des femmes, internationalement, elle porte ça. (Travailleuse I CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

C'est continuer à rêver, tu comprends? Continuer à rêver. Donc on voyait que la première étape de la Marche, l'année 2000, c'était pour nous positionner devant cette logique criminelle de la mondialisation économique et du patriarcat millénaire. Donc dénoncer! Donc l'idée fondamentale, c'était la dénonciation des effets sur les femmes et sur les populations. (Ana Maria D'Urbano Seghezzeo, militante, Montréal)

Comme je te disais tout à l'heure, ce que la Marche a permis aux femmes c'est de prendre conscience de deux choses : l'importance d'appréhender

la situation à l'échelle mondiale pour comprendre qu'on en fait partie, puis que ce n'est pas étonnant parfois, que nos propres revendications ne soient pas entendues. Mais l'importance aussi d'être solidaires de d'autres femmes ailleurs quand on commence à apprendre de quoi est faite leur vie. (Françoise David, travailleuse leader MMF, Montréal)

Des participantes déplorent toutefois l'impression que cette analyse développée des enjeux mondiaux n'a pas été utilisée pour développer celle sur les enjeux locaux ou encore pour les concrétiser en revendications pour améliorer les conditions de vie des femmes.

On a plein de théories, on a plein d'arguments pour dire que ça n'a pas d'allure que les femmes manquent d'autonomie économique, mais on n'a pas de poigne [...] Il faut qu'on le prenne par là, on veut ça, ça, ça! C'est à dire d'abord définir nos revendications. [...] Et dans un deuxième temps, cibler les paliers gouvernementaux ou les instances auxquelles on va adresser ces revendications. Ça manque de ça, je trouve. (Nesrine Bessaïh, travailleuse R des CF, Montréal)

Je trouve qu'il y a une faiblesse qu'on a eue. [...] C'est je trouve qu'on n'a pas su maximiser notre... Maximiser dans le sens de mettre au service notre analyse de l'international pour articuler notre analyse du local. (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)

Toutefois, pour plusieurs femmes des Centres de femmes, la Marche mondiale des femmes et les questions internationales font maintenant partie du discours courant.

Tu sais je fais des farces, des fois, je dis que quand je vais rencontrer soit des milieux de travail, quand je vais faire la promotion, exemple, du Centre, ce n'est pas long que... Le premier mot c'est "la Marche mondiale" puis le deuxième c'est "Charte mondiale". [...] Je fais une image mais là c'est que je mets ça constamment en lien. (Solange Désilets, travailleuse CF Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspé, Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine)

Fait que je pense que ça, ça joue, le fait qu'on soit participante et membre de la Marche mondiale des femmes. Dans le discours, ce que ça change, c'est qu'on y fait référence souvent. [...] Ça parle aux femmes, ça parle aux autres groupes avec lesquels on en parle. Fait que ça oui, ça c'est un plus. [...] Ça, ça a marqué, puis ça va continuer de marquer parce que ce

n'est pas fini, c'est dynamique. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Une participante partage une impression que le discours des femmes des Centres de femmes est maintenant plus solide et assumé.

En 2005, j'ai eu la vague impression que le discours était porté avec moins de gêne, une plus grande assurance dans ce qui était affirmé. Autant dans la salle de la part des participantes avec lesquelles je pouvais placoter en assistant à l'événement de 2005, que dans la prestation des personnes qui animaient. Une conviction viscérale du bien-fondé des éléments de la Charte. Un plus grand confort avec le discours. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Finalement, pour une participante, ces analyses approfondies ne sont pas encore systématiquement intégrées au discours des femmes du Québec.

Je pense que c'est toujours à refaire. [...] On n'a pas intégré le réflexe mondialisation, dans le sens vraiment global, autant que je souhaiterais. [...] Puis ça c'est à tous les niveaux. Local, je ne le sais pas, mais j'ai l'impression que ça doit être pareil, parce qu'au national, on a encore à faire. Des fois tu écris quelque chose, puis tu te dis : "Comment ça se fait que je n'ai pas pensé ou qu'on n'a pas pensé à faire des liens avec ça, ça, ça?" (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

6.4.2 Des actions renouvelées

*Mais je crois qu'il faut déranger, c'est le mot. Il faut déranger, pas pour dénoncer, je crois que la dénonciation est déjà faite, mais pour proposer.
Il faut que nos jeunes, nos générations qui viennent, sentent la possibilité que les choses peuvent changer.
(Ana Maria D'Urbano Seghezzi, militante, Montréal)*

La Marche mondiale des femmes est d'abord et avant tout une action politique qui mise, comme nous l'avons vu précédemment, sur la capacité d'action des groupes locaux de femmes pour multiplier les actions en lien avec des revendications locales, pour les relier et leur donner un sens commun sur le plan mondial. Plusieurs participantes, notamment celles qui ont occupé des rôles de leadership de la MMF,

soulèvent cette importante caractéristique de la MMF de miser sur les femmes de la base plutôt que sur un réseau d'« élites » internationales.

Parmi les différences [entre la MMF et les autres organisations internationales de femmes], c'est la question d'essayer de vraiment regrouper des groupes de femmes de la base [...] qui ont une pratique locale, régionale, nationale dans leur coin du monde. Une différence aussi, c'est la proposition d'être en action, de vraiment faire des actions communes jumelant le national et l'international. [...] Parce que l'international est très loin, fait que justement en jumelant le national, ça permet à des femmes de quitter leur village pour la première fois puis aller au village à côté pour faire une action, parce que c'est à leur portée, mais qu'elles sachent que c'est en lien avec l'international. Puis ça c'est une des nouveautés par rapport à la Marche. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Puis en même temps, il y a vraiment l'idée de faire quelque chose qui n'est pas élitiste, qui est un mouvement de masse, qui est de descendre dans la rue. Que les femmes ordinaires descendent dans la rue, qu'on reprenne le militantisme vraiment plus. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

Le fait de sortir des réseaux « onusiens » et d'avoir un agenda indépendant et axé sur l'action est mentionné par quelques participantes. Ces particularités de la Marche mondiale des femmes ont été détaillées précédemment lors de la problématisation et la présentation de l'organisation. L'analyse des discours des participantes nous permet de croire que les fondements même à la base de l'organisation et de la structure de la Marche sont venus influencer les actions mises de l'avant.

On n'a rien contre les rencontres internationales de femmes et tout ça, mais notre objectif, c'était de réunir des groupes qui travaillent à la base dans leur pays pour améliorer les conditions de vie des femmes et tout ça. Et ce n'était pas de réunir le jet-set international, ou du monde qui avait nécessairement été à Beijing ou du monde qui suit le processus de l'ONU et tout ça. [...] Et aussi déjà dès le début, une des choses de la Marche qui, selon mes connaissances, est arrivée en premier, c'est la proposition de faire des actions sur nos propres bases, sur nos propres agendas et autoconvoquées et donc ce n'est pas du tout...[...] Que les femmes du monde, des délégations de femmes de 100 pays convoquent ! Des fois je

n'en reviens pas qu'ils ont dit "oui" aussi! Tu te rends compte! C'est écrit : "Monsieur, le Président de la Banque mondiale, nous sommes des femmes d'une centaine de pays, puis on veut vous rencontrer, puis on veut vous rencontrer le 16 octobre à Washington!". Tu sais je veux dire, là ce n'est pas n'importe quand là! "On veut vous rencontrer le 16 octobre, puis l'ONU, on veut vous rencontrer le 17 octobre, pas le 19, pas le 14! Là c'est ça, on vous convoque. " [...] C'est la diversité des tactiques et des stratégies d'action, puis c'est un autre type d'actions. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Moi, je pense qu'il y a de la place pour un réseau mondial de femmes différent des réseaux que j'ai connus moi grâce à la Marche. Ça, c'est un autre apprentissage que moi j'ai fait, je ne connaissais rien au réseau des femmes à travers le monde, mais là je suis allée deux fois à l'ONU. Participer et travailler avec des réseaux. Mais les réseaux de femmes à travers le monde, ceux que j'ai connus en tout cas, sont très institutionnels. Ça devient une sorte d'élite féministe, moi je l'appelais le "jet-set féministe", qui se promène à travers le monde! Et qui va de réunion en réunion, à l'ONU, ou ailleurs. Elles font un bon boulot, remarque! Mais je pense qu'il y a de la place pour un réseau de femmes dans l'action. L'action de base. L'action où tu mobilises des femmes à partir de chez elles et dans la rue. (Françoise David, travailleuse leader MMF, Montréal)

Fait que donc pour moi la Marche c'est ça. Ça représente vraiment le Mouvement féministe ou le mouvement des femmes, peu importe comment on veut l'appeler, mais ça représente vraiment cette notion de mouvement, cette notion que pour arriver à effectuer les changements qu'on veut faire on doit continuellement être en contact avec les femmes premièrement, les femmes de chez nous, les femmes d'ailleurs dans le monde aussi. [...] Donc pour moi, ça demeure l'illustration de cette importance d'être en mouvement. Ne pas se limiter comme quelques fois, certaines organisations ou certaines féministes ont créé plus des petites tours d'ivoire ou des ONG ou des *think tanks* ou des expertes féministes qui, bon évidemment, peuvent avoir leurs utilités, mais ne représentent pour moi vraiment pas l'espoir de changement. (Diane Matte, travailleuse leader MMF, Montréal)

Ce positionnement dans les valeurs organisationnelles de la Marche mondiale a interpellé fortement plusieurs groupes locaux, de base, alimentant le sentiment d'appartenance et le développement de multiples formes d'action.

Je suis frappée par le fait que dans les Centres de femmes particulièrement, même ailleurs, c'est comme si maintenant de travailler internationalement était acquis dans une certaine conscience. L'espèce de conscience symbolique, non seulement symbolique, mais un sentiment d'appartenance... ça, c'est merveilleux. (Alexa Conradi, travailleuse leader MMF, Montréal)

La Marche mondiale a, selon plusieurs participantes, favorisé des réseaux de partage des visions et des savoir-faire concernant l'action. Le partage des savoirs reliés à l'action entre les femmes de plusieurs pays du monde a permis aux Québécoises d'enrichir les possibles façon d'être en lutte, de se sentir partie prenante d'actions nouvelles, créatrices et d'une nouvelle ampleur.

J'étais étonnée de voir comment chaque action dans chaque pays, chaque revendication, il y avait beaucoup de travail derrière ça, beaucoup de créativité derrière ça aussi. Les femmes sont motivées [...] puis créatives. Elles sont en action. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Elle [la Marche mondiale des femmes] nous a sensibilisées à des stratégies d'action, peut-être plus dominantes chez certains groupes. Tu sais, dans le fond, je pense qu'on a pu tout le monde être, dans une certaine mesure, un peu influencées par des pratiques, des façons de faire et de voir développées chez nos partenaires ou chez les groupes alliés. Puis tout ça, pour moi on en a tiré toute une richesse d'essayer de mettre ça ensemble. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Je pense que c'était donner une nouvelle ampleur à notre action. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Une participante partage son impression que la Marche mondiale des femmes permet de travailler sur un projet collectif d'action et que son envergure en vaut la peine. Cette impression réactive l'envie de s'investir dans la militance.

Bien comme je disais tantôt, d'avoir l'impression de le faire [se remettre en lutte] en alliance avec plusieurs autres. De le faire de façon collective et élargie. Fait que ça répond à un besoin de se réinvestir dans de la militance. [...] Mais là, il y a tout un cadre, il y a tout un contexte, il y a comme tout un mouvement généralisé de lutte. C'est ça, organisé,

coordonné, auquel je peux participer, puis ça a donné quelque chose. Puis c'est de la dénonciation de problèmes sociaux puis des revendications pour des changements, puis de façon concertée en mobilisant beaucoup de monde. C'est ça, c'est comme un petit regain de lutte, peut-être? Dans l'histoire du mouvement des femmes. (Michèle Modin, militante, Montérégie)

Concrètement, pour les Centres de femmes, il semble que la Marche mondiale des femmes ait offert l'opportunité de développer leur propre capacité d'action dans leur milieu.

Je dois dire que la Marche mondiale, pour nous autres, ça nous a transformées, si ce n'est pas complètement c'est pas loin. C'est une source constante d'inspiration. [...] C'est devenu même un canal d'éducation populaire puis d'action politique. (Solange Désilets, travailleuse CF Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspé, Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine)

Quand je pense à tout ça, je me rends compte que le Centre des femmes de la Basse-Ville est capable de beaucoup quand on s'y met en solidarité. C'est vraiment, on est comme une entité qui arrive à être capable de changer les choses. C'est une force. Puis ça a donné encore plus de force au Centre. (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Je pense que les Centres de femmes ont reconnu en eux, ils se sont reconnus un rôle d'agent de développement. Donc ça a permis, je pense, à bien des Centres de renforcer leurs capacités d'action, leurs capacités de mobilisation, puis ça a donné tout son sens au travail d'action collective que les Centres se doivent de faire. [...] Donc sur la capacité des Centres de mobiliser, s'organiser, de faire un travail de concertation, de s'affirmer dans des dynamiques locales et régionales, probablement d'apprendre aussi de la façon de travailler de leurs partenaires, parce qu'ils ont eu à dealer beaucoup avec d'autres ressources locales assises autour de la table, à faire des demandes d'appui aussi puis à faire des gains aussi avec des syndicats. [...] Ça a dû ouvrir des horizons, puis ça a certainement permis le développement d'habiletés particulières puis de connaissances : une connaissance accrue des enjeux en matière de condition féminine. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Pour de nombreuses participantes, la Marche mondiale des femmes a fourni des outils, des occasions et des exemples concrets pour faciliter leur travail d'éducation populaire et d'action.

À une conférence ou une formation, sur quelque chose d'autre, puis que la personne-ressource va utiliser "Bon, bien par exemple la Marche mondiale des femmes...", c'est pris en référence à divers endroits. Puis c'est sûr que le mouvement des femmes a toujours fait partie des mouvements sociaux qui ont été en références, mais là c'est que tu vois au lieu de te parler du mouvement des femmes, ils vont parler de la Marche mondiale des femmes. Comme si la Marche mondiale des femmes était le symbole du mouvement des femmes. C'est comme devenu l'étiquette ou le symbole de ce qui représente le mouvement des femmes. Ça quand même, ce n'est pas rien hein! (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Bon, exemple : En 2000, je reçois des groupes d'étudiants en sociologie du Cégep. [...] Et là, moi en tout cas, ça me donne une poignée pour parler davantage d'action collective, de notre approche collective plutôt que de notre approche individuelle qui est là mais [à laquelle] on veut moins donner d'importance parce qu'on croit que le collectif est plus efficace. [...] Moi je le vois dans leur visage, quand je leur parle d'action internationale, d'aide internationale, d'ouverture, de Marche mondiale des femmes, ils sont tout allumés tout à coup puis ça leur ouvre la... Tu sais, c'est parce qu'ils ne s'en viennent pas ici d'emblée en disant "c'est un groupe qui fait de l'action internationale". Tu sais, ils s'en viennent plus avec la perception qu'on fait plus de l'action individuelle ou de l'intervention individuelle. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Ou encore, la Marche mondiale des femmes rend possible, par le soutien de ses structures et de ses membres, des actions locales qui, autrement, serait beaucoup difficiles à organiser et à déployer.

Nous autres, on est en train de préparer 2010. On est à l'écriture collective encore théâtrale et on aborde toute la question de la paix et de la démilitarisation. Et pour nous autres, c'est clair qu'on a besoin de la Marche pour ça parce que regarder cette question-là de la paix et de la démilitarisation [thème du plan d'action de la MMF], faire ça toutes seules dans notre région, de même comme ça, d'un point de vue féministe.

[...] Faut faire partie d'une réflexion plus large. [...] Nous autres, on est la région qui a accepté de travailler sur l'outil d'éducation populaire sur la paix et la démilitarisation dans la Marche. Ça fait qu'on n'aurait pas pu juste faire ça, tu sais, juste dire "La Gaspésie puis les Îles, on réfléchit toutes seules sur le féminisme, la paix et la démilitarisation.". C'est impossible, tu sais. (Solange Désilets, travailleuse CF Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspé, Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine)

6.4.3 Rapports de pouvoir et nouveaux interlocuteurs

Nous avons vu précédemment que le développement d'une analyse capable d'articuler les enjeux féministes, ceux de la solidarité internationale et ceux d'une mondialisation sociale, politique et économique a permis aux femmes du Québec de réaliser et de comprendre les implications de la mondialisation sur leur travail de lutte. Si auparavant, elles adressaient leurs revendications aux instances gouvernementales provinciales et nationales, elles comprenaient que les décisions pouvaient maintenant se prendre sur le plan mondial, que les problématiques vécues par les femmes de différents pays pouvaient être reliées, que les moyens et les pouvoirs locaux et nationaux des groupes de base s'affaiblissaient.

Regarde : ils nous le disent à la TV ou ils nous le disent dans le journal. [...] Qu'on a de moins en moins de prise sur tout. Que les affaires se décident ailleurs. Que tout est transnational. Que les compagnies ont plus de pouvoir que les États. Qu'il faut être compétitif. [...] Tout ça! Tu as l'impression, plus ça va, que tes revendications sont comme dans le vide, tu ne t'adresses pas au bon monde, c'est dans le grand tout, c'est nulle part, je ne sais pas quoi! Les affaires se passent on ne sait pas trop où. Puis ça, c'est la mondialisation qui fait ça. Tu n'as plus de poigne! Tu n'as plus de prise! (Michèle Modin, militante, Montérégie)

Bien pour moi, on comprenait de mieux en mieux comment les décisions se passaient par-dessus les États nations. C'est-à-dire que le Québec, on pouvait porter toutes les revendications qu'on voulait contre la pauvreté, mais il y avait des leviers qui dépassaient les décisions de l'État québécois ou canadien. C'étaient des grosses affaires autour de l'OMC. [...] En tout cas, certaines militantes le réalisaient de plus en plus, bien on se disait : "Bien là, il faut aller s'attaquer là où se prennent les décisions.". Puis c'est l'ONU, la Banque mondiale, l'OMC, le FMI, *envoye!* Il n'y a

rien de trop beau c'est là qu'on porte nos re... [revendications]. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Mais en terme d'analyse politique, on savait de plus en plus qu'on n'était pas isolées, que ce qui se passe ici c'était avec ce qui se passe ailleurs, puis que pour changer des choses, on ne vit plus en vase clos [...] il faut agir à plein, plein, plein de niveaux. Fait que ça c'est clair que c'est une des impulsions fondatrices du pourquoi à l'échelle mondiale. Ce n'est pas juste pour un trip "Wow! Ça serait vraiment le fun de rencontrer des femmes d'ailleurs!", mais c'est vraiment basé sur une analyse de l'interdépendance [...] de plus en plus grande de nos situations, puis qu'on ne peut plus juste changer les choses au Québec parce que entre autres les décisions se prennent de plus en plus souvent ailleurs et le pouvoir échappe de plus en plus à nos gouvernements. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Cette compréhension renouvelée des enjeux et rapports de force amène les femmes à vouloir s'adresser, dans leurs actions, à ces nouveaux interlocuteurs qui détiennent le pouvoir sur des questions affectant les conditions de vie des femmes.

En 2000, il y avait l'idée d'aller à l'ONU [...] l'idée d'aller au FMI puis à la Banque mondiale. [...] Mais l'idée d'aller rencontrer c'était quand même encore dans l'espèce de carcan de "On va aller rencontrer les décideurs, les confronter, puis leur dire qu'est-ce qu'on veut.". Après ça on s'est bien aperçu que ça ne changeait pas grand-chose, parce que *anyway*, ils ne voulaient pas rien savoir, puis qu'ils étaient bien prêts à écouter, mais que dans le fond ça rentre dans une oreille, ça ressort par l'autre. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

[En] tout cas, à l'Agence maintenant, on nous écouterait davantage quand on parlerait. On va aller parler au grand boss ! Faire que le petit boss après ça, il n'aura pas le choix de nous écouter. Quelque chose de même, je ne sais pas si tu peux comprendre [...] On va se faire entendre à tous les niveaux! Après ça ceux d'en bas ne pourront pas nous dire : "Bien voyons donc, mes pauvres petites filles! Voyons donc! À quoi vous pensez? ". C'est imagé ce que je te dis là! On va aller lui dire! Puis au monde entier! Pas juste sur la colline parlementaire, puis ils vont nous entendre! (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Moi je pense que c'est, je dirais, quasi exclusivement cette possibilité, son caractère [à la MMF] de mobilisation des femmes de la base dans plusieurs pays. [...] Bon mais il reste que pour avoir un impact sur des

organisations internationales comme la Banque mondiale, le Fonds monétaire, l'ONU, il faut qu'il y ait quelque chose de plus fort. [...] Je pense que c'est essentiellement son caractère mobilisateur, c'était une action, ce n'était pas juste des revendications, de la paperasse, etc. Mais c'était une action, puis une action qui mettait ensemble plusieurs femmes dans un même pays, ou des choses qui pouvaient se faire aux frontières, puis qui avaient une espèce de visée internationale. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

Les femmes veulent s'inscrire dans ce nouveau rapport de force à travers une solidarité multiple, qui rassemble les forces d'action locales, régionales et nationales et qui crée des liens transnationaux qui les alimentent et les met de l'avant. Une organisation de solidarités et de forces, à l'argumentaire solide et incontournable.

On fait partie d'une grande chaîne. Puis c'est là que ta chaîne est forte, que tu as besoin de la force de ta chaîne quand localement, régionalement, nationalement, on mange des claques. (Membre 1, CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Si on n'avait pas eu la Marche mondiale des femmes, je ne crois pas que chaque petit groupe dans sa région, aurait pu influencer autant les instances politiques comme ça. [...] Bien c'est ça, c'est le réseau. C'est d'être ensemble, de sentir qu'on fait partie, parce qu'on sait que si tu prends quelqu'un qui est en Gaspésie, qui est encore beaucoup plus éloigné des grands centres, ils se sentent encore beaucoup plus éloignés [...] Quand on revendique quelque chose de sentir qu'on a une force en arrière de nous autres, qu'on a un appui, qu'on a un gros groupe, c'est ça qui est la motivation. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Partout dans le monde on lutte pour les mêmes affaires, alors pourquoi ne pas lutter ensemble? Ça donne une force hein! C'est vraiment pour créer un mouvement de force puis de solidarité, moi je pense que c'est beaucoup ça. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Une participante aborde la question en opposant la mondialisation politique et économique à une mondialisation des solidarités.

Fait que là si on veut changer quelque chose au niveau mondial, ça ne se fera pas avec un événement. Ça ne se peut pas. [...] Puis là on comprend de mieux en mieux que les conditions de travail, les conditions de vie des unes et des autres, sont étroitement liées. Fait que si on veut vraiment avoir un impact pour les femmes d'ici, il faut de plus en plus articuler notre perspective au niveau de la mondialisation et de la mondialisation des solidarités. [...] Je pense que c'est une analyse politique qui se globalisait et à cause de la conjoncture politique et donc qui nous amenait à cette solidarité-là, à toutes sortes de niveaux. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Le besoin de se regrouper, de se retrouver nombreuses et en force est très présent dans le discours des participantes. La Marche mondiale des femmes semble avoir été une opportunité de se regrouper afin de gagner en efficacité et en puissance.

Le besoin d'être visibles et audibles est aussi récurrent dans le discours des participantes, et ce à tous les niveaux. Et la Marche mondiale des femmes semble représenter, pour plusieurs, une tribune où leurs voix sont pertinentes, mises de l'avant et amplifiées par la force du nombre pour qu'elles puissent être enfin perçues par des instances autrement fermées. Et avec succès dans certains cas.

C'est un potentiel non seulement rassembleur mais de visibilité médiatique importante. Dont les gouvernements ne pouvaient pas faire l'économie. Puis tu vois à partir du moment où les femmes en Afrique, on a dit, partout se mobilisent. D'ailleurs plusieurs gouvernements ont été obligés de répondre aux revendications des femmes. L'ont fait plus ou moins bien. Mais ils ont été obligés de le faire. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

6.5 Synthèse analytique

L'analyse du discours des participantes à travers une perspective axée sur les répercussions et les opportunités, permet de dégager que la Marche mondiale des femmes est une expérience majoritairement perçue positivement à plusieurs égards malgré les déceptions, les désillusions et l'épuisement qu'elle a pu par ailleurs entraîner. Nous pouvons observer la très grande capacité des femmes et des groupes à

réévaluer la situation afin de dépasser les constats négatifs et à s'appuyer sur les répercussions positives pour déployer de nouvelles stratégies. Tout en soulignant la force et les remarquables capacités d'adaptation des femmes et des groupes engagés dans la lutte pour le changement social, nous voulons rappeler l'énergie et les ressources nécessaires que demandent la résistance à la mise à l'écart et à l'invisibilité, et le développement de nouvelles stratégies. D'ailleurs, cette capacité à rebondir, souvent le propre des personnes sans pouvoir et exclues des réseaux d'influence (Castel, 2007 ; Aronson et Neysmith, 2001), est par ailleurs souvent prise pour acquis : tant chez les personnes qui en sont capables, ces dernières évaluant que ça va de soi de faire ainsi, que chez les interlocuteurs de pouvoir qui ont l'habitude de voir les groupes continuer malgré les obstacles. À ce sujet, Robert Castel (2007) affirme qu'il est toujours possible de résister à ce qu'il appelle la « discrimination négative »⁴⁶ et de prendre sa place dans nos sociétés démocratiques mais que le fardeau de la preuve de la légitimité sociale et de droit revient toujours à la personne visée par la discrimination. C'est tout l'enjeu de la reconnaissance dont il est ici question (Honneth, 2006a). Il s'agit, à notre avis, de réflexions importantes à garder en tête dans l'analyse de la modification des rapports de pouvoir entraînée par les nouvelles structures et règles de la mondialisation économique néolibérale.

Les discours des participantes permettent de voir à quel point la Marche mondiale des femmes, avec son cadre de référence et ses valeurs organisationnelles, peut être perçue comme à l'origine de transformations et d'opportunités mais surtout à quel point les femmes des Centres de femmes et du mouvement des femmes québécois ont su saisir les opportunités pour aller de l'avant dans leurs analyses, leurs actions et leur travail dans leurs localités : développement des capacités et du sentiment de compétence, élaboration des réseaux d'alliances et formations de coalitions, ouverture

⁴⁶ Robert Castel s'est d'abord intéressé au concept d'exclusion sociale dans les années 1990. Puis, il a récemment proposé un ouvrage (2007) sur une nouvelle analyse des inégalités sociales basée sur la notion de « discrimination négative ».

sur le monde et transformation des relations de solidarité, approfondissement de l'analyse, raffinement du discours, et actions renouvelées. La Marche mondiale des femmes semble avoir été une plate-forme fertile pour permettre à plusieurs groupes québécois et plusieurs femmes d'enrichir leurs réflexions et leur travail de lutte pour le changement social, devenant ainsi des groupes locaux « globalement avertis » (Miles, 2000).

Nous avons aussi mis en lumière la Marche mondiale des femmes comme action politique destinée à rétablir les rapports de pouvoir débalancés par la mondialisation politique et économique. Le (re)positionnement des femmes dans les rapports de pouvoir mondialisés passent, comme nous l'avons vu, par une conscience des nouveaux enjeux et des nouveaux interlocuteurs ainsi que par une volonté de se solidariser pour compter sur la force du nombre et sur un argumentaire riche, solide et partagé. La convergences des forces et des actions locales à travers l'organisation de mouvements transnationale qu'est la Marche mondiale des femmes a permis une résistance à plusieurs niveaux. Ainsi, la diversité des actions au niveau local, national et international de la Marche mondiale des femmes illustre la multiplicité des rapports de pouvoir et des lieux des conflits, et démontre que chacune de ces résistances se trouve à l'intérieur du champ des pouvoirs (Mensah, 2003 ; Mouffe, 2001 ; Foucault, 1976).

Nous avons vu que la Marche mondiale des femmes est un véhicule, une coalition, permettant ce (re)positionnement des femmes dans les rapports de pouvoir à travers des actions mondialisées et solidaires. Dans le chapitre qui suit « Sujets, actrices et citoyennes : des expériences et des parcours. », nous verrons que la Marche mondiale des femmes a simultanément – dans un mouvement indissociable parce qu'interdépendant – eu des répercussions sur le (re)positionnement des femmes d'un point de vue individuel et collectif à plus petite échelle, les (re)positionnant dans les

rapports sociaux de pouvoir d'une part, mais aussi dans leur rapport à l'Autre et leur rapport à elle-même.

CHAPITRE 7

SUJETS, ACTRICES ET CITOYENNES : DES EXPÉRIENCES ET DES PARCOURS

Jusqu'à présent, notre parcours d'analyse nous a amenés à observer les expériences de participation des Centres de femmes du Québec et du mouvement des femmes québécois à la Marche mondiale des femmes à partir de trois perspectives : les conditions d'émergence de cette organisation internationale au Québec, les rôles et l'implication des Centres de femmes dans l'organisation des événements et, enfin, les répercussions et les opportunités entraînées par la MMF. Nous avons ainsi, à partir d'une perspective plus historique, d'une autre perspective plus ancrée dans des principes de réalité et d'une dernière axée sur les analyses des participantes quand aux impacts de leur implication, dressé un portrait multidimensionnel des expériences de participation à la MMF. L'analyse des discours des femmes rencontrées dans le cadre de la recherche a permis de faire ressortir une quatrième perspective analytique touchant, cette fois-ci des dimensions beaucoup plus personnelles.

Le présent chapitre nous permet en effet d'aborder les répercussions de la Marche mondiale des femmes sur ses participantes à travers une exploration des domaines de l'expérience, des images, des sensations, des émotions et des symboliques. Les participantes à la recherche ont aussi raconté leurs expériences de participation en parlant de reconnaissance, de sens, de fierté, d'espoir, de pouvoir d'agir, de sentiment de transformation personnelle et collective, pour ne nommer que ceux-là. Nous observons, dans cette section, les traces laissées par leurs impressions d'avancer sur un parcours où elles se sentent devenir sujets, actrices et citoyennes.

7.1 La Marche mondiale des femmes, une expérience marquante

Comme nous l'avons vu précédemment, la Marche mondiale des femmes a provoqué des élans et un enthousiasme remarquables. Dans cette première section, nous nous intéressons aux sens et représentations qu'a pris la Marche mondiale des femmes pour les femmes du Québec, notamment pour les femmes impliquées et travaillant dans les Centres de femmes du Québec.

7.1.1 Grandiose et historique

On ne peut douter de l'ampleur de l'événement. Dans le discours des participantes, les adjectifs *grand*, *gros*, *énorme*, *grandiose*, *impressionnant*, *merveilleux*, *fabuleux*, *incroyable* sont utilisés à une fréquence remarquable.

Moi je pense que c'est fabuleux d'avoir pu regrouper autant de femmes pour un événement. [...] La fabuleuse histoire, la fabuleuse Marche. (Suzie Bordeleau, Centre de solidarité lesbienne, Montréal)

New York c'était la rencontre du monde, hein. C'était tellement émouvant, ça n'a pas de bon sens. J'en parle encore puis je me dis "Mon Dieu, c'était extraordinaire!". C'était la rencontre des femmes du monde puis là, on les voyait. Ça a été un moment très touchant. (Nancy Malher, travailleuse CF Carrefour des femmes du Grand Lachute, Laurentides)

Puis l'envie de faire un grand projet, grandiose, comme la Marche mondiale des femmes. [...] Oui, il [le projet de la MMF] a soulevé un enthousiasme très grand, très, très grand. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Certaines participantes ont aussi exprimé l'impression d'avoir l'opportunité de participer à un événement historique.

C'est comme avoir l'impression d'assister, d'être participante d'un événement vraiment fou! Fou, mais faisable! Vraiment important dans l'histoire du mouvement des femmes. [...] On le sentait déjà. Ça allait marquer le mouvement des femmes, puis je voulais être partie intégrante

de ça. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

C'est un moment historique aussi. C'est un soutien marquant de force. C'est une marque qui reste. Une trace. Je n'ai pas les mots pour exprimer. (Travailleuse 1, CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Parce que c'est un souvenir impérissable, d'un moment, d'un événement, qu'on sait qui est une page d'histoire. C'est une page d'histoire! De notre histoire! Et même du monde! (rire) Ah! Ils ne la retiendront pas dans les grands livres des encyclopédies! Mais moi j'en suis convaincue, j'en suis convaincue. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

7.1.2 Le visuel comme une mémoire

La Marche mondiale des femmes est un événement fort, marquant et la très grande majorité des femmes rencontrées détenaient des souvenirs à l'image de la Marche mondiale des femmes (affiches, épinglettes, macarons, foulards, t-shirts, photos, etc.). Tous les Centres de femmes visités avaient au moins une affiche de la Marche mondiale des femmes sur un de leurs murs. Le visuel de la Marche mondiale des femmes reste significatif même après les événements. Et les femmes possèdent et exposent les artéfacts avec fierté.

Et ce sont nos artéfacts, c'est notre musée personnel. Et j'ai animé des ateliers avec des militantes au Collectif pour un Québec sans pauvreté puis les filles ont fait la même chose au Forum social, puis là ils vont ressortir leurs dossards. Tu sais, c'est comme un souvenir. [...] Ça nous fait du bien. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Le pourquoi, et là c'est pour ça que je dis que c'est plus international, mais moi je trouve qu'une des grandes forces d'union de la Marche c'est le logo. Et là aussi, c'est de voir les archives en bas au Centre de documentation, les archives visuelles, les affiches de la Marche en 2000, partout à travers le monde, des T-shirts, toutes sortes d'affaires promotionnels et tout ça, des porte-clés, on a toutes des copies de tout ce que le monde nous ont envoyé. Puis c'est probablement la moitié de ce qui existe à travers le monde. Et moi c'est toujours quelque chose qui m'a vraiment touchée puis ... d'aller dans un autre pays puis de voir le logo de la Marche avec de quoi écrit en arabe, ou de voir aussi des images de

femmes qui manifestent à travers le monde avec des banderoles, avec le logo de la Marche. C'est quelque chose, je trouve, qui a concrétisé ce qui nous unit tout en laissant la place à la diversité. Donc tu vois les photos de manif ou tout ça, ou je ne sais pas moi, des T-shirts là regarde, j'en porte un T-shirt de la Marche. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Certaines femmes ont parlé des souvenirs de la Marche mondiale en faisant le parallèle avec les souvenirs précieux en lien avec des événements importants de la vie personnelle. Pour certaines, les souvenirs de la Marche prennent place à côté des souvenirs de voyages, des photos de la famille. Le fait de regarder les affiches permet d'y penser et de se remémorer les événements. Les objets conservés en souvenir de la Marche mondiale des femmes ravivent aussi, selon certaines, les émotions, l'enthousiasme, la fierté et la motivation vécues lors des événements.

Fait que les symboles [souvenirs à l'effigie de la MMF], moi ça m'allume une ferveur. Ça m'allume un enthousiasme. Puis c'est comme quelque chose qui vient m'allumer mon petit mécanisme de "Ah ! Là on parle de quelque chose qui est important", fait que là, mon être se mobilise. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

[Moi], les posters, je les trouve vraiment beaux. D'ailleurs, je ne me rappelle pas d'un poster de la Marche que je n'ai pas aimé. Ils sont beaux, ils sont significatifs. Moi j'en ai partout! En fait, j'en ai des originaux, j'en ai que j'ai imprimés. Des photos des banderoles, des pays, j'en ai dans mon bureau imprimées. Ah! Non, c'est très, très présent. [...] Il y a une fierté. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Dans les Centres de femmes, les affiches ont aussi le rôle de transmettre la mémoire, de raconter l'histoire du Centre et de la Marche mondiale aux femmes qui n'étaient pas présentes, pour la relève. Les affiches sont des outils de sensibilisation et d'éducation populaire. Cette notion de transmission de la mémoire est à retenir. Nous aborderons cette question à nouveau dans le dernier chapitre « Conclusion et quelques pas pour aller plus loin... ».

7.1.3 Des images en mouvement

*Mais ça vient marquer le temps. C'est comme une espèce de marqueur de temps qui nous rappelle qu'on est en solidarité, qui nous rappelle qu'on a fait des gains ou des pertes, que nos sœurs ont fait des gains ou des pertes.
(Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)*

De l'intention même de travailler à l'organisation et de participer aux événements de la Marche mondiale des femmes émergent déjà des images qui illustrent l'ouverture et l'enthousiasme des femmes face à cette proposition d'action. Chose certaine, le projet de Marche mondiale des femmes vient frapper l'imaginaire de plusieurs, que ce soit avant ou pendant les événements.

Certaines évoquent des images de rassemblement des femmes de la Terre, de diversité et d'unification à la fois.

Bien moi j'ai entendu parler de la Marche mondiale en 1999. Ce n'était pas ici, c'était dans un autre Centre de femmes. Puis quand je suis arrivée à Québec, c'est ici qu'on s'est mis à en parler plus souvent. Puis moi ça a frappé mon imagination. [...] J'avais l'impression que ça élargissait mes horizons, il me semble que j'imaginai ça, une gang de femmes autour de la Terre ! (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

C'était beau! C'était vraiment merveilleux de voir ça. [...] Si je me ferme les yeux puis que je vois ça, je vois des milliers de femmes tout ensemble avec une solidarité comme on en voit très peu. [...] C'est ça qui me vient comme image. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

L'image que je vois, c'est une unité, une boule qui avance pour faire du changement. C'est vraiment l'image qui m'était venue à ce moment-là. Mais elle n'avance pas vite... (rire) Pas par la faute des femmes! Par la situation... par la société. (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Des participantes parlent d'appartenance à une famille.

Quand on vient au Centre, c'est un décors qu'on a devant nous [affiches de la MMF], ça fait que ça nous rafraîchit la mémoire ou ça nous fait

penser qu'on fait partie d'une grande famille de... des femmes, si on veut. (Judith Côté, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Fait que ça témoigne [les affiches et les souvenirs de la MMF], je pense, peut-être d'un sentiment d'appartenance. Ou en tout cas ça fait partie de notre famille. On fait partie de la famille. Mais on y a contribué aussi. On l'a créée ensemble. (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)

Plusieurs participantes ont aussi imaginé la Marche mondiale des femmes comme une vague ou encore une avalanche, des images reliées à l'eau, aux vagues, à la mer et à la force des éléments naturels.

C'est l'an 2000. Il y avait le bogue de l'an 2000 mais il y avait aussi ce chiffre magique-là. Puis que toutes les femmes puissent s'unir à travers une action en l'an 2000. [...] Puis là, dans ma tête, j'imaginai... je ne sais pas, moi... Les Australiennes marchent jusqu'en Chine, la Chine marche jusqu'en Afrique, après ça... [...] Puis que là, il y aurait comme un convoi, comme une vague qui ferait le tour du monde. [...] Je me disais "Wow ! Hey ! L'An 2000 ! On va voir la vague de femmes qui vont marcher à travers le monde !" (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Ça a fini par « On va former un comité pour évaluer la faisabilité. ». [...] On élargit la Marche contre la pauvreté, la violence. On écrit une lettre et on l'envoie via tous les réseaux de solidarité du Québec, les ONG de solidarité, toutes les coôperantes. Et on se dit dans les premières réunions, si il y a dix pays qui embarquent, on le fait! Mais l'histoire nous a montré que la bouteille à la mer bien c'est un tsunami! (rire). Qui est revenu et en 2000, bien on était 160 pays, puis on sait l'envergure de la Marche 2000. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Puis comme image, j'ai aussi comme un peu la vague, pas la tempête, pas une vague qui va être dévastatrice! Mais vraiment une vague importante qui peut partir tranquillement mais qui suit son cours puis qui s'amplifie. [...] Ou l'avalanche dans le sens qu'on part de l'image de grains de neige, de petits flocons de neige, qui plusieurs petits flocons de neige ensemble forment une avalanche. Un peu dans ce sens-là de toute cette solidarité féminine ensemble, qu'est-ce que ça peut faire. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Les images reliées à la lumière et au feu ont souvent été utilisées aussi : flamme, braise, explosion, feux d'artifice, etc.

C'est quelque chose qui permet de maintenir la flamme bien qu'elle était déjà... C'est ressourçant beaucoup! [...] Une empreinte, dans le sens que ça permet d'intensifier la flamme. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Je pense que le foulard, le drapeau de la diversité pourrait la représenter [la MMF] parce que c'est un arc-en-ciel. C'est un arc-en-ciel, c'est un feu d'artifice! C'est beaucoup de lumière! [...] Une énergie! Le feu! Dans le sens du feu sacré, mais quelque chose qui est dans toute cette diversité-là, d'être ensemble et de porter les mêmes regards. C'est fascinant! C'est ça, alors c'est une explosion, c'est quelque chose qui nous dépasse de très, très grand qui est plus grand que soi. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Aucun doute que la Marche mondiale des femmes ait pu être, pour une grande majorité de femmes, un événement marquant et symbolique. Les termes « magie » et « magique » sont aussi présents dans le discours des femmes lorsqu'elles abordent leur participation aux activités de la Marche mondiale des femmes. Selon nous, ce vocable évoque la force de l'impact et des transformations personnelles qu'a pu entraîner la Marche mondiale des femmes.

Donc être à New York, être à Washington, avec ma fille, c'était vraiment une expérience belle pour moi. Crier devant la Banque mondiale, devant le Fonds monétaire international, à tue-tête! Chanter devant et voir de toutes les fenêtres, les gens qui nous regardaient, c'était vraiment une chose intéressante, et c'était bien. Et en sachant aussi qu'au Québec il y a eu 30 000 personnes, on le savait à New York. C'était un moment magique. (Ana Maria D'Urbano Seghezzeo, militante, Montréal)

C'était quelque chose de magique. [...] Je n'oublierai jamais comment c'était fort. Je n'oublierai jamais ça. (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Les femmes œuvrant dans les Centres de femmes ont utilisé, dans leur discours, de nombreuses autres images pour décrire la Marche mondiale des femmes dont voici quelques exemple : *rempart* (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal), *moteur* (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue), *chaîne aux multiples maillons* (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale),

procession (Travailleuse 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale), *combat pour la paix* (Ana Maria D'Urbano Seghezzo, militante, Montréal), etc. Nous croyons que les verbatims ont été particulièrement remplis de ces images grâce au réflexe et à la capacité à faire de l'éducation populaire qui habitent les participantes à l'étude, grâce à leur capacité à penser les choses pour les rendre accessibles même lorsqu'il s'agit de notions très complexes.

7.1.4 Liens entre les sens et le sens donné à l'action

*Et je me rappelle le feeling dans mon corps.
(Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)*

L'analyse des verbatims des entrevues révèle une importante quantité de paroles décrivant les émotions, les sentiments et les sensations provoqués par la Marche mondiale des femmes, et leur intensité. Nous nous retrouvons, à de très nombreuses reprises, dans le domaine du corps – les émotions étant des expériences psychologiques mais aussi physiques. C'est ainsi que nous pouvons tisser des liens entre les sens et le sens donné à l'action.

Les femmes parlent de l'intensité des émotions qu'elles ressentaient mais aussi de l'intensité émotive provoquée par les événements.

Oui, ça, ça a été un moment d'émotion très intense. Qu'est-ce qu'il y a eu? Bien les cartes postales. Les cartes postales à New York, quand on avait toutes des paquets de cartes postales puis on se passait ça de main en main, jusqu'à ce que ça arrive sur la scène en avant. Puis on prenait les paquets, puis on voyait d'où arrivaient les paquets. (Line Charbonneau, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Moi c'est la Marche de Montréal aussi qui m'a le plus marquée. Parce qu'on était 25 à 30 000, je pense qu'on était 30 000 hein! Fait que marcher avec 30 000 femmes, je ne pense pas que ... Je ne sais pas si je vais revivre ça un jour dans ma vie. C'est quand même un événement unique puis vous avez du monde vraiment de chaque côté. Je me demande combien de milliers de personnes aussi, qu'il y avait de chaque

côté. Il me semble qu'il y avait comme des spectateurs, comme une procession finalement. Les gens nous encourageaient beaucoup, même les personnes qui ne marchaient pas. Fait que ça moi, ça m'a beaucoup... peut-être ça rejoint encore la notion de solidarité, d'être tout le monde dans la rue, c'est ça qui m'a touchée. [...] Quelque chose qui m'avait beaucoup émue, [...] il y avait une madame qui venait d'un autre pays, puis [...] elle a téléphoné à sa mère dans son petit village, puis il y avait une Marche! Puis ça, ça m'a tellement impressionnée! La madame a dit : "Bien moi, ma mère, elle marche dans son pays !". J'ai oublié... je vais dire au Nicaragua. Puis là toi tu es là, tu es en train de marcher, puis là tu sentais que partout. (Travailleuse 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Pour certaines, c'est le nombre de femmes rassemblées par les événements qui est le plus marquant. On observe aussi dans le discours des participantes que les symboliques présentes dans les activités reliées à la Charte mondiale des femmes en 2005 sont venues en émouvoir plusieurs. Dans le cas de la Charte et de la courtepoinTE qui ont fait le tour du monde, on peut dire que les femmes ont été touchées d'avoir pu toucher.

Moi aussi là, on est toutes sur la rue Sainte-Anne, ici à la Haute-ville, mais c'est quand les femmes autochtones sont arrivées, il y avait une couple de femmes autochtones avec la sauge et la Charte, j'ai trouvé ça extrêmement émouvant. [...] J'avais les larmes aux yeux. (Céline Bernachez, membre CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

C'était tellement magnifique là, moi je pense que c'était la plus belle action de ma vie ! [les actions autour de la Charte, Québec 2005] [...] Bien c'est de voir le monde toucher la Charte, puis cette émotion-là. [...] Puis là il y en avait du monde de la base, il y en avait du monde des groupes, puis ça, c'était un "Oui, je suis de je ne sais plus trop quel village, puis je touche à cette Charte-là, qui a fait le tour de l'Amérique puis qui s'en va en Turquie!" (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Les fortes émotions ressenties amènent certaines femmes à parler de leurs expériences de la Marche mondiale à travers des sensations physiques, dont la plus marquante est la comparaison avec le fait de tomber en amour ou de vivre un coup de foudre.

Mais ça a vraiment été comme un coup de foudre. Je voulais absolument y participer. Et je pense que même si j'avais eu les deux jambes cassées, je serais allée marcher! Ça a été vraiment un coup de foudre. (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Fait qu'en termes de coup de cœur, il y a une place dans mon cœur pour 1998, bien c'est un peu comme une relation amoureuse et la passion du début et la nouveauté et tout ça. Puis après ça, ça s'approfondit. [...] Tu sais je reviens à mon analogie de mes relations amoureuses, c'est comme une aventure qui est supposée être un trip de voyage, admettons que tu dis : "Je suis à Cuba pendant 2 semaines, fait que *envoye!* *Let's go* on trippe!", puis après ça, on est bien contentes puis tout ça, mais finalement tu dis : "Sais-tu quoi? On est en amour par-dessus la tête toutes les deux! Puis il faut que ça continue, d'une façon ou d'une autre, puis on verra comment ça continue". (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

J'étais dans une déclaration d'amour, si tu veux, vers cette mobilisation. (Ana Maria D'Urbano Seghezzeo, militante, Montréal)

Outre les sensations amoureuses, plusieurs autres perceptions physiques se retrouvent dans le discours des participantes. Certaines parlent de la Marche mondiale des femmes comme un projet qui vient les chercher viscéralement.

Alors comme ça, l'idée de la Marche ça me tient la tête et les tripes. (Ana Maria D'Urbano Seghezzeo, militante, Montréal)

Certaines parlent de frissonner ou de transpirer, symptômes définitivement physiques qu'on pourrait aussi associer aux sentiments amoureux... ou encore à un virus attrapé socialement, par la solidarité! L'énergie, l'effervescence et la fébrilité sont aussi fréquemment utilisées pour décrire les sensations ressenties. Plusieurs femmes expriment se sentir stimulées, allumées.

Il y avait beaucoup d'effervescence, beaucoup d'émotion. (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

On pouvait sentir toute l'énergie qui se passait même dans la Marche et j'avoue que cette énergie-là je l'ai ressentie, parce qu'il y a eu une très grande Marche ici, en 2000. [...] C'est l'énergie qu'on pouvait sentir dans

toutes les rues. [...] Il y a quelque chose qui fait que ça se promène dans l'air. (Travailleuse 3 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Ma tête, mon cœur, mon corps. On est tous là. C'est comme quelque chose qui vient chercher plusieurs dimensions en même temps. Fait que là si je travaille à faire quelque chose pour la Marche, l'image c'est comme quelque chose qui vient... C'est comme un... Quelque chose qui déclenche en moi des mécanismes intégrés. Fait que c'est ça, vraiment, qui fait que ça m'allume. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

Des participantes rappellent que la Marche est une action basée sur une activité physique : mettre littéralement un pied devant l'autre pour avancer.

Mais évidemment c'est "marcher" qui est extrêmement important. Puis je le vois marcher physiquement, les gestes de la marche, mais pas juste dans le sens d'une manifestation. Mais cette espèce de force de personnes regroupées dans le temps pour marcher. Donc le choix du terme "marche" est symboliquement extrêmement important. Il y a de la beauté pour moi dans cette chose-là. Puis ça, j'ai cherché dans toutes mes autres actions ou travaux par la suite, d'être à la recherche de beauté dans ce qu'on fait. Et beauté, à la fois au sens esthétique, mais beauté au sens émotif. (Alexa Conradi, travailleuse leader MMF, Montréal)

Mais cette idée-là met en mouvement, met en marche, faire marcher les femmes aussi. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

Pour une autre participante, la Marche a laissé des traces, tant dans la mémoire, la mémoire corporelle et la mémoire collective.

C'est ce qu'on appelle une trace mnésique. C'est là, c'est imprégné. C'est pire qu'un tatouage. Ça fait partie de notre mémoire collective, mémoire corporelle. Mémoire dans notre tête. C'est imprégné dans notre corps aussi. (Travailleuse 3 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Les marques laissées par la Marche mondiale des femmes sont aussi présentes dans le discours de plusieurs autres participantes.

Fait que ça, je dirais ça, oui. Ça, ça a marqué, puis ça va continuer de marquer parce que ce n'est pas fini, c'est dynamique. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscaminque)

L'émergence des discours sur les sensations physiques reliées à la Marche mondiale des femmes montre l'importance des liens entre les sens et le sens qu'on peut donner à un événement. L'expérience de la Marche mondiale des femmes a visiblement été vécue comme une action militante, une action d'affirmation et de revendication qui interpelle la pensée raisonnée, mais aussi le corps tout entier.

À bien y penser, les femmes décident de sortir dehors, d'exposer leurs corps, de les faire manifester, marcher, crier, danser. Elles veulent les rendre visibles, nombreux et forts pour dénoncer la pauvreté et la violence, situations qui en font vivre au corps : la faim, le froid, le stress, la peur, la douleur, la maladie, la fatigue, l'épuisement... mais aussi leur force de défiance, de résistance, leur capacité à se relever, à continuer, à se mettre en marche. Entre autres. C'est donc aussi à travers leurs corps qu'elles ont vécu la solidarité et le plaisir de se repositionner dans l'espace public, visibles et audibles.

Ici, les réflexions sur l'exclusion et sur la reconnaissance nous interpellent. Les femmes s'inscrivent, à travers leur participation à la Marche mondiale des femmes et leur travail de revendication, dans *la lutte pour la reconnaissance* abordée par Axel Honneth (2000), cette lutte intimement reliée à des questions qui touchent à la valeur sociale des personnes, aux plus élémentaires des questions sur la légitimité d'être dans toutes ses variations.

Pour Axel Honneth (2006a), la lutte pour la reconnaissance passe par la dénonciation, par l'exigence de réparation, de justice, de respect et d'un refus du mépris qui se manifeste par des offenses au corps, par l'exclusion sociale qui prive la personne de ses droits et ressources et par la négation de la valeur sociale de la personne. À l'instar d'Axel Honneth, nous croyons que les expériences de mépris et la non-reconnaissance atteignent à la fois le corps et l'esprit... et que la reconnaissance dépasse les mots pour se concrétiser dans les actions, dans les attitudes et dans les gestes, même les plus quotidiens et intimes.

C'est ainsi que les expériences physiques décrites par les participantes à la recherche viennent prendre un sens particulier, reconnectant l'expérience militante et sociale de la Marche mondiale des femmes à une expérience physique, incarnée, de lutte pour la reconnaissance, de lutte contre l'exclusion.

7.2 Des points d'ancrage à la subjectivation. Devenir sujet.

*On a un pouvoir [...] puis ça c'est une façon de montrer "Ben hey! On est là, écoutez-nous! [...] On est pas juste là par parure puis pour faire des enfants!".
(Judith Côté, membre CF Shawinigan, Mauricie)*

Malgré la fatigue, le peu de résultats en lien avec les revendications et le découragement vécu par certaine, la Marche mondiale des femmes semble avoir été un espace-temps de ressourcement, de fierté et d'espoir pour la majorité. Nous verrons que ces apports associés à la Marche mondiale des femmes contribuent à l'émancipation, à l'affirmation et au sentiment d'être actrice, de devenir sujet.

Nous nous référons ici à la notion de sujet telle que développée par Alain Touraine (1997, 1984, 1978, 1965). Pour ce dernier, devenir sujet est un projet de vie personnel qui implique un travail, un processus de transformation des expériences vécues en construction de soi comme acteur de sa propre vie et de son environnement social. Une transformation des expériences vécues en actions libres. Devenir sujet implique trois essentiels : 1) le désir et la possibilité de critiquer les conventions, la normalité et le conformisme et de résister aux contraintes et à la domination ; 2) l'amour de soi, la confiance et le sentiment d'une valeur personnelle qui légitime de travailler à son propre bonheur ; et 3) la considération des autres comme des sujets en émergence et qui constituent, avec soi, une collectivité diversifiée. Le sujet-acteur crée et participe à l'action, aux mouvements sociaux, seulement s'il est en mesure de prendre une distance par rapport à la société pour se reconnaître comme acteur indépendant du

système et créateur du système, et ce, dans la reconnaissance des autres comme étant ses semblables et co-créateurs.

L'émergence du sujet dépend aussi d'une combinaison de trois principes qui s'opposent mais se tempèrent à la fois. D'abord vient le principe du particularisme qui met en lumière la diversité des ancrages culturels, les caractéristiques plurielles des individus, les appartenances et la mémoire. Puis, le principe d'universalisme est un appel à la raison, à la rationalité qui gomme les particularité pour mettre l'accent sur le collectif, la complexité des choses et l'importance d'un langage commun et raisonnable pour être capable de participer au monde, pour être en mesure de débattre, d'argumenter même avec des opposants. Et finalement, le principe d'individualité souligne la nécessité du désir et de la possibilité de liberté qui permettent de contester mais qui, sans balise, peut mener à l'autodestruction.

Les travaux de Touraine permettent un éclairage inspirant pour la lecture des pages à suivre qui nous permettent d'explorer des dimensions des expériences de participation à la Marche mondiale des femmes qui ont pu servir d'ancrage au processus de subjectivation.

7.2.1 Faire partie de plus grand que soi : encouragement et espoir

*Qu'est-ce que ça représentait? L'impression de participer à quelque chose de plus grand que sa petite poutine.
(Membre, CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)*

L'impression de faire partie de plus grand que soi est particulièrement fréquente dans les discours des participantes à la recherche. Les femmes parlent du sentiment d'appartenir à quelque chose de grandiose, de large, de fort, d'énergique, de partagé, de significatif pour un grand nombre, entre autres.

Je me sentais vraiment dépassée par ma petite personne. Il me semble que j'occupais toute la place avec les autres femmes du monde. (Membre 1, CF Basse-Ville, Capital-Nationale).

Bien ça veut dire participer à quelque chose de plus grand que soi. Et ça, je pense que c'est réjouissant. Ça fait un peu barrage à la morosité ambiante, au *backlash* antiféministe, à la droite! C'est comme si on se sent plus forte! (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Cette impression de faire partie de plus grand que soi était, la plus part du temps associée à une impression de ne plus être seule. Certaines parlent aussi de complicité forte et solide, d'un réseau supportant et visible.

J'imagine en tout cas, que peu importe les femmes de quel pays, dans leurs luttes! Bien de se dire : "On n'est pas toutes seules! On fait partie d'un mouvement international", puis on peut leur dire "Regarde présentement, nous autres on lutte pour ça, puis on a fait tel gain, ou on est freiné par tel obstacle." [...] Je trouve que ça c'est vraiment précieux puis que ça a vraiment une force impressionnante de support, de solidarité, de mobilisation. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

La solidarité, ça amène une force. On n'est pas toutes seules dans nos petites régions, dans nos petits quartiers. On est plus que ça. (Travailleuse 3 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale).

Je ne suis pas toute seule! Puis je suis en solidarité! [...] C'était un moment très fort! Puis je pense que c'est de sentir dans un Mouvement, de sentir que sa vie, sa réalité est comprise par le Mouvement, puis elle est partagée par d'autres femmes, puis qu'on est en lutte pour changer les causes de différentes souffrances. (Barbara Legault, travailleuse leader MMF, Montréal)

Plusieurs femmes expriment que la Marche mondiale des femmes et cette impression qu'elle leur a donnée de faire partie de plus grand que soi est une source de soulagement et d'encouragement pour continuer.

Moi je le vois comme quelque chose qui nous donne toujours la force de continuer aussi. Qui nous maintient dans l'idée qu'on est sur le bon

chemin. On fait ce qu'il y a à faire, puis on continue à travailler avec des femmes. (Travailleuse 3 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Ne serait-ce que pour ça. En espérant que ça ait un impact puis que ça change plus au niveau politique mais même si c'était juste ça pour la solidarité, qu'aux 5 ans on ait un rassemblement pour se taper sur les épaules, ou je ne le sais pas trop, aller chercher de l'énergie pour continuer. (Danielle Brassard, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Puis je pense que probablement qu'en quelque part aussi, le fait que ça ait levé partout, ça a sûrement donné du courage à plein de militantes féministes au Québec. (Barbara Legault, travailleuse leader MMF, Montréal)

Certaines parlent de « nourriture ».

Oui, ça nourrit! [...] Ça permet de se rallier aux préoccupations féministes, au mouvement des femmes, de donner leur point de vue, d'être nourries aussi puis de nourrir, vice-versa, mais je pense que ce sont des moments vraiment intéressants. (Johanne Alarie, CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Plusieurs parlent aussi d'espoir.

Il me semble que ça donne de l'espoir parce que les groupes de femmes travaillent sur des revendications et souvent elles travaillent longtemps, longtemps sur les mêmes revendications avant d'obtenir des gains minimes. Donc je pense que c'est comme l'espoir. L'espoir de dire : "Bien la gang grossit.", c'est rendu international, on va finir par y arriver! (rire) On va finir par en avoir des gains à force d'en demander. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Moi, ça nourrit mon espoir. C'est un médicament contre mon cynisme. [...] Oui, oui, ça défait la désillusion! Ça nourrit [...] ma croyance dans la pertinence de militer, ou que je ne suis pas toute seule dans mon coin à... Parce que toute seule dans mon coin, je ne suis pas capable de changer le monde. Mais là, ça m'a fait constater qu'on est bien, bien du monde à vouloir changer le monde. Bon, chacun à notre façon puis tout ça, mais ce n'est pas grave! (Michèle Modin, militante, Montérégie)

Nous observons donc que la Marche mondiale des femmes semble avoir apporté du soulagement, une impression de ne plus être seule, des encouragements et de la validation, et même de l'espoir. Les paroles des participantes révèlent, du même coup, la fatigue, le découragement, le sentiment d'isolement – voire même une désillusion ou du cynisme – vécus par les femmes dans leur travail de lutte pour contrer les inégalités et améliorer les conditions de vie des femmes. On peut supposer aussi du fait – en regard de l'*entremailage* des expériences personnelles et militantes ou collectives – que cette fatigue et cette lourdeur vient aussi du fait de vivre elles-mêmes, parce qu'elles sont des femmes, ces conditions de vie inéquitables.

Puis comme au quotidien, sur le terrain, on la voit beaucoup la pauvreté, la violence, bien dans ces moments souvent on se sent toute seule à travailler là-dedans, à contre-courant. [...] Ça vient nous nourrir, à ce niveau-là. (Travailleuse 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Mais comme pour moi, la Marche et la continuité de la Marche et la lutte contre la pauvreté, la lutte pour un monde différent, c'est une lumière pour moi au bout de mon monde, un petit peu, de tristesse. (Ana Maria D'Urbano Seghezzo, militante, Montréal)

Un événement comme la Marche mondiale, c'est comme de se dire qu'on sait qu'on fait la même affaire. On reconnaît qu'on est des alliées, puis qu'on lutte dans le même sens, puis qu'on est solidaires. Fait que pour moi, ça, c'est soulageant, beaucoup. [...] C'est ça, donc : du soulagement, de l'espoir, puis du plaisir! (Michèle Modin, militante, Montérégie)

Nous croyons aussi que le discours des participantes fait état d'un grand sentiment d'impuissance vécu au quotidien, ce qui explique l'importance et la fréquence de leurs paroles sur le pouvoir et la force comme nous l'avons vu à plusieurs reprises dans les sections précédentes. Nous retenons ici les paroles d'une participante qui exprime particulièrement clairement ce sentiment d'impuissance :

Fait que tu sais c'est dans ce sens-là que je trouve que ça donne du pouvoir. Parce que souvent actuellement dans le monde dans lequel on vit, on a le sentiment qu'il n'y a rien à faire! Il n'y a rien à faire contre finalement tous les abus qui peuvent être commis sur cette planète-là.

Qu'il n'y a rien à faire pour renverser des gouvernements sans bon sens. Pour renverser des dictatures puis tout ça. C'est vrai qu'il faut s'y prendre de bonne heure en maudit, mais qu'on n'a jamais le nombre et l'énergie nécessaire puis que ça sert à quoi? On est impuissant devant ça. (Sandra Trotter, travailleuse R des CF, Montréal)

Les expériences de la Marche mondiale des femmes ne se limitent pas à vaincre l'isolement individuel ou collectif. Ces sentiments d'être moins isolées, de solidarité et de force s'inscrivent dans une histoire de luttes où les femmes, en colère, refusent et résistent à l'exclusion, revendiquent pour la reconnaissance et des ressources.

7.2.2 Visibilité : lumière sur les Centres de femmes

La Marche mondiale des femmes a permis aux Centres de femmes et aux femmes du Québec d'être plus visibles, même internationalement.

Ça on rayonne, je trouve, dans d'autres pays surtout francophones, évidemment. [...] Mais ça je suis fière. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

C'est d'ailleurs une des répercussions sur les Centres de femmes les plus souvent mentionnées par les participantes. Cette visibilité est associée à une plus grande sensibilisation ou conscientisation du public mais surtout à une meilleure connaissance des Centres de femmes dans leur milieu.

Et là ça permis avec la Marche mondiale vu que ça a été télévisée, ça a été dans les journaux, ça a été partout! [...] Pendant un an on en a entendu parler! Donc ça a permis à d'autres femmes de savoir [...] que c'était important! Puis fait que ça a permis à d'autres femmes d'être conscientisées, je pense. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Quand on a marché, dans chaque municipalité, on rencontrait un élu de la place pour y remettre les revendications. Puis, on marchait le village. Après ça on rembarquait dans l'bus puis on faisait l'autre village. Le soir on avait plus de voix, mais en tout cas ! C'était ben... À partir de ça le Centre a parti, vraiment là, c'était vraiment un coup d'envoi pour se faire

connaître dans notre milieu. [...] Là, elles savaient un peu c'est quoi un Centre pour femmes, nos préoccupations. (Marjolaine Montmigny, travailleuse CF Centre-Femmes de Bellechasse, Chaudière-Appalaches)

Toutefois, pour plusieurs, la visibilité ne reflétait pas l'ampleur et l'importance des événements.

La Marche de 2005 a été largement sous-estimée par les médias (à Montréal on s'entend). Cette même année j'ai participé à une manifestation contre les fusions à Montréal, et la foule contenue sur une artère entre 2 coins de rues avait été estimée à plus de 75 000. Quelques mois plus tard la Marche mondiale des femmes: départ Parc Lafontaine, arrivée en face de la Place Desjardins. La cohorte de départ était rendue à la Place Desjardins et on n'avait pas encore terminé de lancer le départ du Parc Lafontaine, ce long cordon de femmes et d'hommes a été évalué à 35 000. J'en ai ragé de voir cette estimation. On s'est fait voler une partie de la foule et la couverture médiatique dans les bulletins de nouvelles n'était pas très bonne non plus. (Colette Désilets, militante, Montréal).

Être visibles n'est pas le principal objectif visé. La Marche mondiale est une action politique qui vise des transformations sociales. L'objectif est de s'inscrire dans les rapports de pouvoir.

À travers la visibilité, peut-être, mais pour moi une action de visibilité, c'est genre une conférence de presse, ou un déroulement de bannière. [...] Pour moi [la MMF] c'est une action de mobilisation, de marche, qui exprime le soutien à des revendications et qui alimente un rapport de force. [...] C'est le peuple qui s'exprime, les femmes, ce n'est pas juste pour la visibilité! [...] Au contraire, c'est la façon la plus typique et standard, et une des façons les plus fortes quand tu es nombreuse d'exprimer ton désaccord. (Barbara Legault, travailleuse leader MMF, Montréal)

On constate que les femmes demandent davantage que d'être vues et entendues. Elles veulent la preuve de cette visibilité et de cette audibilité, elles veulent une reconnaissance de leur travail, des résultats et des possibilités d'agir. Une reconnaissance qui se traduit en actions, en attitudes et en gestes. L'action ne cherche pas à se faire remarquer comme on remarque quelque chose qu'on montre du doigt.

Elles veulent que le doigt, qui les pointe, les remarque enfin et accepte de mettre la main à la pâte avec elles, en tant que partenaires, co-citoyennes qui partagent les mêmes possibilités d'influence, de décision et d'agir.

7.2.3 De la visibilité à la reconnaissance

Les derniers commentaires nous amènent à explorer les discours des participantes à travers la notion de la reconnaissance. D'ailleurs, selon une participante, « *[cette] question-là est toujours très présente à l'R [R des CF] : le besoin et le manque de reconnaissance* » (Josette Catellier, travailleuse R des CF, Montréal).

Au-delà de la simple visibilité, la Marche mondiale des femmes, a selon plusieurs participantes permis aux femmes du Québec – notamment celles qui œuvrent dans les Centres de femmes – d'être reconnues mondialement pour leur grande capacité d'organisation et de rassemblement.

Puis moi mon évaluation, c'est qu'on a fait plein de gains au Québec de la Marche de 2000. On a fait... la question de l'augmentation de la cohésion, du rapport de force, du sentiment d'*empowerment* du mouvement des femmes. Montrer nos capacités d'organiser quelque chose d'énorme comme ça. Des gains par rapport à l'international, pour le Québec, le Québec avec... veux, veux pas, le mouvement des femmes au Québec est admiré à travers le monde. Tu ne peux pas imaginer le monde qui ont une grande admiration pour nos capacités d'organisation, nos créativité, le fait qu'on ait réussi à faire ça. Je dis "Regarde là, on n'avait pas d'argent au début." On n'avait pas d'expérience. [...] Puis ça, ce n'est pas là pour les filles qui étaient dans le travail quotidien, c'est pour le mouvement des femmes et le mouvement des femmes au Québec a senti que c'était son projet, que c'était né du Québec puis la maternité est collectivisée, je pense, un sentiment partagé collectif à travers le Québec. Ça, ce n'est pas rien! (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Cette reconnaissance internationale a même entraîné une nomination pour le prix Nobel de la paix.

Ah! Oui! Que la Marche mondiale a été en nomination pour le prix Nobel de la paix, en 2000, merde! On ne l'a pas gagné parce qu'on aurait eu 1 million de dollars! (rire). On ne l'a pas gagné mais on a été en nomination quand même et le prix Nobel de la paix, c'est quand même quelque chose! (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

La reconnaissance des capacités d'action collective et d'organisation des Québécoises a aussi été spécifiquement adressée aux Centres de femmes qui sont devenus des références en matière d'éducation populaire et d'action collective.

Et puis, l'R des Centres de femmes dans le monde. Et là, je m'explique. On a fait des trousseaux, on a des outils d'animation, on a des outils de gestion. [...] Quand on se déplaçait, une délégation québécoise, puis qu'il y avait l'R qui s'en allait dans les rencontres internationales, il y avait toujours des foires d'éducation populaire. Nos outils, ils sont appréciés des femmes du monde, des Africaines francophones, en particulier, même des Françaises, en Europe, qui regardent nos outils puis qui font "Wow!". Puis, il y a des Belges qui sont venues avec la Maison d'hébergement, l'année passée, ici. Puis "Oh! C'est le fun. Vous travaillez en condition féminine, pas juste en violence. C'est le fun votre concept de Centre de femmes. [...] Moi, je trouve que c'est une contribution des Centres de femmes vraiment à l'international. "Hein ! Vous travaillez sur la citoyenneté, vous travaillez dans une approche globale, vous avez des outils de gestion égalitaire, vous êtes documentées." (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Dans les localités aussi, les femmes des Centres de femmes remarquent une plus grande reconnaissance de leurs capacités et de leurs expertises de la part des organismes du milieu. Une augmentation de leur crédibilité.

Ça nous donne, comme groupe, une bonne crédibilité dans le milieu. Que ce soit dans le milieu communautaire ou plus économique, parce qu'on collabore quand même avec des partenaires économiques, aussi. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Une autre retombée positive, c'est certainement la crédibilité que les Centres se sont vus reconnue là-dedans. Malgré des fois ce que j'ai pu entendre par la suite. Justement quand je vous disais tantôt qu'il y a des Centres qui disaient : "Bien là, ça va faire! On est juste les bras de la Marche!", tout le kit! Tout ça! On peut l'entendre, mais moi [...] je trouve

qu'on a beaucoup aussi souligné la capacité de mobilisation des Centres de femmes. Parce qu'on a été témoin un peu partout dans le mouvement des femmes, on l'a reconnue. Et moi je trouve que ça a donné beaucoup de crédibilité aux Centres. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Cette reconnaissance s'est associée, selon certaines, avec une responsabilité et une charge de travail supplémentaire.

Et j'ajouterais à ça, au niveau de nos membres, les participantes au Centre, on a été perçues comme étant plus politisées aussi. Donc, un peu plus responsables du sort des femmes localement, tant de nos participantes, de nos membres que des autres groupes de femmes aussi. [...] On a été beaucoup le pilier, le Centre de femmes, au niveau de l'organisation de toutes les activités. Ça été très lourd. Puis on a gardé comme ce statut-là localement. Tant au niveau de la municipalité, des autres groupes de femmes, on est comme la ressource féminine chez nous. (Sophia Cotton, travailleuse CF Entr'Elles Granby, Montérégie)

Tu sais, tout ça, c'est arrivé en même temps. Puis le sentiment de débordement [augmentation des références de la part du réseau de la santé et des services sociaux ou des policiers], c'est parce qu'on s'est faites voir sur la place publique. Et nos pairs, ils nous ont vues dans les réseaux puis ils ont dit "Wow! Voilà l'endroit où on va envoyer des gens." (Nancy Malher, travailleuse CF Carrefour des femmes du Grand Lachute, Laurentides)

Les participantes remarquent aussi une plus grande confiance de la part des femmes de leur communauté et cette forme de reconnaissance se traduit par une nouvelle facilité à recruter des membres.

Puis on a dit qui on était, qu'est-ce qu'on faisait. Les femmes sont venues chez nous, nous ont fait confiance. Elles ont commencé à dire "Wow! C'est l'fun au Centre de femmes." (Nancy Malher, travailleuse CF Carrefour des femmes du Grand Lachute, Laurentides)

Des participantes expriment aussi que la Marche mondiale des femmes a permis aux Centres de femmes et à leur regroupement, l'R des Centres de femmes, d'être reconnus au sein du mouvement des femmes québécois, mais aussi plus largement au

sein de différents mouvements sociaux. Les expériences de participation à la Marche mondiale des femmes sont donc, pour une grande proportion des femmes rencontrées pour la recherche, reliées à une plus grande reconnaissance qui s'illustre tant à l'international qu'au national, régional et local.

7.2.4 Fierté et « confiance en Centre »

La reconnaissance des capacités et de l'expertise des Centres de femmes par des organisations ou des personnes de l'extérieur entraîne ce qu'on pourrait appeler une auto-reconnaissance qui se manifeste surtout, dans le discours des participantes par l'expression de la fierté et d'une plus grande confiance en soi.

La fierté exprimée est surtout reliée au constat qu'elles ont été capables de réaliser quelque chose de grand, de difficile et d'admirable.

Moi, j'en garde une fierté comme groupe qui coordonnait la Marche locale. Parce qu'il faut se rappeler que ça s'est déroulé entre le 9 et le 13 octobre, du lundi au vendredi. Le contingent partait de La Tuque, après il y avait un relais dans Mékinac. Le mercredi, c'était à Shawinigan, le jeudi, Maskinongé pour finir le vendredi à Trois-Rivières. Et, des gens qui ont suivi toute la Marche, dans les 5 MRC [municipalité régionale de comté], nous ont dit qu'à Shawinigan ça avait été la meilleure organisation de la Marche. Donc, ça, comme groupe, je m'en souviens de cette fierté. (Travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Puis il y a du monde! Je veux dire : c'est hallucinant, l'organisation! Le nombre de personnes impliquées dans l'organisation de tout ça, dans toutes sortes d'aspects. Puis on a réussi à faire ça! Regarde! On est bonnes! [...] Comment dire? C'est comme une démonstration de force, de capacité d'organisation. Bien c'est ça, c'est tout ça. C'est comme valorisant, ça donne confiance dans ce qu'on est capables de faire. C'est comme si notre estime de soi de groupe, était valorisée ou était augmentée. (Michèle Modin, militante, Montérégie)

Cette fierté et cette auto-reconnaissance de leurs propres capacités a permis une évolution qui a été comparée, par certaines, comme le passage de l'adolescence à

l'âge adulte qui permet d'acquérir de la maturité, de l'affirmation, de la confiance en soi ou « confiance en Centre », comme dit une des participantes.

Il y a une espèce de "confiance en Centre". Si ce n'est pas une confiance en soi, une confiance dans le Centre qui fait que "Bon bien, avant de m'embarquer là-dedans que je sais ce que ça va impliquer, on va regarder ça, on va en discuter." Une espèce d'affirmation [...] qui est maintenant plus consciente qu'inconsciente. C'est comme à l'adolescence, tu te *garroches*, tu t'en vas dans l'an 2000. Puis *envoie*, tu t'en vas! Mais là maintenant, il y a comme une conscience [...] Faire un bilan plus réaliste des choses, puis si on se plante bien, on y aura réfléchi, on aura évalué ce qu'on veut donner, ce qu'on ne veut pas donner. [...] Fait qu'il y a je dirais comme une espèce de maturité qui est là, puis qui permet aussi une affirmation plus sereine, je ne sais pas comment dire ça. (Odile Boisclair, travailleuse R des CF, Montréal)

Cette confiance est aussi exprimée par d'autres participantes qui soulignent l'assurance acquise par les femmes et par les groupes.

Ben je veux dire, on est juste plus sûres maintenant, on est juste comme plus campées. [...] Ça l'a vraiment ouvert quelque chose de ben important chez nous. (Solange Désilets, travailleuse CF Regroupement des femmes de la Côte-de-Gaspésie, Gaspésie/Îles-de-la-Madeleine)

Oui, il me semble que j'ai dit quelque chose de semblable tantôt quand je te parlais de la plus grande assurance dans le discours, dans la valeur des propos qu'on tient, dans leur justesse. Bien une confiance intrinsèque au groupe, je ne te dis pas que les propos sont davantage crus par les interlocuteurs, mais une plus grande assurance dans leur bien-fondé. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Une assurance qui donne envie de continuer et de se dépasser.

Oui! Ça c'est vrai! C'est une fierté. Puis une envie de faire plus, de faire plus encore! De se dépasser. (Céline Bernachez, membre CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Un mouvement comme ça qui prend naissance, c'est fort, puissant, [...] ça fait partie de toi, ça t'a alimentée puis tu te rends compte que "On est parti d'ici, on a réussi à monter ça". Donc, il y a une volonté de continuer

à développer ce mouvement-là, je pense. Puis de voir où est-ce que ça peut s'en aller. (Barbara Legault, travailleuse leader MMF, Montréal)

La fierté, la confiance en soi ou « en centre », la reconnaissance et la valorisation de ses capacités, de sa valeur et de la légitimité d'être visible et audible font indéniablement partie du discours des participantes. Ces éléments sont, pour nous, étroitement reliés avec l'amour de soi – trouver qu'on vaut la peine de travailler pour son propre bonheur –, un des trois critères essentiels au travail de subjectivation, la construction de soi comme sujet/acteur de sa vie et de sa société, selon Alain Touraine (1997, 1984, 1978, 1965). Les deux autres critères, le désir et la possibilité de critiquer et de contester, ainsi que la reconnaissance des personnes qui nous entourent comme des sujets et des co-créateurs du social, sont aussi présents, ce qui nous permet de dire que la Marche mondiale des femmes a certainement pu être un ancrage, un terrain propice au travail de subjectivation pour certaines femmes.

7.3 L'entremailage des expériences personnelles et collectives

Et ça, c'est très puissant, donc ça, c'est à un niveau comme très personnel. Mais moi je trouve que le mouvement des femmes est tellement bon, pour justement ne pas séparer les éléments très politiques de comment on les vit
(Alexa Conradi, travailleuse leader MMF, Montréal)

Nous avons, jusqu'à présent, essayé de séparer les expériences personnelles des expériences de groupe, collectives et militantes. Bien qu'on puisse analyser ces dimensions séparément, il reste que cette façon de faire ne donne pas un point de vue représentatif de la situation. En effet, nous avons constaté, dans l'analyse du discours des participantes un *entremailage* de ces différents niveaux d'expérience. Les expériences personnelles et les expériences de militance ou de participation à la Marche mondiale des femmes sont entremêlées. Les expériences, les émotions et les impressions vécues sont parfois, à la fois, intimes, personnelles, collectives et militantes.

On peut supposer que cet *entremailage* est une trace du processus de subjectivation vécu par les femmes. Participer à la Marche mondiale des femmes est une occasion de revendiquer – et d’expérimenter en même temps – le fait d’être actrice de leur propre vie et actrice sociale.

Des participantes abordent leur participation à la Marche mondiale des femmes en lien avec des composantes de leur identité, des traits qui les caractérisent, de leur histoire. C’est sur la base de cette expérience très personnelle qu’elles expriment le lien entre leur vie et leur implication dans la Marche mondiale de femmes.

Je pense que c’était ça, c’est parce que je suis une femme au départ. Je suis une femme, c’était une mobilisation de femmes. [...] C’était important. (Suzie Bordeleau, travailleuse Centre de solidarité lesbienne, Montréal)

La pauvreté, moi je venais chargée de cette horreur qu’était la pauvreté ! Et je l’avais vécue, parce que j’ai vécu dans un milieu très défavorisé en Argentine. Alors cette lutte pour la justice sociale ça m’a hantée toute ma vie. Alors pouvoir travailler dans un contexte mondial ! Ah ! C’était très intéressant. (Ana Maria D’Urbano Seghezzeo, militante, Montréal)

Ma vie de femme c’est ma vie de militante, ma vie de militante c’est ma vie de féministe! C’est comme un projet de vie vraiment intégré. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

D’autres femmes racontent les impacts de l’action collective sur leur vie personnelle, sur leur être.

Bien c’est sûr maintenant j’ai un milieu d’appartenance, qui est les groupes de femmes, c’est bien le fun. Je connais des femmes de ma région, les militantes de la région, je les connais. Bien au point de vue personnel, travailler avec des groupes de femmes, en tout cas moi ça m’a permis de faire le point sur ma vie de femme, puis de voir qu’est-ce que moi je vis, bien pratiquement toutes les femmes le vivent. Que ça soit au Québec ou ailleurs. Fait que oui, je pense que ça m’a permis de me bâtir en tant que femme. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

C'est un mouvement de solidarité. [...] Le réseautage. L'ouverture sur le monde. Moi, en tout cas, c'est ce que ça m'apporte comme travailleuse mais aussi comme femme évidemment. (France Lavigne, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Alors donc moi je suis tombée dedans, comme Obélix dans la potion magique, tu ne peux pas l'enlever de ton expérience de vie, de travail, de militante, mais aussi de femme. Ça a été vraiment, je peux le dire, l'expérience militante de ma vie, ça c'est clair, clair, clair. Ne sachant jamais jusqu'où ça pouvait nous entraîner comme mouvement féministe québécois et personnellement m'entraîner. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

D'autres encore abordent la question d'un point de vue plus collectif, tout en soulignant les liens entre le collectif et le personnel.

Il y a quelque chose sur le "briser l'isolement", et le "briser l'isolement" à la fois personnellement et politiquement. C'est ce que ce genre d'événement fait. (Alexa Conradi, travailleuse leader MMF, Montréal)

Finalement, on peut imaginer la Marche mondiale des femmes comme un amalgame de milliers d'expériences vécues à différentes étapes du processus de subjectivation. L'action collective est constituée de ces expériences et alimente aussi ces expériences.

Oui! Oui! Oui! Parce que l'expérience personnelle de chacune fait grandir l'implication collective. (Membre 2 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

7.3.1 Une action qui transforme personnellement et collectivement

La Marche mondiale a permis aux femmes de vivre de nouvelles expériences pour la première fois.

Moi, c'est plus personnel, pas mal personnel. C'est que dans le cadre de la Marche, j'ai lu pour la première fois de ma vie un poème que j'avais écrit. Il y avait à peu près, quoi, 200 personnes, 250. [...] C'était à l'Église, sur le perron de l'Église Saint-Roch! [...] C'était local, mais pour moi, c'était gros! (rire) [...] C'était tellement émouvant, c'était

tellement un gros défi pour moi, c'est un des bons souvenirs de la Marche. (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Première conférence de presse! Première entrevue avec les médias! Première toute! Premier voyage tout seule à Montréal en avion! (rire) Je pensais de me perdre! (rire) Tout, tout, tout était des premières fois. Fait que moi j'ai trouvé ça vraiment excitant! C'était stressant, mais en même temps c'était bien, bien excitant, bien motivant. (Louise Lamoureux, membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Nous autres il y avait des femmes qui n'avaient jamais été à Québec de leur vie. Je te parle de femmes de 50 ans et plus. Hey! Ce n'est pas rien, ce que je dis. C'est simple dit de même mais l'implication de partir de chez elles, toute une journée en autobus... Puis là, c'était l'affaire... D'aller à Québec pour recevoir... Elles n'étaient jamais sorties de chez elles... Fait que là on s'est dit "C'est un coup de maître". Tu sais c'est quelque chose qui était pas mal impressionnant. Et elles en parlent encore. Ça c'est le fun. (Nancy Malher, travailleuse CF Carrefour des femmes du Grand Lachute, Laurentides)

On remarque notamment des paroles qui relatent des premières expériences de lutte, d'action collective ou de mobilisation.

Pour les femmes qui ont participé, tu vois, ça reste significatif et marquant je pense dans leur vie. Parce que ce n'est pas toutes des femmes très militantes qui sont venues. On s'entend des participantes du Centre, fait que ce sont des femmes qui sont venues puis qui ont vraiment trouvé ça plaisant, enthousiasmant, de faire partie de ce groupe-là. De voir cette foule-là dans laquelle, elles sont partie prenante. Je pense que ça a été très marquant. Il y a des participantes que je revois, que je me rappelle qu'elles ont 65 ans, puis qui sont venues, puis c'était leur première activité de mobilisation de leur vie, de cette envergure-là! Pour elles, c'était vraiment un événement marquant dans leur vie. Je suis convaincue qu'elles en parlent avec fierté. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Parce que de ma vie de femme, je crois que c'était le moment le plus intense que je n'avais jamais vécu en terme de solidarité. Et c'était pour moi une première d'être avec mes semblables de sexe féminin à crier à haute voix ce qu'on voulait. (Membre CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Le projet de la Marche mondiale est devenu, pour certaines, un projet personnel prioritaire, un canal ou un lieu de réalisation important.

C'était vraiment : "Je veux faire partie de ça.", c'est un événement super important. C'est un incontournable dans ma vie. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

Donc c'est ça, l'année 2000, je crois que ça a été vraiment un grand effort d'éducation populaire. [...] C'était ma force. Je voulais mettre ça à la disposition du Mouvement. C'était une passion pour moi. Ma famille était vraiment inondée de documents. Je n'existais plus ! J'avais pris ma retraite même pour pouvoir consacrer tout mon temps. (Ana Maria D'Urbano Seghezzo, militante, Montréal)

Tu vois, c'est une espèce d'engagement qui fait partie de ma vie. Je ne peux pas concevoir de ne pas être engagée ou préoccupée ou être dans des lieux où au moins on essaie de discuter de ça, on essaie de trouver des alternatives, les construire déjà, quand c'est possible. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

Selon des participantes, la Marche mondiale des femmes a permis à certaines de grandir ou de faire des gains sur le plan personnel.

Bien, il ne faut pas oublier que beaucoup d'individus ont fait des gains sur le plan personnel. Les apprentissages qu'on n'aurait jamais pu faire ailleurs et autrement. (Michèle Asselin, travailleuse R des CF, Montréal)

Je pense que ça nous donne un bagage d'avoir vécu ça. [...] Elles n'ont pas vécu ça eux autres, elles sont trop jeunes! T'sais c'est comme une fierté en moi, en tant que militante féministe, d'avoir vécu ça, puis ça je ne l'oublierai jamais. (Membre 1 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Et une participante a même exprimé le fait que la Marche mondiale des femmes « a changé sa vie ».

L'*empowerment* individuel des femmes qui ont participé, là tu vas avoir plein de témoignages. Ça là, ça a changé la vie du monde. Et ça a changé la vie du mouvement des femmes. Puis ça a changé plein d'affaires! [...] Mais c'est clair que ça a changé ma vie. C'est clair, clair, clair! Sans équivoque. Au moment de la rencontre de femmes, de féministes extraordinaires à travers le monde, de sentir ce privilège dans le

quotidien, de travailler avec des féministes courageuses, brillantes, engagées, inspirantes, de vraiment des centaines de pays à travers le monde, quand même! (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

7.3.2 Sens à l'action, sens à la vie

Nous prenons ici le temps de mettre en lumière les paroles de certaines participantes pour qui la Marche mondiale des femmes a donné un sens à leurs actions, soit d'un point de vue personnel...

Ça donne du sens à mon action, comme militante! Moi je me définis comme une militante, d'abord et avant tout. [...] Et militante pour moi, ça veut dire "changeuse de monde"! (rire) Puis "changeuse de monde" pour faire un monde avec une meilleure justice sociale! C'est ça que ça veut dire pour moi être militante. (Michèle Modin, militante, Montérégie)

... ou d'un point de vue collectif.

Puis je pense que quand les groupes embarquent dans ces choses-là c'est parce que en quelque part ça donne un sens à leurs actions quotidiennes aussi. Et que ça fait du bien de temps en temps, d'en sortir de l'action quotidienne. [...] Puis là ça peut te donner un sens plus large! Une ouverture sur le monde. (Françoise David, travailleuse leader MMF, Montréal)

Certaines femmes expriment que ce nouveau sens à leurs actions, elles l'ont trouvé à travers un sentiment de cohérence interne, c'est-à-dire une cohérence entre les différentes causes importantes à leurs yeux. En effet, la Marche mondiale des femmes, en rassemblant des revendications sur la violence et la pauvreté – problématiques habituellement travaillées séparément – et en établissant des liens forts entre les conditions de vie, les enjeux, les actions et les femmes du local et de l'international, offrait des opportunités d'actions capables de rassembler les différentes intérêts d'une même personne.

Je suis réfugiée politique de l'Amérique latine, et mon engagement était toujours en lien avec l'Amérique latine. [...] Je regardais ailleurs, je n'étais pas féministe, si tu veux. [...] Je lis dans un petit bulletin de la FFQ, l'évaluation qu'ils avaient faite de la Marche du pain et des roses en 1995. [...] Il y avait une idée de ... Je lisais "Si on fait quelque chose de plus important? Mondial? " J'ai dit : "Voilà! Ça, ça m'intéresse énormément.". Parce que j'avais de la difficulté à faire les liens entre mes origines latino-américaines et ma nouvelle vie depuis 1976, en Amérique du nord, que j'ai trouvé difficile de faire le lien. Tu vois? Alors pour moi, j'ai dit : "Peut-être que cette Marche ça m'aiderait beaucoup, dans le sens que je pourrais là maintenant, réunir en moi ces deux parties de moi-même qui étaient comme divisées.". Le fait d'être du Sud et de regarder tout le temps vers le Sud, et d'être très critique du rôle du Nord et vivre maintenant au Québec et donc dans le Nord. [...] Je me souviens d'avoir été assises à une table, 5, 6 femmes avec Manon Massé et d'autres filles, de Développement et Paix, et enfin, d'autres filles, et on a commencé à dire : "Une Marche mondiale? On est folles!" (rire) "Mais pourquoi pas? " (Ana Maria D'Urbano Seghezzo, militante, Montréal)

Ben moi, j'avais une motivation personnelle, en tout cas. C'est extérieur au groupe. Parce que moi j'ai déjà fait partie d'un groupe qui s'appelait le Cinquième monde, qui a été le premier collectif de solidarité internationale féministe qui est né à Québec. C'était des amies à moi qui avaient fondé ça. J'ai participé à des activités. Puis quand je suis revenue du Nicaragua en 1996, le groupe était en train de penser à se dissoudre parce qu'il y avait moins d'énergie, puis l'idée de la solidarité internationale féministe avait fait son chemin partout dans les groupes. La FFQ l'avait reprise depuis quelques années, elles venaient de faire la Marche du pain et des roses... [...] On avait eu une mention du prix Idola Saint-Jean FFQ, c'était comme [...] une reconnaissance qu'au départ en 1982, l'idée de mettre sur la carte la solidarité internationale féminine, ça c'était propagée. (Travailleuse 2 CF Basse-Ville, Capitale Nationale)

Pour certaines, le sens qu'elles attribuent à la Marche mondiale des femmes dépassent la notion d'action collective ou de militance. Elles expriment avoir trouvé dans la Marche un projet de vie, un sens à la vie.

Parce que dans le fond qu'est-ce que je retiens de mon expérience? J'en retiens un projet de vie! J'en retiens un engagement à vie! Sinon pour la Marche mondiale des femmes, du moins pour la vision féministe, la

vision politique, puis le projet de transformation qu'il y a là-dedans. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

Cette quête de sens est aussi le moteur de l'action, selon une des participantes.

Parce qu'il dit dans le fond les pays du Sud, les pays que l'on dit pauvres, sont porteurs d'un immense réservoir de sens pour l'humanité. Et ça c'est une richesse qui est aussi importante que des richesses économiques. Alors on était exactement dans ça. Porteuses de sens pour l'humanité. On l'a dit la Marche du pain et des roses avait commencé ça. On ne veut pas se préoccuper juste du niveau de vie, mais de la qualité de vie. Pas juste avoir de quoi vivre mais avoir des raisons de vivre. Et ça ce sont des thématiques qui sont universelles, parce qu'on est à égalité dans ces affaires-là. Parce qu'ici on a beau avoir de quoi vivre, entre guillemets, mais des raisons de vivre, souvent on n'en a pas gros. Donc dans le symbolique, dans l'imaginaire, dans le sens à la vie, le sens de la vie n'est pas juste dans les choses. Il est dans les relations, il est dans l'art, la culture. On a des revendications qui vont dans ce sens-là d'ailleurs. (Lorraine Guay, militante, Montréal)

7.3.3 Impacts sur le féminisme ou le militantisme des femmes

Plusieurs femmes abordent la question de la Marche mondiale des femmes à travers les répercussions de leurs expériences sur leur rapport au féminisme ou au militantisme. La plupart du temps, elles expriment une intensification de leur implication ou de leur sentiment d'adhérence ou encore de leur envie de participer aux actions collectives.

Certaines découvraient le féminisme ou se découvraient féministes.

Mais je n'aurais jamais cru dire ce que je suis en train de dire il y a quelques années. Parce que moi je suis devenue féministe sur le tard. [...] Puis de sentir un attachement, un lien au Mouvement féministe, [...] Je peux le dire aujourd'hui, je suis vraiment féministe! (rire) [...] C'est une fierté. Je pense que c'est un peu grâce à ça aussi, la Marche, tout ce qui découle de la Marche aussi. [...] Hey! On change hein! (Travailleuse 3 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Mais quel contexte mondial nous amenait à faire la Marche et pourquoi on était pauvre parmi les pauvres. Pourquoi la violence faite aux femmes? D'où venait la violence? Donc le patriarcat qu'est-ce que c'est? Bon, le patriarcat pour moi, c'était une découverte, je t'assure. J'ai lu comme une folle! [...] Mon féminisme je l'ai découvert. Et je remercie les femmes québécoises qui m'ont montré qu'il y avait une différence entre les luttes féministes et les luttes sociales. (Ana Maria D'Urbano Seghezzo, militante, Montréal)

Moi je ne me disais pas féministe. Mais à mesure que le temps avance puis que je vois que les femmes on mange des claques, puis on veut quelque chose puis on est refusée. C'est comme, une colère, une frustration qu'on ressent que ça nous renforcit aussi dans nos revendications. À un moment donné, tu te rends compte : "Mon Dieu! T'as toujours été féministe puis tu ne le savais même pas." Moi ça a été comme ça. On était féministe mais... Ma mère était féministe, mais elle ne se le disait pas. (Membre 2 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

D'autres femmes voyaient se confirmer un sentiment d'adhérence en émergence, une occasion d'affirmer leur féminisme ouvertement.

Oui, parce que pour moi aussi, je suis de plus en plus féministe depuis ce temps-là. [...] Non, parce que je l'étais avant, mais j'étais comme seule dans mon petit coin. [...] Ça se parlait moins, j'entendais moins parler de ça, mais j'étais féministe à l'intérieur. Je l'ai toujours été. Sauf que là, c'était comme on pouvait le dire et l'exprimer [...] Ça a été une ouverture. (Francine Gauthier, membre CF Shawinigan, Mauricie)

Donc, ce n'est pas tellement mon type de féminisme que la Marche a changé, ça l'a plutôt renforcé. C'est quelque chose qui permet de maintenir la flamme bien qu'elle était déjà... C'est ressourçant beaucoup! Donc, c'est plutôt dans ce sens-là [...] de vraiment le transformer, le bonifier sûrement. Une empreinte, dans le sens que ça permet d'intensifier la flamme. (Johanne Alarie, travailleuse CF Entre-Femmes, Abitibi-Témiscamingue)

J'étais militante mais ça l'a comme affirmé mon militantisme à ce moment. (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

D'autres encore voyaient leur perception du féminisme s'ouvrir, se transformer ou s'approfondir.

Parce que dans le fond, c'est comme si ma vision du féminisme, ma vision de quel genre de Mouvement on veut construire, comment on veut le construire? Dans quel genre d'esprit? Avec quel genre de militantisme? Quel genre de vision aussi, de vision plus large? [...] De comment créer des alliances tout en gardant une spécificité dans qu'est-ce qu'on fait. C'est vraiment la Marche moi qui m'a vraiment formée, si on veut là. Fait que tout ce que j'ai fait comme choix d'activités, comme choix de militantisme, comme choix d'orientation féministe, ça a vraiment beaucoup été influencé par mon contact avec la Marche. À la fois ici, puis à la fois comme dans les trucs internationaux dans lesquels je suis allée là. (Elsa Beaulieu, militante, Montréal)

L'approfondissement de mon analyse, de faire le contact avec ces femmes-là, de voir comment on a mûri collectivement comme Mouvement féministe au Québec et à l'international, ensemble, à la rencontre et au contact des différentes analyses, des différentes expériences, des différentes réalités. [...] Vraiment je pense que j'ai beaucoup, beaucoup, beaucoup grandi. (Nancy Burrows, travailleuse leader MMF, Montréal)

Tout le travail sur les revendications, je trouvais ça vraiment tripant l'étendue des revendications. Puis je me formais beaucoup à travers ça, au niveau féministe aussi. Au niveau politique, j'avais déjà une bonne base, je militais depuis plusieurs années, en étant dans le mouvement étudiant, dans l'éducation populaire, dans les groupes communautaires puis tout ça. Mais au niveau spécifiquement féministe c'est avec la Marche, ce qui a vraiment contribué à ma formation féministe puis d'analyse politique féministe. (Barbara Legault, travailleuse leader MMF, Montréal)

Des participantes à la recherche expriment aussi leurs impressions de changement et de conscientisation pour les femmes dans leur région en général ou encore pour les membres de leur Centre de femme.

Pour moi, c'est un peu un continuum. Mais qui a changé dans le sens que les femmes sont de plus en plus conscientes du patriarcat qui a dans la société. Je pense que ça l'a conscientisé les femmes que, malgré que le féminisme n'est pas là de très longue date, il y a quand même eu beaucoup d'années avant. Les choses ne changent pas si vite et [...] si on veut que les choses changent il faut qu'elles aussi mettent l'épaule à la roue. (Denise Buist, travailleuse CF Shawinigan, Mauricie)

Toutefois, les impacts sur la notion de féminisme ou de militantisme ne sont pas que positifs. Une participante raconte la différence observable dans l'attitude de certaines femmes entre les événements de la Marche mondiale des femmes de 2000 et ceux de 2005. Après avoir eu l'occasion de s'afficher ouvertement en 2000, certaines femmes ont préféré s'éloigner des événements de peur d'être identifiées comme féministes.

Nous on a été confronté à la peur des femmes en 2005 et là, ça ça nous a rentré dans le *dash*. Les femmes qui avaient peur d'être identifiées. [...] Comme féministes ou comme... par les gens qui ont le pouvoir localement. Les gens qui ont le pouvoir localement dans les petites régions c'est souvent les gens du Bien-être social, du chômage. Elles avaient peur. [...] Le mouvement en 2000 a été très très gros, et dans la région et dans les localités. Ça s'est fait sous forme de fête, en tout cas, c'était immense. Pour revenir à la peur de 2005, les femmes on les voyait, c'était une marche locale, mais elles étaient derrière leurs rideaux à nous regarder passer. Mais on leur a demandé "Qu'est-ce qui c'est passé ?". C'était la peur d'être identifiées, la peur des représailles. C'est spécial, ça. (Nancy Malher, travailleuse CF Carrefour du Grand Lachute, Laurentides)

7.4 À propos du symbolique

Nous avons vu, jusqu'à présent, à quel point les événements la Marche mondiale des femmes et ses actions ont permis aux participantes de vivre des moments qu'elles décrivent, entre autres, comme des moments grandioses, festifs, symboliques, historiques, de solidarité, de force, de réconfort, d'encouragement et d'espoir. Nous avons pu constater, en même temps, une déception face aux maigres résultats en lien avec les revendications. Les femmes semblent avoir abordé la Marche mondiale à la fois avec enthousiasme et pragmatisme, s'investissant dans l'organisation d'événements symboliques avec le désir d'obtenir des gains réels. Les espoirs et les attentes étaient à la mesure des efforts déployés, donc considérables. Les déceptions qui ont suivi l'ont aussi été.

Je pense que le temps qu'on est dans la Marche, toute l'organisation de tout ça, le temps qu'on le fait, on a de grandes espérances. Puis après coup, ce qu'on a! Mon Dieu! Pour tout le travail qu'on a fait! On a fait quelques gains, mais mon Dieu que c'est peu! (Membre 2 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

Les femmes ont, par la suite, réévalué les résultats pour y trouver des impacts positifs, réels, mais pas aussi réels et concrets que ce qu'elles exigeaient dans leurs revendications. Pas de commune mesure avec les espérances qui avaient motivé leur engagement, leur investissement, « *leurs sueurs et leurs grincements de dents, les dizaines de milliers d'heures, de jus de bras militant* » (Elsa Beaulieu, militante, Montréal). D'ailleurs, certaines femmes ont exprimé leur constat face au peu d'impact politique et au caractère surtout symbolique des actions.

Bien je ne peux pas toutes les nommer. Mais oui, ça a changé de quoi. Je veux dire, individuellement nous autres on a toute senti quelque chose de fort. Dont on se souvient. Puis tu sais au niveau de la solidarité puis des liens entre les groupes, j'espère en tout cas que ça change quelque chose qui va rester. Pas juste peut-être individuellement dans nos têtes. (Travailleuse 2 CF Basse-Ville, Capitale-Nationale)

C'était beau, c'était... Nous autres aussi, méga organisation. Je veux dire, beaucoup de personnes ont participé, beaucoup ont bien aimé leur journée. Mais tu aimes ta journée comme tu aimes ça aller à un *party* de fête. [...] Mais là encore, pour moi, tu restes dans le symbolique, le beau geste, la fête d'un jour. (Josette Catellier, travailleuse R des CF, Montréal)

Ces constats ont suscité de nombreuses réflexions critiques sur la Marche mondiale des femmes afin que celle-ci ne se limite pas à la réalisation d'une série de gestes symboliques dans le temps mais qu'elle reste une coalition capable de gains et d'avancées pour les femmes. On sent, dans les réflexions de certaines femmes, une ambivalence entre la reconnaissance des bienfaits de la Marche mondiale des femmes et leur désir d'aller plus loin.

C'est comme si dans le processus, c'était plus facile de s'entendre sur un geste symbolique fort, ok, quelque chose de puissant qui va nous rallier,

puis là après ça dans nos régions respectives, on ajoutera à ça des revendications particulières. Dans le fond, dans le cadre de ce geste symbolique on fera valoir nos revendications particulières. Particulières à chacun des pays, des coordinations. Fait que là, on proposait comme un peu un travail inverse, donc on cible, parce que là justement on est dans une démarche de planification stratégique, on veut cerner des enjeux, à partir des priorités, des revendications qui ont été portées en 2000, en 2005, il y a quand même eu un travail de consultation. [...] Puis ça, je me suis rendue compte que ça ne levait pas beaucoup. Alors donc, pour répondre à ta question : Où est-ce qu'on en est maintenant? Où se trouve l'R des Centres de femmes en l'an 2007? Je pense qu'il en est à se chercher. Pas à chercher du sens à la Marche mais en tout cas à voir comment on peut faire de la Marche encore quelque chose de mobilisant, de rassembleur. Puis comment ça peut être encore un moyen privilégié de faire valoir les revendications ici au Québec. Puis ces revendications-là, quelles seraient-elles? (Sandra Trotter, travailleuse R des CF, Montréal)

Les femmes ne connaissent même pas la géographie. On est parti de là. Je ne sais pas, j'ai vraiment le sentiment que elles ne partent pas toutes du même point de vue, mais qu'on a une grande responsabilité à insuffler la vision, et la seule affaire qui me vient c'est l'*upgrader*. Il faut décrocher de "Wow! C'est un beau *trip*" à aller à "On se met ensemble pour le changer le monde!". C'est cet *upgrade*-là que je pense qu'il faut faire. Je ne dis pas qu'il n'était pas là en 2000, je ne le sais pas, je n'étais pas dans les Centres, mais en 2005, j'ai vu qu'il n'y était pas. Fait qu'il faut dépasser le *trip*. (Manon Massé, travailleuse leader MMF, Montréal)

Donc oui! La Charte mondiale, est un très beau texte. Oui, ça a remobilisé, ça a comme rappelé aux femmes du Québec et d'ailleurs que "Tiens, ça a été le fun ce qu'on a vécu. Puis il faut continuer de se préoccuper des femmes à travers le monde.". Et puis il y a des liens de solidarité qui se poursuivent. Mais après? Ce réseau-là, à mon humble avis toujours, va prendre un envol réel le jour où les femmes seront capables de se dire : "Ok, pour les 3, 4 prochaines années, on se donne un objectif.". [...] Moi, je pense que si dans le monde entier des femmes se mettaient ensemble pour l'obtention de quelque chose, le salaire minimum, par exemple, que chacune pourrait traduire à sa façon, une campagne internationale pourrait s'organiser là-dessus. C'est hyper pointu! Mais là tu fais parler de toi, parce que justement c'est hyper pointu et que ça peut mobiliser. Moi, je trouve qu'elles ont écrit bien des textes, je trouve qu'on est dans le papier beaucoup! Puis je pense qu'il ne faudrait pas qu'elles continuent d'être trop dans le papier parce qu'à mon

avis, ça va s'éteindre. (Françoise David, travailleuse leader MMF, Montréal)

Certaines femmes identifient des manques au niveau des stratégies politiques avant ou après la Marche.

Beaucoup, beaucoup de travail, d'organisation tout ça. Et moi, ma perception, [...] c'est que le problème, le gros problème avec la Marche de l'an 2000, ça a été l'absence de stratégie politique post-Marche. Parce que là tout a été conçu comme le 17 octobre 2000, là c'était l'apothéose! C'était le grand soir! Comprends-tu? C'était là où tout se produirait! [...] Puis évidemment ça ne les a pas changées [les choses]. [...] Le lendemain c'était comme un réveil brutal, un peu, puis comme un peu d'amertume. [...] Moi je pense que je l'attribue, la déception justement, à l'absence de stratégies politiques. (Josette Catellier, travailleuse R des CF, Montréal)

On a plein de théories, on a plein d'arguments pour dire que ça n'a pas d'allure que les femmes manquent d'autonomie économique, mais on n'a pas de poigne. [...] Il faut qu'on le prenne par là, on veut ça, ça, ça! C'est à dire d'abord définir nos revendications Puis après ça, on va demander ces affaires-là à telle personne, puis ces affaires-là à telle personne. Et dans un deuxième temps, cibler les paliers gouvernementaux ou les instances auxquelles on va adresser ces revendications. Ça manque de ça, je trouve. (Nesrine Bessaïh, travailleuse R des CF, Montréal)

Toute la stratégie de long terme après, c'est comme si on attendait que quelque chose miraculeux nous arrive le 17 octobre. Non, puis là après le 17 octobre, tu fais, tout le monde a fait ça, "Ouf! On va se reposer un petit peu". (France Brault, travailleuse R des CF, Montréal)

Toutefois, la notion de symbolisme ne fait pas seulement référence à un vide, à des gestes en vain, à l'absence de vision politique, de revendications ou de résultats, à de l'énergie perdue. L'action symbolique peut aussi être perçue comme un révélateur, un déclencheur, un rassembleur, et un moteur. La dimension symbolique permet de resituer l'action, de raconter autrement l'histoire, de se rassembler autour d'une vision commune.

Puis moi j'ai réalisé aussi que en 2000, en 2005, dans le fond, je pense que le monde s'est d'abord rassemblé puis mobilisé autour d'un geste

symbolique fort, qui dépassait nos frontières, plus qu'autour de revendications. [...] Mais je pense que ce qui donnait de l'élan au monde, c'est beaucoup le geste symbolique, c'est le fait de sentir qu'il se passe quelque chose partout sur la planète, en même temps, où on pose le même geste, où des gestes similaires, mais bref, il y a quelque chose qui nous unit. (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

Bien moi, ce que j'en comprends quand même, c'est que ça a donné une cohésion, ça a donné une vision aussi d'être beaucoup, d'être nombreuses sur la planète et au Québec aussi. [...] C'est un aspect positif, mais c'est sûr que ça reste sur l'aspect, pas symbolique, mais comme cognitif, comment qu'on se conçoit toutes sur la planète. (Nesrine Bessaïh, travailleuse R des CF, Montréal)

Ces dernières citations sont importantes, rétablissant un peu la nécessité fondamentale qu'occupe, à notre avis, la dimension symbolique dans l'action collective. La notion symbolique est souvent associée à l'imaginaire dans le langage courant, pouvant ainsi la réduire à quelque chose qui n'existe pas vraiment, au vide ou à l'inutile... opposant le symbolique à la vraie vie. Ce qui n'est pas le cas. Nous croyons que la dimension symbolique fait partie de la vie quotidienne et est tout sauf vide et inutile.

La Marche mondiale des femmes a permis des espaces-temps de prises de pouvoir, de manifestation politique à travers des actions porteuses de symboles qui dénoncent et ébranlent la conception du monde contesté. La prise de position symbolique nous semble aussi fondamentale que l'argumentaire et les revendications stratégiques. À l'instar de Nancy Fraser (2004), nous croyons qu'un réajustement des conceptions du monde, de ses valeurs et de son histoire – à travers la reconnaissance – est essentiel à une restructuration sociale, inclusive et juste. Le symbolique permet de mettre en lumière les absurdités, les incohérences et les injustices et de croire en la possibilité de les éliminer et les réparer à travers des façons alternatives de réfléchir et de faire. À bien y penser, les discours des participantes démontrent bien la force réelle et les impacts du symbolisme qui ouvre les possibles. Par exemple, la participation aux actions de la Marche mondiale a permis à des femmes de se sentir citoyennes du monde en marchant dans leur ville, dans leur village... en marchant dans des rues

qu'elles parcourent tous les jours mais qui, à ces moments, devenaient des rues du parcours de la Marche mondiale des femmes, des rues qui s'inscrivaient dans l'espace mondial et non plus seulement local. Des rues qui font maintenant partie d'une carte élargie, de la mappemonde.

7.5 Conclusion : On ne sait jamais ce qui peut sortir d'une cuisine!

Ce dernier chapitre présentant et analysant les résultats de la recherche démontre l'importance pour les participantes d'être actrices/sujets de leur vie et de la société : D'avoir une réelle possibilité d'agir pour donner du sens et réaliser des avancées. La Marche mondiale des femmes a certainement été un espace de réflexion, d'analyse, de prise de conscience et d'action offrant l'opportunité aux femmes d'avancer, à des degrés différents, dans leur processus de subjectivation.

Ce chapitre et les trois précédents nous ont permis d'observer la participation de femmes œuvrant à des niveaux surtout locaux mais aussi régionaux et nationaux à l'organisation transnationale qu'est la Marche mondiale des femmes et ce, à travers quatre perspectives analytiques. Des conditions d'émergence en passant par les rôles et contributions spécifiques des Centres de femmes, des répercussions et opportunités à une analyse des expériences jusque dans ses dimensions physiques, symboliques et subjectives, nous avons tourné et retourné notre objet de recherche pour en faire ressortir la complexité et les *entremailages* qui le composent. Les analyses effectuées nous ont permis de voir émerger, du discours des participantes, des idées, des notions riches et inattendues.

Avant d'entamer le dernier chapitre qui nous permettra de conclure et d'aller un peu plus loin, nous voulons mettre en lumière les paroles de deux militantes qui s'expriment sur l'étonnante force et le pouvoir des femmes de la base qui ont été en mesure de créer une telle coalition, de tels événements suite à des discussions de cuisine.

Oui, je trouve que c'est ça, ça nous a donné du pouvoir je dirais, du pouvoir comme mouvement, puis quasiment comme femmes, parce que c'est comme si on a fait la démonstration que à partir d'une idée exprimée quasiment au bout d'une cuisine. [...] Au départ, c'était quasiment loufoque cette idée de dire : "Ah! bien on a fait la Marche du pain et des roses, puis là on va faire la Marche des femmes en l'an 2000". [...] Parce qu'il a fallu qu'il y ait un petit noyau au début, que cette idée fasse autant de chemin, puis qu'un petit groupe de femmes aussi réussissent à en convaincre un autre plus grand, puis que ce plus grand-là réussisse à convaincre des femmes d'ailleurs, puis tout ça. [...] C'est dans ce sens-là, je trouve que ça nous donne tout un pouvoir! Ce n'est pas vrai qu'il n'y a rien à faire! On a quand même bien réussi à faire ça! (Sandra Trottier, travailleuse R des CF, Montréal)

"Et pourquoi pas dessiner cet autre monde possible dans une charte? " Alors cette idée que j'ai lancée comme ça a été prise par les femmes présentes en Gaspésie. [...] Donc la deuxième étape, c'est-à-dire, en 2005, c'était cet autre monde possible. Le dessiner. Pourquoi pas? Le poser, l'inventer à partir de nos cuisines. On n'était pas ni économiste, ni sociologue, ni historienne, ni représentant des réseaux internationaux, mais c'est justement, on était des femmes à la base. (Ana Maria D'Urbano Seghezzeo, militante, Montréal)

CHAPITRE 8

CONCLUSION ET QUELQUES PAS POUR ALLER PLUS LOIN...

Les quatre derniers chapitres présentent un l'analyse des résultats de la recherche en les abordant à partir de quatre perspectives analytiques capables de mettre en lumière différentes caractéristiques du parcours des femmes des Centres de femmes et d'autres militantes féministes dans le cadre des activités de la Marche mondiale des femmes entre 2000 et 2005. D'abord, nous avons observé l'émergence de la Marche mondiale au Québec : pourquoi les femmes du Québec la souhaitaient, ce qu'elle représente et permet, comment elle s'est construite. Puis, afin d'ancrer notre analyse dans les réalités du terrain vécues par les femmes des groupes locaux, nous avons étudié plus particulièrement la participation des femmes des Centres de femmes et de leur regroupement, l'R des Centres de femmes : leurs intérêts et leurs réticences, l'importance de leur implication, les enjeux des liens multidirectionnels entre les échelles locale, régionale, nationale et mondiale.

Nous avons ensuite approfondi les répercussions et les opportunités créées par la Marche mondiale des femmes, les analyses ont révélé les faibles résultats en lien aux revendications portées par la MMF, mais aussi les nombreuses opportunités identifiées et saisies par les femmes des Centres de femmes. En effet, la Marche mondiale des femmes semble avoir permis de créer et d'élargir des réseaux, des coalitions, de s'ouvrir sur un monde d'action et d'agir en solidarité – en se détachant de la notion de solidarité charitable –, de développer des discours et des analyses approfondies et de s'engager dans de nouvelles formes d'actions.

Ces résultats rejoignent les écrits de certaines auteures qui affirment que l'ouverture des Québécoises aux questions mondiales semble s'être intensifiée et modifiée avec

la Marche mondiale de femmes en l'an 2000 (De Sève et Maillé, 2004 ; Dumont et Toupin, 2003 ; Guay, 2002). En effet, la Marche mondiale des femmes s'est avérée être « un vecteur efficace et enthousiasmant de reconstruction et de redynamisation [des réseaux féministes] surtout autour d'une affirmation féministe internationaliste qui s'était plus ou moins estompée selon les pays » (Guay, 2002 : 22-23). Selon Micheline De Sève et Chantal Maillé (2004 : 117), « cette Marche fut un événement déclencheur de tout un processus d'internationalisation de l'analyse et des stratégies pour nombres de groupes faisant partie du mouvement des femmes au Québec ».

Mais de surcroît, les résultats de la recherche mettent en lumière que la Marche mondiale des femmes s'est révélée être aussi un véhicule permettant un (re)positionnement des femmes dans les rapports de pouvoir sociaux, politiques et économiques. Le nombre et la force des solidarités avivées par la Marche mondiale des femmes pouvaient permettre de non seulement faire entendre une voix intense et affirmée, mais aussi de s'adresser aux nouveaux interlocuteurs qui agissent directement sur la mondialisation et ses enjeux : les organisations internationales comme l'Organisation mondiale du commerce (OMC), la Banque mondiale (BM) ou l'Organisation des nations-unies (ONU).

Finalement, le quatrième chapitre d'analyse nous a permis d'explorer les expériences plus personnelles des femmes en lien avec la Marche mondiale. Nous avons pu découvrir les aspects colorés, imagés, sensuels, symboliques, transformateurs et fondateurs de ces récits d'expérience. Nous avons pu aussi constater l'*entremailage* entre les expériences intellectuelles, émotives et physiques, entre les expériences personnelles et de militance, entre les expériences individuelles et collectives. Cet *entremailage* est particulièrement présent dans les discours des femmes et nous permet de mieux comprendre les essentiels et les sinuosités des parcours de subjectivation où se sont engagées les femmes dans le cadre de la Marche mondiale des femmes.

Le présent chapitre nous permettra d'approfondir quelques-unes des pistes les plus intéressantes et d'explorer de nouveaux angles d'analyse afin de faire ressortir la richesse des résultats obtenus lors de la recherche.

8.1 L'*entremailage* des expériences

8.1.1 Le monde chez soi et en soi

Une des choses les plus remarquables ressorties des entrevues est que l'expérience de la Marche mondiale des femmes, de solidarité avec les femmes du monde, a d'abord et avant tout, été vécue à travers une expérience locale pour la grande majorité des participantes. Bien sûr certaines ont eu l'occasion de voyager pour participer à des activités de la Marche mondiale des femmes : New-York, Washington et dans d'autres pays du monde pour les rencontres internationales de la Marche. Toutefois, les femmes ayant vécu ces expériences internationales restent minoritaires dans le nombre des femmes rencontrées. Si les participantes sont sorties de leur région, c'est en grande proportion pour participer aux manifestations de Québec ou de Montréal. Le sentiment de solidarité avec les femmes du monde, d'avoir vécu une expérience internationale, est néanmoins présent.

Ainsi, si une minorité des participantes a eu l'occasion de voyager, c'est toutefois une majorité qui a eu l'impression de faire ses valises, de parcourir et de faire partie du monde. De par sa constitution et sa philosophie, la Marche mondiale des femmes a permis de rendre le local mondial (reconnaissance internationale des ressources, des forces et du savoir-faire des groupes et de l'importance des enjeux locaux), mais aussi de rendre le mondial local, c'est-à-dire de rendre le monde accessible et concret, même pour celles qui n'ont pas quitté leur localité. Les femmes ont marché dans des rues où, en d'autres temps, elles font leurs activités quotidiennes, mais qui sont

devenues des rues du parcours de la Marche mondiale des femmes, inscrites dans une mappemonde révélée.

Les résultats nous démontrent aussi l'*entremailage*, pour conserver le terme, entre les actions locales et les actions mondiales. En effet, d'une part, la participation des femmes de la base, des groupes locaux et des petits réseaux est au cœur de la philosophie, des discours et de la structure de la Marche mondiale des femmes (Guay, 2002 ; CNFCPV, 2001). D'autre part, l'ouverture sur le monde et la solidarité entre les femmes du monde teinte la moindre action locale organisée dans le cadre de la Marche mondiale des femmes. Encore ici, on retrouve cette localisation du mondial et cette mondialisation du local.

En plus de la constitution et des valeurs véhiculées par la Marche mondiale des femmes, nous croyons que les récits jouent ici un rôle important. La Marche mondiale des femmes a été le sujet, dès les débuts de son organisation, de nombreux récits nourrissant le travail d'éducation populaire de centaines de femmes à travers le Québec. Pour rendre compréhensibles et accessibles les nombreuses dimensions de la Marche mondiale des femmes, les récits, les images, les exemples, les illustrations ont été utilisés maintes fois. Et ces récits, nous le verrons plus tard, pourraient bien favoriser la création d'un univers commun où l'on peut voyager dans son imagination pour donner du sens et agir au quotidien (Labrie, 2004)

Les chapitres d'analyse des résultats nous exposent les dialogues et les va-et-vient entre les expériences d'ouverture et d'introspection ou de prises de conscience personnelle : entre la découverte d'un monde de femmes diversifiées et d'action, et la prise de conscience de la diversité et des forces des femmes du Québec ; entre la compréhension du mondial et une nouvelle analyse des enjeux locaux ; entre une solidarité avec les femmes du monde et la solidarité avec les femmes du Québec ; entre une reconnaissance des capacités des femmes du monde et une reconnaissance de ses propres capacités. Ces balancements entre l'extérieur et l'intérieur a permis,

selon nous, une co-influence des deux niveaux⁴⁷ – qui ne vont pas l'un sans l'autre – et l'ancrage profond des expériences de la MMF dans l'intime et le personnel, tout en restant une expérience mondiale. L'*entremailage* des expériences et des opportunités a permis, selon nous, une compréhension « multi-strates » des mondes : le monde mondial et les mondes locaux qui le composent.

Pour les groupes de femmes du Québec, notamment les Centres de femmes, la réflexion est en général intimement reliée à l'action, à la nécessité de trouver des solutions à des situations criantes, problématiques ou inconfortables. Si la MMF s'est avérée être un déclencheur et un catalyseur de transformation des perspectives de solidarités transnationales, nous pouvons supposer qu'elles se sont développées à travers un processus expérientiel, concret et quotidien, à travers un appel à la mobilisation et à l'organisation d'actions multiples à différentes échelles mais surtout à l'échelle locale.

8.1.2 Qui sommes-nous?

Qui sommes-« nous »? Les résultats démontrent que la Marche mondiale des femmes a permis aux femmes non seulement de s'ouvrir sur le monde mais aussi de tisser de nouvelles solidarités internationales, de se sentir solidaires et en action avec les femmes du monde. Et de se sentir comme faisant partie des femmes du monde.

L'organisation décentralisée et les actions simultanées à différentes échelles de la Marche mondiale des femmes a incité le tissage de nouveaux réseaux, d'alliances inhabituelles (Guay, 2002). Dans le contexte de l'organisation des événements de la Marche mondiale des femmes, les Québécoise, dans l'élan d'ouverture sur le monde, se sont aussi retrouvées en situation de contacts avec les « autres » femmes du Québec, de création de nouveaux liens, de volonté d'actions et de revendications

⁴⁷ On pourrait aussi dire qu'il y a multitude de niveaux si on pense au régional et au national qui sont aussi importants.

communes et inclusives des différentes réalités. Cette nouveauté n'a pas été catégorique, miraculeuse et sans difficulté. Toutefois, nous croyons que ces nouveaux liens ont entraîné une plus grande conscience de la diversité des femmes, d'ici et d'ailleurs. Une meilleure connaissance et reconnaissance de la diversité des femmes en action. Simultanément et de façon indissociable, nous croyons que des représentations élargies et plurielles du mouvement des femmes québécois ainsi que d'un mouvement des femmes du monde se sont développés. Quand on ouvre les horizons, quand on enlève des œillères, on voit plus large, peu importe la direction de notre regard.

Le rapport à l'Autre (ouverture, reconnaissance, relation) s'est développé à travers, par et en interaction avec une transformation nécessaire du regard sur soi-même. On retrouve dans les discours des participantes une ouverture et une reconnaissance des femmes du monde – dont elles font partie –, des femmes d'ailleurs qui sont ici – qui font partie du même mouvement des femmes québécois – et une reconnaissance de leurs propres diversités et capacités. Il s'agit d'une compréhension plus large de la diversité qui les entoure et les englobe : une diversité plus large que celle de l'origine ethnique ou culturelle, une diversité de statuts sociaux, une diversité d'âge, de choix de vie, d'orientation et d'identité sexuelles, de capacités et d'incapacités, de ressources et de pouvoirs, de points de vue, etc.

8.1.3 Un sentiment d'appartenance à un mouvement des femmes du monde

Selon Dufour et Giraud (2004 : 1), l'expérience de la Marche mondiale des femmes « a provoqué dans l'imaginaire des participant-es, un grand sentiment de solidarité entre les femmes du monde entier ». Nous avons définitivement réalisé les mêmes observations dans le cadre de notre recherche.

Les résultats de notre analyse démontrent clairement que les femmes ont vécu, à travers l'organisation et la participation aux événements à la MMF, une ouverture sur

le monde mais ont aussi fortement ressenti l'impression de faire partie de quelque chose « de plus grand que soi », d'être reliées aux femmes du monde. Ces impressions étaient reliées à d'autres impressions réconfortantes pour les participantes comme celle de ne plus être seules dans leurs luttes pour la reconnaissance et contre l'exclusion.

Les résultats de la recherche nous permettent de proposer que la Marche mondiale des femmes, dans ses efforts de rejoindre les plus petits groupes et les plus petits réseaux, a pu avoir comme impact la transformation de la représentation d'un mouvement des femmes du monde, en le faisant paraître plus accessible et inclusif, en suscitant le sentiment d'appartenance des femmes des groupes de base. On revient ici à l'idée de *l'entremailage* entre les expériences.

8.1.4 Vivre le monde au quotidien dans l'action locale

L'importance des répercussions et opportunités ouvertes par la Marche mondiale laisse des traces au quotidien. Si, selon les participantes, les Centres de femmes n'ont pas été complètement transformés par leur participation à la MMF, on observe toutefois que les discours et les actions ont été teintés par cette nouvelle expérience, par ce nouvel univers auquel ils appartiennent maintenant. Les nouvelles perspectives de solidarités transnationales initiées ou intensifiées par la MMF peuvent se traduire par une ouverture et un intérêt pour les problématiques internationales mais aussi par des pratiques reliées à un activisme se situant sur la scène mondiale. Cet activisme transnational se traduit par le maintien du membership à la Marche mondiale des femmes et la continuité de l'investissement des ressources lors de l'organisation ou la participation des activités reliées à la Marche. On peut aussi l'observer à travers le rapport à la solidarité internationale, l'intérêt pour les questions mondiales et les situations vécues par les femmes d'ailleurs ou le souci d'information et de formation sur des thèmes reliés à la mondialisation et à la solidarité internationale.

Ainsi, même s'il nous est impossible de déterminer catégoriquement que la Marche mondiale des femmes est à l'origine de transformations dans les groupes nous pouvons affirmer, sur la base des résultats obtenus, qu'elle a facilité ou accéléré le développement de nouvelles perspectives de solidarités transnationales observables à travers les discours et les pratiques.

8.2 Parcours d'inclusion et de subjectivation

8.2.1 Retour sur l'exclusion et l'inclusion sociale

Nous avons abordé, dans le chapitre 2, le caractère multidimensionnel de l'exclusion sociale qui comporte sept domaines d'exclusion : 1) exclusion symbolique, 2) exclusion identitaire, 3) exclusion sociopolitique, 4) exclusion institutionnelle, 5) exclusion socio-économique, 6) exclusion des liens sociaux significatifs et 7) exclusion territoriale⁴⁸ (Billette et Lavoie, 2010). Rappelons que ces dimensions sont reliées, selon nous, à deux processus : d'abord, la non-reconnaissance provoque l'invisibilité, l'inaudibilité, les représentations négatives ou encore la « fausse reconnaissance » (Renault, 2006) qui est en fait un semblant de reconnaissance à des fins politiques, commerciales ou coercitives. Dans ce contexte, la négation des droits et des ressources peut se manifester et entraîner la discrimination négative, les inégalités sociales, la mise à l'écart ou la marginalisation.

Grâce à la définition de Jocelyne Lamoureux (2004a : 35) nous avons aussi situé l'inclusion comme un processus qui tend à rendre visibles et audibles, crédibles et légitimes la présence – au sens figuré et au sens physique –, la pensée, la parole et les compétences de ceux et celles qui sont habituellement oubliés ou dans la marge. Notre perspective de concevoir l'exclusion comme un concept multidimensionnel et collectif s'applique aussi à l'inclusion. Nous croyons que si l'exclusion est un

⁴⁸ Les définitions des sept dimensions de l'exclusion se retrouvent dans la note de bas de page, p. 47-48.

concept multidimensionnel, l'inclusion devra se manifester dans les mêmes sept dimensions que l'exclusion et ne peut être conçue en dehors d'un projet collectif.

À l'instar de Dallaire et McCubbin (2008 : 252-253), l'inclusion nous « apparaît comme une notion proactive en ce qu'elle désigne les efforts visant à faire en sorte que tous les individus et tous les groupes participent à l'ensemble social et en soient des membres valorisés. Elle va au-delà de la simple idée d'amener "en-dedans" ceux qui sont "en dehors" ; elle dépasse la dichotomie centre-périphérie ou "nous" *versus* "eux" ». Et, comme nous avons identifié deux processus pour l'exclusion sociale, nous identifions pour l'inclusion deux voies d'action, deux moyens permettant de concrétiser l'inclusion : la reconnaissance et les solidarités.

La concrétisation de l'inclusion implique que le désir d'inclure et le discours qui parle d'inclusion ne sont plus suffisants. Nous revenons ici aux écrits des auteures associées au féminisme de l'autonomie qui parlent d'une valorisation de la diversité compatible avec l'action collective, et qui se pose comme l'une des pierres angulaires d'un projet de société démocratique plus large (Mouffe, 2000 ; Lamoureux, D., 1997, 1996 ; Young, 1994a ; Collin, 1992b). Cette perspective, à contre-courant d'une optique qui réduit les rapports sociaux à des luttes uniquement identitaires, propose l'action autour de projets collectifs où l'inclusion de la diversité ne veut pas seulement dire faire une petite place pour ceux et celles qui n'en n'ont pas, en gardant la même structure sociale. Notre conception de l'inclusion, avec la reconnaissance et les solidarités comme voies d'action, permet la remise en cause de la structure sociale de façon plus globale, en amont des revendications identitaires (qui, nous tenons à le dire, sont aussi nécessaires). Sans tomber dans le piège de gommer la diversité et la complexité des réalités spécifiques vécues par les personnes, une réflexion plus large nous permet de promouvoir et concrétiser un chantier collectif autour de la construction de nouvelles structures, de nouveaux sens communs et de nouvelles règles du jeu social et politique. Cette perspective évite de perdre de vue que la

marginalisation et les inégalités reliées aux différences ne sont pas seulement le fait de populations spécifiques (ex. les femmes) mais plutôt qu'elle traduit une logique d'intolérance généralisée à ce qui sort d'un cadre normatif de plus en plus étroit dans notre société.

Les écrits de Chantal Mouffe (2001 : 177) peuvent ici alimenter nos réflexions, surtout lorsqu'elle aborde l'importance de créer des alliances entre les différents groupes qui vivent des inégalités sociale et d'articuler les différentes luttes autour d'une *chaîne d'équivalence démocratique* qui permet la lutte autour de projets rassembleurs sans abandonner les spécificités. La Marche mondiale des femmes est d'abord et avant tout une action collective, politique, de contestation et de revendication contre les inégalités économiques et la violence vécues par les femmes. Il s'agit d'une action de solidarité mondiale qui se positionne contre une logique d'exclusion mondiale des femmes sur le plan social, économique et politique... mais qui n'exclut pas un projet de transformation sociale plus large.

Les résultats dégagés des entrevues auprès des participantes soulignent l'importance et la force de cette solidarité mondiale... ou encore de ce mondial des solidarités, la Marche mondiale des femmes ayant réussi à créer de nouvelles solidarités mais aussi à rassembler des solidarités déjà existantes.

Sans faire une analyse systématique des liens entre l'organisation et les actions de la Marche mondiale des femmes, et les dimensions de l'exclusion sociale antérieurement présentées, nous pouvons aisément faire des rapprochements qui confirment le positionnement de ce rassemblement solidaire en réponse à l'exclusion. La multiplication des événements à grands déploiement, symboliquement forts et frappant l'imaginaire, a permis des espaces-temps de prises de pouvoir par les femmes qui se sont rendues visibles et audibles. Elles ont mis en lumière les multiples rôles sociaux qu'elles occupent et leur importante contribution sociale (réponses à l'exclusion symbolique).

La dimension « femme » était primordiale dans la Marche mondiale des femmes. Toutefois, c'était la diversité des femmes qui était mise de l'avant et valorisée (réponses à l'exclusion identitaire). Les actions de la Marche mondiale des femmes se voulaient des gestes de prise de parole politique, de repositionnement dans les rapports de forces et une intention ferme de s'adresser aux interlocuteurs – les organisations mondiales – qui détiennent le pouvoir et influent sur les enjeux déterminants pour les femmes. Les inégalités liées au poids citoyen des femmes, inférieur à celui des hommes, sont aussi dénoncées (réponses à l'exclusion sociopolitique).

La volonté d'exprimer la diversité des voix de femmes au sein des grandes et des moins grandes institutions témoignait d'un besoin de se faire entendre, de participer aux décisions qui les concernent et de sensibiliser à l'importance de solutions plurielles devant la diversité des situations (réponses à l'exclusion institutionnelle). Les revendications soulignent les inégalités économiques vécues par les femmes et exigent les correctifs nécessaires à l'équité et l'égalité. Les femmes proposent des solutions alternatives pour y arriver (réponses à l'exclusion économique).

Marcher dans la rue, prendre toute la place, remplir de femmes des espaces publics, décorer, afficher, prendre place à l'ONU ou la Banque mondiale sont des façons de se réapproprier l'espace ou d'accéder à des lieux autrement refusés (réponses à l'exclusion territoriale). En réponse à l'exclusion des liens sociaux significatifs, on peut suggérer que la Marche mondiale des femmes a permis la création de réseaux, d'alliances, de solidarités et de complicités capables de briser l'isolement et le sentiment de solitude vécus par certaines.

Ces liens entre les différentes dimensions de l'exclusion et les réponses de la Marche mondiale des femmes ne prennent toutefois pas en compte les faibles résultats concrets obtenus en réponse aux revendications. Les femmes ont été nombreuses à souligner le renouvellement symbolique découlant de la Marche mondiale des

femmes mais aussi à dénoncer le peu de répercussions sur les dimensions sociales, politiques et économiques de leurs conditions de vie.

Nous avons vu précédemment que l'exclusion est activée par deux processus que sont la non-reconnaissance et la privation des droits et des ressources, et que, en contrepartie, la reconnaissance et les solidarités se trouvaient à être les voies d'action de l'inclusion.

L'inclusion des personnes qui luttent contre l'invisibilité et le bâillon doit s'inscrire dans une démarche collective qui rendra possible que même les personnes les plus marginalisées pourront se reconnaître et se valoriser elles-mêmes sur la base de leurs propres expériences ; qu'elles se sentiront légitimes de s'exprimer et d'agir au nom de ce qu'elles sont et vivent. Les paroles qui décrivent les expériences d'exclusion ne sont habituellement pas entendues ou sont mises de côté parce qu'elles viennent sous des formes qui ne sont pas admises, qui dérangent ou qu'on trouve déraisonnables : les récits, les histoires, les exemples, les cris, les murmures, la plainte, l'émotif, le hors d'ordre, le hors-norme (Lamoureux, J., 2008). Et l'expression de cette voix ne se fait pas sans difficulté :

Les diverses façons de parler des expériences de la pauvreté, de l'analphabétisme, de la souffrance psychique, de la relégation sociale, du sentiment d'échec, d'incompétence et de la violence du regard, des jugements, des gestes et des mots des autres sont interpellantes. Elles trouvent à se dire – selon nos observations – souvent pour la première fois en petit groupe, en collectif restreint où cette parole est accueillie, sollicitée, partagée. Trouver les mots pour le dire, desserrer les gorges nouées et les sanglots enfouis n'est jamais facile. Et souvent, c'est le silence, comme un cri à l'envers, qui prévaut pour des périodes plus ou moins longues jusqu'à ce que le temps de se dire advienne ou qu'il s'envole. (Lamoureux, J., 2008 : 223)

Permettre l'expression est une chose. Apprendre à entendre ces paroles comme des voix légitimes en est une autre. Si la reconnaissance n'est pas un projecteur éclairant une personne pour la faire sortir de l'ombre momentanément, elle n'est pas non plus

un micro offert dans une salle vide ou remplie de personnes qui ne comprennent qu'une autre langue. Nous gardons aussi en tête les réflexions d'Iris Marion Young (2000) qui recommande la vigilance devant le fait que les tentatives d'inclusion de nouvelles voix dans l'espace politique peuvent toujours entraîner la suppression ou le silence d'autres voix. Les défis de l'inclusion sont beaucoup plus complexes qu'une simple addition de voix. Il faut créer, tisser autrement les liens sociaux et le social dans son ensemble pour que toutes les voix, dans leur diversité, y trouve une place réelle et puisse contribuer.

La reconnaissance pleine et entière implique de se sentir vu et entendu d'une nouvelle façon, mais aussi de se sentir co-partenaire d'un projet significatif et d'avoir une réelle possibilité d'agir. Nancy Fraser (2004), parle de la justice sociale en expliquant qu'on retrouve en celle-ci deux dimensions fondamentales : la reconnaissance, qui exige un changement symbolique et culturel, et la redistribution qui demande réparation pour les inégalités et restructuration économique. Cette perspective de la justice sociale est intimement reliée à des enjeux d'égalité participation sociale.

Si la Marche mondiale des femmes est une solidarité, un moyen d'action contre l'exclusion et pour la justice sociale, on peut conclure des entrevues des participantes que le travail n'est pas terminé et que l'importance de l'action – pour une meilleure reconnaissance et distribution des droits et des ressources qui sont essentielles, une égale participation sociale – est toujours d'actualité.

8.2.2 D'objet social à actrice sociale : le parcours de subjectivation

Nous avons abordé la notion de subjectivation à plusieurs reprises dans les chapitres précédents. Nous le comprenons comme un parcours sinueux, personnel mais qui peut se vivre dans l'action collective. Un parcours qui permet de quitter le statut d'objet social (ex. être une femme et être étudiée comme femme en fonction de ses besoins) et de devenir sujet/actrice de sa vie et du projet social, c'est-à-dire prendre

part au développement social et aux décisions qui l'orientent. Le parcours de subjectivation part de l'expérience personnelle, mais, comme l'écrit Jocelyne Lamoureux :

Il ne s'agit pas uniquement d'exposer son vécu, mais de le mettre à distance, de le transformer en expérience, d'en faire du sens, processus souvent complexe et itératif enclenché pour devenir sujet, devenir acteur ou actrice de sa propre histoire et éventuellement de celle de sa collectivité. Tout un processus de relecture, de désenclavage de la perspective s'enclenche. (Lamoureux, J., 2008 : 225)

Le parcours est unique à chaque personne, composé de ses propres allers et retours, ses propres premières fois, ses propres affirmations et prises de parole mais indissociable de l'expérience collective. Tout comme la citoyenneté et le politique sont indissociables de l'expérience personnelle. Encore ici, on retrouve l'incontournable *entremailage* des expériences.

Il nous importe de préciser que la responsabilité de l'inclusion d'une personne ne repose pas sur sa capacité à réaliser le travail de subjectivation. Un projet de société inclusive doit mettre en place les possibles pour qu'une personne puisse le faire, sans pression ni obligation, à son rythme. L'objectif n'est pas de pousser les personnes dans le chemin de la subjectivation et de les rendre responsables de leur réussite ou leur échec sur ce chemin. L'objectif est simplement de rendre possible ce cheminement en ouvrant des espaces propices et sécuritaires... et en évitant le piège de proposer des espaces où les statuts sont faussement égaux. Offrir des espace de dialogue où le dialogue n'est pas possible, c'est demander aux personnes de composer avec une coquille vide qui ne permet pas l'expression des voix telles qu'elles sont.

Dans les chapitres précédents, nous avons exploré ce que nous avons appelé des « points d'ancrage à la subjectivation », des éléments essentiels au cheminement qui permet de passer d'objet social à sujet/actrice de sa vie et de sa société. Le besoin

d'être audible et visible est récurrent dans le discours des participantes qui identifient, pour plusieurs, la Marche mondiale comme une tribune qui a donné de la pertinence à leurs voix amplifiées par la force du nombre et des solidarités.

L'expérience collective et l'impression de faire partie de plus grand que soi ont permis aux femmes de vivre du soulagement, des encouragements, du partage, l'impression de ne plus être seule et de l'espoir. Ce partage d'expérience a permis de rendre visibles les particularités mais aussi les expériences communes, permettant aux femmes de prendre de la distance face à leurs propres expériences et à les situer dans un contexte social, politique et économique. La visibilité offerte par les activités de la MMF et la reconnaissance reflétée par les différents milieux a entraîné des sentiments de fierté et de confiance en soi, personnels et collectifs. La fierté, l'amour de soi, la confiance en soi et le sentiment qu'on vaut la peine sont essentiels au fait de devenir sujet (Lamoureux, J., 2010 ; Touraine, 1997, 1984, 1978, 1965)

Nous avons aussi observé l'importance de l'*entremailage* des expériences personnelles et collectives dans les opportunités ouvertes par la MMF : différentes premières fois (déplacement géographique, lecture de poésie, etc.), transformations personnelles et militantes, nouveaux sens à la vie ou à l'action, découverte ou évolution du féminisme. Les participantes parlent abondamment de l'impression de force et de repositionnement dans les rapports de pouvoir avec les interlocuteurs leur donnant l'impression d'avoir une nouvelle possibilité d'agir, de pouvoir agir au-delà des murs qui les bloquaient auparavant.

Il nous semble particulièrement évident que la Marche mondiale des femmes a été ce qu'on pourrait appeler une plate-forme ou un terrain fertile à la subjectivation, permettant aux femmes – toujours à différents niveaux – de prendre la parole et faire entendre leur voix, de prendre une distance pour donner un sens à leurs expériences personnelles, et de pouvoir se sentir actrice de leur propre vie et de celle de la

collectivité. Cette constatation n'est pas seulement propre à la Marche des femmes mais a déjà été documentée :

On connaît, dans le mouvement des femmes et dans les pratiques d'éducation populaire, l'importance accordée à la narration, à cet espace ouvert où la parole sur soi peut couler ininterrompue, mais aussi où, à l'opposé, le silence et son envers, le cri, peuvent être vécus avec respect. Iris Young (2000), politologue féministe, aborde la question des récits de vie: les histoires, les témoignages servant à expliquer, se rendre compte, démontrer à partir des expériences personnelles ou collectives. Ces "savoirs situés" permettent aux individus des groupes dominés de se reconnaître, de trouver "les mots pour le dire" et de construire éventuellement des synthèses réflexives. (Lamoureux, J., 2004d : 32)

La Marche mondiale des femmes étant une action collective pensée et mise en œuvre par le mouvement des femmes et donnant un rôle primordial à l'éducation populaire, il n'est alors pas étonnant de voir les mêmes caractéristiques apparaître.

8.2.3 Quand le corps parle d'inclusion

L'importance du corps et des sensations physiques reliées à l'expérience de la Marche mondiale des femmes est une des dimensions dont l'émergence, à partir des résultats, nous a particulièrement interpellée (cf. Chapitre 7 – Sujets, actrices et citoyennes : des expériences et des parcours.). Les participantes racontaient leurs expériences reliées à la Marche en utilisant tout un vocabulaire relié au corps, aux sens, ce qui nous a démontré les liens entre les sens et le sens donné à l'action ou à l'expérience. Les expériences physiques (incluant les émotions, celles-ci ayant une composante physique autant que psychologique) sont pour l'ensemble positives, allant du sentiment amoureux jusqu'à l'impression d'être marquée, tatouée de la Marche mondiale. Les femmes parlent de « prendre toute la place », de « coup de foudre », de « force », de « relation amoureuse » et de « déclaration d'amour », de « frissons », de transpiration, de sensations « viscérales » qui viennent chercher aux « tripes », des sensations de fébrilité, d'être énergisées, stimulées, allumées, de

l'impression d'avoir été « marquées », etc. Les événements reliés à la Marche mondiale des femmes ont été vécus par plusieurs comme une action militante qui interpelle la pensée, l'analyse, la capacité de défiance mais aussi le corps tout entier.

Ces observations s'inscrivent en contraste d'autres aspects de leurs récits racontant les difficultés rencontrées dans leurs luttes et leur quotidien. On entend alors parler de « claques mangées », du fait que « c'est dur », qu'on « rit » ou qu'on « se fout » d'elles, qu'elle ne sont pas entendues ou vues. Elles parlent de la fatigue, de l'épuisement, de l'impression d'avoir besoin d'une « convalescence », etc.

Axel Honneth (2005) aborde le fait que la non-reconnaissance implique des manifestations ou des métaphores physiques rendant les personnes tellement « invisibles » qu'on a l'impression qu'on peut réellement passer ou voir à travers. Jocelyne Lamoureux (2008, 2004d), quant à elle, met en lumière les métaphores utilisées pour exprimer la souffrance, l'exclusion, la marginalisation. Une des catégories de métaphores « exprime une violence subie, brûlante, quelques fois à couper le souffle. Faite de coups, blessures, humiliations, répudiations, refoulement. [...] Il est récurrent dans les propos retenus de retrouver des figures de recroquevillement, de rapetissement, de rétraction en soi ou dans "un coin", de honte, de hantise du mépris, de la moquerie ou du rire entendu » (Lamoureux, J., 2008 : 223).

On peut faire un rapprochement entre les discours des participantes et les métaphores corporelles reliées à l'exclusion, à la non-reconnaissance et à la souffrance qu'elle entraîne. Et on peut aussi constater comment l'expérience inverse – le sentiment d'être incluses, reconnues, en forces et en capacités – fait aussi émerger dans le discours toute une série de métaphores reliées aux sens et au corps.

Nous croyons que les événements reliés à la Marche mondiale des femmes, tout en étant fondamentalement des actions politiques, ont réussi à mettre en lumière des

luttons très concrètes et incarnées. Les femmes ne se sont pas contenté d'action intellectuelles ou qui se traduisent par des documents (ex. une pétition, un mémoire, une affiche, etc.). Les femmes ont sorti leurs corps dans la rue pour les rendre visibles et actifs dans leurs actions et leurs revendications, et c'est à travers leur corps, entre autres, qu'elles ont vécu la solidarité, la force et le plaisir de se repositionner dans l'espace public. En fait, le corps des femmes est non seulement un véhicule de l'expérience sociale mais situé comme un lieu en soi, un espace social où s'expérimente, se ressent et se joue la citoyenneté.

Dans un tel contexte, lorsque la Marche offre en même temps des espaces sécuritaires et de soutien qui permettent aux femmes de s'engager dans des activités d'affirmation, d'émancipation et d'action, il n'est pas étonnant que le corps – ou les métaphores corporelles – s'expriment. L'expérience de la Marche mondiale des femmes s'avère être une expérience incarnée de la lutte pour la reconnaissance et de lutte contre l'exclusion.

8.2.4 L'importance de l'action collective

Les résultats obtenus nous amènent à penser que l'action collective est, d'une part une façon de revendiquer son rôle social et son droit à la participation citoyenne mais aussi, d'autre part, un moyen de l'exercer, de se prévaloir du droit de participer, de son droit de parole, d'influence et de décision dans la société. L'action collective offre à la fois l'espoir et l'occasion dans le processus de subjectivation. Devenir actrice n'est pas un état mais un processus. On n'est pas complètement sujet ou non-sujet, actrice de nos vies et de la collectivité ou non actrice. On avance pas à pas dans cette volonté d'être actrice de notre vie et actrice sociale. Les pas ne sont pas tous de la même amplitude selon les personnes, les temps, les situations et les champs de la vie sociale. On avance – et parfois on arrête ou on recule – sur le parcours de la

subjectivation qui est lui-même comme une trajectoire qui dure tout au long de notre vie.

On peut considérer la Marche mondiale des femmes comme un moyen de viser l'inclusion mais aussi de la vivre du même coup : de se sentir reconnues, visibles et audibles des grands décideurs internationaux mais aussi localement, à travers les pressions auprès des autorités, les rapports sociaux et citoyens, jusqu'aux gestes les plus intimes.

La Marche mondiale ne s'est pas présentée comme un chemin à suivre. C'est un chemin que les femmes ont pavé elles-mêmes pour leur permettre d'aller là où elles ne pouvaient pas aller parce que les routes leur étaient bloquées. La Marche mondiale des femmes n'a pas été donnée aux femmes comme un cadeau « clé en main ». Le projet a pris cette ampleur et s'est avéré une expérience positive dans la vie de plusieurs femmes parce que c'est ainsi qu'elles l'ont créé. Elles l'ont pensée en valorisant une diversité d'actions, de moyens d'exercer son pouvoir et de lutter contre la violence et la pauvreté : on peut se réunir, manifester, marcher, chanter, crier, danser, dénoncer, parler, faire des actions symboliques, signer une pétition, s'adresser à l'ONU ou à la Banque Mondiale ou encore à son mari, faire du bruit, informer, confronter ses peurs, prendre le pouvoir, rendre justice, dire non, écrire, éduquer, se rappeler, se réapproprier son corps et bien d'autres actions. L'éventail des possibilités est aussi large que la multiplicité des conflits qu'on retrouve à l'intérieur du champ des pouvoirs (Mensah, 2003 ; Mouffe, 2001 ; Foucault, 1976). Cette multiplicité des stratégies d'action et de résistances simultanées et à différents niveaux demeure, plus que jamais, pertinente (Wichterich, 1999). D'autant plus, que tout comme Pascale Dufour (2008), nous croyons qu'une mondialisation des solidarités ne changera pas tout et n'est pas garante de réussites aux échelles nationale, régionale et locale. Les solidarités transnationales ne remplacent pas l'importance des solidarités aux autres

échelles. Elles constituent des moyens de plus, des véhicules de plus pour les revendications et les actions collectives en vue de changements sociaux.

8.3 L'importance du symbolique : détour par la notion de conte

La Marche mondiale des femmes n'est pas un conte. C'est une série d'expériences concrètes, réelles, militantes, sociales, physiques et actuelles. Toutefois, l'ampleur de sa dimension symbolique et l'abondance – et l'importance – des récits la racontant nous amènent à établir des liens avec la notion de conte. Pas n'importe quels liens toutefois. Des liens inspirés par les travaux de Vivian Labrie, une ethnologue québécoise qui établit, entre autres, des ponts entre les contes, la transmission orale, les images, le symbolique et la vie quotidienne. Des liens entre les contes et l'action politique.

Il n'est pas nécessaire de savoir lire pour avoir accès au sens véhiculé dans les contes, pour en faire quelque chose dans sa vie et pour le transmettre. Il suffit d'être au monde comme un être sensoriel, moteur, pensant, éprouvant des émotions, ce qui génère un rapport de soi à l'espace, au temps, au territoire, aux autres, ce qui donne une expérience du mouvement, des relations, des sensations, de la marche, de la traversée de l'espace, du temps, des territoires. Il suffit de disposer de la parole, de mots et d'images pour l'exprimer. (Labrie, 2004 : 61)

8.3.1 La Marche mondiale des femmes : un marqueur du temps et de l'espace

Le vocabulaire utilisé par certaines femmes pour parler de la Marche et de leurs expériences nous transporte dans le monde du conte : merveilleux, fabuleux, fantastique, utopique, etc. Mais la comparaison ne s'arrête pas là.

Une des choses les plus frappante entre l'analyse des contes de Vivian Labrie et la Marche mondiale des femmes, est l'importance de la cartographie dans l'espace et dans le temps (Labrie, 2008). La cartographie du conte permet d'en marquer les

moments importants, de favoriser sa mémorisation et la durée de sa vie dans la transmission orale.

La Marche mondiale des femmes est une multiplication de marches, de pas un devant l'autre, de parcours et de personnes qui, rassemblées, suivent ou sortent du parcours. Les récits des participantes concernant la Marche mondiale des femmes sont remplis de ponctuation dans le temps et dans l'espace, de métaphores géographiques. On parle de l'activité locale (nom de la ville), de Montréal, de Québec, de Washington, de New York. Les termes associés à la géographie et au voyage sont très présents : parcours, chemins, horizons, étapes, pas, marches, frontières, obstacles, pays, monde, voyages, phares, etc. Pour le temps, on parle de 1995, 2000, 2005, 2010. Une participante qualifie même la Marche mondiale des femmes comme un « marqueur de temps ».

Comme pour le conte et ses nombreuses variantes, la Marche mondiale est l'objet de transmission orale et les récits racontent la même histoire mais avec des points de vue parfois différents et une variance dans la manière de raconter. Mais, malgré les différences, on reconnaît les points communs qui permettent de regrouper les récits autour de la même histoire, ponctués sensiblement des mêmes points de références spatiaux et temporels.

8.3.2 « histoires de traverses » et « histoires de misères » (Labrie, 2004)

Les contes sont des « traversées, remplies de risques et de difficultés, d'un monde imaginaire à visualiser d'un point de départ à un point d'arrivée » (Labrie, 2004 : 68). La Marche mondiale des femmes ne s'est pas déroulée dans un monde imaginaire mais raconte les nombreuses « histoires de traverses » et « histoires de misères » (Labrie, 2004) des femmes du monde dans leurs luttes contre les impacts de la mondialisation néolibérale. Cette dernière, par sa complexité et son abstraction peut

donner l'impression de se sentir perdue dans un monde inconnu où les repères habituels n'ont plus de sens et où il faut retrouver son chemin.

Vivian Labrie (2004) aborde la notion des risques : risque d'aider, risque de savoir ou de ne pas savoir, etc. Les participantes à la recherche racontent les risques reliés à leur participation à la Marche mondiale : risque de sortir dans la rue, de s'affirmer comme personne et comme féministe, de ne plus pouvoir revenir en arrière, de se transformer, risques de devenir sujet, actrice sociale et citoyenne.

Les récits de la Marche mondiale des femmes ont fait émergé le merveilleux, le réconfort et l'espoir... mais aussi le « lourd porté »⁴⁹ par les femmes qui participent à l'histoire et qui prennent le risque de lutter, de dénoncer, de demander.

8.3.3 La rencontre de l'imaginaire et de la vraie vie

Pour situer la réflexion qui suit, nous proposons une citation de Vivian Labrie (2004 : 63) :

Ici je vais simplement nous rappeler que nous faisons des liens entre les histoires que nous entendons et notre vie. Nos vies en fait. Parce que tout ça circule en réseau dans la mouvance de nos quotidiens qui s'entremêlent.

Les récits qui survivent aux événements de la Marche mondiale des femmes et qui permettent à celles qui n'ont pas participé d'être aussi témoins de l'histoire, donnent aux femmes qui l'ont vécue la possibilité de partager des images, des anecdotes, des univers qu'elles peuvent continuer à parcourir en imagination. Ces histoires ne sont pas que des souvenirs mais ils créent une image spatiale – topographique – qui permet de positionner et de se positionner, « [de] créer un espace imaginaire de

⁴⁹ Vivian Labrie (2004) parle du « lourd porté » en référence avec le conte *Ti-Jean et la princesse Eugénie* qui raconte la lourdeur du fardeau d'un serviteur qui doit agir en connaissance d'informations qu'il ne peut partager mais aussi en référence au « lourd porté » par les gens qui prennent le risque d'aider et d'agir.

référence qui devient pour nous un lieu commun » (Labrie, 2004 : 73). Ce lieu commun, animé d'images communes, devient un espace de référence. Un lieu qui inspire et peut nous amener à faire du sens dans nos vies, en nous permettant des allers-retours dans les mondes de l'expérience vécue, de l'histoire, du souvenir, de la représentation, etc.

Le fait que des histoires nous inspirent et que nous inspirions des histoires n'est pas en soi une nouveauté. C'est un trait de l'humanité qui se perd dans nos origines mêmes. En psychologie, en psychanalyse, en anthropologie, on a abondamment réfléchi et écrit sur les rapports entre le réel et l'imaginaire, sur les médiations que peuvent apporter un rêve, une image, une histoire, pour faire du sens dans nos vies qui se cherchent. (Labrie, 2004 : 67)

Nous proposons la possibilité que la Marche mondiale des femmes ait engendré la création d'un nouvel univers symbolique, d'un nouveau lieu d'appartenance. Avoir le sentiment d'y être incluses, d'être reliées aux femmes du monde – même sans contacts directs – devient une source d'encouragement, de soulagement, de force et d'espoir qui n'existait pas avant, et qui vient s'ajouter aux univers symboliques déjà présents dans les groupes. Nous faisons ici référence aux travaux de Josée Belleau (1999 : 11) qui présente quatre univers symboliques propres aux organismes communautaires et aux groupes de femmes locaux : 1) le milieu de vie (être), 2) le milieu d'apprentissage (apprendre), 3) le milieu de défense ou de promotion (combattre ou convaincre) et 4) le milieu de travail (faire)⁵⁰. L'univers de la Marche mondiale des femmes nous suggère un 5^{ième} univers symbolique, chargé d'histoires et

⁵⁰ 1) Le « milieu de vie (être) » se définit « [c]omme une sorte de grande famille non-traditionnelle où il fait bon vivre ensemble » et où on « développe surtout une identité, un sentiment d'appartenance et de bien-être » ; 2) Le « milieu d'apprentissage (apprendre) » est présenté « [c]omme une sorte de petite école alternative où il importe de s'exprimer, d'expérimenter et de coopérer » ; 3) Le « milieu de défense ou de promotion (combattre ou convaincre) » se présente « [c]omme une sorte de tribune publique alternative où l'on peut lancer des débats, faire entendre sa cause, solliciter et recevoir un appui inconditionnel ou un jugement favorable » ; et 4) Le « milieu de travail (faire) » se définit « [c]omme une sorte de bureau alternatif ou de "shop" sympathique où l'on peu initier et mener à terme des projets et des activités correspondant à des objectifs sociaux. [...] On met l'accent sur la réalisation et l'évaluation des tâches. » (Belleau, 1999 : 11).

d'images capables d'inspirer et de donner une force par l'impression de solidarités et de rassemblements qui s'en dégage.

Cet univers symbolique permettrait aux femmes de « créer du sens ». Cette dimension – créer du sens – est d'ailleurs très importante dans le travail d'éducation populaire qui a pour objectif de rendre accessible des histoires compliquées (ex. la mondialisation, le rôle de la Banque mondiale, etc.) en trouvant des exemples et des façons imagées de les raconter.

8.3.4 L'importance du changement de regard

Le symbolique et l'image sont des éléments essentiels dans la lutte pour la reconnaissance, si on revient aux réflexions de Nancy Fraser :

Le paradigme de la reconnaissance, pour sa part, cible plutôt les injustices qu'il comprend comme culturelles et qu'il pense comme le produit de modèles sociaux de représentation, d'interprétation et de communication : la domination culturelle, le déni de reconnaissance et le mépris. [...] Au sein du paradigme de la reconnaissance en revanche, le remède à l'injustice, c'est le changement symbolique ou culturel. Cela peut impliquer la revalorisation des identités méprisées, la valorisation de la diversité culturelle, ou la transformation complète des modèles sociétaux de représentation, d'interprétation et de communication de telle manière que l'identité de *tous* s'en trouve affectée. (Bien que ces remèdes soient eux aussi très différents les uns des autres, je m'y référerai globalement sous le terme général de *reconnaissance*.) (Fraser, 2004 : 155)

Pour Isabel Tabouada Léonetti (1994), la non-reconnaissance symbolique de la place qu'occupe un individu, dans la société ou dans un groupe, constitue aussi le trait le plus déterminant et constant de l'exclusion qui ne peut être contré si la valeur et la reconnaissance symbolique n'est pas réajustée. Dans son analyse des contes en lien avec l'action politique, Vivian Labrie revient à plusieurs reprises sur l'importance d'un nouveau regard et de l'importance de l'image pour y arriver.

C'est de cela que je veux essayer de parler. La pauvreté, les inégalités sociales, l'exclusion, les problèmes de justice structurels, sont des réalités complexes qui rencontrent les préjugés, la méconnaissance, les cadres de références restreints qui servent à se conforter dans une explication du monde qui justifie souvent le statu quo. Répondre à des maux par des mots ne suffit pas nécessairement pour convaincre. Proposer des images pour changer le regard a par ailleurs l'avantage de conduire à modéliser un problème et à agir en pensée sur le modèle. (Labrie, 2004 : 74)

Plusieurs participantes à la recherche ont exprimé leur crainte de travailler à des actions d'envergure mais aux répercussions « uniquement symboliques ». Même si nous saisissons la déception face au peu de résultats concrets en lien avec les revendications et la volonté d'agir sur ce qui pourrait améliorer les conditions de vie des femmes au quotidien, nous maintenons notre discours concernant l'importance du symbolique. Une notion à ne pas confondre avec l'imaginaire, ce qui n'existe pas, ce qui est vide ou inutile. Lorsqu'on parle d'action collective, de prise de parole et de pouvoir politique, la dimension symbolique est tout aussi importante que l'argumentation et les revendications. La symbolique fait partie de la vie quotidienne et doit être transformée, tout autant que les structures et les politiques sociales lorsqu'on veut travailler à des changements sociaux fondamentaux. La transformation du symbolique touche aux valeurs, aux façons d'être et de faire, aux sens communs, à l'histoire collective qui régissent les règles du jeu social et politique. Cette transformation symbolique est essentielle à une meilleure redistribution des ressources, à l'égalité de participation sociale des femmes et à la justice sociale (Fraser, 2004).

Concernant la Marche mondiale des femmes, nos analyses nous amènent à penser que si elle n'a pas résolu tous les problèmes (évidemment!), elle a néanmoins permis un renouvellement de la représentation symbolique, un nouveau regard sur les femmes dans le monde. La marche Mondiale des femmes, par sa volonté d'introduire le féminisme partout (Giraud et Dufour, 2010) mais surtout par ses choix d'actions symboliques a réussi à répandre dans le monde des idées, des valeurs, des

alternatives, des revendications qui ont rassemblé des milliers de femmes. Le discours à lui seul ne peut pas en faire autant. Au-delà des mots, il y a la sémiotique – les gestes, le ton de la voix, la musicalité de la parole, ce qui porte les mots – et il y a le symbolique qui donne du sens, un nouveau sens (Young, 2000, 1994b). En choisissant de porter les mots à travers le chant, les percussions, la poésie, les images, les symboles ou le théâtre, les militantes de la Marche mondiale ne pouvaient pas choisir meilleure façon de diffuser le discours auprès d'une diversité de femmes qui parlent des dizaines de langues différentes, qui savent ou ne savent pas lire, au parcours de vie contrastés et aux ressources inégales. Ces actions colorées et fortes en symbolisme sont la source de ce nouveau regard.

Et sans le regard nouveau, de l'intérieur ou de l'extérieur, les choses ne peuvent pas changer fondamentalement. Les participantes l'ont dit : la Marche mondiale n'a pas tout changé et a trop peu changé... mais quelque chose semble s'être transformée en elles. En effet, elles sont devenues des femmes du monde dans le monde sans avoir quitté, pour la majorité, le Québec. La force symbolique de leurs actions a aussi exposé – pour qu'on ne puisse plus les oublier – les incohérences et inégalités produites et reproduites par les conceptions du monde mondialisé contestées. Nous y voyons des pas de plus dans la lutte pour la reconnaissance, tout en sachant que le travail n'est pas terminé et ne pourrait être complet sans les actions collectives et politiques qui permettent, et permettront, de continuer à viser des avancées sur la deuxième dimension essentielle à la justice sociale selon Fraser (2004), la redistribution capable de corriger et réparer les inégalités vécues par les femmes.

8.4 Mot de la fin

8.4.1 Quels rôles pour les groupes locaux au sein de la MMF?

Nous avons mentionné précédemment que notre étude exploratoire des expériences de participation à la Marche mondiale des femmes des groupes de femmes du Québec, notamment des Centres de femmes et de leur Regroupement, se situe dans le contexte où plusieurs auteures insistent sur l'importance de mettre en lumière la mobilisation et les rôles des groupes locaux dans les mouvements transnationaux (Conway, 2004 ; Napples et Desai, 2002a, Alvarez, 2000). En effet, le fait de plonger dans les récits des expériences locales nous a permis d'avoir accès à une richesse de dimensions entourant la participation des femmes et des Centres de femmes. Pourquoi des femmes en Gaspésie, en Abitibi-Témiscamingue, dans les Laurentides ou au Saguenay-Lac-St-Jean veulent-elles participer à la Marche mondiale des femmes? Pourquoi investir une si grande quantité de temps et de ressources alors qu'elles ont à peine les ressources pour accomplir tout ce qu'elles veulent accomplir dans leur région? Alors que leurs moyens sont si limités? Qu'est-ce qui motive le maintien de la participation dans le temps?

Notre analyse nous a permis de constater que pour un grand nombre des participantes, la Marche mondiale des femmes s'est avérée un véhicule permettant de porter les actions, les contestations et les revendications à de nouvelles échelles, vers de nouveaux interlocuteurs internationaux. Ceux qui prennent les décisions en contexte de mondialisation économique et politique. Par les nombreuses activités de formation et d'éducation populaire destinées à permettre aux femmes d'acquérir les notions d'économie et de politique nécessaires à une meilleure compréhension des rouages et des enjeux du nouveau contexte sociopolitique et économique, la Marche mondiale a permis aux femmes « d'écouter les nouvelles autrement ». Certains enjeux locaux devenaient plus clairs. Et plus clair encore devenait le fait que les revendications locales, régionales ou nationales n'étaient plus suffisantes.

Notre recherche a dévoilé l'extraordinaire déploiement d'énergie et de mobilisation des Centres de femmes dans l'organisation des événements de la Marche mondiale des femmes. Il est indéniable que cette organisation mondiale repose sur la force d'action et le travail des groupes de base, et ici au Québec, beaucoup sur les Centres de femmes. Le cas de la Marche mondiale des femmes est probablement différent des autres mouvements de femmes internationaux. En effet, la Marche mondiale a été pensée, dès le début, comme un rassemblement de groupes locaux, (pas de membre individuelle), valorisant leurs expériences, leurs expertises, leurs savoir-faire et leur savoir-être. Elle est avant tout un rassemblement de milliers d'actions collectives réalisées, certes à l'échelle internationale, mais surtout aux échelles nationales, régionales et locales afin de rejoindre le plus grand nombre de femmes de la base. L'analyse de la participation et des rôles des groupes locaux dans la Marche mondiale des femmes ne nous informe donc pas seulement sur leur participation en tant qu'expériences vécues d'un point de vue local, mais nous expose leurs rôles fondamentaux dans la création, le développement, l'épanouissement et la pérennité de la Marche mondiale des femmes.

Finalement, l'analyse des entrevues nous a permis de voir à quel point la MMF a eu aussi de l'effet dans la vie des femmes, des groupes de la base, en ouvrant des espaces d'expression, de contestation et de revendication accessibles à un grand nombre de femmes. La Marche mondiale des femmes a ouvert les horizons, élargit la notion de « femmes du monde », par l'extérieur et par en dedans, rendu possibles et concrètes des solidarités internationales qui sortent de la logique de charité. Les femmes ont pu parcourir le monde et leur monde à travers la Marche mondiale des femmes.

8.4.2 Réflexions et actions pour l'avenir

À bien y penser, nous aurions pu faire certaines choses différemment.

Nous aurions d'abord aimé rencontrer plus de femmes participantes et membres des Centres de femmes, leur discours étant différents de ceux des travailleuses. Leur plus faible représentation est peut-être un indice de la difficulté de rejoindre ces femmes et de créer des espaces sécuritaires et confortables où leurs voix sont réellement attendues et entendues. Nous croyons que cette question devrait être approfondie dans un avenir rapproché. Elle est reliée aux inégalités de participation, à la diversité des voix et des sortes de paroles, aux inégalités de savoirs et de pouvoirs. Nous savons que ces questions préoccupent de nombreuses femmes dans de nombreux groupes de base et nous croyons, comme elles, en l'importance de prendre le temps d'y réfléchir et d'agir pour transformer les choses.

Nous aurions aussi aimé rencontrer davantage de femmes qui portent, volontairement ou malgré elles, les enjeux de la diversité : femmes autochtones, femmes anglophones, femmes de différentes origines ethniques ou culturelles, femmes handicapées, jeunes femmes et femmes âgées, etc. Nous n'avons d'ailleurs pas élaboré sur les discours des femmes concernant la diversité, parfois révélée par la Marche mondiale et parfois oubliée dans les structures, l'organisation et les activités de la MMF, malgré une certaine récurrence du thème. Ne pas parler de ce thème, comme d'autres thèmes d'ailleurs, était un choix à faire dans le cadre de la présente thèse. Toutefois, nous gardons en tête la richesse des résultats pour d'éventuels travaux.

Nous sommes heureuse d'avoir eu la chance de rencontrer des femmes de douze des dix-sept régions du Québec, ce qui nous a permis de constater des points communs et des différences dans les expériences vécues par les femmes, selon leur localité. Une analyse comparative en profondeur des réalités des femmes et des groupes selon les régions serait très intéressante à notre avis.

Un très grand nombre de femmes ont participé aux activités de la Marche mondial des femmes ou encore à l'organisation. Cependant, plusieurs ont aussi choisi de ne

pas s'impliquer. Une multitude de points de vue se retrouvent, tant chez celles qui ont participé que chez celles qui n'ont pas participé. En choisissant de rencontrer des femmes majoritairement impliquées au sein des Centres de femmes du Québec et de leur Regroupement, nous avons eu accès à des points de vue variés, certes, mais certainement pas autant que ce que l'on pourrait trouver sur un terrain élargi, incluant des groupes et des femmes qui ont refusé de participer à la MMF, qui se sont retirés en cours d'implication ou encore qui n'ont pas été inclus par la Marche et son organisation. Les femmes interrogées se montrent critiques à plusieurs occasions et niveaux, mais restent tout de même impliquées et engagées.

Finalement, en restant concentrée sur les événements de la Marche mondiale des femmes en 2000 et en 2005, nous avons à peine parlé des activités de 2010 qui battaient leur plein pendant la rédaction de cette thèse et de celles à venir pour 2015. Nous avons volontairement choisi de ne pas en traiter. Toutefois, la pérennité de la Marche, dix ans après les premiers événements en 2000, et le renouvellement des énergies et des mobilisations autour des actions de 2010, et des autres à venir, sont des questions des plus intéressantes.

En terminant cette thèse, nous sommes envahie par les questions soulevées par les participantes mais que nous n'avons pas pu traiter. L'exploration des caractéristiques et de la capacité symbolique de la Marche mondiale des femmes est à peine commencée ici. Une étude approfondie des représentations, des univers symboliques, de l'importance de la beauté visuelle et sonore, nous amènerait certainement sur des pistes intéressantes. Les expériences physiques de la militance, du sentiment d'être incluses et solidaires pourraient nous permettre d'enrichir nos réflexions sur le corps comme lieu/espace social et non pas seulement comme véhicule de l'expérience sociale. Les expériences des femmes dans leur localité, leurs espérances et leurs revendications, leurs désirs et leurs possibilités d'action collective composent une

mine d'informations à découvrir et redécouvrir à travers l'évolution de leurs luttes dans le contexte sociopolitique.

Lors des entrevues avec les participantes, majoritairement réalisées entre fin 2007 et début 2009, les activités de la Marche mondiale des femmes en 2010 étaient dans l'air, sans être déterminées. Avant même de connaître le plan des activités pour 2010, on pouvait sentir que plusieurs étaient déjà mobilisées et en « mode créatif »! Certaines exprimaient d'ailleurs leurs souhaits pour les activités de 2010 : espoir de rejoindre les jeunes femmes et d'autres femmes moins visibles dans l'organisation de la Marche, de trouver des nouvelles stratégies pour l'obtention de résultats ayant des répercussions concrètes sur les conditions de vie des femmes, d'être encore plus en contact avec les femmes du monde, d'être vues et entendues par les médias et d'utiliser les nouveaux médias, etc. Mais de toutes les ambitions, le *désir de déranger* est un ceux les plus nommés et c'est sur les paroles d'une femme d'Abitibi-Témiscamingue que nous allons suspendre ici notre réflexion, jusqu'à la prochaine occasion.

Quelque chose qui dérange, parce qu'on accepte de se faire déranger nous autres. On se fait déranger tout le temps! Puis ça ne dérange pas personne qu'on se fasse déranger! Dans nos vies, tout le temps! Tout le temps! On est toujours dérangées! Puis on vit comme ça tout le temps! Fait que j'aimerais ça qu'on dérange! (Line Charbonneau, membre CF Entre-Temps, Abitibi-Témiscamingue)

BIBLIOGRAPHIE

- Alvarez, S. E. (2000). « Translating the Global. Effects of Transnational Organizing on Local Feminist Discourses and Practices in Latin America », *Meridians: Feminism, Race, Transnationalism*, 1(1), 29-67.
- Alvarez, S. E., Faria, N. et Nobre, M. (2004). « Another (Also Feminist) World is Possible, Constructing Transnational Spaces and Global Alternatives from the Movements », dans Sen, J., Anand, A., Escobar, A. et Waterman, P. (dir.), *The World Social Forum: Challenging Empires*, New Dehli, Viveka Foundation, 199-206.
- Anadòn, M. (2006). « La recherche dite "qualitative" : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents », *Recherches qualitatives*, 26(1), 5-31.
- Antrobus, P. (2001). « Local Realities and Global Action: Women Responding to Globalization », Antigonish, St-Francis Xavier University, DAWN, 17 septembre 2001, 8 p., <http://www.dawn.org.fj/publications/docs/women&globalsept01.doc>
- Archambault, J. et Hamel, J. (1998). « Une évaluation partielle de la méthodologie qualitative en sociologie assortie de quelques remarques épistémologiques », dans Poupart, J., Groulx, L.H., Mayer, R., Deslauriers, J.-P., Laperrière, A. et Pirès, A. (dir.), *La recherche qualitative. Diversité des champs et des pratiques au Québec*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur, 93-153.
- Aronson, J. et Neysmith, S.M. (2001), « Manufacturing Social Exclusion in the Home Care Market », *Canadian Public Policy – Analyse de Politiques*, 27(2), 151-165.
- Asselin, M. (2006). « L'apport de la Marche mondiale aux femmes du Québec. Résumé des discussions de la rencontre de la Coordination de la Marche mondiale des femmes au Québec le 31 mars 2006 », http://www.worldmarchofwomen.org/structure/6rencontre/quebec/fr/base_view
- Asselin, M. (2010). *Tant que toutes les femmes ne seront pas libres, nous serons en marche ! Histoire brève de la Marche mondiale des femmes*, Montréal, Intersyndicale des femmes (FIQ, APTS, CSQ, SPGQ, CSD, SFPQ), 16 p.
- ATTAC (2001). *Agir local penser global*, Paris, Mille et une nuits, 109 p.
- ATTAC (2003). *Quand les femmes se heurtent à la mondialisation*, Paris, Mille et une nuits, 188 p.
- Barbot, V. et Rose, R. (2000). « La Marche mondiale des femmes en l'an 2000. Entrevue avec Françoise David », *Recherches féministes*, 13(1), 7-17.

- Barbot, V. (2000). « La solidarité nouvelle et les nouvelles solidarités, la Marche mondiale des femmes en l'an 2000 », *Recherches féministes*, 13(3), 19-25.
- Baribeau, C. (2005). « Le journal de bord du chercheur », *Recherches qualitatives – revue électronique*, numéro hors série, n° 2, 98-114.
- Bastien, K. (2002). « Une autre mondialisation en mouvement, dossier », dans Damasio, A. et Bastien, K. (dir.) *Une autre mondialisation en mouvement ?* Paris, Mango Document, 35-9.
- Basu, A. (2000). « Globalization of the Local/Localization of the Global. Mapping Transnational Women's Movements », *Meridians: Feminism, Race, Transnationalism*, 1(1), 68-84.
- Bauman, Z. (1999). *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette, 204 p.
- Beaulieu, E. (2006). « Social Movements, Social Change and Transnationalization: Toward a Feminist and Anthropological Framework », dans Dufour, P. (dir.), *Les Actes de l'atelier : Transnationalisation et mouvements des femmes*, 27-28 avril 2006, Université de Montréal, 4-33, <http://www.cccg.umontreal.ca/Atelier%2027-28%20avril%202006-FR.html>
- Belleau, J. (1996). « Le féminisme "tricoté serré" en question. Perspectives de Québécoises de minorités ethnoculturelles », *Les cahiers de recherche du GREMF*, 74, 166 p.
- Belleau, J. (1999). « La gestion démocratique dans les organismes communautaires », séminaire, Centre de formation populaire et Relais-Femmes, Montréal, 14 p., http://bv.cdeacf/documents/PDF/1999_05_0368.pdf
- Belleau, J. (2000a). « Un mouvement aux voix multiples », *Relations*, mars, 46-49.
- Belleau, J. (2000b). *Pas à pas, pour changer le monde. Mosaïque en hommage aux luttes des femmes du monde*, Montréal, Marche mondiale des femmes, 113 p.
- Belleau, J. (2003). « Femmes et intégration continentale : quelle économie ? Titre provisoire : travailleuses et productrices dans l'ombre, la marge et la périphérie du marché », communication, colloque de l'ARIR, *L'accès des femmes à l'heure de l'intégration des Amériques : quelle économie ?*, Montréal, 24 avril 2003, Université Concordia, UQAM, 9 p., <http://www.unites.uqam.ca/arir/Belleau.pdf>
- Benelli, N., Delphy, C., Falquet, J., Hamel, C., Hertz, E. et Roux, P. (2006). « Les approches postcoloniales : apports pour un féminisme antiraciste », *Nouvelles questions féministes*, 25(3), 4-12.
- Biel, R. (2003). « Le capitalisme a besoin des femmes », dans Bisilliat, J. (dir.), *Regards de femmes sur la globalisation. Approches critiques*, Paris, Éditions Karthala, 27-34.

- Billette, V. et Lavoie, J.-P. (2010). « Vieillissements, exclusions sociales et solidarités », dans Charpentier, Michèle *et al.* (dir.), *Vieillir au pluriel. Perspectives sociales*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1-22.
- Bisilliat, J. (dir.) (2003). *Regards de femmes sur la globalisation. Approches critiques*, Paris, Éditions Karthala, 316 p.
- Bissonnette, S. (2001). « Partition pour voix de femmes », Production Virage et ONF, Montréal, Office national du film du Canada, vidéocassette VHS, 86 minutes 04 secondes, son, couleur.
- Blacklock, C. (2000). « Les Canadiennes et le commerce : survol des principaux enjeux », Ottawa, Condition féminine Canada, 32 p.
- Blais, M. et Martineau, S. (2007). « L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à ses données brutes », *Recherches qualitatives*, 26(2), 1-18.
- Bouchard, P. (1986). « La recherche-action féministe : enjeux et défi », dans Dagenais, H. (dir.), *Approches et méthodes de la recherche féministe*, Actes du colloque organisé par le Groupe de recherche multidisciplinaire féministe (GREMF), 2-3-4 mai 1985, Québec, Presse de l'Université Laval, p. 233-240.
- Bourdieu, P. (dir.) (1993), *La misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, Coll. « Libre examen », 947 p.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J.-C. et Passeron, J.-C. (1968). « Épistémologie et méthodologie », dans *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 11-25.
- Brossard, L. (2002). « Les stratégies des mouvements féministes et de femmes dans un contexte mondialisé », *Cahiers de recherche – CEIM*, 02-01, mars, 13-18.
- Brunelle, D. (2000). « Les mouvements sociaux et l'enjeu de la ZLÉA », version électronique, Centre des médias alternatifs du Québec, <http://www.cmaq.net/en/node.php?id=4823>
- Brunelle, D. (2002). « L'ébauche de la ZLÉA : que disent les textes ? », dans Paquette, Pierre (dir.), *Le Québec et la ZLÉA. Un projet pour les Amériques ?*, Montréal, Éditions Saint-Martin, p. 49-59.
- Brunelle, D. (2003). *Dérive globale*, Montréal, Boréal, 224 p.
- Brunelle, D. (2005). « Les conséquences du libre-échange et de la libéralisation des marchés sur les conditions de vie et de travail des femmes au Québec », formation de l'ARIR, UQAM, 12-13 mai, 27-28 mai, 2 juin 2005.
- Brunelle, D., Beaulieu, E. et Minier, P. (2004). « Le libre-échange, la libéralisation et l'emploi des femmes au Québec », rapport de recherche, Observatoire des Amériques, Alliance de recherche IREF/Relais-femmes (ARIR), Fédération des femmes du Québec (comité femmes et mondialisation), 130 p.

- Bunch, C. (2001). « Women's Human Rights. The Challenge of Global Feminism and Diversity », dans De Koven, M. (dir.), *Feminist Locations. Global and Local, Theory and Practice*, Nouveau Brunswick, New Jersey et Londres, Rutgers University Press, 45-76.
- Canas, M. (2003). « Le mouvement féministe et les institutions internationales », dans Bisilliat, J. (dir.), *Regards de femmes sur la globalisation. Approches critiques*, Paris, Éditions Karthala, 129-151.
- Casgrain, T. (1971). *Une femme chez les hommes*, Montréal, Édition du Jour, 296 p.
- Castel, R. (2007). *La discrimination négative. Citoyens ou indigènes ?*, Paris, Seuil, Coll. « La république des idées ».
- Castells, M. (1999). *Le pouvoir de l'identité, tome 2, L'ère de l'information*, Paris, Fayard, 538 p.
- Castells, M. (2004). « Globalisation et identité : les mouvements sociaux », conférence, CRISES, UQAM, 30 mars 2004.
- Chamberland, L. (2002). « La place des lesbiennes dans le mouvement des femmes », *Labrys, études féministes/estudos feministas*, 1-2, juillet/décembre, http://www.unb.br/ih/his/gefem/labrys1_2/chaberland2.html
- Chan-Tiberghien, J. (2004). « La participation féministe au mouvement altermondialiste : une critique de l'Organisation mondiale du commerce », *Recherches féministes*, 17(2), 195-225.
- Coalition nationale des femmes contre la pauvreté et la violence (CNFCPV) (2001). *La Marche mondiale des femmes... Au Québec ! Bilan juin 2001*, 55 p.
- Collectif Clio (1992). *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 646 p. [l'édition originale a été publiée en 1982]
- Collen-Seegonin, L. (2000). « La mondialisation et l'État », dans Taylor, V., Mager, A. et Cardoso, P. (dir.), *Des lézards dans l'édifice : perspectives de critiques féministes africaines sur les femmes et l'art de gouverner. Restructuration politique et sociale, rapport de la réunion de recherche régionale Afrique, Le Cap, 29-30 novembre 1999*, Suva (Îles Fidji), DAWN, Le Cap (Afrique du Sud), SADEP, Université du Cap, p. 53-61, <http://www.dawn.org.fj/publications/listofpublications.html>
- Collin, F. (1983-1984). « Les mêmes et les différences », *Les Cahiers du GRIF*, 28, hiver, 7-16.
- Collin, F. (1992a). « Démocratie homogène, démocratie hétérogène », *Conjoncture*, 17, automne, 127-136.

- Collin, F. (1992b). « Praxis de la différence. Notes sur le tragique du sujet », *Les Cahiers du GRIF*, 46, printemps, 125-141.
- Comité de coordination de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000 (1999). *Marche mondiale des femmes en l'an 2000. Cahier des revendications. Contre la pauvreté et le partage des richesses. Contre la violence faite aux femmes et pour le respect de leur intégrité physique et mentale, juillet 1999*, Montréal, Marche mondiale des femmes, 41 p.
- Conway, J. M. (2004). *Identity, Place, Knowledge. Social Movements Contesting Globalization*, Halifax, Fernwood Publishing, 298 p.
- Coordination du Québec de la Marche mondiale des femmes (CQMMF). (2006a). *Liste membership en révision 10-08-2006*, document interne.
- Coordination du Québec de la Marche mondiale des femmes (CQMMF). (2006b). *Procès-verbal de la réunion du 31 mars 2006*, document interne, 16 p.
- Coulson, M. A. et Riddell, C. (1990). *Devenir sociologue*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 199 p.
- Courchene, T. J. (2002). « Embedding Globalization: A Human Capital Perspective », *Policy Matters*, 2(4), 1-52.
- Dallaire, B. et McCubbin, M. (2008). « Parlons d'inclusion sociale. La théorie et la recherche à propos des personnes aux prises avec des handicaps psychosociaux », dans Gagnon, É., Pelchat, Y. et Édouard, R. (dir.), *Politiques d'intégration, rapports d'exclusion. Action publique et justice sociale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 251-256.
- David, F. (2000). « La Marche mondiale des femmes. Toutes solidaires ! », *Canadian Women Studies/Les Cahiers de la femme*, 20(3), 149-150.
- David, F. (2004). « Montée de la droite et droits des femmes : doit-on s'inquiéter ? », conférence annuelle Shirley Greenberg, Institut d'études des femmes, Université d'Ottawa, version électronique, <http://www.uottawa.ca/academic/womenst>
- David, M. et Belleau, J. (2000). *Pas à pas pour changer le monde. Mosaïque en hommage aux luttes des femmes du monde*, Montréal, Marche mondiale des femmes, 113 p.
- Davis, K. (2008). « Intersectionality as Buzzword. A Sociology of Science Perspective on What Makes a Feminist Theory Successful », *Feminist Theory*, 9(1), 67-85.
- De Gouges, O. (2003). *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne [1791]*, Paris, Mille et une nuits, 63 p.

- De Sève, M. et Maillé, C. (2004). « Un mouvement des femmes en voie de mondialisation ? Quelques réflexions sur les stratégies transnationales de mobilisation des groupes de femmes au Québec », dans Labelle, M. et Rocher, F. (dir.), *Contestation transnationale, diversité et citoyenneté dans l'espace québécois*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 107-156.
- De Sève, M. (1994). « Femme, action politique et identité », *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 35-39.
- De Sève, M. (1999). « Les féministes québécoises et leur identité civique », dans Lamoureux, D., Maillé, C. et De Sève, M. (dir.), *Malaises identitaires : échanges féministes autour d'un Québec incertain*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 167-184.
- Decarro, M. N. (2003). « Quelques réflexions personnelles au retour de Porto Alegre sur la Marche mondiale des femmes, le forum social et la place des femmes dans le mouvement altermondialiste », dans Reysoo, F. et Verschuur, C. (dir.), *On m'appelle à régner. Mondialisation, pouvoirs et rapports de genre*, Genève, DDC/UNESCO/IUED, 189-198.
- Della Porte, D. et Tarrow, S. (dir.) (2005). *Transnational Protest and Global Activism. People, Passion and Power*, Lanham, Towman and Littlefield Publishers, 287 p.
- Delphy, C. (2001). *L'ennemi principal. Penser le genre, tome 2*, Paris, Syllepse, 389 p.
- Desai, M. (2002). « Transnational Solidarity. Women's Agency, Structural Ajustment, and Globalization », dans Naples, N. A. et Desai, M. (dir.), *Women's Activism and Globalization. Linking Local Struggles and Transnational Politics*, New York et Londres, Routledge, 15-33.
- Descarries, F. et Corbeil, C. (1993). « La recherche-action féministe : un défi à relever », *Cahiers Réseau de recherches féministes*, 1, 7-13.
- Descarries, F. (1994). « Les études féministes... Nouveaux savoirs, nouveaux pouvoirs », *Sextant, revue du groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes*, Université libre de Bruxelles, 2, été, 19-32.
- Descarries, F. (2002). « Un féminisme aux multiples voix, un mouvement en acte : le féminisme québécois », *Labrys, études féministes/estudos feministas*, 1-2, juillet/décembre, http://www.unb.br/ih/his/gefem/labrys1_2/francine2.html
- Descarries, F. (2003). « De la nécessité de l'analyse de l'interaction entre patriarcat et capitalisme mondial », présentation, colloque de l'ARIR *L'accès des femmes à l'heure de l'intégration des Amériques : quelle économie ?*, Université Concordia/UQAM, 12 p., <http://www.unites.uqam.ca/arir/Descarries.pdf>
- Descarries, F. (2004). « Militantisme et recherche féministe au Québec », *Labrys, études féministes/estudos feministas*, 6, août-décembre, <http://www.unb.br/ih/his/gefem/labrys6/quebec/editorialfran.htm>

- Development Alternatives with Women for a New Era (DAWN) (2000). « Marketisation of the Governances. New Dawn Analysis Challenges States », *Dawn Informs*, 2, novembre, 1-4, <http://www.dawn.org.fj/publications/docs/dinovember.pdf>
- Development Alternatives with Women for a New Era (DAWN) (2001). « Where Gender and Race Intersect », *DAWN Informs*, février, 11-12, http://www.dawn.org.fj/publications/docs/difeb_2001.pdf
- Di Giovanni, J. (2004). « Point de vue d'une jeune féministe radicale brésilienne sur la mondialisation, le féminisme et la Marche mondiale des femmes », *Recherches féministes*, 17(2), 263-273.
- Druelle, A. (2000). « Stratégies des mouvements de femmes face aux processus de mondialisation : quelques perspectives sociologiques », *Les Cahiers de l'IREF*, 5, 123-143.
- Druelle, A. (2001). *Mouvements de femmes et mondialisation capitaliste : pratiques et discours au sein des conférences mondiales des Nations Unies sur les femmes, 1975 à 1995*, thèse de doctorat en sociologie, Université du Québec à Montréal, 341 p.
- Druelle, A. (2002). « Femmes engagées sur la scène mondiale pour défendre leurs droits », *Cahiers de recherche sociologique*, 37, 131-160.
- Druelle, A. (2004a). « Féminisme, mondialisation et altermondialisation », *Recherches féministes*, 17(2), 1-11.
- Druelle, A. (2004b). « Que célébrer 30 ans après l'Année internationale de la femme : une crise au sein des mouvements internationaux de femmes ? », *Recherches féministes*, 17, n(2), 115-169.
- Druelle, A. (2006). « Mouvements internationaux de femmes et solidarités des intérêts au XIX^e siècle », dans Dufour, P. (dir.), *Les Actes de l'atelier : Transnationalisation et mouvements des femmes*, 27-28 avril 2006, Université de Montréal, 53-78, <http://www.cccg.umontreal.ca/Atelier%2027-28%20avril%202006-FR.html>
- Dua, E. et Robertson, A. (1999). *Scratching the Surface, Canadian Anti-Racist Feminist Thought*, Toronto, Women's Press, 336 p.
- Dubet, F. (2004). *Les inégalités multipliées*, Paris, Éditions de l'Aube.
- Dufour, P. (2006) (dir.). « Les Actes de l'atelier : Transnationalisation et mouvements des femmes », 27-28 avril 2006, Université de Montréal, 183 p., <http://www.cccg.umontreal.ca/Atelier%2027-28%20avril%202006-FR.html>

- Dufour, P. (2008). « Des femmes en marche : vers un féminisme transnational ? », dans Dupuis-Déri, F. (dir.), *Québec en mouvement. Idées et pratiques militantes contemporaines*, Montréal, Lux Éditeur, 57-70.
- Dufour, P. et Giraud, I. (2004). *Transnationalisation des mouvements féministes : quels impacts sur la lutte des femmes ? Le cas de la Marche mondiale des femmes*, présentation, colloque international Genre et Militantisme, Lausanne, 26-27 novembre 2004, <http://www2.unil.ch/liege/actus/pointfort2.html>
- Dumont, M. et Toupin, T. (2003). *La pensée féministe au Québec, anthologie [1900-1985]*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 750 p.
- Dumont, M. (2005). « La Charte mondiale des femmes pour l'humanité : quelques antécédents », 14 mars 2005, 1-5, http://sisyphe.org/article.php3?id_article=1619,
- Durand, J.-P. et Weil, R. (1997). *Sociologie contemporaine*, Paris, Éditions Vigot, 775 p.
- Eschle, C. (2001). *Global Democracy, Social Movements and Feminism*, Boulder (Colorado), Westview Press, 279 p.
- Falquet, J. (1998). « Le débat du féminisme latino-américain et des Caraïbes à propos des ONG », *Cahiers du Gedisst*, 21, 131-147.
- Falquet, J. (2003a). « "Genre et développement" : une analyse critique des politiques des institutions internationales depuis la Conférence de Pékin », dans Reysoo, F. et Verschuur, C. (dir.), *On m'appelle à régner. Mondialisation, pouvoirs et rapports de genre*, Genève/IUED/DDC/UNESCO, Les colloques genres de l'IUED, Coll. « Yvonne Preiswerk », 59-87.
- Falquet, J. (2003b). « Femmes, féminisme et "développement" », dans Bisilliat, J. (dir.), *Regards de femmes sur la globalisation. Approches critiques*, Paris, Éditions Karthala, 75-112.
- Fédération des femmes du Québec (FFQ) (2003). « Rapport d'activités 2002-2003 », <http://www.ffq.qc.ca/pub/rapportactivites-2002-2003.pdf>
- Fédération des femmes du Québec (FFQ) (2004). « Rapport d'activités 2003-2004 », <http://www.ffq.qc.ca/pub/rapport-2003-2004.pdf>
- Fédération des femmes du Québec (FFQ) (2006). « Rapport d'activités 2005-2006 », <http://www.ffq.qc.ca/pub/rapport-2005-2006.pdf>,
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité I – La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 221 p.
- Fraser, N. (2004). « Justice sociale, redistribution et reconnaissance », *Revue du MAUSS*, 23(1), 152-164.

- Fraser, N. (2005). *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et distribution*, Paris, La Découverte, 178 p.
- Galerand, E. (2004). « Recherche-action : notes de réflexion sur leur articulation », *Labrys, études féministes/estudos feministas*, 6, août-décembre, <http://www.unb.br/ih/his/gefem/labrys6/quebec/elsa.htm>
- Gélinas, J. B. (2000). *La globalisation du monde. Laisser faire ou faire ?*, Montréal, Écosociété, 340 p.
- Giraud, I. (2001). « La transnationalisation des solidarités : l'exemple de la Marche mondiale des femmes », *Lien social et politiques, revue internationale d'action communautaire*, 45, printemps, 145-160.
- Giraud, I. et Dufour, P. (2010). *Dix ans de solidarité planétaire. Perspectives sociologiques sur la Marche mondiale des femmes*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 245 p.
- Gluck, S. B., Blackwell, M., Cotrel, S. et Harper, K. (1998). « Whose Feminism, Whose History? Reflections on Excavating the History of (the) U.S. Women's Movement(s) », dans Naples, N. A. (dir.), *Community Activism and Feminist Politics: Organizing across Race, Class, and Gender*, New York, Routledge, 31-56.
- Groupe interdisciplinaire de recherche sur les Amériques (GIRA). (2007). « Problématique et notions-clés », <http://www.gira.info/fr/presentation-problematique.asp?IDSection=2>
- Guay, L. (2000). « La marche ininterrompue des femmes... pour un "autre" développement », *Canadian Woman Studies/Les Cahiers de la femme*, 20(3), 16-20.
- Guay, L. (2002). « La Marche mondiale des femmes : une action politique de transformation du monde », communication, Symposium du Carold Institute, Vancouver, 32 p.
- Hill Collins, P. (2000). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness and the Politics of Empowerment*, New York, Londres, Routledge, 265 p.
- Hirata, H. (2003). « Pour qui sonne le glas ? Mondialisation et division sexuelle du travail », dans Bisilliat, J.(dir.), *Regards de femmes sur la globalisation. Approches critiques*, Paris, Éditions Karthala, 11-26.
- Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, 232 p.
- Honneth, A. (2005). « Invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », *Réseaux*, 1(129-130), 39-57.
- Honneth, A. (2006a). *La société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique*, Paris, Éditions La Découverte, 360 p.

- Honneth, A. (2006b). « Les conflits sociaux sont des luttes pour la reconnaissance. Entretien avec Axel Honneth, philosophe », *Sciences Humaines* version électronique, 172, juin, www.scienceshumaines.com/articleprint2.php?lg=fr&id_article=14475
- hooks, b. (1981). *Ain't I a Woman: Black Women and Feminism*, Boston, South End Press, 205 p.
- hooks, b. (1988). *Talking Back: Thinking Feminist, Thinking Black*, Toronto, Between the Lines, 184 p.
- Keck, M. E. et Sikkink, K. (1998). *Activists Beyond Borders. Advocacy Networks in International Politics*, Ithaca, Londres, Cornell University Press, 228 p.
- Kerr, J. (2003). « Comment les mouvements internationaux de femmes peuvent-ils avoir une influence sur les principaux centres de décisions ? », dans Reysoo, F. et Verschuur, C. (dir.), *On m'appelle à régner. Mondialisation, pouvoirs et rapports de genre*, Genève/IUED/DDC/UNESCO, Les colloques genres de l'IUED, Coll. « Yvonne Preiswerk », 233-240.
- Kruzynski, A. (2004). « De l'Opération SalAMI à Némésis : le cheminement d'un groupe de femmes du mouvement altermondialiste québécois », *Recherches féministes*, 17(2), 227-262.
- Kurtzman, L. (1993). « La recherche-action existe et elle souffre ! », *Cahiers Réseau de recherches féministes*, 1, 25-30.
- Kurtzman, L. (2003). « Le défi de l'éthique en recherche-action féministe : une expérience québécoise », *Labrys, études féministes/estudos feminisias*, 3, janvier-juillet, <http://www.unb.br/ih/his/gefem/labrys3/web/fran/kurtzman2.htm>.
- L'Écuyer, R. (1987). « L'analyse de contenu : notions et étapes », dans Deslauriers, J.-P. (dir.), *Les méthodes de la recherche qualitative*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 49-65.
- L'Écuyer, R. (1990). *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu : méthode GPS et concept de soi*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 490 p.
- Labelle, M. et Rocher, F. (dir.) (2004). *Contestation transnationale, diversité et citoyenneté dans l'espace québécois*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 223 p.
- Labrie, V. (2004). « Traverses et misères dans les contes et dans la vie : essai de systématisation d'un réflexe de chercheure », *Ethnologie*, 26(1), 21-93.

- Labrie, V. (2008). « Passer les "lignes", aux marges de la Cité, et s'en sortir : propos sur quatre chemins sur l'être, l'avoir et le paraître », document, Journées de travail, *Témoigner sans [double] contraires depuis les marges de la Cité*, projet Droits et témoignages, en collaboration avec le Groupe de recherche ÉRASME, Montréal, 3 et 4 juin 2008.
- Lacroix, J.-G. et Mascotto, J.-A. (2000). *Manifeste pour l'humanité*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 144 p.
- Lamarche, L. (2004). « Le processus de l'intégration économique des Amériques se décline-t-il au féminin ? Quelques réflexions sur l'apport démocratique et la responsabilité des parlementaires québécois et québécoises », communication, Assemblée Nationale du Québec, 20 mai 2004, <http://www.assnat.qc.ca/fra/travaux/Debats/banquevideo/dcauseriemai04.html>
- Lamoureux, D. (1981). « Mouvement social et lutte des femmes », *Sociologie et société*, XIII(2), 131-138.
- Lamoureux, D. (1992). « Nos luttes ont changé nos vies. L'impact du mouvement féministe », dans Daigle, G. et Rocher, G. (dir.), *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 693-710.
- Lamoureux, D. (1996). « Féminins singuliers et féminins pluriels », dans Elbaz, M., Fortin, A. et Laforest, G. (dir.), *Les frontières de l'identité : modernité et postmodernité au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Paris, L'Harmattan, 270-286.
- Lamoureux, D. (1997). « Féminisme et citoyenneté, sortir de l'ornière du féminin », dans Tremblay, M. et Andrew, C. (dir.), *Femmes et représentation politique au Québec et au Canada*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 33-54.
- Lamoureux, D. (1998). « Agir sans "nous" », dans Lamoureux, D. (dir.), *Les limites de l'identité sexuelle*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, . 87-108.
- Lamoureux, D. (2002). « Le dilemme entre politique et pouvoir », *Cahiers de recherches sociologiques*, 37, 183-201.
- Lamoureux, D. (2004a). « L'insertion du féminisme dans les mouvements altermondialistes et autres mouvements alternatifs », conférence, IREF, Université du Québec à Montréal, 29 janvier 2004.
- Lamoureux, D. (2004b). « Le féminisme et l'altermondialisation », *Recherches féministes*, 17(2), 171-194.
- Lamoureux, J. (2000). « Représentation et pratiques citoyennes dans le mouvement communautaire autonome », dans Boivert, Y., Hamel, J. et Molgat, M. (dir.), *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation*, Québec, Liber, 99-107.

- Lamoureux, J. (2004a). « La démocratie en question : regards féministes », dans Guberman, N. et al. (dir.), *Les défis des pratiques démocratiques dans les groupes de femmes*, Montréal, Éditions St-Martin, 25-44.
- Lamoureux, J. (2004b). « Mouvements sociaux, citoyenneté et démocratie », séminaire, Groupe de recherche interdisciplinaire sur les Amériques, Montréal, 7 mai 2004.
- Lamoureux, J. (2004c). « Le mouvement des femmes et le mouvement communautaire autonome québécois », présentation, Université du Québec à Montréal, hiver 2004.
- Lamoureux, J. (2004d). « On est des entêt(e)s, pensez pas nous épuiser », *Lien social et politiques, revue internationale d'action communautaire*, 51, printemps, 29-38.
- Lamoureux, J. (2008). « Paroles dérangeantes, scènes inédites, subversion égalitaire : réflexions sur la subjectivité politique », dans Blais, L. (dir.), *Vivre à la marge. Réflexions autour de la souffrance sociale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 213-240.
- Lamoureux, J. (2010). *La subjectivation politique*, présentation, Groupe de recherche Érasme, Montréal, 4 juin 2010.
- Laperrière, A. (1982). « Pour une construction empirique de la théorie : la nouvelle école de Chicago », *Sociologie et sociétés*, 14(1), 31-41.
- Laperrière, A. (1984). « L'observation directe », dans Gauthier, B. (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 225-246.
- Lavoie, J.-P. et Guberman, N. 2004. « Vieillissements, exclusions sociales et solidarités. Pour une analyse du vieillissement sous l'angle de l'exclusion sociale. Cadre théorique de l'équipe VIES (Vieillissements, exclusions sociales et solidarités) », *Cahier du CREGÉS*, 6, Côte-St-Luc, CREGÉS, CSSS-CAU Cavendish.
- Legault, B. (2006). « MMF 2005 : mini-bilan et perspectives », *Le Féminisme en bref, bulletin des membres de la Fédération des Femmes du Québec*, 16(1), février, 6-7.
- León, I. et León, M.T. (dir.) (2002). *Mujeres contra el ALCA: razones y alternativas*, Quito, Agencia Latinoamericana de información, 192 p.
- León, I. (2002a). « ALCA: ¿De qué derechos estamos hablando? », dans León, I. et León, M.T. (dir.), *Mujeres contra el ALCA: razones y alternativas*, Quito, Agencia Latinoamericana de Información, 58-72.
- León, I. (2002b). « Apuntes para una crítica feminista del neoliberalismo », *América Latina en Movimiento*, Agencia Latinoamericana de Información, 351, 22-24, <http://alainet.org/mujeres>

- León, I. (2003). « Globalización y exclusión social por orientación sexual », dans León, Irene et Phumi Mtetwa (dir.), *Globalización: alternativas GLBT*, Quito, Dialogo Sur/Sur GLBT, 8-15.
- Lepage, F. (2001). *Les Québécoises, la mondialisation et la zone de libre-échange des Amériques : une première réflexion. Avis du Conseil du statut de la femme*, Québec, gouvernement du Québec, 52 p.
- Lutz, H. (2002). « Intersectional Analysis: A Way Out of Multiple Dilemmas? », présentation, International Sociological Association Conference, Brisbane, 7-13 juillet 2002.
- Maillé, C. (2002). « Migration : femmes, mouvement et "refondation" du féminisme », *Recherches féministes*, 15(2), 1-8.
- Marchand, M. H. et Sisson Runyan, A. (2000a). *Gender and Global Restructuring. Sightings, Sites and Resistances*, Londres, New York, Routledge, 260 p.
- Marchand, M. H. et Sisson Runyan, A. (2000b) « Feminists Sightings of Global Restructuring: Conceptualizations and Reconceptualization », dans Marchand, Marianne H. et Sisson Runyan, A. (dir.), *Gender and Global Restructuring. Sightings, Sites and Resistances*, Londres, New York, Routledge, 1-22.
- Marchand, M. H. et Sisson Runyan, A. (2000c). « Feminist Approaches to Global Restructuring », dans Marchand, M. H. et Sisson Runyan, A. (dir.), *Gender and Global Restructuring. Sightings, Sites and Resistances*, Londres, New York, Routledge, p. 225-231.
- Marche mondiale des femmes (MMF) (2000). *Revendications par pays. Marche 2000*, document interne, 108 p.
- Marche mondiale des femmes (MMF) (2004). *Charte mondiale des femmes pour l'humanité*, adoptée le 10 décembre 2004, 5^e Rencontre internationale de la Marche mondiale des femmes au Rwanda, 4 p.
- Marche mondiale des femmes (MMF) (2005). « 17 octobre 2005. Participez aux 24 heures de solidarité féministe », site Web, <http://www.marchemondiale.org/fr/index.html>
- Marche mondiale des femmes (MMF) (2006a). « Qui nous sommes », site Web, http://www.marchemondialedesfemmes.org/qui_nous_sommes/fr/
- Marche mondiale des femmes (MMF) (2006b). « Secrétariat international. Rôle et membres », site Web, <http://www.worldmarchofwomen.org/structure/cmfolder.2006-03-28.4720548401/cmarticle.2006-03-28.7469315925/fr>
- Marche mondiale des femmes (MMF) (2006c). « Coordination nationale. Rôles et responsabilités », site Web, <http://www.worldmarchofwomen.org/structure/cmfolder.2006-03-28.1785327039/cmarticle.2006-03-28.2114751323/fr>

- Marche mondiale des femmes (MMF) (2006d). *Extraits des statuts et règlements tels que modifiés au Pérou le 9 juillet 2006. Rôles et responsabilités du membership*, document interne, 2 p.
- Marques-Pereira, B. (2010). « Préface », dans Giraud, I. et Dufour, P. *Dix ans de solidarité planétaire. Perspectives sociologiques sur la Marche mondiale des femmes*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 9-11.
- Masson, D. (2006). « Women's Movements and Transnationalization: Developing a Scalar Approach », dans Dufour, P. (dir.), *Les actes de l'atelier : transnationalisation et mouvements des femmes, 27-28 avril 2006*, Montréal, Université de Montréal, 137-156, <http://www.cccg.umontreal.ca/Atelier%2027-28%20avril%202006-FR.html>
- Matte, D. (2006). « La Marche mondiale des femmes à un tournant », site Web, http://www.marchemondialedesfemmes.org/news/cruce/fr/base_view
- McAdam, D. (1994). « Culture and Social Movements » dans Laraña, E., Johnston, H. et Gusfield, J.R. (dir.), *New Social Movements: From Ideology to Identity*, Philadelphie, Temple University, 36-57.
- McAdam, D., Tarrow, S. et Tilly, C. (2001). *Dynamics of Contention*, Cambridge, Cambridge University Press, 387 p.
- Melucci, A. (1983). « Mouvements sociaux, mouvements post-politiques », *Revue internationale d'action communautaire*, Montréal, 10/50, 13-30.
- Melucci, A. (1989). *Nomads of the Present. Social Movements and Individual Needs in Contemporary Society*, Philadelphie, Temple University Press, 288 p.
- Melucci, A. (1994). « A Strange Kind of Newness: What's "New" in New Social Movement? », dans Laraña, E., Johnston, H. et Gusfield, J.R. (dir.), *New Social Movements: From Ideology to Identity*, Philadelphia, Temple University, 101-130.
- Melucci, A. (1995). « Individualisation et globalisation : au-delà de la modernité ? », dans Dubet, F. et Wieviorka, M. (dir.), *Penser le sujet : autour d'Alain Touraine*, Paris, Fayard, Coll. « Colloque de Cerisy », 433-448.
- Melucci, A. (1996). *Challenging Codes: Collective Action in the Information Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 441 p.
- Melucci, A. (1997). « Identité et changement : le défi planétaire de l'action collective », dans Klein, J.-L., Tremblay, P.-A. et Dionne, H. (dir.), *Au-delà du néolibéralisme. Quel rôle pour les mouvements sociaux ?*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 9-20.
- Mensah, M. N. (2003). *Ni vues ni connues? Femmes, VIH, médias*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 221 p.

- Miles, A. (1997). « Réseau mondial et mailles locales : l'alternative du mouvement féministe », dans Klein, J.-L., Tremblay, P.-A. et Dionne, D. (dir.), *Au-delà du néolibéralisme. Quel rôle pour les mouvements sociaux ?*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 63-76.
- Miles, A. (2000). « Local Activism, Global Feminisms and the Struggle Against Globalization », *Canadian Woman Studies/Les Cahiers de la femme*, 20(3), 6-10.
- Miller, F. (1998). « Feminisms and Transnationalism », *Gender & History*, 10(3), 569-580.
- Moghadam, V. M. (1999). « Gender and Globalization: Female Labor and Women's Mobilization », *Journal of World-Systems Research*, 5(2), été, 367-388.
- Moghadam, V. M. (2000). « Transnational Feminist Networks. Collective Action in an Era of Globalization », *International Sociology*, 15(1), mars, 57-85.
- Monet-Chartrand, S. (1990). *Pionnières québécoises et regroupements de femmes d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 470 p.
- Monet-Chartrand, S. (1993). *Les Québécoises et le mouvement pacifiste, 1939-1967*, Montréal, Écosociété, 162 p.
- Morel, S. (2003). « La notion de "marché" : un piège pour la pensée critique », présentation, colloque de l'ARIR, *L'accès des femmes à l'heure de l'intégration des Amériques : quelle économie ?*, Montréal, Université Concordia et Université du Québec à Montréal, 24 avril 2003, <http://www.unites.uqam.ca/arir/Morel.pdf>
- Mouffe, C. (2000). « Féminisme, citoyenneté et démocratie plurielle » dans Ballmer-Cao, T.-H., Mottier, V. et Sgier, L. (dir.), *Genre et politique, débats et perspectives*, Paris, Gallimard, 167-199.
- Mouffe, C. (2001). « Quelques remarques au sujet d'une politique féministe », *Actuel Marx*, 30, 173-182.
- Naples, N. A. et Desai, M. (dir.) (2002a). *Women's Activism and Globalization. Linking Local Struggles and Transnational Politics*, New York, Londres, Routledge, 344 p.
- Naples, N. A. et Desai, M. (2002b). « Women's Local and Translocal Responses », dans Naples, Nancy A. et Manisha Desai (dir.), *Women's Activism and Globalization. Linking Local Struggles and Transnational Politics*, New York, Londres, Routledge, 34-41.
- Naples, N. A. (2002a). « Changing the Terms. Community Activism, Globalization, and the Dilemmas of Transnational Feminist Praxis », dans Naples, N. A. et Desai, M. (dir.), *Women's Activism and Globalization. Linking Local Struggles and Transnational Politics*, New York, Londres, Routledge, 3-14.

- Naples, N. A. (2002b). « The Challenges and Possibilities of Transnational Feminist Praxis », dans Naples, N. A. et Desai, M. (dir.), *Women's Activism and Globalization. Linking Local Struggles and Transnational Politics*, New York, Londres, Routledge, 267-282.
- Offe, C. (1985). « New Social Movements: Changing Boundaries of the Political », *Social Research*, 52, 817-868.
- Ollivier, M. et Tremblay, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, Paris, Montréal, L'Harmattan.
- Ortiz, F. (1940). *Contrapunteo cubano del tabaco y azúcar*, La Havane, J. Montero.
- Osmani, F. (2002). « L'égalité pour toutes ? L'engagement féministe et les droits des immigrantes au Québec », *Recherches féministes*, 15(2), 141-151.
- Paquette, P. (dir.) (2002). *Le Québec et la ZLÉA. Un projet pour les Amériques ?*, Montréal, Les Éditions Saint-Martin, 68 p.
- Pateman, C. (1989). *The Disorder of Women: Democracy, Feminism and Political Theory*, Cambridge, Polity Press, 228 p.
- Pey, C. (2004). « TLC y género. ¿Una relación armónica? », *Revista Aportes Andinos*, n° 12, décembre, p. 1-7, <http://www.uasb.edu.ec/padh/centro/pdfs12/coral%20pey.pdf>
- Phillips, A. (1991). *Engendering Democracy*, Cambridge, University Park, Polity Press et Pennsylvania State University Press, 183 p.
- Pirès, A. (1997). « Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique », dans Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L.H. et al. (dir.), *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur, 113-169.
- Pirès, A. (2004). « La recherche qualitative et le système pénal. Peut-on interroger les systèmes sociaux ? », dans Kaminsky, D. et Kokoreff, M. (dir.), *Sociologie pénale : système et expérience. Pour Claude Faugeron*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, 173-198, 35 p. http://www.classiques.uqac.ca/contemporains/pires_alvaro/rech_qual_systeme_penal/rech_qual_systeme_penal.html
- Pisano, M. (2003). « Comment faire des évaluations féministes ? », dans Bisilliat, J. (dir.), *Regards de femmes sur la globalisation. Approches critiques*, Paris, Éditions Karthala, 113-128.
- Poupart, J. (1993). « Discours et débats autour de la scientificité des entretiens de recherche », *Sociologie et société*, XXV(2), 93-110.

- Poupart, J. (1997). « L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques », dans Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L. H., et al. (dir.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologique et méthodologiques*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur, p. 173-209.
- Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L. H., et al. (dir.) (1997). *La recherche qualitative ; enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur, 450 p.
- R des Centres des femmes (2010a). « À propos de l'R des Centres de femmes. Qui est l'R », site web, <http://www.rcentres.qc.ca/qui.html>
- R des Centres des femmes (2010b). « À propos de l'R des Centres de femmes. Base d'unité politique », site web, <http://www.rcentres.qc.ca/base.html>
- Ramognino, N. (1992). « L'observation, un résumé de la "réalité" : de quelques problèmes épistémologiques du recueil et du traitement des données », *Current Sociology*, 40(1), 55-75.
- Régimbald, M. (1993). « Les besoins des groupes de femmes en recherche-action. L'expérience de Relais-femmes », *Cahiers Réseau de recherches féministes*, 1, 63-67.
- Reinharz, S. (1992). *Feminist Methods in Social Research*, New York, Oxford University Press.
- Renault, E. (2006). « La reconnaissance au cœur du social », *Sciences Humaines*, 172, juin, http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_article=14471
- Réseau québécois sur l'intégration continentale (RQIC) (1999). « La mondialisation de quoi, comment, pour qui ? », 31 p., site Web, <http://www.sommetdespeuples.org>
- Reysoo, F. (dir.) 2002. *Économie mondialisée et identité de genre*, Genève, IUED/DDC/UNESCO, 228 p.
- Reysoo, F. et Verschu, C. (dir.) (2003a). *On m'appelle à régner. Mondialisation, pouvoirs et rapports de genre*, Genève, DDC/UNESCO/IUED, 258 p.
- Reysoo, F. et Verschu, C. (2003b). « Mondialisation, pouvoirs et rapports de genre. Introduction de la problématique », dans Reysoo, F. et Verschu, C. (dir.), *On m'appelle à régner. Mondialisation, pouvoirs et rapports de genre*, Genève, DDC/UNESCO/IUED, 13-19.
- Roy, M.-A. et Druelle, A. (dir.) (2000). « Lecture féministe de la mondialisation : contributions multidisciplinaires », *Les Cahiers de l'IREF*, 5, 206 p.
- Rupp, L. J. et Taylor, V. (1999). « Forging Feminist Identity in an International Movement: A Collective Identity Approach to Twentieth-Century », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 24(2), 363-386.

- Rupp, L. J. (1997). *Worlds of Women: The Making of an International Women's Movement*, Princeton, Princeton University Press, 328 p.
- Rupp, L. J. (1998). « Feminism and Internationalism: A View from the Centre », *Gender & History*, 10(3), 535-538.
- Sabourin, P. (1993). « La régionalisation du social : une approche de l'étude de cas en sociologie », *Sociologie et sociétés*, XXV(2), 69-82.
- Sartre, J.-P. (1960). *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard.
- Scharf, T., Phillipson, C. et Smith, A. E. (2005). *Multiple Exclusion and Quality of Life amongst Excluded Older People in Disadvantaged Neighbourhoods*, Londres, Office of the Deputy Prime Minister.
- Schnapper, D. (1998). *La relation à l'autre, au cœur de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 562 p.
- Smith, J. (1997). « Characteristics of the Modern Transnational Social Movement Sector » dans Smith, J., Chatfield, C. et Pugnucce, R. (dir.), *Transnational Social Movement and Global Politics: Solidarity Beyond the State*, Syracuse, Syracuse University Press, 42-58.
- Smith, J. (2004). « Exploring Connections Between Global Integration and Political Mobilization », *Journal of World-Systems Research*, X(I), hiver, 255-285.
- Sommier, I. (2003). *Le renouveau des mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation*, Paris, Champs Flammarion, 341 p.
- Steenbeek, G., Ypeij, A. et Reysoo, F. (2002). « Genre et mondialisation : exploration d'un débat », dans Reysoo, F. (dir.), *Économie mondialisée et identité de genre*, Genève, DDC/UNESCO/IUED, 11-25.
- St-Hilaire, C. (1994). « Le féminisme et la nostalgie des grand Récits », *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 73-103.
- St-Hilaire, C. (1995a). « L'intégration des femmes au développement : la mise en place d'un dispositif de savoir/pouvoir », dans Côté, D., Des Rivières, M., Thivierge, N. et Tremblay, M. (dir.), *Du local au planétaire. Réflexions et pratiques de femmes en développement régional*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 17-39.
- St-Hilaire, C. (1995b). *Quand le développement s'intéresse aux femmes. Le cas des Philippines*, Paris, L'Harmattan, 270 p.
- Stienstra, D. (1994). *Women's Movements and International Organizations*, New York, St-Martin's Press, 201 p.
- Stienstra, D. (1999). *Mapping our Place: Gender, the Global Economy and Canadian Governments*, Ottawa, Canadian Feminist Alliance for International Action, http://www.fafia-afai.org/images/pdf/FAFIA_trade_discussion_paper_1999.pdf

- Taboada-Leonetti, I. (1994). « Intégration et exclusion », dans de Gauléjac, V., Taboada-Leonetti, L. *et al.* (dir.), *La lutte des places, insertion et désinsertion*, Marseille, Hommes et perspectives, 51-78.
- Talahite, F. (2000). « Mondialisation », dans Hirata, H., Laborie, F. *et al.* (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Presses universitaires de France, Coll. « Politique d'aujourd'hui », 120-125.
- Tarrow, S. (1998). *Power in Movement: Social Movements and Contentious Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 271 p.
- Tarrow, S. (2000). « La contestation transnationale », *Cultures et conflits, sociologie politique de l'international*, 38/39, 187-223, <http://www.conflits.org/document276.html>
- Taylor, V. (2000). *Marketisation of Governance: Critical Feminist Perspectives from the South*, Suva (Îles Fidji), DAWN, Le Cap (Afrique du Sud), SADEP, 171 p.
- Taylor, V., Mager, A. et Cardoso, P. (dir.) (2000). *Des lézardes dans l'édifice : perspectives de critiques féministes africaines sur les femmes et l'art de gouverner. Restructuration politique et sociale*, rapport de la réunion de recherche régionale Afrique, Le Cap, 29-30 novembre 1999, Suva (Îles Fidji), DAWN, Le Cap (Afrique du Sud), SADEP, University of Cape Town, 53-61, <http://www.dawn.org.fj/publications/listofpublications.html>
- Thivierge, N. (1993). « Expérience d'une recherche-action féministe auprès des femmes violentées : réflexion autour de l'objectivité en histoire », dans Descarries, F. et Corbeil, C. (dir.), *Recherche-action et questionnements féministes*, Montréal, UQAM, 83-91.
- Tilly, C. (1998). *Popular Contention in Great Britain, 1758-1834*, Cambridge, Harvard University Press, 476 p.
- Toupin, L. (1974). « Petite histoire des militantes québécoises, racontée par Simonne Monet-Chartrand », *Ligne directe*, 3(1), septembre, 34-39.
- Touraine, A. (1965). *Sociologie de l'action*, Paris, Éditions du Seuil, 467 p.
- Touraine, A. (1978). *La voix et le regard*, Paris, Éditions du Seuil, 309 p.
- Touraine, A. (1984). *Le retour de l'acteur*, Paris, Fayard, 350 p.
- Touraine, A. (1997). *Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents*, Paris, Fayard, 540 p.
- Tremblay, D.-G. (2000). « L'évolution du travail des femmes dans le contexte de la mondialisation : observations fondées sur l'analyse de données québécoises », dans Roy, M.-A. et A. Druelle (dir.), *Lecture féministe de la mondialisation : contributions multidisciplinaires*, Les Cahiers de l'IREF, 5, 171-196.

- Underhill-Sem, Y. (2000). « Linking Gender Justice and Economic Justice through Democracy », conférence, Social Watch Assembly (Rome), 27 novembre 2000, <http://www.dawn.org.fj/publications/listofpublications.html>
- UNESCO (2004). « L'histoire de la Journée internationale de la femme », http://portal.unesco.org/shs/fr/ev.php-RL_ID=4008&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html
- Verdière, B. (2002). *Femmes en marche. Regards sur les actions et les revendications de la Marche mondiale des femmes*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 66 p.
- Vézina, A. (2004). « La formation sur le genre en République dominicaine : l'articulation difficile entre une approche féministe internationale et la dynamique locale », *Recherches féministes*, 17(2), 85-113.
- Villagómez Wier, G. (2004). « Los Tratados de Libre Comercio y los Derechos de la Mujeres », *Revista Aportes Andinos*, 12, décembre, 1-7, <http://www.uasb.edu.ec/padh/centro/pdfs12/gayne%20villagomez.pdf>
- Viriot-Durandal, J.-P. (2005). « Repenser le "pouvoir gris" dans l'espace public », dans *Le pouvoir gris ? Tome 2 : Pouvoir économique et social*, Paris, Cahier de la FIAPA, revue internationale de recherche-action sur le vieillissement, 15 p., <http://perso.numericable.fr/sitedurtf7/downloads/viriot2005.pdf>
- Vranken, J. (2001). « Unravelling the Social Strands of Poverty: Differentiation, Fragmentation, Inequality, and Exclusion », dans Andersen, H.T et Van Kempen, R. (dir.), *Governing European Cities: Social Fragmentation, Social Exclusion, and Urban Governance*, Aldershot, Ashgate, 71-91.
- White, D. (1994). « La gestion communautaire de l'exclusion », *Lien social et politiques, revue internationale d'action communautaire*, 32, automne, 37-51.
- Wichterick, C. (1999). *La femme mondialisée*, Paris, Solin, Actes Sud, 262 p.
- Wieviorka, M. (dir.) (2003) *Un autre monde... Contestations, dérives et surprises dans l'antimondialisation*, Paris, Balland, 299 p.
- Young, I. M. (1994a). « Gender as Seriality: Thinking about Women as a Social Collective », *Signs*, 19(3), 713-738.
- Young, I. M. (1994b). *Justice and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 286 p.
- Young, I. M. (2000). *Inclusion and Democracy*, Oxford, Oxford University Press, 304 p.
- Zoll, R. (1998). « Le défi de la solidarité organique. Avons-nous besoin de nouvelles institutions pour préserver la cohésion sociale ? », *Sociologie et sociétés*, 30(2), automne, 1-10.

ANNEXES

Annexe 1 – Présentation de la recherche

Annexe 2 – Grilles d'entrevue

- Grille d'entrevue – Membres, militantes et participantes
- Grille d'entrevue – Militantes MMF
- Grille d'entrevue – Travailleuses

Annexe 3 – Formulaire de consentement

- Consentement – groupes en études de cas
- Consentement – groupes complémentaires
- Consentement – militantes et travailleuses

Annexe 4 – Grille de codification – processus itératif

Annexe 5 – Structure de l'R des Centres de femmes

Annexe 1 - Présentation de la recherche

PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE

Les expériences des groupes de femmes du Québec membres-participants à la Marche mondiale des femmes. Études de cas de l'R des Centres de femmes du Québec et de ses groupes membres (titre provisoire)

RÉSUMÉ :

Les organisations de mouvements sociaux internationaux, comme la Marche mondiale des femmes (MMF), sont de plus en plus étudiées. La présente recherche s'inscrit dans le contexte où plusieurs auteur-es insistent sur l'importance de prendre en compte les rôles et les expériences des groupes de base impliqués dans les organisations mondiales (ici, la MMF). Toutefois, peu de recherches s'y attardent et peuvent témoigner des impacts de cette participation sur les groupes de base. La recherche proposée vise à explorer ces impacts et de le faire en mettant en lumière les récits des militantes (travailleuses, membres, participantes) et les documents produits par les groupes.

Dans le cadre de cette recherche, je ferai appel à vos expériences, à vos analyses et à votre mémoire de militantes et de travailleuses. Votre participation à la recherche vous permettra, je l'espère, un temps de réflexion et de prise de conscience à propos de certaines dimensions de vos pratiques, alimentant possiblement vos analyses et vos luttes sur le terrain.

La recherche vise à :

- Documenter les riches expériences des groupes de femmes québécois en lien avec la MMF;
- Documenter les liens entre le local, le régional, le national et le mondial au sein d'une organisation internationale comme la MMF. Dans le contexte où les groupes locaux et nationaux sont de plus en plus sollicités par les questions et les mobilisations mondiales, une telle étude permettra de faire un portrait des expériences vécues à un niveau local (différentes réalités et impacts ressentis en lien avec la participation à un mouvement mondial);
- Rendre cette information disponible tant pour les groupes locaux ou régionaux, mais aussi pour les coordinations nationales et internationales, et ainsi éclairer les interactions entre les différentes échelles de mobilisation (ex. favoriser une coordination nationale ou internationale davantage ancrée dans les réalités des groupes de base ou encore des attentes, de part et d'autre, clarifiées par à une meilleure compréhension mutuelle).

RESPONSABLES :

Cette recherche s'inscrit dans le cadre de la thèse de Véronique Billette, étudiante au doctorat en sociologie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Elle est supervisée par Mme Jocelyne Lamoureux, professeure au département de sociologie que vous pouvez rejoindre au 514-987-3000, poste 8267. Si vous avez des questions touchant les responsabilités des chercheuses ou pour formuler une plainte, vous pouvez aussi contacter le Comité de déontologie départemental de sociologie au 514-987-3000, poste 4143.

LES ACTRICES :

Les expériences de l'R des Centres de femmes, en tant que regroupement national, et d'un nombre à déterminer de ses centres membres seront analysées en profondeur sous la forme d'études de cas. Par la suite, une analyse transversale viendra faire des liens entre les expériences des groupes. Outre les groupes qui constitueront les études de cas, d'autres groupes du mouvement des femmes (autres Centres de femmes, groupes féministes d'autres réseaux) seront contactés puisqu'ils constituent aussi de riches sources de savoir, de mémoire et d'expérience et s'avèrent incontournables pour une meilleure analyse de la Marche mondiale des femmes et de la participation des groupes québécois.

LA PARTICIPATION À LA RECHERCHE IMPLIQUE POUR VOTRE GROUPE :

- Me donner un **accès à la documentation produite par votre groupe** et qui pourrait être en lien avec votre participation à la MMF (procès-verbaux, rapports d'activité, préparation d'ateliers, bulletin interne, photos, etc.).
- Permettre que je puisse réaliser des **entrevues de groupe et des entrevues individuelles** avec des membres de votre équipe de travailleuses, de votre organisation administrative (collective ou c.a.) et quelques-unes de vos membres ou participantes (selon votre réalité). Le nombre d'entrevues sera à déterminer ensemble.
- Me permettre de **visiter** vos locaux afin de voir si la MMF a pris une place visuelle dans votre organisation (affiche, banderole, murale, etc.) et de pouvoir prendre des **photos** si c'est possible.
- Dans un objectif de collaboration, de transparence et d'appropriation de la recherche par les participantes et les groupes, recevoir une invitation à participer à une **rencontre de groupe** où vous aurez l'occasion de réagir de façon critique à mes premiers résultats. Cette rencontre est facultative et consultative. Les commentaires recueillis lors de cette rencontre pourront certainement m'orienter dans mon travail d'analyse ultérieur. Il est toutefois à préciser que je me dois de rester indépendante et autonome dans mes analyses.

MES ENGAGEMENTS EN TANT QU'ÉTUDIANTE-CHERCHEURE :

- Avoir un constant souci :
 - o de mettre de l'avant le rôle des groupes et de reconnaître leur travail, leurs savoirs et leurs productions ;
 - o de demander le moins de temps possible par la préparation, la synthèse et l'autonomie ;
 - o de m'adapter autant que possible aux réalités, aux besoins et aux contraintes des groupes ;
 - o de favoriser la transparence et de m'impliquer dans des échanges d'idées, d'informations et de données.
- Si des inconforts ou des insatisfactions survenaient, il sera toujours possible d'en discuter pour ajuster la situation. N'hésitez pas à proposer des alternatives qui conviennent davantage à votre réalité ou encore à exprimer vos réticences afin que l'on puisse trouver des solutions qui pourront convenir à toutes. Si aucun ajustement ne s'avère satisfaisant, la collaboration pourra prendre fin sans que votre groupe n'ait à donner de raison et sans préjudice.
- Plusieurs autres mesures assurant la confidentialité seront mises en place. Vous trouverez plus d'informations à ce sujet dans les formulaires de consentement.

Je vous remercie à l'avance du temps que vous consacrerez à ce projet. Votre participation est précieuse et sincèrement appréciée.

Cordialement,

Véronique Billette

Date

Étudiante-chercheure au doctorat en
sociologie

Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM)
Case postale 8888, succursale Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3P8

Annexe 2 – Grilles d’entrevues

Grille d’entrevue – Membres, militantes et participantes

Grille d’entrevue – Militantes MMF

Grille d’entrevue – Travailleuses

GRILLE D'ENTREVUE – Membres, militantes et participantes

- ☞ Les **questions en gras** sont les questions qui vous seront posées.
- ☞ Les *questions en italiques* sont des sous-questions qui nous permettront d'approfondir les sujets abordés. Ces questions peuvent vous aider à comprendre le sens de la question principale ou encore vous donner des idées de pistes à explorer si vous ne savez pas trop quoi répondre à la question. Il n'est pas nécessaire de répondre à toutes ces sous-questions !
- ☞ Je ne m'attends pas nécessairement à ce que vous ayez des réponses pour toutes les questions. Si c'est le cas, nous allons simplement passer à la suivante.
- ☞ Il est possible qu'on ne passe pas à travers toutes les questions ou qu'on les aborde dans le désordre.
- ☞ Vous avez le droit de refuser de répondre à une question ou encore d'interrompre l'entrevue sans raison à me donner et sans préjudice.
- ☞ Tout au long de l'entrevue, sentez-vous bien à l'aise de m'interrompre et de me poser des questions ou encore de revenir sur une question posée précédemment.
- ☞ Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse. Je ne m'attends à rien en particulier. Je suis intéressée par votre point de vue à vous. Sentez-vous libre de dire ce que vous pensez.

Avant de commencer l'entrevue, je vais vous demander de lire le formulaire de consentement et de le signer si vous êtes d'accord. Si vous voulez, je peux le lire avec vous. Vous aurez à décider si vous voulez participer à titre anonyme (sans que votre nom soit nommé) ou non. Vous pouvez changer d'avis quant à cette question jusqu'après la lecture de la retranscription de l'entrevue.

BLOC 1 : Vos expériences personnelles

D'abord, j'aimerais aborder avec vous votre participation personnelle à la MMF. Je vous demande de fouiller dans vos souvenirs personnels !

- 1) **Quelles ont été vos motivations personnelles à vouloir vous impliquer (ou non) à la MMF en 2000 ? Et maintenant ?**
Vos élans ? Avez-vous eu des réticences ? Des changements dans vos motivations ?
- 2) **Qu'est-ce que vous retenez le plus de votre expérience de la MMF ?**
Quel a été ou quels ont été les moments marquants pour vous de la MMF ? Des moments heureux ? Des moments difficiles ?

Est-ce que la MMF a changé quelque chose dans votre vie ? Vie de femme ? Vie de militante ? Vie de féministe ? Est-ce que la MMF a eu une influence dans votre façon de vous percevoir ? Est-ce que la MMF apporte quelque chose de différent du fait d'être déjà impliquée dans un groupe de femmes au Québec ?

Est-ce que la MMF vous fait penser à des images, des couleurs, des impressions, des émotions ou des poétiques (même contradictoires) ?

- 3) Dans les locaux de certains groupes, dans les résidences de certaines militantes, on note une présence visuelle de la MMF (affiches, banderoles, etc.). À votre avis, pourquoi ?**

Pourquoi avoir envie de s'entourer et de regarder des images reliées à la MMF ? Qu'est-ce que ça inspire ou apporte ?

BLOC 2 : La participation et les expériences du groupe

- œ Dans les sections qui vont suivre, nous allons aborder votre point de vue sur les expériences de participation de votre groupe à la MMF.**

- 1) Quels sont les moments-clés de la participation de votre groupe à la MMF ?**

Pouvez-vous me raconter brièvement quelles activités ont été organisées par votre groupe lors de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000 et lors du lancement de la Charte mondiale des femmes pour l'humanité en 2005 ?

- 2) À votre avis, pourquoi votre groupe a décidé de participer (ou non) à la MMF ? En 2000 ? En 2005 ?**

Est-ce que vous étiez d'accord avec cette décision ?

- 3) Si vous connaissez l'histoire de votre groupe, est-ce que la participation aux activités de la MMF vous semble en continuité (en logique) avec le passé de votre groupe ? Pourquoi ?**

Est-ce qu'on parlait déjà des femmes du monde et de la solidarité avec les femmes d'ailleurs, de la mondialisation, des relations interculturelles, etc. avant la Marche mondiale des femmes ?

- 4) À votre avis, qu'est-ce que ça représente pour votre groupe d'être membre de la MMF ?**

Est-ce que cette participation a un impact particulier sur votre groupe ? Qu'est-ce que ça apporte à votre groupe ? Avantages, désavantages, symboliques ?

- 5) **Et aujourd'hui, est-ce que vous souhaitez que votre groupe poursuive son implication au sein de la MMF ? Si non, pourquoi ? Si oui, qu'elles sont les raisons de participer à la MMF aujourd'hui ?**

BLOC 3 : Les répercussions de la participation à la MMF

- 1) **Selon vous, est-ce que la MMF a entraîné des changements sur votre groupe ? Positifs, négatifs ou neutres ? Si oui, lesquels ?**

Est-ce que la MMF a pris une grande ou une petite place dans votre groupe ? Est-ce que vous en entendez parler ?

Est-ce que les habitudes de votre groupe ont changé ? Des choses que vous aimez plus et d'autres que vous aimez moins ?

Est-ce que les groupes ont initié des activités ou produit des outils inspirés de près ou de loin par la MMF ? Est-ce que la MMF a permis des gains en lien avec les revendications des groupes ?

Est-ce que la MMF a entraîné des changements dans le fonctionnement ? Les pratiques ? Les discours ? Les alliances ? Les perceptions ? Les habitudes ? (Réseaux de collaborations, mobilité géographique, thèmes abordés, argumentaire des demandes de subvention, activités proposées aux membres, composition du membership, priorités du groupes, pratiques démocratiques, etc.). Est-ce que la MMF a eu une influence sur votre façon de percevoir votre groupe ?

- 2) **Selon vous, est-ce que votre groupe (et les groupes de femmes du Québec en général) a apporté des contributions ou des couleurs particulières à la Marche mondiale des femmes ? Au Québec ? Sur le plan mondial ?**

Rôles ? Réalisations dont vous êtes fières ? Est-ce que vous avez l'impression que la MMF est visible dans votre région ? Au Québec ? Est-ce que vous avez l'impression que les Québécoises sont visibles et audibles dans les structures internationales de la MMF ? Est-ce qu'un groupe comme le vôtre peut influencer les orientations et les activités de la MMF au niveau national (CQMMF) ? Et au niveau mondial ? Avez-vous l'impression d'être vues et entendues au sein de la MMF ? Est-ce que vous avez l'impression de vous retrouver dans les modes de fonctionnement, les actions et les revendications de la MMF ?

BLOC 4 : Réflexion sur la participation des groupes du Québec

- 1) **À votre avis, qu'est-ce qui a poussé les femmes du Québec à vouloir faire une action mondiale ?**

- 2) **À votre avis, est-ce que la MMF a transformé le mouvement des femmes québécois?**
- 3) **Comment voyez-vous l'avenir de la MMF au Québec ? Et sur le plan mondial ?**

Ajouts avant la finale

- 1) **Est-ce que vous avez quelque chose à rajouter, quelque chose qui vous vient spontanément?**
- 2) **Est-ce que vous avez des commentaires ou des critiques sur le questionnaire d'entrevue ou la recherche?**

☞ Un grand merci pour votre participation !!! ☜

☞ N'hésitez pas à me contacter si vous voulez revenir sur des questions, si vous avez des choses à ajouter ou si vous avez envie d'approfondir la discussion :

Véronique Billette
Coordonnées.

Vous allez recevoir une copie de la retranscription de l'entrevue. Vous serez invitée à le relire et, si vous le désirez, à apporter des corrections sur vos paroles, à rayer des passages que vous n'avez plus envie d'exprimer ou encore à ajouter des précisions ou d'autres réflexions.

GRILLE D'ENTREVUE – Militantes MMF

- ∞ Les **questions en gras** sont les questions qui vous seront posées.
- ∞ Les *questions en italiques* sont des sous-questions qui nous permettront d'approfondir les sujets abordés. Ces questions peuvent vous aider à comprendre le sens de la question principale ou encore vous donner des idées de pistes à explorer si vous ne savez pas trop quoi répondre à la question. Il n'est pas nécessaire de répondre à toutes ces sous-questions !
- ∞ Je ne m'attends pas nécessairement à ce que vous ayez des réponses pour toutes les questions. Si c'est le cas, nous allons simplement passer à la suivante.
- ∞ Il est possible qu'on ne passe pas à travers toutes les questions ou qu'on les aborde dans le désordre.
- ∞ Vous avez le droit de refuser de répondre à une question ou encore d'interrompre l'entrevue sans raison à me donner et sans préjudice.
- ∞ Tout au long de l'entrevue, sentez-vous bien à l'aise de m'interrompre et de me poser des questions ou encore de revenir sur une question posée précédemment.
- ∞ Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse. Je ne m'attends à rien en particulier. Je suis intéressée par votre point de vue à vous. Sentez-vous libre de dire ce que vous pensez.

Avant de commencer l'entrevue, je vais vous demander de lire le formulaire de consentement et de le signer si vous êtes d'accord. Si vous voulez, je peux le lire avec vous. Vous aurez à décider si vous voulez participer à titre anonyme (sans que votre nom soit nommé) ou non. Vous pouvez changer d'avis quant à cette question jusqu'après la lecture de la retranscription de l'entrevue.

BLOC 1 : Vos expériences personnelles

D'abord, j'aimerais aborder avec vous votre participation personnelle à la MMF. Je vous demande de fouiller dans vos souvenirs personnels !

- 1) **Quelles ont été vos motivations personnelles à vouloir vous impliquer (ou non) à la MMF en 2000? Et maintenant?**
Vos élans? Avez-vous eu des réticences? Des changements dans vos motivations?
- 2) **Qu'est-ce que vous retenez le plus de votre expérience de la MMF ?**
Quel a été ou quels ont été les moments marquants pour vous de la MMF? Des moments heureux? Des moments difficiles?

Est-ce que la MMF a changé quelque chose dans votre vie? Vie de femme? Vie de militante? Vie de féministe? Est-ce que la MMF a eu une influence dans votre façon de vous percevoir? Est-ce que la MMF apporte quelque chose de différent du fait d'être déjà impliquée dans un groupe de femmes au Québec?

Est-ce que la MMF vous fait penser à des images, des couleurs, des impressions, des émotions ou des poétiques (même contradictoires)?

- 3) Dans les locaux de certains groupes, dans les résidences de certaines militantes, on note une présence visuelle de la MMF (affiches, banderoles, etc.). À votre avis, pourquoi ?**

Pourquoi avoir envie de s'entourer et de regarder des images reliées à la MMF ? Qu'est-ce que ça inspire ou apporte ?

BLOC 2 : La participation et les expériences des groupes féministes québécois

- 1) À votre avis, qu'est-ce qui a poussé les femmes à vouloir passer de la scène nationale (Marche du Pain et des Roses en 1995) à la scène mondiale (Marche mondiale des femmes en 2000)? Et maintenant, qu'elle-s est-sont leur-s position-s face aux revendications et aux actions mondiales?**

- 2) Plusieurs groupes de femmes du Québec ont répondu à l'appel de la MMF en 2000. À votre avis, pourquoi ont-ils décidé de s'impliquer ou non à la MMF?**

Leurs motivations? Qui a répondu positivement? Qui a répondu avec réticence ou négativement ? Est-ce que la tournure des choses vous a surprise? Vos attentes ont-elles été remplies ?

- 3) Il semble y avoir eu une diminution du membership ou un essoufflement de la motivation des groupes dans les derniers temps. Est-ce que vous êtes d'accord avec cette affirmation? Si c'est le cas, comment expliquez-vous cette baisse de motivation?**

- 4) Et maintenant, avez-vous l'impression que les groupes du Québec sont toujours motivés à poursuivre leur implication au sein de la MMF? Si non, pourquoi? Si oui, qu'elles sont leurs motivations actuelles?**

Qu'est-ce que ça signifie d'être membre de la MMF aujourd'hui? Et en comparaison avec 2000 ?

BLOC 3 : Les répercussions de la Marche mondiale des femmes

- 1) **Selon vous, est-ce que la MMF a eu des répercussions sur les groupes de femmes du Québec? Positives, négatives ou neutres?**

Est-ce que les groupes ont initié des activités ou produit des outils inspirés de près ou de loin par la MMF? Est-ce que la MMF a permis des gains en lien avec les revendications des groupes?

Est-ce que la MMF a entraîné des changements dans le fonctionnement? Les pratiques? Les discours? Les alliances? Les perceptions? Les habitudes? (Réseaux de collaborations, mobilité géographique, thèmes abordés, argumentaire des demandes de subvention, activités proposées aux membres, composition du membership, priorités du groupe, pratiques démocratiques, etc.). Est-ce que la MMF a eu une influence sur les perceptions des groupes d'eux-mêmes?

- 2) **À votre avis, est-ce qu'il y a des enjeux ou des défis particuliers pour les groupes locaux (ou nationaux) qui décident de s'impliquer dans une organisation internationale comme la MMF? Des enjeux ou des défis particuliers liés à l'articulation mondial-local et local-mondial?**

Qu'est-ce que ça demande de particulier aux groupes locaux? Des avantages? Des difficultés particulières? Des situations particulières aux groupes du Québec?

- 3) **À votre avis, les groupes de femmes du Québec (locaux, régionaux et nationaux) ont-ils contribué à la Marche mondiale des femmes? Au Québec? Sur le plan mondial? Comment?**

Quels sont leurs rôles? Leurs contributions? Est-ce que les Québécoises impliquées dans la Marche sont visibles et audibles au Québec? Sont-elles visibles et audibles dans les structures internationales de la MMF? Comment voyez-vous la participation du Québec dans les instances internationales de la MMF? À votre avis, est-ce que les Québécoises se reconnaissent dans les modes de fonctionnement, les actions et les revendications de la MMF?

- 4) **À votre avis, est-ce que la MMF a transformé le mouvement des femmes québécois?**

Si oui, quelles sortes de transformation? Comment l'implication des groupes de femmes québécois à la MMF s'inscrit-elle dans l'histoire du féminisme québécois? En continuité? En rupture? Nouvelle trajectoire? Et particulièrement en ce qui concerne l'intérêt des Québécoises aux questions internationales et aux collaborations avec les femmes du monde?

BLOC 4 : La Marche mondiale des femmes

- 1) **Quels processus ont mené à la transformation de la Marche d'une action ponctuelle à une organisation durable dans le temps ? Y avait-il des pour et des contre ? Et au Québec plus précisément, quelles ont été les réactions ? Comment les groupes de femmes du Québec ont-ils réagi à cette transformation et aux implications sur leur membership?**
- 2) **À votre avis, est-ce que le déménagement du S.I. a (ou aura) eu un/des impacts sur les groupes de femmes québécois à travers leur participation à la MMF ? Si oui, lequel ou lesquels?**
- 3) **Il y a des débats reliés à la possibilité / faisabilité / viabilité / réalisme d'un mouvement des femmes mondial unifié. Comment la MMF se situe-t-elle dans ce débat ? Et vous, qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce que ça pourrait impliquer pour les femmes du Québec?**
- 4) **Comment voyez-vous l'avenir de la MMF au Québec? Et sur le plan mondial?**

Ajouts avant la fin

- 1) **Est-ce que vous avez quelque chose à rajouter, quelque chose qui vous vient spontanément ?**
- 2) **Est-ce que vous avez des commentaires ou des critiques sur le questionnaire d'entrevue ou la recherche ?**

∞ Un grand merci pour votre participation !!! ∞

∞ N'hésitez pas à me contacter si vous voulez revenir sur des questions, si vous avez des choses à ajouter ou si vous avez envie d'approfondir la discussion :

Véronique Billette
Coordonnées.

Vous allez recevoir une copie de la retranscription de l'entrevue. Vous serez invitée à la relire et, si vous le désirez, à apporter des corrections sur vos paroles, à rayer des passages que vous n'avez plus envie d'exprimer ou encore à ajouter des précisions ou d'autres réflexions.

GRILLE D'ENTREVUE – travailleuses

- œ Les **questions en gras** sont les questions qui vous seront posées.
- œ Les *questions en italiques* sont des sous-questions qui nous permettront d'approfondir les sujets abordés. Ces questions peuvent vous aider à comprendre le sens de la question principale ou encore vous donner des idées de pistes à explorer si vous ne savez pas trop quoi répondre à la question. Il n'est pas nécessaire de répondre à toutes ces sous-questions !
- œ Je ne m'attends pas nécessairement à ce que vous ayez des réponses pour toutes les questions. Si c'est le cas, nous allons simplement passer à la suivante.
- œ Il est possible qu'on ne passe pas à travers toutes les questions ou qu'on les aborde dans le désordre.
- œ Vous avez le droit de refuser de répondre à une question ou encore d'interrompre l'entrevue sans raison à me donner et sans préjudice.
- œ Tout au long de l'entrevue, sentez-vous bien à l'aise de m'interrompre et de me poser des questions ou encore de revenir sur une question posée précédemment.
- œ Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse. Je ne m'attends à rien en particulier. Je suis intéressée par votre point de vue à vous. **Sentez-vous libre de dire ce que vous pensez.**

Avant de commencer l'entrevue, je vais vous demander de lire le formulaire de consentement et de le signer si vous êtes d'accord. Si vous voulez, je peux le lire avec vous. Vous aurez à décider si vous voulez participer à titre anonyme (sans que votre nom soit nommé) ou non. Vous pouvez changer d'avis quant à cette question jusqu'après la lecture de la retranscription de l'entrevue.

BLOC 1 : Vos expériences personnelles

- œ *D'abord, j'aimerais aborder avec vous votre participation personnelle à la MMF. Je vous demande de fouiller dans vos souvenirs !*
- 1) **Quelles ont été vos motivations personnelles à vouloir vous impliquer (ou non) à la MMF en 2000 ? Et maintenant ?**
Vos élans ? Avez-vous eu des réticences ? Des changements dans vos motivations ?
- 2) **Qu'est-ce que vous retenez le plus de votre expérience de la MMF ?**
Quel a été ou quels ont été les moments marquants pour vous de la MMF ? Des moments heureux ? Des moments difficiles ?

Est-ce que la MMF a changé quelque chose dans votre vie ? Vie de femme ? Vie de militante ? Vie de féministe ? Est-ce que la MMF a eu une influence dans votre façon de vous percevoir ? Est-ce que la MMF apporte quelque chose de différent du fait d'être déjà impliquée dans un groupe de femmes au Québec ?

Est-ce que la MMF vous fait penser à des images, des couleurs, des impressions, des émotions ou des poétiques (même contradictoires)? Comment me décririez-vous la MMF ?

- 3) Dans les locaux de certains groupes, dans les résidences de certaines militantes, on note une présence visuelle de la MMF (affiches, banderoles, etc.). Est-ce que c'est le cas dans votre groupe ? Pourquoi ?**

Pourquoi avoir envie de s'entourer et de regarder des images reliées à la MMF ? Qu'est-ce que ça inspire ou apporte ?

BLOC 2 : La participation et les expériences du groupe

☞ **Dans les sections qui suivent, nous allons aborder votre point de vue sur les expériences de participation de votre groupe à la MMF.**

- 1) Quels sont les moments-clés de la participation de votre groupe à la MMF ?**
Quelles expériences votre groupe a-t-il vécu (et vit-il encore aujourd'hui) à travers sa participation à la MMF ? Pouvez-vous me raconter brièvement la participation de votre groupe aux activités de 2000 (la Marche) ? Et celles de 2005 (la Charte) ?
- 2) À votre avis, pourquoi votre groupe a décidé de participer (ou non) à la MMF ? 2000 ? En 2005 ?**
Est-ce que votre groupe s'est senti interpellé par le projet ? Par l'organisation de la MMF ? À quel-s niveau-x ? Dès les débuts ? À votre avis, y a-t-il des liens entre la-les mission-s de votre groupe et celle-s de la MMF ? Est-ce que vos motivations ont changé avec le temps ? Est-ce que vous étiez d'accord avec l'idée de vous engager dans un mouvement international ? Décision facile à prendre ou discussions dans le groupe ?
- 3) La Marche mondiale s'était d'abord présentée comme un événement ponctuel, débutant le 8 mars 2000 et se terminant le 17 octobre 2000. Puis, il a été décidé que la MMF allait continuer ses activités pour devenir une organisation durable dans le temps. Avez-vous eu connaissance de cette transformation ? Comment votre groupe a-t-il réagi à l'époque ? Et maintenant ?**

- 4) **Qu'est-ce que ça veut dire d'être membre de la MMF (à travers la Coordination québécoise de la MMF) ? En 2000 ? Et maintenant ?**

Est-ce que cette participation a un impact particulier sur votre groupe ? Qu'est-ce que ça apporte à votre groupe ? Avantages, désavantages, symboliques ? Les discussions autour de cette participation ?

- 5) **Et maintenant, est-ce que votre groupe est motivé à poursuivre son implication au sein de la MMF ? Si non, pourquoi ? Si oui, qu'est-ce qui vous motive aujourd'hui?**

BLOC 3 : Les répercussions de la participation à la MMF

- 1) **Selon vous, est-ce que la MMF a eu des répercussions sur votre groupe ? Positives, négatives ou neutres ? Si oui, lesquelles ?**

Est-ce que le groupe a initié des activités ou produit des outils inspirés de près ou de loin par la MMF? Est-ce que la MMF a permis des gains en lien avec les revendications de votre groupe? Est-ce que la MMF a entraîné des changements dans le fonctionnement? Les pratiques? Les discours? Les alliances? Les activités? Les habitudes de votre groupe ? (Réseaux de collaborations, mobilité géographique, thèmes abordés, argumentaire des demandes de subvention, activités proposées aux membres, composition du membership, priorités du groupes, pratiques démocratiques, etc.). Est-ce que la MMF a eu une influence sur votre façon de percevoir votre groupe?

- 2) **Est-ce que votre groupe avait déjà des préoccupations d'ordre international ou encore vécu des expériences de solidarités avec les femmes du monde avant la MMF ? Et maintenant ?**

Comment se manifestaient vos préoccupations d'ordre international avant la MMF (si pertinent) ? Est-ce qu'on parlait de solidarité internationale, des effets de la mondialisation, des luttes des femmes d'ailleurs, des relations interculturelles, etc. avant la MMF ? Est-ce que la MMF a eu une influence sur vos préoccupations d'ordre international ? Comment ?

- 3) **Selon vous, est-ce que votre groupe (et les groupes de femmes du Québec en général) a apporté des contributions ou des couleurs particulières à la Marche mondiale des femmes? Au Québec? Sur le plan mondial?**

Rôles ? Contributions ? Réalisations dont vous êtes fières ? Est-ce que vous avez l'impression que la MMF est visible dans votre région ? Au Québec ? Est-ce que vous avez l'impression que les Québécoises sont visibles et audibles dans les structures internationales de la MMF ? Est-ce qu'un groupe comme le vôtre peut influencer les orientations et les activités de la MMF au niveau national

(CQMMF) ? Et au niveau mondial ? Avez-vous l'impression d'être vues et entendues au sein de la MMF ? Est-ce que vous avez l'impression de vous retrouver dans les modes de fonctionnement, les actions et les revendications de la MMF ?

- 4) **À votre avis, est-ce qu'il y a des enjeux ou des défis particuliers pour les groupes locaux (ou nationaux) qui décident de s'impliquer dans une organisation internationale comme la MMF ? Des enjeux ou des défis particuliers liés à l'articulation mondial-local et local-mondial ?**
 Qu'est-ce que ça demande de particulier aux groupes locaux ? Des avantages ? Des difficultés particulières ? Des situations particulières aux groupes du Québec ?

BLOC 4 : Réflexion sur la participation des groupes du Québec

- 1) **À votre avis, qu'est-ce qui a poussé les femmes du Québec à vouloir faire passer leurs revendications de la scène nationale (Marche du Pain et des Roses en 1995) à la scène mondiale (Marche mondiale des femmes en 2000) ? Et maintenant ?**
- 2) **Il semble y avoir eu une diminution du membership ou un essoufflement de la motivation des groupes dans les derniers temps. Est-ce que vous êtes d'accord avec cette affirmation ? Si c'est le cas, comment expliquez-vous cette baisse de motivation ?**
- 3) **À votre avis, est-ce que la MMF a transformé le mouvement des femmes québécois ?**
- 4) **Comment l'implication des groupes de femmes québécois à la MMF s'inscrit-elle dans l'histoire du féminisme québécois ? En continuité ? En rupture ? Nouvelle trajectoire ?**
- 5) **Comment voyez-vous l'avenir de la MMF au Québec ? Et sur le plan mondial ?**

Ajouts avant la fin

- 1) **Est-ce que vous avez quelque chose à rajouter, quelque chose qui vous vient spontanément ?**
- 2) **Est-ce que vous avez des commentaires ou des critiques sur le questionnaire d'entrevue ou la recherche ?**

☞ Un grand merci pour votre participation !!! ☞

☞ N'hésitez pas à me contacter si vous voulez revenir sur des questions, si vous avez des choses à ajouter ou si vous avez envie d'approfondir la discussion :

Véronique Billette

Coordonnées.

Vous allez recevoir une copie de la retranscription de l'entrevue. Vous serez invitée à la relire et, si vous le désirez, à apporter des corrections sur vos paroles, à rayer des passages que vous n'avez plus envie d'exprimer ou encore à ajouter des précisions ou d'autres réflexions.

Annexe 3 – Formulaire de consentement

Consentement – groupes en étude de cas

Consentement – groupes complémentaires

Consentement – militantes et travailleuses 1

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT – ÉTUDE DE CAS

Les expériences des groupes de femmes du Québec membres-participants à la Marche mondiale des femmes. Études de cas de l’R des Centres de femmes du Québec et de ses groupes membres (titre provisoire)

VOTRE PARTICIPATION :

Il n’y a aucun risque connu lié à la participation à cette recherche.

La participation à la recherche implique d’abord un **accès à la documentation** pertinente produite par votre groupe afin de permettre à l’étudiante-chercheure d’enrichir ses connaissances de votre groupe et son analyse. Vous pouvez déterminer les modalités d’accès à la documentation.

La participation à la recherche implique ensuite pour votre groupe un certain nombre d’**entrevues de groupes** et/ou d’**entrevues individuelles** avec des travailleuses et des membres de votre organisation. Le nombre d’entrevues sera déterminé en collaboration avec vous. Les entrevues sont d’une durée d’environ 1h30. Une deuxième entrevue peut être exceptionnellement planifiée avec une même personne afin d’approfondir un sujet en particulier. Les entrevues seront enregistrées puis retranscrites. Les questions d’entrevue vous seront remises à l’avance.

L’étudiante-chercheure invitera les personnes intéressées à une **rencontre de groupe** afin de leur permettre de réagir de façon critique aux premiers résultats d’analyse. Cette rencontre est facultative et consultative. Elle sera aussi enregistrée puis retranscrite.

L’étudiante-chercheure vous demandera la permission de **visiter** vos locaux afin de voir si la Marche mondiale des femmes a pris une place visuelle dans votre organisation (affiche, banderole, murale, etc.) et de pouvoir prendre des **photos**.

PARTICIPATION VOLONTAIRE ET DROIT DE RETRAIT :

Si des questionnements, des inconforts ou des insatisfactions survenaient, il sera toujours possible d’en discuter pour ajuster la situation. N’hésitez pas à proposer des alternatives qui conviennent davantage à votre réalité ou encore à exprimer vos réticences afin que l’on puisse trouver des solutions qui pourront convenir à toutes. Si aucun ajustement ne s’avère satisfaisant, la collaboration pourra prendre fin sans que votre groupe n’ait à donner de raison et sans préjudice.

CONFIDENTIALITÉ, ANONYMAT ET GESTION DES DONNÉES :

Votre organisme sera l'objet d'une analyse en profondeur à travers une étude de cas. Par la suite, une analyse transversale viendra faire des liens entre les résultats d'analyses ressortis pour votre groupe et ceux des deux autres groupes qui feront l'objet de la thèse. À moins d'avis contraire, les coordonnées, la description factuelle (mandat, services, population desservie, etc.) ainsi que les informations pertinentes au sujet de recherche (historique, participation à la Marche mondiale des femmes, description du fonctionnement, discours et pratiques passés et actuels, etc.) pourront se retrouver dans la thèse.

Les retranscriptions intégrales des entrevues et les résultats individuels des participantes ne seront jamais révélés. Toutefois, des extraits d'entrevue ou des discussions de groupes pourront être retranscrits dans la thèse afin d'appuyer les analyses.

Seules les personnes autorisées et responsables de la recherche auront accès aux informations. Les enregistrements et les versions papier des retranscriptions des entrevues et des groupes de discussion seront conservés dans un classeur sous clé dans un endroit réservé aux chercheuses. Les versions informatiques seront protégées par un mot de passe assurant la confidentialité.

Toutes les données seront détruites 5 ans après la fin de la recherche et la diffusion des résultats.

Vous serez tenues au courant du déroulement des différentes étapes de la recherche. Votre groupe recevra une copie de la thèse lorsqu'elle sera terminée et un résumé des principales conclusions de la recherche. Si les résultats de la thèse font l'objet d'une publication, votre groupe en sera informé.

Si vous avez des questions touchant les responsabilités des chercheuses ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter Mme Jocelyne Lamoureux, professeure au département de sociologie de l'UQAM et superviseuse de cette recherche, au 514-987-3000, poste 8267 ou encore le Comité de déontologie départemental en sociologie au 514-987-3000, poste 4143.

Pour plus d'informations sur les mesures reliées aux entrevues individuelles et aux rencontres de discussions de groupes, se référer au « Formulaire de consentement – membres et travailleuses ».

REMERCIEMENTS :

Votre collaboration est précieuse pour nous permettre de réaliser cette recherche qui permettra de documenter la Marche mondiale des femmes, organisation remarquable

peu étudiée à ce jour, ainsi que les riches expériences des groupes de femmes québécois. Nous vous remercions sincèrement.

CONSENTEMENT DU GROUPE :

Le groupe _____ (lettres moulées),
accepte librement de participer à la recherche décrite dans ce document et dans le
document de présentation ci-joint.

Signature de la personne ressource de l'organisme Date

Commentaires, contraintes ou ajouts :

RESPONSABLE DE LA RECHERCHE :

Véronique Billette Date
Étudiante-chercheuse au doctorat en
sociologie

Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM)
Case postale 8888, succursale Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3P8

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT – GROUPES COMPLÉMENTAIRES

Les expériences des groupes de femmes du Québec membres-participants à la Marche mondiale des femmes. Études de cas de l’R des Centres de femmes du Québec et de ses groupes membres (titre provisoire)

VOTRE PARTICIPATION :

Il n’y a aucun risque connu lié à la participation à cette recherche.

La participation à la recherche implique d’abord un **accès à la documentation** pertinente produite par votre groupe afin de permettre à l’étudiante-chercheure d’enrichir ses connaissances de votre groupe et son analyse. Vous pouvez déterminer les modalités d’accès à la documentation.

La participation à la recherche implique ensuite pour votre groupe un certain nombre d’**entrevues de groupes** et/ou d’**entrevues individuelles** avec des travailleuses et des membres de votre organisation. Le nombre d’entrevues sera déterminé en collaboration avec vous. Les entrevues sont d’une durée d’environ 1h30. Une deuxième entrevue peut être exceptionnellement planifiée avec une même personne afin d’approfondir un sujet en particulier. Les entrevues seront enregistrées puis retranscrites. Les questions d’entrevue vous seront remises à l’avance.

L’étudiante-chercheure invitera les personnes intéressées à une **rencontre de groupe** afin de leur permettre de réagir de façon critique aux premiers résultats d’analyse. Cette rencontre est facultative et consultative. Elle sera aussi enregistrée puis retranscrite.

L’étudiante-chercheure vous demandera possiblement la permission de **visiter** vos locaux afin de voir si la Marche mondiale des femmes a pris une place visuelle dans votre organisation (affiche, banderole, murale, etc.) et de pouvoir prendre des **photos**.

PARTICIPATION VOLONTAIRE ET DROIT DE RETRAIT :

Si des questionnements, des inconforts ou des insatisfactions survenaient, il sera toujours possible d’en discuter pour ajuster la situation. N’hésitez pas à proposer des alternatives qui conviennent davantage à votre réalité ou encore à exprimer vos réticences afin que l’on puisse trouver des solutions qui pourront convenir à toutes. Si aucun ajustement ne s’avère satisfaisant, la collaboration pourra prendre fin sans que votre groupe n’ait à donner de raison et sans préjudice.

CONFIDENTIALITÉ, ANONYMAT ET GESTION DES DONNÉES :

À moins d'avis contraire, les coordonnées, la description factuelle (mandat, services, population desservie, etc.) ainsi que les informations pertinentes au sujet de recherche (historique, participation à la Marche mondiale des femmes, description du fonctionnement, discours et pratiques passés et actuels, etc.) pourront se retrouver dans la thèse.

Les retranscriptions intégrales des entrevues et les résultats individuels des participantes ne seront jamais révélés. Toutefois, des extraits d'entrevue ou des discussions de groupes pourront être retranscrits dans la thèse afin d'appuyer les analyses.

Seules les personnes autorisées et responsables de la recherche auront accès aux informations.

Les enregistrements et les versions papier des retranscriptions des entrevues et des groupes de discussion seront conservés dans un classeur sous clé dans un endroit réservé aux chercheuses. Les versions informatiques seront protégées par un mot de passe assurant la confidentialité.

Toutes les données seront détruites 5 ans après la fin de la recherche et la diffusion des résultats.

Vous serez tenue au courant du déroulement des différentes étapes de la recherche. Votre groupe recevra une copie de la thèse lorsqu'elle sera terminée et un résumé des principales conclusions de la recherche. Si les résultats de la thèse font l'objet d'une publication, votre groupe en sera informé.

Si vous avez des questions touchant les responsabilités des chercheuses ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter Mme Jocelyne Lamoureux, professeure au département de sociologie de l'UQAM et superviseure de cette recherche, au 514-987-3000, poste 8267 ou encore le Comité de déontologie départemental en sociologie au 514-987-3000, poste 4143.

Pour plus d'informations sur les mesures reliées aux entrevues individuelles ou de groupe et aux rencontres de discussions de groupes, se référer au « Formulaire de consentement – membres et travailleuses ».

REMERCIEMENTS :

Votre collaboration est précieuse pour nous permettre de réaliser cette recherche qui permettra de documenter la Marche mondiale des femmes, organisation remarquable peu étudiée à ce jour, ainsi que les riches expériences des groupes de femmes québécois. Nous vous remercions sincèrement.

CONSENTEMENT DU GROUPE :

Le groupe _____ (lettres moulées),
accepte librement de participer à la recherche décrite dans ce document et dans le
document de présentation ci-joint.

Signature de la personne ressource de l'organisme Date

Commentaires, limites ou ajouts : _____

RESPONSABLE DE LA RECHERCHE :

Véronique Billette Date
Étudiante-chercheuse au doctorat en
sociologie

Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM)
Case postale 8888, succursale Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3P8

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT – MEMBRES ET TRAVAILLEUSES

Les expériences des groupes de femmes du Québec membres-participants à la Marche mondiale des femmes. Études de cas de l’R des Centres de femmes du Québec et de ses groupes membres (titre provisoire)

VOTRE PARTICIPATION :

Il n’y a aucun risque connu lié à la participation à cette recherche.

La participation à la recherche implique **une entrevue individuelle et/ou une entrevue de groupe** d’une durée d’environ 1h30. Si, à la conclusion de l’entrevue, vous avez encore beaucoup à dire ou encore pour approfondir un sujet en particulier, une autre entrevue pourrait être exceptionnellement planifiée.

Vous recevrez les questions d’entrevue à l’avance.

L’entrevue sera enregistrée puis retranscrite. Vous pouvez refuser que l’entrevue soit enregistrée, toutefois, il sera plus difficile d’être fidèle à vos propos.

Vous aurez la possibilité de lire la retranscription de l’entrevue. Cette lecture vous permettra de vérifier l’intégrité des propos recueillis et d’apporter des corrections ou des précisions si vous le désirez.

L’étudiante-chercheuse vous invitera à une **rencontre de discussion en groupe** afin de vous permettre de réagir de façon critique aux premiers résultats d’analyse. Cette rencontre est facultative et consultative. Elle sera aussi enregistrée puis retranscrite.

PARTICIPATION VOLONTAIRE ET DROIT DE RETRAIT :

Vous pouvez refuser de répondre à une question.

Si des inconforts ou des insatisfactions survenaient, il sera toujours possible d’en discuter pour ajuster la situation.

Vous pouvez interrompre l’entrevue, quitter le groupe de discussion et retirer votre participation de la recherche à tout moment, sans avoir à donner de raison et sans préjudice.

CONFIDENTIALITÉ, ANONYMAT ET GESTION DES DONNÉES :

Les retranscriptions intégrales des entrevues et les résultats individuels des participantes ne seront jamais révélés. Toutefois, des extraits d’entrevue pourront être retranscrits dans la thèse afin d’appuyer les analyses.

Seules les personnes responsables de la recherche auront accès aux informations.

Les enregistrements et les versions papier des retranscriptions des entrevues et des groupes de discussion seront conservés dans un classeur sous clé dans un endroit réservé aux chercheurs. Les versions informatiques seront protégées par un mot de passe assurant la confidentialité.

Toutes les données seront détruites 5 ans après la fin de la recherche et la diffusion des résultats.

Vous serez tenue au courant du déroulement des différentes étapes de la recherche. Votre groupe recevra une copie de la thèse lorsqu'elle sera terminée et vous serez informée des principales conclusions de la recherche. Il est possible que les résultats de la thèse fassent éventuellement l'objet d'une publication. Votre groupe en sera alors informé.

Vous pouvez choisir de garder vos propos anonymes. Votre nom sera remplacé par un code ainsi que toute information susceptible de vous identifier. Vous pouvez prendre votre décision jusqu'après la lecture de la retranscription de votre entrevue (moment limite).

Si vous avez des questions touchant les responsabilités des chercheurs ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter Mme Jocelyne Lamoureux, professeure au département de sociologie de l'UQAM et superviseure de cette recherche, au 514-987-3000, poste 8267 ou encore le Comité de déontologie départemental en sociologie au 514-987-3000, poste 4143.

REMERCIEMENTS :

Votre collaboration est précieuse pour nous permettre de réaliser cette recherche qui permettra de documenter la Marche mondiale des femmes, organisation remarquable peu étudiée à ce jour, ainsi que les riches expériences des groupes de femmes québécois. Nous vous remercions sincèrement.

CONSENTEMENT :

Je _____ (lettres moulées), accepte librement de participer à la recherche décrite dans ce document et dans le document de présentation ci-joint.

J'accepte que l'entrevue soit enregistrée

J'accepte que mon nom soit mentionné

Je refuse que l'entrevue soit enregistrée

Je préfère garder mes propos anonymes

**** Je peux changer ma position au sujet de l'anonymat de mes propos jusqu'après la lecture de la retranscription de mon entrevue.*

Signature : _____ Date : _____
—

Téléphone : _____ Courriel _____
— :

RESPONSABLE DE LA RECHERCHE :

Véronique Billette

Date

Étudiante-chercheure au doctorat en
sociologie

Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM)
Case postale 8888, succursale Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3P8

Annexe 4 – Grille de codification – processus itératif

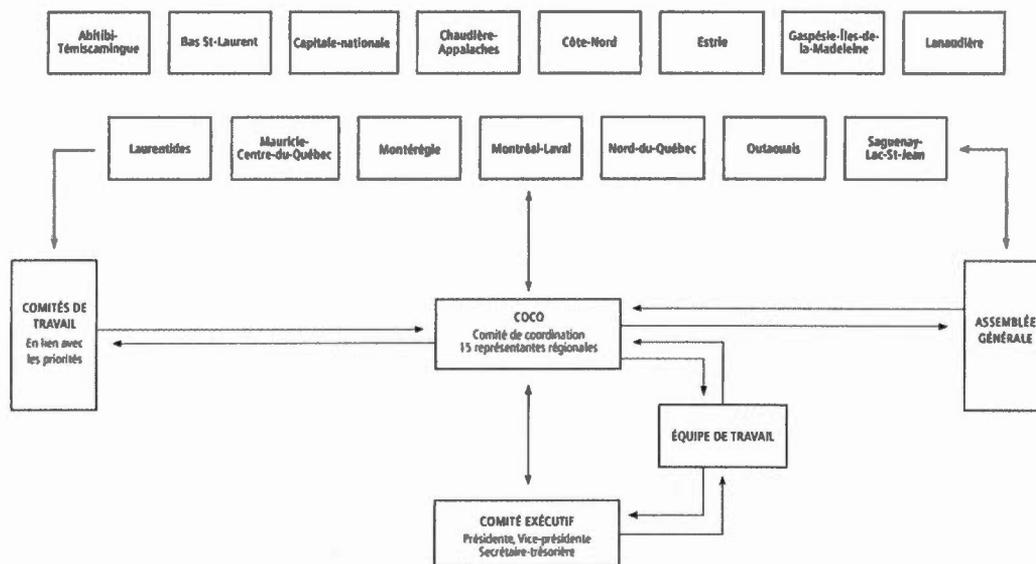
Grille de codification – processus itératif

1. CONTEXTE	2. PRINCIPE DE RÉALITÉ	3. MOTIVATION	4. PERCEPTION / ANALYSE	5. TRANSFORMATIONS / RÉPERCUSSION
Contexte politique, économique, social ; mondial, histoire du mouvement, contexte MMF	Comment ça s'est passé, participation, contribution, expériences ; activités, défis/obstacles, etc.	Motivations des individus, des groupes, pourquoi participer à la MMF, pourquoi la MMF, élans VS freins, etc.	Comment ça été reçus, perception, analyse des événements, sens, jugements, etc.	
Marche Pain et Rose	Défis/réalités régions	Choix activité	Nécessité de la MMF	Gains
Altermondialisation	Autonomie régions	Motivations 2000	Allait de soi	Ouvertures
Mondialisation	Internet/courriels	Baisse motiv. 2005	Choix activité	Solidarité
Conjoncture 1990	Diffusion informations	Raviver la motivation	Analyse avenir	Appartenance
Sommet Amériques	Déplacements	Périodes de latence	Analyse conjoncture	Force, énergie
ZLEA, ALÉNA	Levée de fonds	Feu/braises	Fierté	Diversité
Consulta	Activités	Travail global	Extraordinaire	\$\$\$ (↑ ou non)
Beijing	Éduc. Populaire	Levier pour revendic.	Visuel : représentation	Discours
An 2000	Logistique	Impression cohérence	Émotions	Activités, Thèmes
Révolution internet	Délais, échéanciers		Images	Non / Reconnaissance
Origines MMF	Temps		Symboliques	Visibilité, rayonner
Histoire mvt femmes	Rôles des CFs		Représentations	Mouvement élargi
FFQ	Rôles Québécoises		Significations/sens	Mobilité géo
F. David	Spécificités CFs		Critiques, propositions	Épuisement
Contexte Politique	Articulation local/nat.		Beauté	Fierté
ADQ, libéraux, PC	Réalités membership		Rapport de force	Outils
Mouvement femmes	CLOM / CROM		Succès, réussite	Liens avec alter
Histoire MMF	Mobilisation		Rép. à besoin	Crédibilité
Autres mvt internat.	Éduc. Populaire		Justice sociale	Réseaux, alliées
	Sensibilisation		Relation ♥	Affirmer, consolider
	« out reach »		Rép. à mondialisation	Impacts personnels
	Piliers de la MMF		Critiques	Subj. politique
	Bras/Jambes de MMF		Moment historique	Liens social et \$\$
	Coordo activités		Besoin ↑ éclats	↑ conscience
	Création projet			Liens femmes monde
	Trans. projet → mvt	5. TRANSFORM. / RÉPERCU. (SUITE)		Frustrées, déçues
	Qc / Canada	Poids politique	Recul impossible	Passage action collect.
	Travailleuses du sexe	Appuis	Inclus dans mvt ♂	Réflexions, priorités
	Lesbiennes	Inter-génération	Désillusion	Beau risque ?
	Minorités ethniques	Ça nourrit		Liens @ international
	♂ handicapées	Lourdeur		↑ membership CF
	♂ anglophones	↑ le travail		Nomination Nobel paix
	Liens @ alter	Dédoublement		Espoir
	MMF vs FFQ	Levier pour revendic.		Pour qui?
	Jeux de pouvoir	Cohérence perso		Féminisme
		Liens entre intérêts		↑ mobilisation
		Liens entre groupes		Lutte commune
		Liens entre problém.		Unir secteurs du mvt
		Liens entre discours		Nouvelles femmes
		Rép. à revendications		Médias
		Liens pr. just. sociale		Trans. projet → mvt
		Enrichit histoire		

Annexe 5 – Structure de l’R des Centres de femmes du Québec



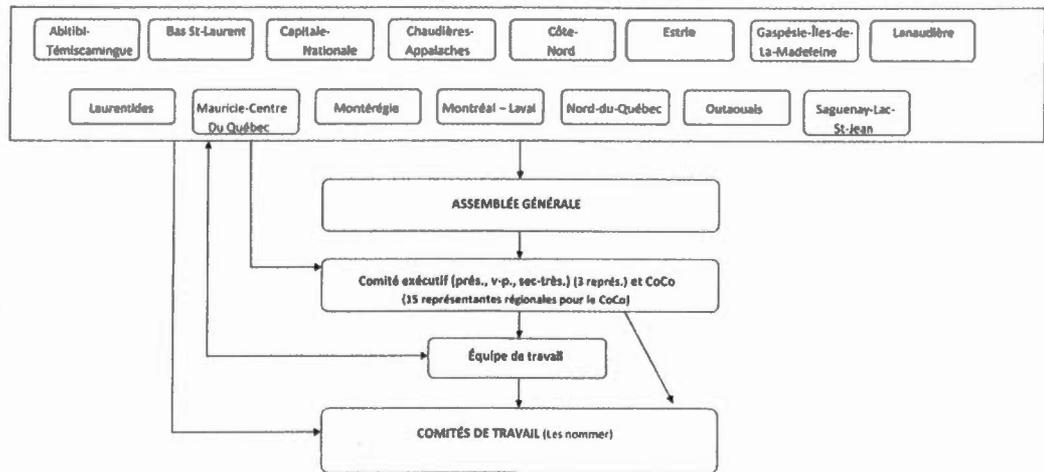
Les instances de l'R des centres de femme du Québec



(Document de travail. Source : R des Centres de femmes du Québec)

- L'R comprend 102 centres de femmes partout en province
- Dont 9 centres au Bas St-Laurent
- Chaque région a nommé une représentante régionale qui assiste au CoCo de L'R à titre officiel

ORGANIGRAMME MODIFIÉ
LES GROUPES QUI FONT PARTIE DU REGROUPEMENT



(Document de travail. Source : R des Centres de femmes du Québec)